VOYAGE

DE

LISTER A PARIS

EN M DC XCVIII

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

PUBLIÉ ET ANNOTÉ

PAR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

ON Y A JOINT

les Extraits des ouvrages d'Évelyn relatifs à ses voyages
en France de 1648 à 1661



A PARIS

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES

M DCCC LXXIII

VOYAGE

DE

LISTER A PARIS

EN M DC XCVIII

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

VOYAGE

DE

LISTER A PARIS

EN MDCXCVIII

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

PUBLIÉ ET ANNOTÉ

PAR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

ON Y A JOINT

des Extraits des ouvrages d'Évelyn relatifs a ſes voyages
en France de 1648 a 1661



A PARIS

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES

M DCCC LXXIII



La préfente traduction du *Voyage de Lifter à Paris* a été imprimée par L. Lahure, avec les caractères & par les foins de la Société des Bibliophiles françois, & quand elle fut achevée d'imprimer, le XV janvier M DCCC LXXIII, étoient Membres de ladite Société :

S. A. R. Monfeigneur le Duc D'AUMALE, *Préfident d'Honneur*.

I. — 1820. — M. le Comte ÉDOUARD DE CHABROL, ancien Maître des requêtes au Confeil d'État, *Doyen*.

II. — 1843, 5 avril. — M. le Baron JÉRÔME PICHON, *Préfident*.

III. — 1845, 26 mars. — M. le Baron DU NOYER DE NOIRMONT, ancien Maître des requêtes au Confeil d'État.

IV. — 1846, 20 mai. — M. ERNEST DE SERMIZELLES.

V. — 1851, 28 mai. — M. DE LIGNEROLLES.

VI. — 1851, 24 décembre. — M. le Comte HENRY DE CHAPONAY.

VII. — 1852, 14 janvier. — M. DURIEZ DE VERNINAC, Secrétaire d'ambaffade.

VIII. — 1852, 14 janvier. — M. le Comte GEORGES DE SOULTRAIT, Membre non réfidant du Comité hiftorique des Arts & Monumens.

IX. — 1852, 15 décembre. — M. le Vicomte FRÉDÉRIC DE JANZÉ.

X. — 1854, 11 janvier. — M. le Marquis de BÉRENGER.

XI. — 1856, 29 janvier. — M. Prosper BLANCHEMAIN.

XII. — 1856, 12 mars. — M. Paulin PARIS, Membre de l'Académie des Infcriptions.

XIII. — 1858, 24 mars. — M. Charles SCHEFER, Premier Secrétaire interprète du Gouvernement.

XIV. — 1858, 12 mai. — M. Ambroise-Firmin DIDOT, de l'Académie des Infcriptions.

XV. — 1860, 11 janvier. — M. Marcellin de FRESNE, *Secrétaire.*

XVI. — 1861, 22 mai. — M. le Vicomte de BEAUCHESNE, chef de fection aux Archives de France.

XVII. — 1861, 24 décembre. — M. le Comte Octave de BEHAGUE, *Tréforier.*

XVIII. — 1861, 24 décembre. — M. le Comte Clément de RIS.

XIX. — 1863, 28 janvier. — Mme la Comteffe Fernand de La FERRONNAYS.

XX. — 1864, 13 janvier. — M. de BRAY, Receveur des finances, à Paris.

XXI. — 1865, 22 février. — M. le Duc de FITZ-JAMES.

XXII. — 1867, 24 avril. — M. le Marquis de BIENCOURT.

XXIII. — 1868, 27 mai. — M. Gustave de VILLENEUVE.

XXIV. — 1870, 11 mai. — Mme la Marquife de NADAILLAC.

MEMBRES ADJOINTS ET ASSOCIÉS ÉTRANGERS.

I. — 1862, 26 février. — M. le Prince AUGUSTIN GALITZIN. A. E.

II. — 1870, 12 janvier. — M. CHARLES SAHRER DE SAHR. A. E.

III. — 1872, 24 janvier. — S. A. R. Monſeigneur le Duc D'AUMALE, *Préſident d'Honneur*. M. A.

IV. — 1872, 24 janvier. — M. l'Abbé BOSSUET, curé de Saint-Louis en l'Ile. M. A.

V. — 1872, 4 avril. — M. le Comte LANJUINAIS.

MEMBRE HONORAIRE.

M. GRANGIER DE LA MARINIÈRE,
Préfet de la Haute-Marne.

MEMBRES CORRESPONDANS.

La SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BELGES.

La SOCIÉTÉ PHILOBIBLON de Londres.



AVERTISSEMENT.

Tout a été dit ſur Louis XIV & ſon ſiècle, ſur la ſociété à laquelle il préſidoit, ſur l'entourage qu'il dominoit de ſa majeſté. Les rayons de nos bibliothèques ploient ſous le faix des annaliſtes, traités ſpéciaux, pamphlétaires, panégyriſtes, hiſtoriens officiels, recueils de chanſons dont le voiſinage rappelle l'eſcorte obligée des anciens triomphateurs. Reſte-t-il quelque choſe à apprendre? quelque choſe d'eſſentiel? Je ne ſais; mais peut-être écoutera-t-on volontiers le témoignage d'un étranger à portée, par ſa poſition, de nous dire de quelle façon la gloire du grand Roi frappoit les yeux de nations naguère ennemies & toujours rivales; comment elles apprécioient nos mœurs, nos arts, nos ſciences. C'eſt ce que l'on peut demander au docteur Liſter, qui, en 1698, accompagna le comte de Portland dans ſon ambaſſade auprès de Louis XIV, après la paix de Ryſwick. Tel eſt le motif qui nous a engagé, autant que ſes curieux

détails ſur le Paris d'il y a cent ſoixante-quinze ans, à publier une traduction des récits d'un voyageur, nous ne dirons pas inconnu, mais dont les œuvres n'avoient jamais pris place dans notre littérature (1).

On connoît trois éditions de Liſter, ſi toutefois les deux premières, datées de 1698 & 1699, & complétement identiques, ne ſont pas la même (2). La troiſième, donnée en 1823, par un confrère de l'auteur, le docteur Henning, avec d'aſſez nombreuſes notes, promet merveilles, & ne tient guère ſa promeſſe. Mutilée de près d'un tiers, elle prétend parfois corriger l'ancien texte, celui qui avoit été publié ſous les yeux de l'auteur même; mais ces corrections ſont trop malencontreuſes pour que l'on ſoit tenté de les adopter. Nous lui avons cependant emprunté la notice biographique; la diviſion par chapitres, plus commode pour le lecteur, & quelques notes. Ces notes ſont nombreuſes & prolixes chez le docteur Henning, qui

(1) Il exiſte à la Bibliothèque un manuſcrit d'une traduction ancienne (vers 1720) de Liſter. Mais, outre que cette traduction eſt aſſez négligée, je n'y ai trouvé aucune obſervation ni note à ſignaler. Son auteur paroît tellement étranger à l'époque de Louis XIV, qu'il écrit Puſſart pour Puſſort. (B. J. P.)

(2) Lowndes indique également l'édition de 1698; autrement, je ne croirois pas à ſon exiſtence. Liſter, paſſant les premiers ſix mois de 1698 à Paris, n'avoit guère le temps de publier ſon voyage dans les ſix derniers mois de l'année. (E. de S.)

en réclame la reſponſabilité pour lui ſeul & qui fait bien. Nous avons dû les écarter preſque toutes. Fauſſes, haſardées ou puériles, elles auroient inutilement chargé notre volume, qui tirera un tout autre intérêt de celles que nous ont communiquées trois de nos confrères. On les reconnoîtra à leurs initiales (1).

Nous avons ſuivi ſcrupuleuſement le texte de l'édition de 1699. Nous n'en avons rien omis; pas plus les diſſertations anatomiques & chirurgicales que le reſte. C'eſt l'ouvrage d'un médecin. Si le lecteur y rencontre des paſſages choquants, faſtidieux ou trop techniques, il va ſans dire qu'il eſt libre de les paſſer. Nous avons également laiſſé ſubſiſter quelques expreſſions d'une familiarité bizarre. Ces expreſſions ou leurs équivalents ſont dans l'original; elles caractériſent l'homme; & la fidélité à laquelle nous nous ſommes aſtreint ne nous permettoit pas de les faire diſparoître. La ſeule modification que nous nous ſoyons permiſe a eu pour objet de rétablir les noms propres & de rectifier les citations là où il en étoit beſoin. Enfin, nous n'acceptons en aucune façon la reſponſabilité de certaines opinions qu'exprime nettement Liſter

(1) Les notes de M. de Sermizelles ſont déſignées par les initiales E. de S., celles de M. le baron Pichon par les initiales B. J. P.; celles de M. Paulin Paris par les initiales P. P.; celles de M. le comte L. Clément de Ris par les initiales C. R.

ſur le célibat des prêtres, par exemple. Proteſtant, on ne doit pas s'attendre à le voir parler comme un catholique. C'eſt ſon affaire & non la nôtre. D'ailleurs, ce ne ſeront jamais de pareilles attaques qui diminueront ou augmenteront le nombre des vocations eccléſiaſtiques ou religieuſes.

Liſter étoit un ſavant, un lettré ; mais — qu'il ſoit permis à un membre de la Société qui offre ſon livre au public d'en faire la remarque — ce n'étoit pas un bibliophile. Il emporta de Paris, nous dit-il, deux ou trois volumes, &, après avoir un jour cédé à la tentation d'aſſiſter à une vente de livres, il en ſortit indigné des prix qu'ils atteignoient, laiſſant les libraires s'en arranger comme ils pourroient. Ce n'eſt pas ſans mauvaiſe humeur qu'il parle de ceux-ci.

Ce n'eſt pas ainſi que, quelques années plus tard, s'exprimoit ſur leur compte le Suédois George Wallin dans un paſſage de ſa *Lutetia Pariſiorum erudita* (1), que je demande la permiſſion de citer :

---

(1) *Lutetia Pariſiorum erudita ſui temporis, hoc eſt annorum hujus ſæculi XXI & XXII auctore G. W. S. (Georgio Wallino Sueco), Norimbergæ, anno MDCCXXII;* in-12 de IV & 182 pages, plus 2 pour l'*errata.*

Wallin eſt encore l'auteur d'une diſſertation ſur ſainte Geneviève, dans laquelle il attaque avec une ſorte de fureur l'hiſtoire & même l'exiſtence de cette ſainte, dont le culte eſt ſi touchant & ſi ſympathique. Il en arrive à des raiſonnemens comme ceux-ci : « Quoi ! les prières de ſainte Geneviève auroient ſauvé Paris? Il n'y avoit donc pas

« Peut-être ceux qui voudroient faire en France le même voyage que moi & dans le même but fe trouveroient-ils bien d'accepter le plan que j'ai fuivi. Je n'ai eu qu'à m'en louer. Ce n'eft pas fans raifon, dit-on, que tous veulent apprendre, tandis que perfonne ne veut payer les frais d'apprentiffage. C'eft ici furtout que ce proverbe trouve fon application. La plupart des voyageurs ont un grand défir de connoître les nouveaux écrits des favans, de les lire, d'en faire leur profit; mais le nerf de toutes les affaires leur manque fouvent pour fe procurer ceux de ces ouvrages qui leur plairoient; puis il ne convient guère à des gens qui ont devant eux un long voyage à faire de fe charger de pareils embarras,

---

d'autres perfonnes qui prioient Dieu? Pourquoi Dieu ne les exauçoit-il pas auffi bien qu'elle (p. 149)? Loth étoit faint : il ne put fauver Sodome, & fainte Geneviève auroit fauvé Paris! »

Mais on trouve dans fon livre, pour ainfi dire malgré lui, de curieux renfeignemens fur le culte de fainte Geneviève à Nanterre, fur les proceffions & les *Eulogies* de fainte Geneviève, &c. (fous la Reftauration, on en envoyoit encore au Roi & à la famille royale, me dit M. l'abbé Boffuet). Notre regretté collègue de Lincy a tiré bon parti de ce livre mauffade dans fon *Hiftoire des Femmes célèbres*, reftée malheureufement incomplète.

Voici le titre de l'ouvrage : *G. Wallini de S. Genovefa.... difquifitio hiftorico-critico theologica. Witterbergæ, fumptibus & litteris viduæ Cardetæ*, 1723; 12 feuillets, dont le portrait de fainte Geneviève, & 276 pages in-4°. Figures intéreffantes.

L'ouvrage eft dédié au roi de Suède, que Wallin appelle fon très-bon & très-haut PATRON *après Dieu*. J'aime mieux fainte Geneviève. (B. J. P.)

s'il eſt permis de parler des livres de cette façon malſéante. A ceux qui veulent à la fois ſatisfaire leur goût & ménager leurs finances, j'indiquerai une méthode aiſée : il faut pour cela s'introduire dans la familiarité de deux ou trois des principaux libraires. Vous entrerez ſans peine dans une liaiſon avec eux; car, à l'exemple de tous leurs compatriotes, ils ſont ſurtout avec les étrangers d'un abord facile. Achetez-leur un ou deux ouvrages; tout leur magaſin eſt bientôt à votre diſpoſition. Vous pouvez enſuite le fréquenter auſſi ſouvent qu'il vous plaira; parcourir tous les livres que vous voudrez : tous ſont ſous votre main, propres & bien reliés. Vous aurez, pour vous en ſervir, une table bien éclairée à côté de vous. Si c'eſt en hiver : un bon feu. Perſonne ne fera de bruit autour de vous; perſonne pour vous ſurveiller. Vous ſerez ſeul dans le magaſin, qui vous ſera livré comme ſi les maitres vous avoient connu dès l'enfance. Les livres qu'ils n'auront pas, ils enverront, ſi vous le déſirez, leurs domeſtiques les chercher ailleurs. Quant aux leurs, ſi vous voulez les lire chez vous, ils vous les confieront. Parmi les libraires à qui je ſuis redevable de ces bons offices, je citerai pour ſon extrême politeſſe M. Florentin Delaulne, qui, de ſon côté, je crois, n'aura pas eu à ſe plaindre de mon peu de ſoin (1).

(1) Avant le paſſage cité par M. de Sermizelles, il en eſt un autre

« Il ne s'en faut guère qu'à l'exemple de je ne sais quel empereur romain, je n'appelle Paris

---

(p. 148), curieux pour l'histoire du commerce des livres. Le voici : « Pour ce qui est des libraires, que j'appellerai *minorum gentium* (on appeloit ainsi à Rome les familles patriciennes qui ne remontoient pas à l'origine de la République), c'est-à-dire ceux qui vendent des livres, tant vieux que modernes, sous des auvens, sur tous les quais de la Seine & dans toutes les places & carrefours publics, je n'en parle pas, & leur nombre ne peut pas être évalué. Je ne dis rien non plus des amateurs libraires (*privatos bibliopolas*) qui font le commerce, non en public, mais chez eux. Lorsque j'arrivai à Paris, il y avoit encore une quatrième espèce de libraires assez plaisans, & qui ne manquoient jamais d'acheteurs. Sur des tables, sur des planches placées dans la rue étoient étalés des livres de toute espèce, & le marchand invitoit à haute voix les passans à les voir & à les acheter. J'ai encore dans les oreilles ces mots que j'ai entendu répéter si souvent : *Bon marché! Quatre sols, cinq sols la pièce! Allons! vite! Toutes sortes de livres curieux* (ces mots sont en françois dans le texte). J'étois stupéfait qu'on pût vendre à si vil prix des livres souvent très-rares & très-bien conditionnés (*rariores & elegantes*). Mais j'en appris bientôt les motifs. 1° Cette espèce de libraires n'a aucune connoissance des livres. 2° Satisfaits d'un petit bénéfice, ils revendront sans faire autrement attention ce qu'ils auront acheté aux conditions les plus faciles : car, à Paris, les bibliothèques des personnes qui meurent ne sont pas toujours vendues publiquement à l'enchère, comme cela se fait dans d'autres villes; mais on vend les livres, en quelque sorte, tant, à l'aune courante, à ceux qui en veulent. Cependant, peu après, ces ventes furent défendues par l'autorité supérieure, tant à cause des abus auxquels elles donnèrent lieu, qu'à cause des autres libraires, qui se plaignirent de ne plus voir personne (*querentium solitudinem ante ostium*). »

Ailleurs (p. 11) Wallin nous apprend que « le P. Ducerceau (qu'un ministre de l'instruction publique & des beaux-arts confondoit si adroitement naguère, dans une allocution publique, avec l'architecte du seizième siècle) avoit composé deux satires françoises : l'une, intitulée *Morolique*, contre M. Le Tellier, archevêque de Reims; l'autre, *le Petit*

cette chère ville, tant je m'en ſépare avec peine; tant, rien que de penſer à elle, il me ſemble

---

Flagellant, contre l'*Hiſtoire des Flagellans* du docteur Boileau, mais que, malgré le haut prix que l'on étoit diſpoſé à les payer, il étoit impoſſible de ſe procurer ni l'une ni l'autre. » Je n'ai vu ce fait littéraire mentionné nulle part.

Parlant (p. 122) de la bibliothèque de l'abbé Bignon, Wallin ſe plaint « que ce tréſor ſoit inviſible depuis que Law en a fait l'acquiſition à haut prix. »

Mais je ne puis réſiſter au plaiſir de citer ce que dit Wallin des bibliothécaires pariſiens en 1722 (p. 124) : « Quoiqu'à leurs yeux nous ſoyons des hérétiques, ils nous rendent tous les bons offices qu'ils peuvent imaginer & ſe donnent pour nous toutes les peines imaginables. Certes, ils n'ont pas cette peſanteur d'eſprit & ce caractère moroſe dont j'ai vu infectés quelques bibliothécaires d'autres pays. Arrive-t-il quelqu'un dans le dépôt qui leur eſt confié, ils ſe cachent dans quelque coin, alléguant le froid en hiver & la chaleur en été; & leurs connoiſſances littéraires ſont ſi légères, qu'ils ne ſavent pas ce que c'eſt que Lambécius, ni où il eſt. Le bibliothécaire pariſien, au contraire, eſt profondément verſé dans tout ce qui touche à toutes les branches de l'hiſtoire, de l'étude & de l'érudition; ce qui permet à l'étranger d'apprendre beaucoup de lui. Sa civilité eſt telle, qu'il ſemble n'avoir été créé & mis au monde que pour vous. Dès qu'il vous voit arriver, abandonnant toutes les occupations qui l'accablent, il vole vers vous le ſourire ſur les lèvres & les bras étendus. Il ouvre les ſalles de la bibliothèque, vous y introduit, vous accompagne dans toutes les pièces, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine & après beaucoup de prières que vous obtenez de lui de ſe couvrir de ſon bonnet. Tout ce qu'il a de curieux, de rare & de beau, il vous le montre ſans en être prié, & par le ſeul effet de ſa politeſſe. Il vous le met en main & vous engage à le prendre, à le feuilleter, à l'examiner. Vous entend-il témoigner le déſir de voir un ouvrage, il ſembleroit qu'un prince a parlé, tant il eſt prompt & empreſſé. Il parcourt auſſitôt le catalogue, note la place du livre, parcourt les rayons & les armoires ſans prendre le temps de reſpirer; traîne les échelles lui-même, les dreſſe, les gravit, ne permet ni qu'on l'aide ni qu'on porte les

m'en arracher une ſeconde fois. Tout lecteur bien diſpoſé, appréciateur équitable des Fran-

---

livres. Il approche un ſiége, diſpoſe la table, ſert debout le lecteur aſſis. On ne lui demande qu'un livre, il apporte dix autres ouvrages traitant le même ſujet, afin qu'on puiſſe les comparer & prendre au moins leurs titres, ſi l'on n'a pas le temps de faire davantage. Il vous fournit de l'encre, des plumes, du papier, de la lumière même, ſi le jour baiſſe.

« Quand il vous voit bien au travail, de peur de vous gêner, il demande la permiſſion de s'en aller, comme s'il ne pouvoit le faire qu'avec votre agrément. Il ferme les portes, vous laiſſant bien entouré de livres, bien pourvu des inſtrumens & du temps néceſſaires. Après une heure ou deux, il revient; vous demande ſi vous êtes ſatisfait de tel ou tel auteur; quel jugement vous portez de ſon ouvrage; ſi vous déſirez d'autres livres, tout prêt à vous offrir de nouveau ſon miniſtère. Sinon, & ſi vous ceſſez de lire, il réunit les volumes & les remet à leur place, étouffant quelquefois ſous leur poids. Il garde toujours un front ouvert dans la crainte que vous n'attribuiez à l'impatience l'oppreſſion (*ſuſpiria*) que lui cauſe la fatigue. Enfin, quand vous partez, il vous remercie d'avoir honoré la bibliothèque de votre préſence; il vous reconduit dans tous les eſcaliers juſqu'à la dernière porte, tête nue; a l'air de vous quitter avec le plus vif regret, & vous prie de revenir très-ſouvent, de ne pas épargner votre ſerviteur, de diſpoſer de la bibliothèque, comme ſi elle étoit vôtre & tout à fait à votre volonté.

« Tel eſt le portrait du bibliothécaire pariſien. Et ſi par haſard ce pauvre livre (*vile opuſculum*) tombe un jour ſous les yeux des François, qu'ils ſachent que mon cœur n'eſt ni de fer ni de marbre, mais que je leur rends grâce autant qu'il eſt en mon pouvoir, & qu'en cela je ne fais qu'acquitter une dette. Mon nom ignoré n'eſt pas digne d'être gravé dans la mémoire de tant de gens éminens (*egregiorum*); mais qu'ils ſachent ſeulement que je ſuis le lecteur le plus aſſidu qu'ils reçurent dans ce temps-là dans leurs bibliothèques. »

Si les bibliothécaires pariſiens d'aujourd'hui ne ſe reconnoiſſent pas tous dans le portrait de leurs devanciers, ce n'eſt peut-être pas tout à fait de leur faute. Ce qui étoit poſſible pour un nombre limité de tra-

çois, comprendra les juftes motifs de cet amour innocent. Plût à Dieu que l'orage de malheurs qui s'apprêtoit à fondre fur moi n'eût pas troublé la paix de mon âme ! Plût à Dieu que les foupirs fecrets & les larmes, qui me rendirent fi amères les plus grandes & les plus innocentes délices de l'univers entier, n'euffent pas eu de véritables caufes (1). Adieu cependant, ville auffi agréable dans la profpérité que pleine de confolations pour l'adverfité & les âmes fouffrantes ! Adieu, ville qui m'as été également douce dans les deux fortunes ! Paris, ville bien chère, car mon amour pour toi ne me permet pas d'en dire plus. Peut-être le fort me fournira-t-il l'occafion de parler encore de toi ; mais je dois à préfent mettre fin à cet ouvrage où j'ai vanté ton

---

vailleurs réels & férieux, ne l'eft plus avec la fociété très-mêlée, à tous les points de vue, qui a envahi les bibliothèques. Lauraguais, dans fa *Lettre à Mme**, où, au travers des nuages métaphyfiques & des écarts d'un efprit mal ordonné, il y a des penfées remarquables & juftes, des anecdotes amufantes, & ce beau fragment des mémoires de la ducheffe de Brancas, Lauraguais, dis-je, remarque que le public, ayant voulu entrer partout, eft entré en effet partout, mais que les lieux où il eft entré ne font plus reftés ce qu'ils étoient avant fon introduction ; de façon que le public n'a pas vu ce qu'il vouloit voir. Ceci s'applique aux bibliothèques comme aux cours & à bien d'autres chofes. (B. J. P.)

(1) Wallin venoit d'apprendre la mort inattendue de fon pére, évêque de Nordland. Cette mort le contraignit de revenir en Suède plus tôt qu'il ne fe l'étoit propofé. (E. de S.) Il me femble, au ton du ftyle, que la mort de fon père n'entroit que pour une moitié dans le chagrin que caufoit à Wallin fon départ de Paris. L'amour qu'avoit fu lui infpirer quelque jolie Parifienne devoit y figurer pour l'autre moitié. (C. R.)

bonheur de renfermer dans ton ſein un ſi grand nombre d'érudits. Mais combien ſeroit plus grand mon bonheur à moi ſi, en te voyant adopter une autre religion, je pouvois dire que le tien eſt arrivé à ſon comble (1). »

C'eſt avec ces paroles attendries que Wallin prend congé de Paris & lui ſouhaite d'abandonner ſon antique foi. Il y a de cela juſte cent cinquante ans, & depuis lors Paris a été bien près d'accomplir le vœu du voyageur. Paris prenoit-il ainſi le chemin du Paradis terreſtre? S'acheminoit-il, au contraire, ſur la voie diamétralement oppoſée? Les mois de mars, avril & mai 1871 ſont là pour répondre.

Je reviens à Liſter après une digreſſion peut-être trop longue.

A l'époque de ſon voyage à Paris, Louis XIV n'eſt plus pour nous à ſon apogée : dès ce moment le ſoleil du grand règne s'abaiſſe rapidement vers ſon déclin. Je ne penſe pas qu'il en fut de même pour les contemporains auxquels l'éclat d'un paſſé ſi récent devoit encore fermer les yeux ſur ſa décadence. Liſter obéit ſans doute entièrement à cette impreſſion. Mais un de ſes compatriotes, né & mort peu d'années avant lui, John Évelyn, dont nous allons raconter la vie, a laiſſé également des notes ſur Paris. Ces notes ont été écrites cinquante ans avant celles de

---

(1) Pages 149 & ſuivantes.

Lifter : c'eſt le Paris de la régence d'Anne d'Autriche dont il s'agit & point encore celui de Louis XIV. L'aſpect doit en être tout autre; mais les reſſemblances, s'il y en a, & les contraſtes doivent offrir un égal intérêt. Le lecteur pourra en juger, la Société des bibliophiles ayant bien voulu accueillir ma propoſition & autoriſer la publication, dans ce même volume, de la partie du journal d'Évelyn, qui contient le récit de ſon ſéjour à Paris en 1648 & années ſuivantes.

E. DE SERMIZELLES.

JOHN EVELYN.

La vie d'Evelyn s'eſt écoulée ſous le règne de Charles Ier, le protectorat de Cromwell, les règnes de Charles II, de Jacques II, de Guillaume III, & les premières années de la reine Anne. Elle a traverſé preſque entièrement le ſiècle pendant lequel ſe ſont développés les élémens de la proſpérité & de la puiſſance de la Grande-Bretagne.

John Evelyn eſt né à Wotton, dans le comté de Surrey, le 31 octobre 1620. Il étoit le quatrième enfant & le ſecond fils de Richard Evelyn & d'Eléonor, fille unique de John Standsfield, d'une ancienne famille du Shropshire éteinte vers cette époque. La famille d'Evelyn ſubſiſte encore avec honneur. Vers 1620, elle poſſédoit depuis plus d'un ſiècle une grande opulence. Pluſieurs terres conſidérables appartenoient à cette maiſon d'origine normande. L'une des ſources de ſa richeſſe avoit été la fabrication de la poudre. Le père d'Evelyn, comme ſes ancêtres, poſſédoit pluſieurs poudreries.

Ce fut à l'école de Southêver que l'enfant fit ſes études, juſqu'à ſon entrée à l'univerſité. Il fut admis en 1637 au collége de Baliol (Oxford). Il s'étoit fait antérieurement inſcrire pour l'étude du droit à l'Inn de Middle Temple. Jeune alors, ſa vie paroît avoir été, comme elle le fut toujours, parfaitement ordonnée. Rien ne donne à penſer que ſon journal ne diſſimule quelque irrégularité.

Au bout de quelques années, les agitations politiques vinrent troubler, comme le reste du pays, le calme des villes universitaires. Evelyn choisit ce moment pour faire un court voyage dans les Pays-Bas. Il se rendit à Genappe, qu'assiégeoient les François & les Hollandois, soutenus par quelques compagnies angloises. La ville étoit prise quand il arriva. Le capitaine Honeywood l'admit comme volontaire, &, pendant qu'on relevoit les fortifications de la place, Evelyn, une pique à la main, prenoit part au service militaire. Soldat *ad honores*, il devoit préférer & préféra, en effet, figurer sur les bancs de l'université de Leyde. A Dort, il assista à l'entrevue de la reine Marie de Médicis, exilée avec sa fille la reine Henriette-Marie.

Les agitations s'aggravant & la guerre civile étant déclarée, il revint en Angleterre & se rendit à l'armée royale avec l'intention de prendre part à la bataille de Brentford. Après avoir eu l'insigne honneur de donner au Roi un cheval tout équipé, il quitta l'armée. Les terres de son frère aîné (leur père étoit mort depuis peu) n'étoient pas éloignées de Londres. Sa famille, ses biens étoient exposés à la vengeance des parlementaires si sa présence sous le drapeau royal eût été connue. Charles Ier lui-même aima mieux se priver d'un soldat que de causer la ruine d'une maison opulente, bien disposée pour sa cause, & l'autorisa à passer à l'étranger.

Evelyn partit pour la France. Nous donnons le récit de son séjour, où nous avons pris ce qui nous a semblé le plus intéressant. De France il passa en Italie, qu'il visita à peu près tout entière, après s'être fixé pendant plusieurs mois à Padoue pour y étudier l'anatomie. Inscrit à l'université, les étudians lui conférèrent le plus grand honneur dont ils disposoient en le nommant *syndicus ar-*

tiſtorum. Il refuſa cette dignité, qui demandoit de l'aſſiduité, une certaine reſponſabilité & de la dépenſe. Il confeſſe ingénument que ce refus ne plut guère à ſes compatriotes, qui s'étoient donné beaucoup de mal pour le lui faire obtenir.

Il n'entre pas dans notre plan de donner des détails ſur ce voyage d'Italie, quelque intéreſſant qu'il ſoit; mais je dois dire que partout où Evelyn s'arrêta on reconnoît à ſes acquiſitions, à l'attention qu'il donna aux beautés de la nature & aux monumens des arts, le bibliophile diſtingué, le futur fondateur de la Société Royale & le conſeil du comte d'Arundel dans le don que ce grand ſeigneur fit à Oxford des célèbres marbres qui portent encore ſon nom.

Après un ſéjour d'environ deux ans en Italie, Evelyn revint en France par Genève. « Nous nous fîmes, dit-il, conduire en bateau à Lyon en traverſant d'admirables rochers. De Lyon nous montâmes à cheval pour Roanne, couchant en chemin à Feurs. A Roanne, on nous offrit tout ce que la France pouvoit contenir de meilleur, car les proviſions y ſont auſſi bonnes qu'abondantes, & notre ſouper auroit pu ſatisfaire un prince. Nos lits étoient de damas & dignes de coucher des empereurs. La ville eſt l'une des mieux bâties de France, ſur le bord de la Loire. Nous y fîmes marché avec un vieux pêcheur pour nous conduire en bateau juſqu'à Orléans. Dès le premier jour, nous arrivâmes à Nevers aſſez à temps pour pouvoir viſiter la ville, la cathédrale (de Saint-Cyr), le collége des Jéſuites & le château ducal. Le pont eſt fort beau. Le lendemain nous paſſâmes à la Charité, jolie ville ſur la rivière. J'y perdis mon fidèle épagneul Piccioli, que j'avois depuis Rome. Des pages & des laquais du gouverneur me le volèrent, paroît-il, &

j'en fus très-fâché, à cause des bonnes qualités de ce pauvre chien. Le jour suivant nous atteignîmes Orléans. Nous ramions chacun à notre tour, & je pense que mon compte monte bien à une vingtaine de lieues. De temps en temps nous nous promenions dans les prés & les champs qui bordent la rivière. Nous tirions aux oiseaux, & tout nous étoit bon. A d'autres momens on jouoit aux cartes, on chantoit, on faisoit des vers; car nous avions avec nous le grand poëte M. Waller, & d'autres gens d'esprit. »

Pendant ses voyages en France, Evelyn avoit vécu dans une grande intimité avec sir Richard Browne, ambassadeur de Charles Ier auprès du roi de France. Il s'étoit attaché à sa fille, qu'il épousa à Paris le 27 juin 1647. Le 4 octobre suivant, après une absence de quatre ans, il retourna en Angleterre, où le rappeloient ses affaires, laissant sa femme, très-jeune encore, à la garde de lady Browne. Cette union, que ne paroît avoir troublé aucun nuage, dura près de soixante ans. Mme Evelyn survécut de trois ans à son mari, & mourut à Londres, le 9 février 1709, à l'âge de soixante-quatorze ans.

En Angleterre, Evelyn résidoit principalement à Sayes-Court, domaine de son beau-père, dont il fit plus tard l'acquisition. Sir Richard Browne lui confia plusieurs missions auprès du roi Charles Ier, dont il alla baiser la main à Hampton-Court, le 10 octobre 1647. Quelques mois après, Charles Ier étoit mort, &, quoique Evelyn fût en Angleterre, quoique ses opinions & son attachement à ce prince fussent connus, il sut agir avec assez de circonspection pour ne pas être inquiété, & pour obtenir des parlementaires des laisser-passer qui lui permettoient d'aller & de venir d'Angleterre en France. Dès le commencement de 1652 il résolut de s'établir définitivement

dans ſon pays & de ſe fixer à Sayes-Court. Immédiatement après, il alla à Wotton, chez ſon frère, qui l'appeloit pour lui demander ſon avis ſur ſes jardins. Les plans d'Evelyn furent ſuivis ; & cette terre, dont il hérita plus tard, ſubſiſte encore aujourd'hui avec ſon parc tel qu'il l'avoit tracé.

Une fois en Angleterre, Evelyn continua à ſe livrer à ſon goût pour les jardins & à étudier les arts, dont la pratique ne lui étoit pas étrangère. A ſon retour d'Italie, il avoit gravé ſur ſes deſſins quelques vues priſes entre Rome & Naples. Il dédia le recueil de ſes gravures à Thomas Henshave. Quelques années plus tard, en 1649, il publia une traduction de la *Servitude volontaire*, ſuivie par d'autres traductions : du *Bon Jardinier françois*, du V[e] livre de *Lucrèce*, de l'*Inſtruction* de Naudé pour dreſſer une bibliothèque, du *Traité de l'Éducation des enfans* de ſaint Jean Chryſoſtome, &c.

Après la reſtauration de Charles II, à laquelle il travailla avec plus de zèle peut-être que d'efficacité, bien accueilli à la cour ; mais ſans vouloir demander ni accepter de fonctions permanentes, il fut preſque toujours employé dans des commiſſions d'utilité publique. Il publioit de temps à autre quelques opuſcules propres à ſeconder ſes vues dans les fonctions qui lui étoient confiées. Son *Fumifugium*, ou le moyen de diſſiper la fumée & les brouillards de Londres, a été réimprimé pluſieurs fois. A la même époque, il s'en prit à la toilette des femmes dans ſon *Tyrannus ou la Mode*. Je ne ſais ſi le *Tyrannus* eut beaucoup de ſuccès. Evelyn avoit imaginé pour les hommes un coſtume (1) qui ſe rapprochoit beaucoup de la robe ar-

(1) Ce coſtume étoit noir, doublé de blanc. Les jeunes gens dont il contrarioit le goût de parure aſſuroient qu'on n'en avoit pas été cher-

ménienne. Charles II voulut bien l'adopter, & la mode en dura huit jours.

S'il falloit retracer ſa vie en détail & tranſcrire tout ce que la Correſpondance & les Mémoires que nous avons ſous les yeux contiennent de curieux, nous finirions par faire une traduction complète. Bornons-nous à dire que peu de vies furent plus calmes que la ſienne, & mieux remplies d'occupations utiles ou agréables. Le ſeul, le grand malheur de ſon exiſtence fut la mort de preſque tous ſes enfans. Il leur donne dans ſes *Mémoires* de touchans regrets. Toutefois il laiſſoit par ſon petit-fils ſa maiſon bien établie.

Toujours admis avec empreſſement à la cour de Charles II, il ne prit aucune part aux déſordres de tout genre dont elle étoit le théâtre. « Ce prince, dit-il, a toujours été bon & bienveillant pour moi dans toutes les circonſtances; je ferois ingrat ſi je ne déplorois pas ſa mort, comme je le fais de toute mon âme, & par devoir & par bien d'autres raiſons encore. »

« Je n'oublierai jamais, ajoute-t-il plus loin, le jour de la proclamation de Jacques II, la débauche, les diſcours profanes, le jeu, la diſſolution & l'oubli total de Dieu, dont je fus témoin il y a aujourd'hui huit jours (c'étoit un dimanche ſoir). Le Roi badinoit avec ſes concubines, les ducheſſes de Porſtmouth, de Cléveland, de Mazarin; un page françois chantoit des chanſons d'amour dans cette ſplendide galerie, tandis qu'une vingtaine de courtiſans & d'autres perſonnes diſſolues jouoient à la baſſette autour d'une grande table, ſur laquelle étoient éta-

---

cher le modèle bien loin : le plumage des pies en avoit fourni l'idée. La plaiſanterie n'étoit pas neuve : depuis longtemps on s'en ſervoit contre les Dominicains. (E. de S.)

lées plus de deux mille pièces d'or. Deux gentilshommes qui étoient avec moi m'en témoignèrent leur ftupéfaction. Six jours après, ce n'étoit plus que pouffière (1). »

Sous Jacques II, Evelyn fut nommé commiffaire du fceau privé, & en plufieurs circonftances refufa fermement de contre-figner des ordres du Roi qu'il défapprouvoit. Le Roi ne paroît pas lui en avoir fu mauvais gré. Il ne prit aucune part à la révolution de 1688; mais fon fils étoit allé rejoindre l'armée du prince d'Orange.

Le 4 mai 1694, Evelyn, appelé à Wotton par fon frère aîné, âgé & fans héritier mâle, fe rendit à fon invitation. « Ce jour-là, dit-il, je quittai Sayes-Court avec ma femme & quatre domeftiques, emportant beaucoup de meubles, des tapifferies, &c., pour meubler les appartemens que mon frère m'avoit affignés, & revenir, plus de quarante ans après l'avoir quitté, paffer le refte de mes jours avec lui, à Wotton, où je fuis né. J'ai laiffé ma maifon de Sayes-Court toute meublée, avec trois domeftiques, à mon gendre Draper, qui y paffera l'été & tout le temps qu'il lui conviendra. » Cinq ans après, fon frère mourut, lui léguant la terre de Wotton, qu'il ne quitta plus. Quant à Sayes-Court, le czar Pierre étant à Deptford pour y étudier la conftruction des vaiffeaux, loua cette maifon & la laiffa, en partant, dans un état de défordre & de malpropreté que comprendront ceux qui

---

(1) Cette foirée du 1er février 1685 a laiffé une trace ineffaçable dans l'hiftoire d'Angleterre. Les artiftes & les écrivains fe font faits l'écho du fens moral de la nation angloife, profondément froiffé par le fpectacle de cette débauche. (Voir le tableau de Matthew Ward à la *National Gallery*, & l'admirable paffage de lord Macaulay au commencement du chapitre IV.) Macaulay s'eft fervi, pour compofer fon récit, des documens fournis par Évelyn, corroborés par ceux échappés à la plume de Saint-Évremond. (C. R.)

ſont au fait des habitudes du Czar & de ſa cour. Evelyn y avoit planté des haies de houx d'une rare beauté, hautes & impénétrables, penſoit-il, comme des murailles. L'un des grands divertiſſemens de Pierre Ier, étrange mélange de bête fauve & de grand homme, conſiſtoit, après boire, à ſe faire traîner dans une brouette, puis à paſſer & repaſſer au travers de ces haies, malgré leurs épines. C'étoit le cœur du propriétaire qui ſaignoit. Pour panſer ſes plaies, le gouvernement anglois lui accorda une indemnité de 150 l. ſt.

Les dernières années d'Evelyn le conduiſirent à une vieilleſſe avancée, mais ſans aucun affoibliſſement intellectuel. Ses lettres en font foi. Elles s'écoulèrent doucement dans les mêmes occupations qui avoient charmé ſa jeuneſſe. Sans ambition — nous avons conſtaté ſon indépendance dans ſes fonctions temporaires de garde des ſceaux — : membre de la Société Royale dès ſa fondation, il en fut pluſieurs fois le ſecrétaire, mais il en refuſa la préſidence. Il n'accepta point non plus la chevalerie que le roi Charles II voulut lui conférer. Après ſa mort, ſon petit-fils fut nommé baronnet en 1713.

Occupé juſqu'à ſes derniers momens d'art, de ſciences, de belles-lettres, d'archéologie, & même de poéſie — car il compoſoit des vers que l'on eſtime encore —, il fut bien l'homme de ſon temps : je veux dire du temps de Charles II. A ſes yeux, Waller étoit avec Hudibras (c'eſt ainſi qu'il nommoit Buttler) le plus grand poëte de ſon époque. On ne rencontre dans ſes œuvres ni le nom de Shakeſpeare, ni celui de Burton, dont l'*Anatomy of melancoly* fut le ſeul livre qui fît lever le docteur Johnſon deux heures plus tôt. Il nomme une fois « ce Milton qui a écrit une apologie du régicide » & ne mentionne pas davantage Dryden. Peut-être l'auteur dramatique négligé

éloignoit-il du poëte l'homme auftère. Après tout, il refte dans les goûts littéraires d'Evelyn affez à louer pour que, cent cinquante ans plus tard, le premier M. d'Ifraeli ait pu lui confacrer le paffage fuivant de fon *Literary character* : « Le nom d'Evelyn, dit-il vers la fin de fon livre, revient fouvent fous ma plume. Cet écrivain publia près de trente traités divers à une époque où le goût & la curiofité n'avoient pas encore pris racine en Angleterre. Son patriotifme ne s'étoit pas refroidi fous les neiges de plus de quatre-vingts hivers. De fa main mourante, il libelloit un dernier legs à fes compatriotes. Evelyn nous donne une aimable idée de fes ouvrages & de leur objet : il nous enfeigne à planter, puis à bâtir ; après nous avoir appris à nous employer utilement à l'extérieur de nos demeures, il effaya de nous créer à l'intérieur des occupations utiles & amufantes, grâce à fes travaux fur la gravure, la peinture, la numifmatique, la bibliophilie ; foit qu'il vante le goût des médailles & des eftampes, foit qu'il cherche à débarraffer Londres de fa fumée ou à la purifier par des plantations, qu'il enrichiffe nos vergers, qu'il bâtiffe des glacières, qu'il invente des falades, philofophe membre de la Société Royale, fatirique raillant la mode ou moralifte héfitant entre la vie active & la vie contemplative, jamais, dans ces travaux d'une exiftence fi bien remplie, la meilleure part n'en fera fuffifamment louée. Tant que la Grande-Bretagne confervera fa prépondérance en Europe, la *Sylva* d'Evelyn fe préfentera à la penfée avec fon cortége de chênes triomphans. Dans fa troifième édition, le cœur du patriote fe réjouit de fes fuccès. Il dit à Charles II combien de milliers de chênes ont été plantés & ont multiplié fous l'infpiration de cet ouvrage. C'eft lui qui du fond de fa retraite ftudieufe, jetant un regard prophétique fur

notre ſiècle, aſſura le triomphe de nos eſcadres & leur domination ſur les mers. Demandez à l'amirauté angloiſe comment ont été conſtruites les frégates de Nelſon : elle vous répondra que ce fut avec les vieux arbres plantés par le génie d'Evelyn. »

Outre ſes réſidences à la campagne, Evelyn poſſédoit toujours une habitation à Londres. Ce fut là qu'il mourut, le 27 février 1705-6. Il eſt enterré à Wotton, où l'on peut voir ſa tombe & ſon épitaphe. Je ne la tranſcrirai pas ici, préférant reproduire quelques lignes du teſtament de ſa veuve, dans leſquelles elle demande que ſon corps repoſe auprès de celui de ſon mari, « dont l'amour, dit-elle, & l'amitié m'ont rendue heureuſe pendant cinquante-huit ans & neuf mois. Les ſoins qu'il prit de mon éducation — elle n'avoit pas treize ans lors de ſon mariage — furent ceux d'un père, d'un amant, d'un ami, d'un mari. Ils ſe ſont continués de même que ſa tendreſſe, ſon affection, ſa fidélité juſqu'au dernier moment de ſa vie. Je dois le mentionner par reconnoiſſance envers ſa mémoire, qui me ſera toujours ſi chère, & je ne dois pas oublier ma gratitude envers mes parens pour m'avoir confiée à de ſi dignes mains. »

La deſcendance d'Evelyn s'éteignit en 1812 : ſir Frédéric, ſon arrière-petit-fils, n'ayant point d'enfans, laiſſa Wotton à ſa veuve, qui, à ſon tour, le tranſmit à John Evelyn, deſcendant de Georges, grand-père de notre Evelyn.

Heureux les peuples qui conſervent & reſpectent ces traditions : elles ſont l'origine, l'appui & la ſauvegarde de l'avenir.

E. de SERMIZELLES.

Il exifte de nombreux portraits d'Evelyn peints & gravés. Voici ceux dont nous avons pu conftater l'exiftence :

Portraits peints & deffinés.

1. Evelyn en 1641, à vingt & un ans; peint par Vân der Borcht, peintre allemand, amené en Angleterre avec Venceflas Hollar par le comte d'Arundel (*Mémoires*, t. Ier, p. 15).

2. Evelyn en 1648, à vingt-huit ans; peint par Robert Walker. « 1er juillet 1648, j'ai pofé devant M. Walker, cet excellent peintre, pour ce portrait où il y a une tête de mort. » (*Mémoires*, t. Ier, p. 247.)

3. Evelyn en 1650, à trente ans; deffiné à la mine d'argent par R. Nanteuil en même temps que le portrait de Mrs Evelyn & que celui de R. Browne. C'eft d'après ces deffins que furent gravées les deux planches dont nous parlons plus loin. Ces trois portraits font confervés à Wotton.

Nous favons en outre par les *Mémoires* (t. Ier, p. 249) qu'un portrait de Mrs Evelyn fut peint à l'occafion de fon mariage par Sébaftien Bourdon.

4. Evelyn en 1685, à foixante-cinq ans; peint par Godefried Kneller. Les *Mémoires* (t. Ier, p. 239) nous apprennent que ce portrait fut terminé le 8 octobre 1685. Il eft aujourd'hui à Wotton. Gravé en 1818 par Bragge.

5. Evelyn en 1689, à foixante-neuf ans; peint par Godefried Kneller pour Pepys, l'ami d'Evelyn. Nous favons par les *Mémoires* (t. II, p. 299) qu'il fut terminé le 8 juillet 1689. Aujourd'hui à Wotton. (E. de S.)

Portraits gravés.

1. Evelyn, gravé par Nanteuil d'après le deſſin cité § 3. Il eſt connu ſous le nom du *Petit Mylord*. Le perſonnage eſt vu à mi-corps, de face, légèrement tourné vers la gauche, la tête découverte, le buſte enveloppé d'un manteau : viſage allongé, nez long & proéminent, jolie bouche ombragée d'une légère mouſtache, regard mélancolique; longue perruque retombant négligemment ſur les épaules, col uni rabattu. L'enſemble offre ce type d'élégance & de diſtinction qui caractériſe les portraits de Van Dyck. Au bas, les armes d'Evelyn, qui ſont d'azur au griffon paſſant d'or, au chef d'or. Deviſe : *Meliora retinete*. En deſſous, un paſſage d'Iſocrate en grec.

Il exiſte quatre états de cette planche, tous très-exactement décrits par Robert Dumeſnil dans le *Peintre graveur françois*, n° 93, article *R. Nanteuil*. Il eſt probable que la planche de ce portrait ſe trouve encore en Angleterre (voir à ce ſujet une note de M. de Montaiglon, article *Nanteuil*, dans l'*Abecedario de Mariette*).

2. Evelyn, gravé en 1818 en Angleterre, par Bragge, d'après le portrait de Godefried Kneller, cité § 4. Evelyn eſt vieux : il a ſoixante-cinq ans (1685). Il eſt vu à mi-corps, debout, vêtu d'une robe de chambre, le corps de profil à gauche, la tête de trois quarts; il tient dans ſa main droite ſon livre de *Sylva*. Au bas, un fac-ſimile de ſon écriture & la date de *Wotton* 1704.

3. Evelyn, gravé en 1776 par Bartolozzi, d'après quelque portrait de Godefried Kneller ou dans ſa manière, mais différent du précédent (probablement d'après le portrait cité § 5).

Enfin, on poſſède un charmant portrait de Mrs Evelyn

gravé en 1818 par Meyer, à la manière angloife. Elle eft vue en bufte, fans les mains, de face, légèrement tournée vers la gauche : cheveux bouclés encadrant la figure & retombant fur les épaules; pendans d'oreilles & collier de perles, robe décolletée; figure régulière, expreffive, de grands yeux, un beau nez, une jolie bouche; belle perfonne, mais plus de charme encore que de beauté. Au bas, ces mots : « *Engraved by Meyer from an original drawing by* R. Nanteuil, *at Paris*, 1650. » C'eft la gravure du crayon de Nanteuil citée § 3. (C. R.)

Les quelques pages intitulées : *Les Chofes les plus remarquables de Paris*, font partie d'un volume de mélanges provenant de la collection de M. Alexis Monteil, l'érudit auteur de l'*Hiftoire des François de divers États*. Je m'en rendis acquéreur, en 1852, à la vente publique de cette curieufe collection. Les nombreufes pièces qui compofent ce volume ont été recueillies pendant la dernière moitié du dix-feptième & la première du dix-huitième fiècle. La date de celle que nous publions n'eft pas connue; mais tout nous porte à la fixer vers 1660. L'auteur, on s'en apercevra facilement, n'eft pas un appréciateur bien fagace & bien éclairé des monumens & des œuvres d'art qu'il recommande à l'attention des voyageurs; mais il exprime affez nettement, quoique d'une façon bien incomplète, l'idée que l'on fe faifoit des chofes les plus remarquables de la ville de Paris à cette époque. Il jette çà & là un nouveau jour fur quelques curieux cabinets, fur quelques belles maifons, aujourd'hui détruites, fur des monumens, des tableaux, des ftatues alors attribués avec plus ou moins de raifon à des artiftes à qui on les contefte aujourd'hui. Il fe peut donc que la critique contemporaine trouve quelques motifs de contefter ou de modifier certaines provenances ou certaines attributions confacrées par le temps

& infirmées par la ſcience. C'eſt ce qui nous a fait penſer que ce petit mémorandum ne ſeroit pas déplacé à la ſuite de nos deux voyageurs.

Paulin PARIS
(De l'Inſtitut).



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE 1823.

C'est en 1698 que le docteur Martin Lifter, médecin de grande réputation, à Londres, écrivit & publia l'ouvrage que l'on offre une feconde fois au public. Il avoit accompagné le comte de Portland dans fon ambaffade en France pour les négociations de la paix de Rifwick.

Dans cette circonftance, le docteur Lifter paffa à Paris fix mois, qu'il employa à converfer avec les gens lettrés de cette capitale, à examiner fous leurs divers afpects les curiofités naturelles ou artiftiques & les antiquités, les bibliothèques & les jardins, les palais & les hôtels des particuliers. Des notes qu'il avoit prifes, il compofa un volume, qu'il publia à fon retour, fous le titre de *Voyage à Paris en* 1698.

Mainte anecdote fur des perfonnages de diftinction ajoute à l'intérêt de fon récit : fes nombreufes réflexions & fes remarques annoncent le favant profond, l'homme du monde éclairé & l'honnête homme accompli.

On a penfé que cet ouvrage, bien accueilli lors de fa publication, valoit la peine d'être publié de nouveau,

moins encore pour ſa rareté que pour la curioſité que doivent exciter ſes deſcriptions d'une magnificence & d'une grandeur qui ne ſont plus. L'éditeur a jugé à propos d'ajouter à ſon texte de nombreuſes notes biographiques & hiſtoriques & des éclairciſſemens ſur pluſieurs des hommes connus dont il y eſt parlé. C'eſt de ces additions ſeulement qu'il entend accepter la reſponſabilité.



ESSAI

SUR

LA VIE DU DOCTEUR LISTER.

MARTIN Lifter naquit vers l'an 1638. Sa famille, originaire du *Yorkshire*, s'étoit, à l'époque de fa naiffance, établie dans le comté de Buckingham & avoit déjà fourni plufieurs hommes diftingués dans l'art de la médecine. Il faut noter parmi eux Sir Mathieu Lifter, qui eut l'honneur infigne d'être le médecin de Charles I[er] & préfident du collége des médecins.

Martin eut l'avantage d'être élevé fous la direction de Sir Mathieu fon oncle: placé au collége de S. John à Cambridge, il y reçut en 1658 le grade de bachelier, & à la reftauration, en 1660, il fut, grâce à fon royalifme ferme & décidé, nommé, par ordre royal, membre de ce collége. Deux ans après, il fut reçu maître ès arts, &, s'adonnant à l'étude des fciences médicales, il alla voyager en France pour travailler affidûment à élargir le cercle de fes connoiffances. En 1670, il revint en Angleterre & s'établit à York, où il acquit à jufte titre une grande réputation de talent & de fcience dans fon art.

Le temps qu'il pouvoit dérober à l'exercice de fa pro-

feſſion il le conſacroit avec autant de zèle que de goût à des recherches ſur l'hiſtoire naturelle & les antiquités des diverſes provinces d'Angleterre, particulièrement ſur celles du nord : & il entreprit pluſieurs voyages dans ce ſeul but. Les communications qu'il fut ainſi à portée de faire à la Société royale ſur divers ſujets de météorologie, d'hydrologie, de minéralogie, de botanique, de zoologie, d'anatomie, de pharmacie, d'antiquités : les traités ſpéciaux qu'il avoit antérieurement publiés ſur l'hiſtoire naturelle, furent aſſez nombreux & d'une aſſez grande importance pour le faire admettre dans cet illuſtre corps. Il donna auſſi au muſée Ashmoléen d'Oxford un grand nombre de monnoies anciennes, d'autels, d'autres antiquités & de curioſités naturelles. Il fit auſſi préſent à ce même muſée des deſſins originaux faits par ſes filles pour le *Synopſis conchyliorum*. Sa réputation avoit alors atteint un ſi haut point dans tout le royaume, que ſi éloigné qu'il fût de la métropole, on le preſſa de s'y établir. Cédant aux ſollicitations de ſes amis & du public, il ſe fixa à Londres en 1683. Au printemps de la même année il reçut d'Oxford le diplôme de docteur en phyſique à la recommandation ſpéciale du lord chancelier, & bientôt après il fut nommé membre du collége des phyſiciens (1).

Occupé ſans relâche, durant le long eſpace de vingt-ſix ans, des devoirs de ſa profeſſion & d'autres études fatigantes, il jugea prudent de ſe donner enſuite un peu plus de repos. Sa ſanté étoit fort affoiblie ; pour la rétablir, il ſaiſit avec empreſſement l'occaſion d'aller en France à la ſuite de l'ambaſſadeur : l'expérience lui avoit appris

(1) J'ai dû me ſervir de ce terme qui, tout en ayant le même ſens que celui de médecin, a en anglois une ſignification plus honorable. En Angleterre, la poſſeſſion de ce titre a donné lieu à des procès. (E. de S.)

que l'air de ce pays où il avoit déjà fait deux voyages lui étoit ſalutaire. Il y paſſa ſix mois; & à ſon retour il écrivit pour la ſatisfaction du public le récit de ce qu'il avoit vu & remarqué dans la capitale de ce pays.

En 1709, la maladie du docteur Hannes lui valut le titre de médecin ordinaire de la reine Anne. Il ne jouit pas longtemps de cet honneur, car en février 1712 (N. S.), il mourut dans ſa ſoixante-quatorzième année, uſé par l'âge & les infirmités.

Après cette eſquiſſe de la vie de Liſter, telle que j'ai pu la tracer ſur les rares matériaux que le haſard m'a fournis, le lecteur ſera peut-être bien aiſe de trouver ici quelques remarques conciſes ſur ſes écrits & ſur leur caractère.

Quoiqu'on ait noté dans les écrits de Liſter des idées haſardées & trop d'attachement aux doctrines des anciens auteurs, ils ne ſont pourtant pas dépourvus d'obſervations ſolides & nombreuſes, réſultat de ſa propre expérience.

Il n'eſt point d'ouvrage qui donne une meilleure preuve de l'exactitude de ſa critique que ſes *Exercitationes de fontibus medicatis Angliæ.*

Le même éloge s'applique à ſes *Exercitationes ſex medicinales*, publiées d'abord en 1694, puis, de nouveau, avec des additions, ſous le titre de *Octo exercitationes*, &c., en 1697, quand ſa ſanté déjà chancelante lui impoſoit la néceſſité d'une vie plus ſédentaire & l'abandon d'une profeſſion fatigante. Les maladies dont il s'y occupe ſont l'hydropiſie, le diabète, l'hydrophobie, le mal vénérien, le ſcorbut, la goutte, le calcul & la petite vérole.

Pour le traitement de l'hydropiſie, il met ſa principale confiance dans les purgatifs draſtiques & une ſévère abſtinence de liquides.

Il penſe que le diabète conſiſte dans le relâchement des vaiſſeaux rénaux. Il n'admet pas la ſaveur ſucrée dans les premières périodes de la maladie ; & il cite un exemple d'une guériſon opérée par la boiſſon abondante de vin où l'on avoit fait bouillir du gingembre, en donnant au malade du petit-lait pour apaiſer ſa ſoif.

Pour l'hydrophobie, il affirme que perſonne n'en guérit jamais, une fois que la terreur de l'eau s'eſt manifeſtée. Il raconte l'hiſtoire d'un certain Corton qui eſt fort curieuſe & digne d'être lue.

Il conſidère le mercure comme le grand ſpécifique du mal vénérien : mais à ſon avis un antidote eſt néceſſaire pour combattre certains effets du remède lui-même ; & cet antidote c'eſt le gayac.

Le calcul eſt, dit-il, identique à la vraie pierre. C'eſt aux ſubſtances ingérées qu'il l'attribue & à la foibleſſe des organes ſécrétoires : ceux-ci ſont à ſon avis la cauſe *ſine quâ non* de la maladie.

Il attribue l'origine de la goutte à la débilité des organes deſtinés à la ſécrétion des humeurs dans les articulations. Pour le traitement, une grande abſtinence de ſolides auſſi bien que de liquides. *Parva cibatio ſummæ curæ ſit*, c'eſt là, dit-il, une règle d'or.

Sur le ſcorbut, comme on pouvoit s'y attendre, rien qui mérite d'être remarqué : mais à propos de la petite vérole il blâme ſévèrement le traitement rafraîchiſſant introduit par Sydenham, & Sydenham pour l'avoir fait. Il exprime une préférence décidée pour les remèdes dits *alexipharmaques*.

Sa *Diſſertatio de humoribus*, la dernière de ſes productions & l'œuvre de ſa vieilleſſe, eſt pleine d'aſſertions gratuites & hypothétiques & de réfutations des autres théoriſtes. Il s'y montre auſſi ſévère pour Dracke &

Ruyſch qu'il l'avoit été pour Sydenham dans ſon *Traité de la petite vérole.*

Il publia auſſi dans les *Tranſactions philoſophiques* une quarantaine d'articles, ſans compter les ouvrages ſuivans :

Hiſtoriæ Animalium tres tractatus: unus de Araneis; alter de Cochleis terreſtribus & fluviatilibus; tertius de Cochleis marinis, in-4°, 1678.

Exercitatio anatomica de Cochleis maxime terreſtribus, & Limacibus, in-8°, 1694.

Exercitatio altera anatomica de Buccinis fluviatilibus & marinis, in-8°, 1695.

Exercitatio anatomica tertia Conchyliorum bivalvium, in-4°, 1699.

Il publia encore une édition de l'ouvrage de Godard, ſur les inſectes : il le refondit preſque entièrement & y mit beaucoup plus de méthode.

Mais de ſes ouvrages, celui dont je dois m'occuper aujourd'hui, c'eſt ſon voyage de Paris. Je n'ai été encouragé à le donner au public que par le déſir de faire partager à ceux qui pourroient ne l'avoir jamais lu, le plaiſir que j'ai eu à le parcourir. Qu'il obtienne l'approbation de tout le monde, je n'oſe m'en flatter, car je ſais combien les lecteurs en général ont peu de goût pour tout ce que le temps a, je ne dirai pas ſeulement vieilli, mais fait oublier.

Ceux-là ſeuls que leurs préjugés ou la rareté du volume ont empêchés de le lire, ont pu ſe refuſer à croire qu'il contînt une quantité de choſes curieuſes. Il faut pourtant reconnoître qu'il s'y rencontre quelques bagatelles, comme ſi l'auteur s'étoit borné à tranſcrire ſon journal; & le ſtyle en eſt fort négligé. C'eſt néanmoins un fait avéré qu'il fut aſſez bien accueilli pour engager

l'auteur à le réimprimer l'année ſuivante (1). Ceci dut lui donner d'autant plus de ſatisfaction qu'on avoit eſſayé de tourner en ridicule non-ſeulement le livre, mais auſſi l'auteur lui-même à propos de ſon livre. Son principal critique fut le docteur William King, légiſte remarquable pour ſa verve ſatirique & le ſérieux de ſon perſiflage. *Ridentem dicere verum quis vetat?* Telle étoit ſa deviſe, & dans cette circonſtance, il imagina de donner une parodie du voyage de Liſter en écrivant un voyage analogue, mais fictif, de Paris à Londres qu'il attribuoit à Sorbière, lequel trente ans auparavant avoit publié un voyage qu'il avoit réellement fait en Angleterre & qui étoit ſi remarquable pour ſes inexactitudes & ſon ignorance des mœurs & des uſages de ce pays où il avoit paſſé trois mois, qu'en pareil cas l'emploi de ſon nom devenoit à lui ſeul une ſatire.

Peut-être ne déplaira-t-il pas au lecteur de connoître quelques échantillons de l'œuvre ironique du docteur King; je vais donc lui en citer deux ou trois paſſages des plus vifs & des plus plaiſans.

« Quoique, » dit-il en faiſant alluſion à l'amour de la nature dont le docteur Liſter ſe dit poſſédé dans ſon introduction, « quoique j'euſſe fait rencontre d'un gentleman anglois qui m'avoit offert de me montrer les princes du ſang, les principaux miniſtres d'État, &c., je ne laiſſai pas de le remercier de ſa civilité & je lui dis tout net que j'avois bien plus de plaiſir à voir le brave John Sharp de Hackney, criant, en blouſe blanche, les navets à un

---

(1) Je doute fort de l'exiſtence de cette deuxième édition donnée en 1700, peut-être y a-t-il eu un titre renouvelé, & d'ailleurs dans ſa Préface (page 2) le docteur Henning dit que c'eſt la *ſeconde* fois que le voyage de Liſter eſt offert au public. (B. J. P.)

liard la botte, que Sire Charles Cotterel faiſant faire place à un ambaſſadeur : & que j'avois bien plus de goût & de facilité pour me mettre dans la tête la phyſionomie d'une centaine de mauvaiſes herbes que celles de cinq ou ſix princes. »

Un peu plus loin : « La raiſon qui fait qu'il y a bien plus de bateaux au-deſſous du pont qu'au-deſſus, c'eſt qu'il y a là une douane, &c., & ce qui fait qu'il reſte là tant de ſi grands navires de toute ſorte & de toute nation, c'eſt qu'ils ne peuvent pas paſſer ſous le pont. (Ouf!) Mais en revanche il y a bien des petites barques qui paſſent des balais, du pain d'épice, du tabac, & de quoi boire la goutte. (Ah bravo!) »

Puis encore, & c'eſt le dernier morceau de cette parodie que je veuille citer : « Je me promenois dans S. James-Park. Il n'y a là ni pavillons, ni décorations de treillages & de fleurs, mais bien une immenſe quantité de canards. C'étoit ſurprenant à voir : & je ne pus m'empêcher de dire à M. Johnſon, qui avoit bien voulu m'accompagner dans cette promenade, qu'à coup ſûr toutes les mares d'Angleterre avoient contribué pour leur part à cette profuſion de canes. Ce mot lui fit tant de plaiſir qu'il courut ſoudain à un vieux monſieur qui étoit aſſis dans un fauteuil à leur donner à manger, lequel ſe leva d'un air très-obligeant, m'embraſſa, me baiſa ſur les deux joues, & m'invita à dîner en me diſant combien il m'étoit obligé des complimens que j'avois adreſſés aux canards de Sa Majeſté. »

Notre ſatirique ne s'en tint pas là, mais jugea à propos de prendre pour but de ſes ſarcaſmes le docteur & ſon édition d'Apicius. Pour cette fois ce fut un poëme qu'il intitula : *L'Art de la Cuiſine à l'imitation de l'Art poétique d'Horace*. Il l'adreſſe au docteur Liſter qu'il

fait en quelque forte le héros de la pièce. En voici le début :

> Ingénieux Lifter, te fembleroit-il bon
> Qu'à Cynthie on donnât pour gorge un fauciffon,
> Des pieds de veau ; pour bras, les ailes d'une dinde ?
> Peignant ainfi, Kneller n'eût point gravi le Pinde.

Un peu plus loin il dit :

> S'il vivoit ce poëte, & s'il pouvoit chanter
> Ton voyage, ô Lifter, tes exploits : te vanter,
> Héros qui fus braver & Paris & fes filles
> Pour en goûter la foupe, & manger des morilles !

Dans tout cela, il y a au moins autant d'injuftice & de mauvaife foi que de talent. Au refte, le public goûta peu la plaifanterie, encore que l'écrivain dans fa tendreffe pour fon œuvre ait eu foin de fe faire fouvent connoître comme l'auteur des voyages de Sorbière à Londres.

Tous les ouvrages de Lifter fourniffent la preuve du foin minutieux qu'il apportoit dans fes obfervations : &, dans ceux qui font plus fpécialement anatomiques, de l'infatigable attention qu'il mettoit à rechercher & à développer dans leurs plus menus détails la ftructure du corps humain & celle des animaux inférieurs. Le grand reproche à lui faire c'eft cet amour exceffif de la controverfe & fa févérité envers les phyficiens même les plus diftingués qui avoient le malheur de différer d'opinion avec lui. En plus d'une occafion le grand Sydenham fut l'objet de fon aigre critique, je dirois prefque de fa groffièreté. Parlant de lui en gros avec d'autres favans, il emploie l'injuftifiable défignation de *nos gens*, *noftri homines*. C'eft à lui qu'il fait allufion lorfqu'il mentionne ces vains & récents commentateurs de la nature qui cherchent à jouer le philofophe, au moyen d'explications en

l'air de la nature des maladies & de leurs remèdes, pour s'attirer ainſi quelque crédit auprès des ignorans. Tels ſont, ajoute-t-il, tous ceux qui n'ont pas étudié la phyſique à fond & pour tout de bon. Il faut dire, au contraire, à l'éloge de Sydenham que, bien qu'il ſe plaigne ſouvent, & de façon à montrer qu'il en étoit touché, de la dureté & de l'injuſtice de ſes contemporains, jamais il n'en déſigne aucun par ſon nom.

Ces ménagemens ne furent pas du goût de l'illuſtre & prodigieux anatomiſte Ruyſch. Stigmatiſé par Liſter, dans ſa diſſertation ſur les humeurs, il céda à ſon irritabilité naturelle & repouſſa l'attaque avec chaleur & en apparence avec juſtice. « Perſonne, » dit-il, dans la préface de ſon *Theſaurus anatomicus novus*, « perſonne ne pourra nier qu'il ne ſoit fort indécent à Martin Liſter, Anglois, l'avocat de l'exiſtence des glandes dans les viſcères, de m'accuſer à pluſieurs repriſes dans ſon *Traité des humeurs* d'avoir avancé des *fauſſetés*. Ce ſeroit avec bien plus de juſtice qu'on lui renverroit cette accuſation, à lui qui a eu la préſomption de décider ſur des objets qu'il n'avoit jamais vus. Comment ſouffrir que de pareils calomniateurs ſe mêlent de prononcer ſur ce qu'ils ignorent complétement ?

« Bien plus, dans divers paſſages de ce traité, je ſuis le ſujet de ſes attaques parce que, ſuivant lui, j'aurois ſoutenu en public (tandis que je ne l'ai jamais dit ni écrit) que je niois complétement l'exiſtence des glandes dans le corps : & que, quant à celles du cerveau, j'affirmois que ce n'étoit que de la graiſſe, &c. J'apprendrois avec plaiſir pourquoi il n'a cité ni le paſſage ni tout au moins l'ouvrage où je me ſerois exprimé de la ſorte ; &, certes ! quiconque a lu ce que j'ai publié, ſait bien que c'eſt tout le contraire !

« Je ne vais cependant pas m'arrêter à inſulter ce champion des glandes, parce que le haſard a voulu qu'il penſât autrement que moi & que, les yeux fermés aux découvertes modernes & obſtinément attaché à ſes vieilles hypothèſes, il eſſaye de réfuter mes doctrines, ſans avoir eu ſeulement l'occaſion de voir les nouvelles pièces & les préparations qui ſont dans mon cabinet! »

Il eſt bon d'obſerver que Liſter, tout en ſe laiſſant aller ſi aiſément à ſon goût pour le ſarcaſme, ſe donne toutes les peines du monde pour ſe perſuader à lui-même & faire croire aux autres qu'il a en averſion cette ſévérité impolie : *A qua tamen inurbanitate maxime abhorreo.*

On pourroit dire, pour excuſer ce défaut, qu'il eſt le ſeul que la poſtérité lui connoiſſe (1).

---

(1) Le *Manuel de Lowndes*, nouvelle édition, aideroit à compléter la partie bibliographique de cette notice, encore qu'on n'y trouve pas le détail de ce que Liſter a publié dans les *Tranſactions philoſophiques.* (E. de S.)

M. le docteur Henning a oublié un des ouvrages les plus eſtimés de Liſter, c'eſt ſon édition d'Apicius Cœlius. Londres, Bowyer, 1705, in-8°, tirée à cent vingt exemplaires & réimprimée en 1709, à Amſterdam. C'eſt d'autant plus étonnant qu'il rapporte (page 9) l'alluſion ironique faite par King à l'Apicius. Si ce livre ſingulier a été, comme Liſter paroît aſſez bien le prouver, écrit du temps d'Héliogabale, on peut dire que la cuiſine du moyen âge étoit la même que la cuiſine romaine. (B. J. P.)



ÉPÎTRE DÉDICATOIRE.

A SON EXCELLENCE JOHN,

Lord Sommers, baron d'Evesham, lord grand chancelier & l'un des lords-juſticiers (1) *d'Angleterre.*

Mylord,

C'eſt ſur la ſageſſe que repoſent la juſtice & l'équité, & il ne ſemble pas qu'elle ſoit accomplie ſi elle ne comprend auſſi la philoſophie, les ſciences naturelles & tout ce qui eſt de bon goût dans les arts. Il eſt certain, Mylord, à l'honneur de votre haute poſition, que c'eſt parmi vos prédéceſſeurs que l'on compte les plus grands philoſophes de ce ſiècle; & Votre Seigneurie ne leur cède en rien; comme ſi rien en effet ne ſavoit mieux inſpirer l'équité qu'une juſte appréciation des arts & des ſciences utiles. C'eſt là ce qui m'enhardit à préſenter à Votre Sei-

(1) *Lord-juſticier*, ſynonyme de régent. C'étoient les lords-juſticiers qui adminiſtroient l'Angleterre durant les voyages que faiſoit Guillaume III ſur le continent. (E. de S.)

gneurie ce tableau reſtreint de la magnifique & noble ville de Paris, & de la cour de ce grand Roi qui a tant & ſi longtemps inquiété l'Europe & coûté en particulier à l'Angleterre tant de tréſors & de ſang. Peut-être, Mylord, pourrez-vous, pour vous diſtraire, conſacrer une heure de loiſir à ces pages où je me flatte que vous ne rencontrerez rien qui puiſſe vous déplaire, mais de ſimples faits avec les remarques d'un obſervateur ſans préjugés. Et pour ne point vous importuner plus longtemps au milieu de vos occupations ſi laborieuſes & ſi utiles, je vous demande la permiſſion de me dire,

Mylord,

De Votre Seigneurie,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Martin Lister.


Exposition des Tableaux des Peintres de
l'Academie dans la grande Galerie du Louvre depuis
le 2. jusquau 22 Septembre 1699.



VOYAGE A PARIS

EN 1698.



AU LECTEUR.

C'EST furtout pour fatisfaire ma curiofité & m'amufer du fouvenir de ce que j'ai vu, que j'ai écrit ce petit livre. Je cherchois à m'occuper en un lieu où je n'avois guère autre chofe à faire qu'à me promener çà & là, & où je n'ignorois pas que mon titre d'étranger me donnoit un libre accès auprès des hommes & des chofes. Les François fe piquent de civilité ; ils bâtiffent & s'habillent principalement pour paroître. Ce goût-là fert la curiofité des étrangers & la leur fait agréer.

Mais à quoi bon un nouveau voyage à Paris, dans une ville fi connue? Pour cette excellente raifon, de m'épargner la peine à mon retour de recommencer trop fouvent le même récit. — Mais nous favons déjà tout ce que vous pouvez dire, ou nous pouvons le lire dans l'*Etat de la*

France(1) ou dans la *Defcription de Paris*(2), deux livres qui fe trouvent chez tous les libraires de Londres. — Vous le pouvez, il eft vrai, & je vous engage à ne les pas négliger fi vous voulez bien juger de la grandeur de la cour de France & de l'immenfité de Paris. Ce font là des lunettes dont moi auffi j'ai voulu effayer; mais j'ai trouvé qu'elles n'alloient pas à ma vue: j'ai réfolu de m'en paffer, & comme il s'agiffoit d'une grande ville & de vaftes palais, j'ai penfé que je pouvois bien ne pas me fervir de loupes ni de microfcopes.

Mais pour vous mettre de fuite à l'aife, je vous promets, lecteur, de ne pas vous ennuyer de cérémonies d'Etat ou d'Eglife, ni de politique. Ce n'étoit jamais de mon plein gré que j'y prenois part; & il falloit pour cela ou que la converfation l'exigeât ou que ma promenade me fût prefcrite à l'avance. Vous verrez fans peine à mes obfervations que je fuis plus difpofé à faire ma cour à la nature qu'aux puiffances. J'avois plus de plaifir à voir monfieur *Braman* (3) bêcher en vefte blanche dans le jardin du Roi & y femer fes couches, que de voir Monfieur de Sainctot introduire un ambaffadeur; & j'avois plus de goût & d'aptitude à retenir le nom & la phyfionomie d'une centaine de plantes, que celle de cinq ou

---

(1) Livre du plus haut intérêt, dont il y a eu un grand nombre d'éditions de 1649 à 1748.

(2) De Germain Brice, autre livre fort curieux dont il y a eu neuf éditions, [favoir : 1684 (& 1685), (réimprimé à la Haye, 1685), 1687, 1698, 1700, 1706, 1713 (réimprimé à Amfterdam, 1718), 1717, 1725 & 1752 (celle-ci faite en effet en 1736). (B. J. P.)

(3) Le nommé Braman a le foin particulier de la culture des fimples & a la direction de tout ce qui dépend du jardin. Ses foins & fon habileté ont été fi loin, qu'il eft parvenu à affembler jufqu'au nombre de 5000 plantes différentes des quatre parties du monde, &c. (Brice, 1698, II, 16.) V. p. 8, la parodie de ce paffage. (B. J. P.)

ſix princes. Après tout, j'aurois bien préféré une promenade le long de la plus miſérable haie en Languedoc aux plus belles allées de Verſailles & de Saint-Cloud, tant je mets la ſimple nature avec un beau ſoleil au-deſſus des chefs-d'œuvre de l'art le plus exquis ſous un climat froid & ſtérile. J'ai encore un autre motif pour ne vous importuner que bien peu d'affaires de cour, c'eſt que je n'avois pas plus à m'occuper de l'ambaſſade (1) que de la manœuvre du vaiſſeau qui m'avoit amené. Il me ſuffit à moi, comme au reſte du peuple anglois, d'en reſſentir les bons effets, & de paſſer cette vie dans la paix & la tranquillité. C'eſt un bonheur pour nous quand les rois ſe raccommodent : c'étoit là le but de cette ambaſſade (2), & j'eſpère que cela durera tout le temps qui me reſte à vivre.

Mylord ambaſſadeur fut accueilli avec beaucoup de diſtinction par le roi, les princes & les miniſtres. Il eſt ſûr que les François ſont la nation la plus polie du monde & ſavent complimenter & recevoir de bien meilleur air que le reſte de l'Europe. Cependant la généralité du royaume ſentoit vivement la néceſſité de la paix : quelques bigots, quelques officiers réformés (3) ſe mirent

(1) L'ambaſſade dont il s'agit venoit négocier le traité de paix qui, de la maiſon où les pourparlers avoient eu lieu & qui appartenoit au roi Guillaume, prit le nom de paix de Riſwick. (Henning.)

(2) Sa durée ne dépaſſa guère trois ans. A la mort du roi Jacques, le 6 ſeptembre 1701, Louis XIV, non-ſeulement reconnut ſon fils comme roi d'Angleterre, mais encore diſpoſa le roi d'Eſpagne, le pape & le duc de Savoie à en faire autant. Ceci, regardé avec raiſon par la cour d'Angleterre comme une violation directe du traité de Riſwick, le comte de Mancheſter reçut ordre de quitter Paris ſans prendre congé, & la guerre fut déclarée. (Henning.)

(3) En France, les militaires ſe plaignoient du traité, qu'ils trouvoient déshonorant. En Angleterre, les Jacobites en furent atterrés,

bien d'abord à murmurer, mais ils finirent par céder, eux auſſi, & nous n'entendions plus rien dire lors de notre départ; mais revenons à nos affaires.

J'arrivai heureuſement à Paris, après un long voyage, par un mauvais temps; car, parti de Londres le 10 décembre, je n'atteignis Paris que le premier janvier. J'étois tombé malade en chemin, & je demeurai seul cinq jours à Boulogne, juſqu'à ce que ma fièvre eût cédé; & cependant, malgré un voyage ſi pénible, en dix jours je me remis, & je fus parfaitement guéri de ma toux. C'étoit elle qui m'avoit déterminé à quitter Londres à une pareille époque de l'année, & je n'en eus pas le moindre retour de tout l'hiver, quoiqu'il fût auſſi rude à Paris que je l'euſſe jamais éprouvé à Londres. Ces bienfaits de l'air de France, je les avois déjà reſſentis à trois repriſes diverſes; auſſi ce voyage étoit depuis bien des années l'objet de mes vœux, mais la guerre leur oppoſoit un obſtacle inſurmontable. Je ſaiſis donc

parce que juſqu'à la fin Louis n'avoit ceſſé de dire qu'il n'abandonneroit jamais les intérêts de leur prince. La reine, Marie de Modène, ſe fioit tellement à cette parole, qu'elle fit dire à ſes partiſans que l'Angleterre reſteroit en dehors du traité, & qu'elle auroit à ſoutenir la guerre à elle ſeule. Et quand le roi de France lui apprit la ratification du traité, elle ne craignit pas de lui répondre qu'elle ſouhaitoit qu'il pût être auſſi avantageux à ſa gloire qu'à ſon repos.

Mais c'eſt le ſort des meſures d'intérêt public d'être vantées ou blâmées, en raiſon des intérêts ou des caprices individuels. C'eſt ce qu'un peu plus tard on put voir ſous le règne de la reine Anne. La guerre des alliés arrêtant tout commerce avec la France, & ayant fait impoſer des droits énormes ſur ſes vins, cette dernière circonſtance, préſentée comme une calamité intolérable, & reſſentie comme telle par les nombreux amis de la bouteille, forma contre le duc de Marlboroug une coalition puiſſante qui, outre ſon frère le général Churchill, comptoit dans ſes rangs des membres du Parlement, des hommes de loi, du clergé, des gens de plaiſir, qui tous réclamoient à grands cris la paix pour terminer leurs ſouffrances. (Henning.)

avec empreſſement la première occaſion qui ſe préſentoit : mylord Portland (1) avoit bien voulu me permettre de l'accompagner dans ſon ambaſſade extraordinaire, & il me dit de partir en avant avec ceux de mes bons amis qu'il envoyoit tout diſpoſer pour ſon arrivée.

Pour ne point dire au haſard de ma mémoire ce que j'aurai vu à Paris, j'ai réſolu de le diſtribuer en catégories diſtinctes.

---

(1) Le comte de Portland étoit l'un des trois plénipotentiaires. Né en Hollande, à la révolution il ſuivit en Angleterre le prince d'Orange, qu'il avoit déjà eu occaſion de ſervir dans des circonſtances ſecrètes & d'importance. En 1689, il fut créé comte de Portland, & nommé premier gentilhomme de la chambre (*groom of the ſtole*). Pendant dix ans il eut la confiance du roi, qu'il ſervit fidèlement, mais ſans pouvoir obtenir la faveur de la nation angloiſe, jalouſe à la fois & contemptrice des étrangers. Il fut à la fin ſupplanté dans la faveur de Guillaume par Keppel, qui, de ſimple page & ſans que rien pût juſtifier cet avancement, fut créé comte d'Albemarle avec la libre diſpoſition de toutes les grâces royales. Irrité de la ſupériorité que ſon rival avoit priſe ſur lui pendant ſon abſence, le comte de Portland profita de quelques paſſe-droits qu'on lui avoit faits dans ſes fonctions de premier gentilhomme pour donner ſa démiſſion de tous ſes emplois & ſe retirer de la cour. Le roi fit ce qu'il put, mais en vain, pour le détourner de cette réſolution. Le comte néanmoins ne renonça pas au ſervice de ſon maître ; il conſentit à accepter des fonctions à l'étranger, & conſerva ſon attachement pour lui juſqu'à la fin. Appelé au lit de mort de Guillaume, & arrivé comme il avoit déjà perdu la parole, le roi lui prit la main & la porta avec tendreſſe ſur ſon cœur. (Henning.)

CHAPITRE I.

PARIS EN GÉNÉRAL.

Quoique j'aie eu bien du temps à ma difpofition pendant les fix mois (1) que j'ai paffés à Paris, la rigueur de la faifon m'en a cependant fait perdre une partie que je fus obligé de garder la chambre. D'ailleurs, je ne penfe pas avoir vu la dixième partie de ce qui mé-

(1) Burnet explique comme il fuit les lenteurs des négociations. Le traité marcha lentement jufqu'à ce que Harlay, chef des plénipotentiaires françois, fût arrivé à la Haye. On penfoit que c'étoit lui qui en avoit le fecret, & il paroiffoit mieux difpofé que fes collègues à agir avec franchife & à éloigner les difficultés qu'on avoit foulevées précédemment. Mais pendant qu'on fe communiquoit diverfes pièces, le maréchal de Boufflers demanda une conférence avec le comte de Portland : ils fe virent quatre fois par ordre de leurs maîtres, & demeurérent longtemps enfemble. Lord Portland dit plus tard à Burnet que c'étoit le roi Jacques qui avoit été le fujet de leur entretien. On finit par décider que ce prince fe retireroit à Avignon, & que les 50000 liv. fterl. ftipulées annuellement en faveur de la reine par fon contrat de mariage lui feroient auffitôt payées. Une autre difficulté, vraie ou fauffe, dit un écrivain françois contemporain, fut la reconnoiffance du titre de Guillaume. Quand les plénipotentiaires françois eurent promis que le roi leur maître le reconnoîtroit comme roi de la Grande-Bretagne, ils parurent croire que cette conceffion avoit affez d'importance pour l'engager à renoncer à d'autres articles auxquels Louis étoit oppofé. Mais Guillaume reprit avec chaleur qu'on n'avoit qu'à effacer cet article & à s'occuper des autres, parce qu'il ne vouloit pas que cette condition apportât le moindre obftacle à l'admiffion de ceux-ci. (Henning.)

ritoit d'être vu & ſoigneuſement examiné, parce que je n'éprouvois aucun goût pour bien des choſes, & en particulier pour la peinture & l'architecture. Néanmoins j'ai viſité cette ville dans toutes ſes parties; j'en ai fait le tour; j'en ai pris à diſtance des vues d'enſemble de divers endroits : & il faut bien convenir que c'eſt l'une des plus belles & des plus magnifiques qu'il y ait en Europe, & où un voyageur trouveroit aiſément de quoi occuper tous les jours ſa curioſité durant ſix mois. Pour en donner une idée générale, ſans entrer dans de vaines diſcuſſions ſur ſon étendue & ſa population comparées à celles de Londres, je dirai qu'à l'entrée de Mylord ambaſſadeur la foule étoit telle que tous nos Anglois en étoient étonnés, & auroient le lendemain volontiers abandonné la queſtion s'ils n'avoient mis dans la balance la curioſité des Pariſiens, bien plus avides de pompes & d'apparat que les gens de Londres, curioſité qui les avoit attirés preſque tous ſur le paſſage de la cavalcade. Ce qui prouve ce goût juſqu'à l'évidence, c'eſt qu'il y avoit là des centaines de carroſſes de perſonnes de la première qualité, parmi elles, même des pairs & des évêques, que j'y vis, qui ſe tenoient rangés en ligne dans les rues & avoient eu la patience d'y demeurer des heures entières (1).

---

(1) Il s'agiſſoit là de faire honneur à l'ambaſſadeur, & pas du tout de curioſité. Nombre de gens en outre ſe trouvoient à ces entrées pour ſe donner de l'importance, & faire croire qu'ils étoient de rang à ce que leur préſence y fût déſirée. (E. de S.)

Il y a dans le *Mercure galant* de mars 1698 une intéreſſante relation de cette entrée. Il y eſt dit, entre autres choſes, « qu'il ſe trouva une très-grande affluence de peuple depuis l'entrée du faubourg Saint-Antoine juſqu'à l'hôtel des Ambaſſadeurs extraordinaires, rue de Tournon (*caſerne de la garde municipale*), & quoiqu'il y ait près d'une lieue & demie de chemin, la route ſe trouva bordée de pluſieurs rangs de car-

Ce qui eſt également certain, c'eſt que la portion de la ville occupée par le petit peuple eſt, toute proportion gardée, beaucoup plus peuplée qu'à Londres. Ici nombre de maiſons ſont habitées par quatre, cinq & juſqu'à dix ménages ou familles, en ne l'entendant toutefois que de certains quartiers commerçants. Il y a encore cette différence entre les deux villes, c'eſt qu'ici les palais & les couvens ont abſorbé les maiſons du peuple & l'emplacement qui leur étoit deſtiné en les forçant à s'entaſſer les uns ſur les autres, tandis qu'à Londres, au contraire, c'eſt le peuple qui a détruit les palais, qui a élevé ſes habitations ſur leurs fondemens & forcé la nobleſſe à habiter les ſquares ou les rues avec un air d'égalité. Mais ceci s'eſt fait loyalement; c'eſt-à-dire que ce que le peuple occupe, il l'a payé à ſa valeur.

Les vues qu'on a de la rivière ſont admirables; par exemple, celle du Pont-Neuf, en regardant du côté des Tuileries, ou celle du Pont-Royal, en ſens inverſe; d'autres encore, telles que celles du pont Saint-Bernard (1), de la Grève, &c. La Seine, qui paſſe au milieu de la ville, eſt bordée de beaux quais de pierre de taille. Elle forme dans le cœur de la ville deux îles qui ont donné lieu à la conſtruction de nombre de beaux ponts. L'une de ces îles, appelée l'île du Palais, fut pendant pluſieurs ſiècles à elle ſeule toute la ville de Paris.

Les maiſons ſont ou entièrement conſtruites en pierre

---

roſſes de chaque côté des rues, ce qui, joint à la grande quantité de peuple qui parut depuis les plus hauts étages des maiſons les plus élevées juſqu'au milieu des rues, en ſorte qu'on eſtoit ſouvent obligé de faire alte, fit dire à quelques Anglois qu'il y avoit plus de monde dans Paris ſeul qu'ils n'avoient cru qu'il y en euſt dans toute la France. » (B. J. P.)

(1) C'eſt celui de la Tournelle.

de taille, ou enduites de plâtre. Quelques-unes, du commencement de ce ſiècle, ſont bâties en brique ou en pierre de taille, comme à la place Royale, à la place Dauphine, &c.; mais on y a renoncé aujourd'hui, & dans quelques lieux ſeulement on a peint en façon de briques la couche de plâtre, comme on peut le voir dans une portion de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Partout les maiſons ſont élevées & majeſtueuſes; il y a un grand nombre d'égliſes, mais de médiocre grandeur; les tours & les clochers ſont en petit nombre par rapport aux égliſes, & cependant les dômes ou coupoles, cette noble ſorte de clochers, fait un merveilleux effet dans la perſpective, encore qu'il n'y en ait guère: ce ſont ceux du Val-de-Grâce, des Invalides, du collége Mazarin, de l'Aſſomption, des Grands-Jéſuites & quelques autres. Toutes les maiſons des perſonnes de diſtinction ont des portes cochères, c'eſt-à-dire de larges portes où peuvent paſſer des carroſſes, & par conſéquent des cours intérieures garnies de remiſes. On eſtime qu'il y a plus de ſept cents de ces grandes portes, & quantité d'entre elles ſont élevées ſur les plus nobles modèles de l'ancienne architecture.

Les fenêtres baſſes de toutes les maiſons ſont garnies de barreaux de fer, & cela doit être d'une grande dépenſe. La richeſſe & la propreté des ameublemens répondent à la magnificence extérieure des maiſons. On y trouve des tentures de riches tapiſſeries relevées d'or & d'argent; des lits de velours, de damas cramoiſi ou d'étoffes d'or & d'argent. Des cabinets & des bureaux d'ivoire incruſtés d'écaille, d'or & d'argent de cent façons diverſes: des bras & des luſtres de criſtal; mais, pardeſſus tout, les tableaux les plus rares. Les dorures, les ſculptures, les peintures des plafonds ſont admirables.

Tel eſt le goût dans cette ville & ſes environs pour cette magnificence, que vous ne pouvez entrer dans la maiſon d'un particulier de quelque aiſance ſans l'y voir déployée, & ſouvent c'eſt ſa ruine. Quiconque peut ménager quelque choſe, veut un tableau ou quelque ſculpture du meilleur artiſte. Il en eſt de même pour les ornemens des jardins; auſſi n'imagine-t-on pas quel plaiſir cette quantité immenſe de jolies choſes donne à l'étranger curieux. A Paris, dès qu'un homme a, par héritage ou autrement, acquis quelque fortune, il ſe hâte de l'employer ainſi que je viens de le dire.

Et pourtant, après tout, il leur manque bien des uſtenſiles & d'autres commodités de la vie que nous poſſédons en Angleterre. Ceci me rappelle qu'autrefois M. Juſtel (1), un Pariſien, me dit ici qu'il avoit fait une liſte d'une ſoixantaine d'objets de cette nature qu'on ne connoiſſoit point à Paris.

Le pavé des rues eſt tout en pierres de huit à dix pouces cubes. Les ruiſſeaux ſont peu profonds & ſans bords, ce qui permet aux voitures de les paſſer facilement.

Ces rues, il faut le dire, ſont fort étroites, & les paſſans ſont mal protégés contre la preſſe & la rapidité des voitures qui, lancées au grand trot ſur le pavé entre des maiſons hautes & retentiſſantes, font une ſorte de muſique qui ne ſauroit guère être agréable à d'autres oreilles qu'à celles des Pariſiens.

Rien de plus impoſant que les palais royaux: comme le Louvre, les Tuileries, le Luxembourg, Palais-Royal.

Les couvens ſont grands, nombreux & bien bâtis : tels

(1) C'eſt ſans doute le généalogiſte. (B. J. P.)

ſont, par exemple, le Val-de-Grâce, Saint-Germain des Prés, Saint-Victor, Sainte-Geneviève, les Grands-Jéſuites, &c.

Il n'y a guère de places à Paris; mais elles ſont très-belles, comme la place Royale, celle des Victoires, la place Dauphine : aucune d'elles n'eſt grande, ſauf la place Vendôme, qui n'eſt pas encore achevée. Les jardins, qui dans l'intérieur de la ville ſont ouverts au public, ſont immenſes & très-beaux. Je citerai les Tuileries, le Palais-Royal, le Luxembourg, le Jardin du Roi, celui de l'Arſenal, & beaucoup d'autres qui appartiennent à des couvens, comme ceux des Chartreux, des Céleſtins, Saint-Victor, Sainte-Geneviève.

Mais ce qui rend la réſidence en cette ville très-agréable pour les gens de qualité, c'eſt la facilité d'aller au dehors prendre l'air en voiture de quelque côté que ce ſoit. Toutes les avenues en ſont bien pavées, & les lieux de divertiſſement propres, découverts ou ombragés tour à tour, ſelon que votre goût ou la ſaiſon le demande : ces promenades ſont le Cours-la-Reine, le bois de Boulogne, celui de Vincennes, les ſables de Vaugirard, &c.

Pour en venir à une deſcription détaillée de cette grande cité, je crois à propos de parler d'abord des rues, des places publiques & de ce qu'on y peut voir. Enſuite, des maiſons remarquables, des curioſités naturelles ou artiſtiques, des hommes & des bibliothèques que j'y aurai viſités. Après cela, du genre de vie des Pariſiens & de leurs divertiſſemens. Nous parlerons en quatrième lieu des jardins & de leurs décorations; du climat & de la ſanté des habitans. Enfin, nous conclurons en donnant un aperçu de la ſituation de la médecine & de la pharmacie dans cette ville.

CHAPITRE II.

LES RUES, LES PLACES PUBLIQUES, CE QUE L'ON Y VOIT.

Il y a ici un grand nombre de carroſſes, fort ornés de dorures, mais il y en a très-peu, & encore appartiennent-ils tous à la haute nobleſſe, qui ſoient grands & à deux fonds. Ce qui leur manque en grandeur & en élégance, ſi nous les comparons aux nôtres de Londres, eſt amplement compenſé par la commodité dont ils ſont & leur facilité à tourner dans les rues les plus étroites. Dans ce but, ils ſont tous à col de cygne avec les roues de devant très-baſſes; elles n'ont pas plus de deux pieds & demi de diamètre. Il eſt bien plus aiſé d'y monter, & le ſiége du cocher étant plus bas en conſéquence, vous permet de voir quelque choſe par la glace du devant, tandis que chez nous le cocher eſt, ſur ſon ſiége élevé, le ſeul point de vue que nous ayons. Tous, juſqu'aux fiacres (1), ont aux quatre coins de doubles reſſorts qui diſſimulent tous les cahots. Jamais je ne m'en ſuis mieux

---

(1) On ſait que le nom vient du fr. Fiacre, auguſtin déchauſſé, décédé en odeur de ſainteté le 16 février 1684, dont les portraits étoient pendant un certain temps mis partout & particulièrement ſur les portières des voitures de louage.

Il y a dans le *Séjour de Paris*, de Nemeitz, des détails fort curieux ſur les fiacres, les voitures de remiſes & les cochers. (B. J. P.)

aperçu qu'un jour, qu'après m'être ſervi durant quatre mois de voitures de Paris, il m'arriva de monter dans la meilleure voiture de Londres de Mylord. Pas un cahot qu'on ne reſſentît en plein; auſſi une heure de cette voiture me fatigua plus que ſix de celles de Paris.

Outre les voitures des gens riches, il y a ici des voitures de remiſe qu'on loue au mois : elles ſont bien dorées, ont de bons chevaux & des harnois propres. Ce ſont les voitures que les étrangers prennent au jour ou au mois, ſur le pied de trois écus d'Angleterre, environ, par jour (18 à 19 francs à peu près), c'eſt ce qui fait le malheur des fiacres & des chaiſes à porteurs, qui ſont les plus ſales & les plus miſérables voitures qu'on puiſſe imaginer. Elles ne laiſſent pas d'être auſſi chères qu'à Londres, & encore il n'y en a guère.

Il y en a pourtant encore une autre eſpèce dans cette ville que j'aurois voulu en premier lieu paſſer ſous ſilence, la prenant d'abord pour quelque mauvaiſe plaiſanterie. Cela fait un pitoyable contraſte avec une cité ſi magnifique. Ce ſont les vinaigrettes, c'eſt-à-dire une caiſſe de voiture ſur deux roues, traînée par un homme & pouſſée par derrière par une femme ou un enfant, ou bien par tous les deux à la fois.

On a en outre pour voyager rapidement une grande quantité de chaiſes de poſte pour une ſeule perſonne, & de *rouillons* (1) pour deux. Ce ſont des voitures à deux roues avec de doubles reſſorts qui les rendent fort douces. Elles vont fort vite; les deux chevaux tirent, mais il n'y en a qu'un ſeul dans les brancards. Le poſtillon monte dans le rouillon; mais pour la chaiſe il monte le

(1) Ce mot, dans le texte, eſt donné pour du françois, mais je n'ai ſu le trouver nulle part. (E. de S.)

cheval hors brancards. Je ne penſe pas que ceci ſoit en uſage en Angleterre; mais on pourroit l'y introduire utilement.

Quant aux récréations & aux promenades, il n'y a pas de peuple qui aime plus que le Pariſien à ſe réunir, à voir & à ſe montrer. Ces réunions abſorbent une grande partie de leur temps; & dans ce but, toutes les perſonnes de qualité fréquentent le Cours-la-Reine. C'eſt une triple rangée d'arbres d'une grande longueur le long de la rivière, dont celle du milieu, plus large à elle ſeule que les deux allées latérales, peut tenir huit voitures de front. Au centre, eſt une eſplanade circulaire où elles peuvent tourner, & aux deux extrémités ſont deux belles portes.

Ceux qui ſouhaitent un air meilleur & plus libre, vont plus loin; les uns au bois de Boulogne, les autres à celui de Vincennes. De quelque côté de la ville que vous ſortiez, vous ne le ferez guère ſans rencontrer quelque promenade agréable. Ou bien on deſcend de voiture, & l'on va ſe promener à pied aux Tuileries, au Luxembourg ou dans d'autres de ces grands jardins qui appartiennent à la couronne ou aux princes, & qui, bien meublés de ſiéges, ſont ouverts à tout le monde, ſauf aux laquais & à la canaille. Mais nous y reviendrons.

Il n'eſt perſonne qui faſſe plus grande figure dans la ville que les évêques avec leurs ſplendides équipages & leurs belles livrées. Ce ſont preſque tous en effet gens de grande maiſon & promus comme tels à cette dignité où, pour arriver, la ſcience eſt moins néceſſaire que chez nous, quoique pluſieurs de ces évêques ſoient gens ſavans & de mérite. Ce ſont pour la plupart, je le répète, des perſonnes de qualité ou des cadets de grande maiſon. C'eſt à l'honneur de l'Egliſe, mais la doctrine & la piété y gagnent-elles également? cela me ſemble plus

douteux. Ils feront les patrons de l'érudition, mais rarement on les en verra les modèles : & il feroit à fouhaiter qu'ils furpaffaffent les autres en mérite comme ils le font en naiffance (1).

Les abbés affluent ici de tous les coins du royaume. Ils y font une figure confidérable, car c'eft un clergé de condition, & c'en eft la portion la plus favante : au moins font-ils tels depuis le temps du cardinal de Richelieu, qui conféroit ces bénéfices aux eccléfiaftiques de fcience & de talent, & cela fpontanément, fans les prévenir, & moins encore fans attendre leurs follicitations. Il avoit une manière à lui, fûre & fecrète, de s'informer des gens de mérite, & il les avançoit enfuite quand il en jugeoit l'occafion favorable. Cette conduite remplit le royaume d'hommes favans, encouragea puiffamment l'étude ; & la France s'en reffent encore.

Il eft amufant de voir comment le roi fait former cette grande ville à l'obéiffance, en lui en demandant des preuves à propos de chofes de peu d'importance. On ordonna, il y a quelque temps, aux marchands d'abattre toutes leurs enfeignes (2) à la fois, fans permettre de les avancer à l'avenir de plus d'un pied ou deux au delà du mur, ou

(1) Pour répondre à cette injufte affertion, il fuffit de dire qu'à l'époque où Lifter écrivoit l'épifcopat françois comptoit dans fes rangs Huet, Boffuet, Fénelon, Fléchier, Mafcaron, le vertueux cardinal de Coiflin, Colbert, évêque de Montpellier, & le cardinal de Rohan, l'ami de du Fay, le bibliophile & poffeffeur des livres de de Thou. Ce n'étoit certes pas plus un ignorant que Mgr Le Tellier, l'archevêque de Reims, dont le catalogue a été imprimé in-folio. (B. J. P.)

(2) Au commencement du dernier fiècle, il n'y avoit guère de boutique fans fon enfeigne fpéciale, & en Angleterre ces emblèmes ne cefsèrent d'être employés qu'après avoir été défendus par acte du Parlement. Avant cela, leur emploi général fourniffoit des moyens d'exiftence aux peintres d'un ordre inférieur : quelquefois même on s'adref-

d'avoir plus de telle dimenſion, aſſez petite, en quarré. On obéit à l'inſtant; en ſorte que les enſeignes n'obſtruent plus les rues, & font, grâce à leur petiteſſe ou à leur élévation, auſſi peu de figure que s'il n'y en avoit point.

Il y a à Paris un grand nombre d'hôtels, c'eſt-à-dire d'auberges publiques, où on loue des appartemens. Ce nom s'applique auſſi aux maiſons des ſeigneurs & des gentilshommes, dont le nom eſt le plus ſouvent écrit en lettres d'or ſur un marbre noir placé au-deſſus de la porte. Ceci ſembleroit indiquer que ces perſonnages n'ont d'abord habité Paris qu'en qualité d'étrangers, & logés à l'auberge, ne s'y feront bâti des maiſons que plus tard (1). Il eſt ſûr qu'il n'y a point de riche & grande cité ſans que l'on compte parmi ſes habitans des gens de qualité, & qu'une cour telle que celle de France ne ſauroit s'en paſſer. Mais de ſavoir ſi leur préſence eſt indifférente ou non à leur province, c'eſt une autre queſtion. Dans les contrées d'où s'eſt retirée la nobleſſe provinciale, le peuple d'Angleterre ſemble avoir moins de mœurs & de religion, & les taxes y ſont levées avec plus de peine, plus d'inégalité & plus d'injuſtice que dans les lieux où les propriétaires ont continué à vivre ſur leurs domaines (2).

ſoit aux grands artiſtes. Il y avoit un marché d'enſeignes pour toute eſpèce de marchands & de pratiques dans Harp-Alley Shoe-Lane.

(Edward, *Anecd. des peintres.*)

(1) Conjecture qui n'a pas le ſens commun, hôtel veut dire maiſon. (B. J. P.)

(2) La reine Eliſabeth étoit ſi perſuadée de cette vérité, qu'à la vue de l'accroiſſement de Londres, qu'elle regrettoit, elle publia une proclamation pour défendre de bâtir davantage. Son ſucceſſeur eut ſouvent, durant ſon règne, recours à la même meſure, & il alloit juſqu'à menacer la nobleſſe qui vouloit habiter à Londres. Il preſſoit fort, dit

On peut dire qu'à Paris une nouvelle ville a, en quelque ſorte, remplacé l'ancienne depuis quarante ans. Depuis que le roi eſt monté ſur le trône, les améliorations y ont été telles qu'elle a tout à fait changé; & ſi, comme me l'ont dit des ouvriers, il eſt vrai qu'une maiſon ordinaire conſtruite en moellons & plâtrée à l'intérieur ne dure guère que vingt-cinq ans (1), la plus grande partie de la ville a dû être rebâtie à neuf depuis peu. C'eſt à coup ſûr dans ce ſiècle-ci que la plupart des grands hôtels ont été conſtruits ou rebâtis : il en eſt de même des couvens, des ponts & des égliſes, des portes de la ville : joignez à cela les changemens opérés dans les rues, les quais ſur la rivière, le pavage. Le tout a été fort augmenté ou fait à neuf.

Sur la rivière, entre les ponts, en amont & en aval, ſont, en immenſe quantité, des bateaux chargés de bois, de foin, de charbon, de grain, de vin & d'autres denrées; mais, au dégel, une débâcle ſoudaine les met fréquemment en danger de ſe briſer en pièces contre les piles des ponts, qu'ils ont quelquefois renverſés à leur tour. Pour éviter les pertes conſidérables qu'avoient éprouvées de ces accidens les propriétaires des bateaux & des marchandiſes, on avoit propoſé de creuſer auprès de la ville un grand baſſin d'hivernage : mais cela ne ſembloit offrir aucun profit au gouvernement. On a donc laiſſé les auteurs du projet s'en tirer comme ils pourroient. Il n'y a ici de règlement ou de projet pour bien

---

lord Bacon, les gentilshommes de province de retourner dans leurs terres. « Songez, meſſieurs, leur diſoit-il, qu'à Londres vous êtes comme des vaiſſeaux en pleine mer qui ne paroiſſent rien du tout; dans vos terres, au contraire, vous êtes tels que des vaiſſeaux ſur une rivière qui font un effet fort impoſant. » (Henning.)

(1) C'eſt là une ſingulière erreur. (B. J. P.)

réuffir que ceux qui doivent rapporter quelque chofe à l'Etat (1). On y entend admirablement l'art de rendre l'impôt productif.

Vous ne manquerez pas de remarquer dans les rues les confeillers & les principaux officiers des cours de juftice qui y font grande figure. On leur porte la queue à eux & à leurs femmes, & vous en voyez nombre aller par les rues & en équipage. C'eft là ce qui fait fi bien vendre des places de cette nature (2). L'homme qui aura le

---

(1) Qu'eft-ce que rapportoient donc à l'Etat les quais, les ponts, les églifes dont il nous a parlé plus haut? (B. J. P.)

(2) La vénalité des offices de magiftrature, qui exiftoit dès longtemps en France & faifoit d'une charge une propriété réelle dont le poffeffeur ne pouvoit être dépouillé que pour forfaiture & après un procès, ne fut entièrement régularifée que fous Henri IV. Il les rendit héréditaires, moyennant le payement annuel du foixantième denier du prix de la charge : ce droit fe nommoit la Paulette, du nom du financier Paulet, qui en avoit fait la propofition.

Lors de la création de nouveaux offices, le nombre de magiftrats qui devoient les remplir étoit réglé auffi bien que les fommes à payer par les conceffionnaires. Les candidats dans les conditions voulues adreffoient leur demande au roi, & en recevoient des lettres du grand fceau, après quoi ces offices devenoient, comme il a été expliqué plus haut, héréditaires dans la famille du conceffionnaire qui, lui de fon vivant, & fes héritiers après lui, pouvoient en difpofer par vente. Lorsque la vente d'une charge avoit lieu, l'acquéreur en follicitoit du roi l'agrément, & lorfqu'il l'avoit obtenu, outre le prix deftiné au vendeur, il payoit au tréfor une fomme qui alloit d'un à deux mille écus. En cas de vente fubféquente, cette fomme lui faifoit retour ou à fes héritiers. On avoit encore le plus grand foin que l'acquéreur remplît toutes les conditions convenables; il devoit être gradué en droit, avoir fubi de févères examens, appartenir à une famille fans reproche & pofféder une fortune qui le mît confidérablement au-deffus du befoin.

Et maintenant, fi c'en étoit le lieu, il refteroit à examiner fi un pareil fyftème n'affuroit pas l'indépendance de la magiftrature autant que l'*avancement* de nos jours, & l'ufage qui ne donne guère encore cet avantage qu'à ce qu'on appelle la magiftrature debout, dont les titulaires, entièrement dans la main du pouvoir, au lieu d'avoir de véritables charges, n'ont que de fimples commiffions. On jugera aifément que

droit de communiquer cet honneur à ſa femme, trouvera telle fortune qu'il voudra. Le droit d'avoir à l'égliſe un grand couſſin de velours eſt un autre privilége du même genre, & la place d'homme de loi qui la poſſède vaut un tiers de plus.

On voit auſſi journellement dans les rues une grande variété de moines dont l'accoutrement nous paroît fort étrange à nous autres Anglois : au reſte, cette bizarrerie fait bien dans un tableau. Je ne ſaurois m'empêcher de plaindre le zèle mal employé de ces pauvres gens, qui ſe mettent en religion, comme ils diſent, renoncent au monde & s'impoſent les règles les plus ſévères de vie & de régime. Quelques ordres ſont vêtus décemment, tels que les Jéſuites, les pères de l'Oratoire, &c., mais la plupart ſont ſinguliers dans leur coſtume hors d'uſage, qui n'eſt que l'habit groſſier de la claſſe inférieure des anciens temps, ſans linge ni aucun des ornemens du ſiècle préſent.

Leur régime maigre eſt oppoſé à la nature & à l'amélioration progreſſive de l'alimentation. La loi de Moyſe montroit plus de prévoyance, & tout chez les Juifs étoit ordonné pour la propreté & la ſanté. Si la loi chrétienne preſcrit l'humilité, la patience dans les maux, la mortification & l'abſtinence des voluptés & des plaiſirs coupables, elle nous laiſſe la liberté de manger de toutes choſes, ſans nous commander une nourriture diſtincte & encore bien moins la malpropreté : & ſur d'autres points les catholiques eux-mêmes ſont de cet avis, car leurs égliſes ſont propres, pompeuſement ornées & parfumées.

---

ce dernier paragraphe eſt du traducteur, & peut-être lui pardonnera-t-on d'avoir, une fois en paſſant, exprimé ſon opinion perſonnelle. (E. de S.)

Si nous fouffrons la perfécution, il fuffit de l'endurer avec patience, elle & les calamités qui l'accompagnent; mais nous tourmenter de gaieté de cœur, c'eft faire violence au chriftianifme & nous réduire à un état pire que celui des Juifs. Choifir la plus mauvaife nourriture, telle que des herbes de mauvais goût, du poiffon & de femblables faletés, coucher fur des planches dans un froc de laine malpropre & groffier; aller nu-pieds dans un pays froid, fe dénier dans cette vie tout bien-être & la converfation des hommes : c'eft hafarder notre fanté, renoncer aux plus grands bienfaits de l'exiftence, & en quelque forte nous rendre homicides de nous-mêmes. Ces gens-là, je le dis, ne fauroient s'empêcher au bout du compte d'être chagrins; &, de mauvaife humeur comme ils le font envers le monde, ils doivent à la longue fe laffer de cette dévotion fervile & fans utilité que n'accompagne point une vie active.

La multitude des pauvres & des miférables eft telle dans tous les quartiers de la ville, qu'en voiture, à pied, dans une boutique, vous ne pouvez venir à bout de rien, grâce au nombre & à l'importunité des mendians. C'eft lamentable d'entendre le récit de leurs mifères; & fi vous donnez à l'un d'eux, immédiatement tout l'effaim fondra fur vous. Voilà, fi vous voulez, de vrais moines, de la façon de Dieu tout-puiffant, qui vous offrent leurs prières pour un liard, qui trouvent qu'à chaque jour fuffit fa peine, & qu'il n'y a pas befoin de rechercher les mifères de cette vie ou d'en prendre le vain mafque. Bien contre leur gré, ils encenfent tous les riches, &, pour un morceau de pain, vous feront des faints de tout l'univers.

Mais laiffons-les tranquilles avec leur zèle mal entendu. C'eft certainement la providence de Dieu qui règle

toutes chofes dans ce monde ; & les mangeurs de viande feront toujours en état de fe défendre, fi ce n'eft de rosser les gens à carême. Une nourriture bonne, falubre & abondante vous donne tout naturellement du courage. De plus, une nation eft bien plus fûre d'augmenter fa population en laiffant toute forte d'individus ufer librement du mariage que par l'apport furtif de quelques moines affamés, en fuppofant qu'il leur arrive jamais de rompre leurs vœux. Ces reftrictions impofées à l'ufage du mariage finiffent par faire, au détriment de la population dans une contrée catholique, le même effet qu'une guerre continue. C'eft diminuer le nombre des adorateurs de Dieu, au lieu de chercher à le multiplier comme les étoiles du firmament & les fables de la plage. Ces hommes détruifent volontairement leur poftérité & diminuent pour l'avenir l'églife de Dieu.

Les crieurs de marchandifes à vendre ne font que peu de bruit dans la ville, & on n'en entend aucun qui annonce des pamphlets ou d'autres écrits. Je m'étonnois de n'ouïr parler de rien de perdu ni faire aucun avertiffement, lorfqu'on me montra des imprimés en grandes lettres, affichés au coin des rues, où l'on promettoit des récompenfes d'un, deux, cinq, dix & jufqu'à cinquante louis pour des objets perdus dont la defcription venoit enfuite (1). C'eft une façon fûre & tranquille de rattraper fans bruit ce qui vous appartient ; car les gens qui l'ont

(1) Voici la forme de ces recommandations : « Il a été volé mardy, 3 may 1729, à un repas fait à Saint-Ouen, douze fourchettes, dont deux à filets & dix à coquilles fur les bouts des manches, le tout argent de Paris & armoirié aux armes de Monfeigneur le prince de Rohan. Ceux qui en donneront des nouvelles auront une piftole. — S'adreffer à M. Berrier, marchand orfèvre-joaillier, rue de la Fromagerie, au chef Saint-Denis ou au clerc de l'orfévrerie. Si l'on a acheté avant la recom-

trouvé ne manquent pas, au bout d'un jour ou deux, de le rapporter à l'endroit indiqué. Les gazettes ne paroiſſent qu'une fois par ſemaine, & peu de perſonnes ſe les procurent.

Il eſt ici fort difficile & dangereux de vendre des libelles. Pendant que nous y étions, un quidam en remit un paquet à un mendiant aveugle des Quinze-Vingts, en lui diſant qu'avec cela il auroit bientôt fait de changer ſes liards en pièces de douze ſols. L'aveugle s'en alla donc à Notre-Dame, & durant l'office ſe mit à crier ce qu'on lui avoit donné : *La vie & les miracles de l'archevêque de Reims.* C'étoit un tour joué à cet archevêque &, dit-on, par les jéſuites avec qui il avoit eu de grandes querelles ſur Molina le jéſuite eſpagnol & ſa doctrine. Quoi qu'il en fût, l'aveugle débita ſa marchandiſe, & les lecteurs, paſſant plus loin que le titre, virent que c'étoit un libelle contre l'archevêque, qui eſt en même temps duc & premier pair de France.

Les rues ſont éclairées tout l'hiver, auſſi bien quand il fait clair de lune que pendant le reſte du mois; & je le remarque ſurtout à cauſe du ſot uſage où l'on eſt à Londres d'éteindre les réverbères durant la moitié du mois,

---

mandation, l'on rendra l'argent. — Par pièces ou autrement, ſuivant l'édit du Roy, retenez les perſonnes & le tout.

« Fait à Paris, le 5 may 1729. »

Cette recommandation, tirée des archives de la cour des monnaies Z. 3013 1722, 6 ſeptembre (*ſic*), eſt identique à une autre du 16 février 1647 (que je poſſède), faite au ſujet d'un vol commis le 11 février 1647, chez M. G. de Jaucourt, ſeigneur de Bonneſſon (depuis décapité en Grève, en 1659), à une demi-lieue de Sully-ſur-Loire. Cette forme, uſitée en 1647 & 1729, devoit être la même entre ces deux époques, c'eſt-à-dire du temps de Liſter. — Je crois que le prince de Rohan, dont il eſt ici queſtion, eſt Hercule Meriadec, grand-père du maréchal prince de Soubiſe, qui avoit conſervé cette maiſon de Saint-Ouen. (B. J. P.)

comme ſi la lune étoit bien ſûre de briller aſſez pour éclairer les rues, & qu'il fût ſans exemple de voir en hiver le ciel nébuleux. Les lanternes ſont ſuſpendues ici au beau milieu des rues, à vingt pieds en l'air & à une vingtaine de pas de diſtance. Elles ſont garnies de verres d'environ deux pieds en carré, recouvertes d'une large plaque de tôle; & la corde qui les ſoutient paſſe par un tube de fer fermant à clef & noyé dans le mur de la maiſon la plus voiſine (1). Dans ces lanternes ſont des chandelles de quatre à la livre, qui durent juſqu'après minuit. Ceux qui les briſeroient ſeroient paſſibles des galères : trois jeunes gens de bonne maiſon qui par plaiſanterie s'étoient amuſés à en caſſer récemment furent mis en priſon, & ne furent relâchés au bout de pluſieurs mois que grâce à la ſollicitation de bons amis qu'ils avoient à la cour. L'éclairage de Paris, & ſeulement pour cinq mois de l'année, coûte près de 50000 livres ſt. (1 250000 fr.) par an. On le pratique auſſi de même pour quelques autres villes de France. Le roi s'en eſt, dit-on, fait un bon revenu. Le préambule de l'édit porte que, conſidérant le grand danger que couroient la nuit dans les rues ſes ſujets, ſoit de ſe caſſer le cou en ſe laiſſant choir, ſoit de la part des voleurs, Sa Majeſté leur concédoit, pour telle ſomme d'argent, le privilége d'y ſuſpendre des lanternes de la façon que je viens de décrire (2).

---

(1) Cela a duré ainſi juſqu'à l'établiſſement du gaz.

(2) Tout ceci eſt arrangé & inexact. L'éclairage de Paris, établi en 1667, au moyen d'une taxe levée *ad hoc* par les ſoins des habitans de chaque quartier, rapportoit trois cent mille livres ſeulement. Cette taxe fut rachetée en 1704 au denier dix-huit, ſoit cinq millions quatre cent mille francs. Voir le Traité de la police de Lamarre, chapitre IV, pages 230, 239. (B. J. P.)

J'ai dit que les avenues de la ville & toutes les rues étoient pavées d'un grès très-dur taillé en cubes d'environ huit pouces : on a grand ſoin de les tenir propres en hiver : par exemple, aux dégels, une forte drague tirée par un cheval a bientôt fait de tout déblayer & de nettoyer les ruiſſeaux. En un jour de temps toutes les parties de la ville ſont propres à faire plaiſir, & on y peut paſſer à pied ſec.

Je ſouhaiterois de tout mon cœur à Paris d'être auſſi propre en été : il faut aſſurément tâcher de déſinfecter une ville auſſi peuplée ; mais je ne connois pas de machine qui y pût réuſſir, à moins qu'elle ne balayât le peuple en même temps : toutes les menaces & les affiches poſées ſur les murs reſtent ſans effet. En été, à Londres, la pouſſière, quand il fait du vent, eſt ſouvent fort incommode, pour ne pas dire intolérable (1); il y en a bien moins à Paris, dont le pavé demande moins de menu ſable que notre cailloutis.

Du peuple qui vit & marche dans les rues, paſſons maintenant aux ornemens immobiles qui les décorent. Il y a une infinité de buſtes du grand monarque placés dans tous les coins par les gens du commun; quant à de belles ſtatues, il n'y en a guère, ſi vous conſidérez à la fois les talens & l'obſéquioſité de la nation.

Celle de la place des Victoires eſt une ſtatue pédeſtre de bronze tout doré, accompagnée de la Victoire, c'eſt-à-dire d'une immenſe femme ailée qui, placée juſte derrière le dos du roi & le pied ſur un globe, lui tient une couronne de laurier au-deſſus de la tête. Les artiſtes ne

(1) Nous n'avons pas voulu être en reſte avec Londres aujourd'hui. (E. de S.)

goûtent guère cette dorure : en effet, fon brillant me femble gâter les traits & y mettre de la confufion. Il eût bien mieux valu que l'or en fût mat, ce qui eût permis aux lumières & aux ombres de fe faire au naturel, & à l'œil de juger des proportions. Mais ce qui me déplaît furtout, c'eft cette grande femme toujours fur les épaules du roi; véritable embarras qui, au lieu de lui apporter la victoire, femble le perfécuter de fa compagnie. Chez les Romains, la Victoire étoit une petite ftatuette que l'empereur tenoit dans fa main, & dont il étoit cenfé pouvoir fe débarraffer à volonté; mais cette grande femme-ci eft capable de donner une indigeftion.

Les autres ftatues font des ftatues équeftres, en bronze, de trois des derniers rois de France.

Celle qui eft fur le Pont-Neuf eft celle de Henri IV, nue tête, & du refte en armure complète, felon l'ufage de fon temps.

La feconde eft celle de Louis XIII, à la place Royale, armé auffi à la mode de fon temps, la tête couverte & fon cafque orné de fon panache.

La troifième eft celle du roi actuellement régnant, Louis XIV. Elle eft deftinée à la place Vendôme. Ce coloffe de bronze eft encore à l'endroit où on l'a fondu; il eft étonnamment grand. Vingt-deux pieds de haut, le pied du roi de vingt-fix pouces de long, & toutes les proportions bien gardées, de même que pour le cheval. On avoit fondu cent mille livres de métal, mais il n'en entra que quatre-vingt mille dans le groupe qui fut fondu d'un feul jet, homme & cheval. M. Girardon m'a dit qu'il avoit travaillé au modèle affiduement huit ans entiers prefque tous les jours, & qu'il avoit fallu deux ans de plus encore pour le moule, pour les fourneaux & pour le couler. Le roi eft en coftume d'empereur

romain, ſans ſelle ni étriers, & ſur ſa tête la grande perruque à la mode. Pourquoi ces grandes libertés que ſe donne la ſculpture, c'eſt ce qui me reſte à apprendre.

Qu'en bâtiſſant on ſuive avec préciſion les règles & la ſimplicité antiques, il n'eſt rien de mieux, car ces ordres d'architecture ſont tous fondés ſur des principes mathématiques; mais le vêtement d'un empereur n'eſt que le fruit des vaines fantaiſies de ſon peuple. Louis le Grand paroiſſant à la tête de ſon armée dans le coſtume qu'on lui a prêté donneroit fort à rire à préſent. Quel beſoin de ſe mettre en quête d'emblèmes quand on peut avoir la vérité? comme ſi le ſiècle actuel avoit plus que les autres à rougir de ſes modes, ou que les ſtatues équeſtres d'Henri IV & de Louis XIII en valuſſent moins pour donner aux ſouverains qu'elles repréſentent le coſtume qu'ils portoient effectivement! C'eſt, à mon avis, l'effet d'une flatterie mal entendue, & ſi l'on n'y veut voir que l'art, je le trouve ſans grâce & ſans goût.

J'étois, je m'en ſouviens, à un lever du roi Charles II, quand on lui apporta à choiſir dans trois modèles celui qui lui conviendroit pour ſa ſtatue deſtinée à la cour de Windſor. Il prit le coſtume d'empereur romain que l'on donna également à ſon autre ſtatue, placée au Vieux-Change. On a fait de même pour le roi Jacques à White-Hall & à Chelſea-College, nos Invalides. Maintenant, je le demande à tout le monde, quand il s'agit de repréſenter un prince encore vivant, ces jambes & ces bras nus ſont-ils décens, & cela ne nous reporte-t-il pas vers les ſiècles de barbarie d'une façon fort déplaiſante? Le père de ces deux rois, Charles Ier, étoit le prince de ſon temps du meilleur goût & du jugement le plus droit, ſurtout en peinture, en ſculpture & dans toutes les bran-

ches de l'architecture, témoin les fommes confidérables qu'il donna à Rubens & à fon difciple Van Dyck; témoin encore le grand cas qu'il faifoit de l'incomparable Inigo Jones, le premier Anglois qui dans ce fiècle ait fu ce que c'étoit que de bâtir. J'ai entendu Auzout dire, après avoir vu la falle des banquets à White-Hall, qu'il la mettoit au-deffus de tout ce qu'il avoit vu de ce côté-ci des Alpes; & je pouvois l'en croire, car plus de quarante ans de fuite il avoit étudié Vitruve fur place & à Rome. Parlons encore du vaiffeau *le Souverain*, la plus noble fortereffe qui ait jamais flotté fur la mer. Eh bien! ce roi, dans fa ftatue équeftre, qui eft aujourd'hui à Charing-Croff, voulut avoir le coftume exact de fon temps, & cette ftatue ne craint pas la comparaifon avec la plus belle de ce genre qui foit à Paris.

Je vais bientôt entretenir mon lecteur des palais, des hommes de lettres, des converfations; mais je veux auparavant mentionner les dépenfes confidérables que l'on fait en grilles de fer, comme par exemple à la place Royale (1), dont le jardin en a une de dix pieds de haut. De tous côtés, on en voit de femblables & de plus belles qui, en fermant les cours & les jardins, ne vous dérobent rien de leurs beautés.

---

(1) Cette grille a été fottement détruite vers 1835. (B. J. P.)

CHAPITRE III.

PALAIS ET AUTRES ÉDIFICES PUBLICS. — LES CURIOSITÉS, SOIT DE LA NATURE, SOIT DE L'ART QU'ON Y VOIT.

Le premier palais que je vifitai fut le palais Mazarin, où il y a quantité de bons tableaux; mais la galerie baffe, remplie d'une collection de ftatues antiques grecques & romaines, fut ce qui attira principalement mon attention. C'eft le cardinal qui les avoit pour la plupart fait venir de Rome : celles qui étoient vêtues, font telles qu'il fe les étoit procurées; mais pour celles qui étoient nues, elles ont été miférablement traitées par le duc de Mazarin qui, dans un violent accès de dévotion, les a un beau jour mutilées & fait habiller par je ne fais quel plâtrier de Paris d'un enduit qui en fait quelque chofe de fort ridicule. Cicéron nous dit quelque part que rien n'étoit, de fa nature, obfcène, & qu'il falloit appeler tout par fon nom. Notre confrère Celfe eft d'un autre avis, & s'excufe d'écrire dans fa propre langue fur certaines matières. Il eft fûr, pour en revenir à ce qui nous occupe, que le duc n'auroit pas dû remplir fon cabinet & fa galerie de nudités; mais n'ayant pas toujours été de cet avis-là, il n'auroit pas dû non plus les plâtrer ni les mutiler. Ce n'étoit qu'une vaine oftentation de chafteté & une preuve d'ignorance & de mauvais goût d'al-

ler gâter & cacher le noble art de la ſculpture, qui étoit la ſeule choſe qui leur donnât de la valeur. Mais, après tout, pourquoi ſe tant choquer de la nudité, quand encore une grande partie du monde n'uſe guère de vêtemens, & que ce que l'on couvre, on le fait ſeulement par néceſſité?

Ces belles ſtatues & beaucoup d'autres que je vis à Verſailles, & qui ſortoient de ce même palais Mazarin, prouvent avec évidence que le coſtume des Romains étoit la choſe du monde la plus ſimple, & qu'un Romain avoit auſſitôt fait de ſe déshabiller que moi d'ôter mes gants & mes ſouliers. Hommes & femmes étoient vêtus à peu près de même. Quant à la forme de ce vêtement des Romains, il réſulte de celui que portent ces anciennes ſtatues, ſur leſquelles Ferrarius s'eſt réglé avec raiſon dans ſon explication des habits des anciens, il en réſulte, dis-je, que la tunique ou chemiſe n'avoit ni collet ni manches, & tenoit par une ceinture placée aſſez haut ſur la poitrine : que la toge ou robe étoit un vêtement large & long, ouvert aux deux bouts, que l'on paſſoit par la tête, que la main gauche, ſortant de deſſous ſes pans, relevoit de ce côté, tandis qu'elle repoſoit tout entière ſur l'épaule gauche. Le bras droit & ſa main étoient nus & hors de la robe, qui étoit ſans ceinture & toujours flottante. Quand un Romain ſe déſhabilloit pour le bain, ce qu'il faiſoit tous les jours immédiatement avant le ſouper, il n'avoit autre choſe à faire que de retirer ſon bras gauche, & ſa toge tomboit à ſes pieds, & il en étoit de même de la tunique, dès qu'il en avoit défait la ceinture & retiré ſes bras.

Dans les premiers temps de la république, on n'étoit vêtu que de la toge : plus tard, on prit, par-deſſous, la tunique, ſans y avoir jamais ajouté autre choſe, quels

que fuſſent d'ailleurs le luxe & la ſplendeur de l'Empire. Toutes les autres inventions dans les vêtemens ſont poſtérieures.

Je me ſuis fort étonné dans le grand nombre de ſtatues antiques que j'ai examinées de n'en avoir jamais vu qu'avec la toge unie, & aucune avec la toge à bulle.

Cette toge & cette tunique étoient de belle laine blanche ou de flanelle : les Romains n'avoient pas ſur eux le plus petit morceau de toile. Cette flanelle, dis-je, étoit très-fine, car les plis en ſont petits, & elle ſe modèle aiſément ſur le corps. Elle étoit légère, car l'attitude de quelques ſtatues ſemble être de ſoulever le vêtement de deux doigts ſeulement, & il eſt ſoutenu tout entier par la ſeule épaule gauche. Pour peu qu'il colle, la forme du ſein & celle des cuiſſes paroiſſent à travers.

Cet uſage excluſif de la laine dans un pays chaud, amena l'uſage des bains fréquents, & les rendit néceſſaires, à moins de tomber dans tous les inconvéniens de la malpropreté. Les bains engagèrent à garder ce vêtement lâche & facile à dépoſer, & leur emploi continuel introduiſit à ſon tour l'uſage de l'huile & des parfums qu'on y mêloit.

Mais pour la propreté de la peau & la ſanté, une bonne chemiſe de toile changée tous les jours vaut, à mon avis, le bain quotidien des Romains. Il eſt certain que ſi, pour rendre du ton à la peau, ils ne s'étoient pas ſervis ſoit d'huile d'olives vertes, ſoit d'huile d'olives mûres & parfumée, tant d'eau chaude auroit fini par l'attendrir & la rider d'une façon intolérable. C'eſt encore aujourd'hui au moyen de l'huile que les Indiens & les noirs, qui vont nus, ſe garantiſſent à la fois des inconvéniens du froid & du chaud.

La meilleure règle, au reſte, pour conſerver ſa ſanté

& arriver à une longue vie, c'eſt de ſuivre le régime le plus ſimple. On n'imagine pas quelles incommodités on s'attire par des habitudes dont, de dire qu'on les a depuis longtemps, n'atténuera pas le mauvais effet, pas plus que le goût qu'on y trouve ne les empêche de ruiner la ſanté. C'eſt ce qui a lieu pour pluſieurs de nos vêtemens, pour le tabac, les liqueurs fortes, les préparations ferrugineuſes, les eaux minérales, les bains (1), le thé, le café, le chocolat, &c.

Il eſt une petite ſtatue que je remarquai tout particulièrement pour l'élégance de la ſculpture & l'eſprit qu'annonçoit ſon coſtume. Elle étoit poſée ſur une table & repréſentoit une ſibylle. La figure de la vieille femme étoit fouillée profondément dans le marbre & enfoncée dans ſa coiffure qui, telle qu'un capuchon, avançoit beaucoup ſur le front : juſte emblème d'un oracle qui eſt équivoque, ſombre & caché, comme la vieille elle-même, qui ſembloit ne vouloir ni ſe montrer, ni ſe faire entendre clairement; honteuſe en quelque ſorte, toute la première, de ſa propre impoſture.

A quoi penſoient les hommes des anciens temps d'ériger les vieilles femmes en prophéteſſes pour prononcer des oracles & expliquer la volonté des Dieux par le plus ou moins d'appétit de certains animaux? De les prendre pour des ſorcières & des empoiſonneuſes, à la bonne heure; car la vieilleſſe, ſurtout chez le beau ſexe, rend acariâtre. Les ſorts & le poiſon ſont les armes ſecrètes de la foibleſſe.

Les juifs, dans leurs cérémonies religieuſes, ne ſouffroient pas volontiers la préſence des femmes qui au-

(1) L'abbé de Marolles étoit de l'avis de Liſter & nous apprend *qu'il ne s'étoit jamais baigné* par pudeur. (Mem. II, 141.) (B. J. P.)

roient pu fouiller ou gâter toutes leurs dévotions. Les Romains, au contraire, jugeoient que la religion alloit mieux aux femmes qu'aux hommes, parce qu'en outre du culte général, qu'elles partageoient avec ceux-ci, elles avoient certaines dévotions particulières où les hommes n'avoient aucune part. Cicéron recommande à fa femme de prier les Dieux pour lui; car il penfe qu'elle en fera écoutée plus favorablement. C'eft fans doute quelque raifonnement de ce genre qui mettoit leurs prophéteffes en crédit.

J'ai vifité l'appartement de M. *de Viviers* (1) à l'Arfenal : il confifte en fept ou huit pièces au rez-de-chauffée donnant fur le grand jardin. Elles font petites, mais meublées avec la plus grande recherche; elles font ornées de la porcelaine de Chine la plus variée & la mieux choifie que j'aie jamais vue, fans excepter les pagodes & les peintures du même pays. J'y ai auffi remarqué des bureaux & des corps de bibliothèque auffi riches qu'élégans, & quelques tableaux des meilleurs maîtres.

Ce font trois morceaux de Rembrandt, l'incomparable peintre hollandois, à qui je donnai la palme.

Dans le premier, une jeune fille tient à la main une cage dont l'oifeau vient de s'envoler, & voltige au-deffus de fa tête : elle le fuit des yeux, & fon regard exprime à la fois la frayeur, l'étonnement & le chagrin. L'autre eft un garnement appuyé fur une table, & fon œil mali-

(1) M. du Vivier, & non pas de Viviers, eft cité parmi les *fameux curieux des ouvrages magnifiques* du Livre commode. G. Brice (édition de 1698, I, 376) le qualifie *un des plus curieux de Paris, & qui fe connoît le mieux en bijoux de conféquence*, & cite, outre fes porcelaines & fes *pagodes ridicules*, fes bronzes & fes tableaux. Les éditions de 1715 & de 1717 parlent de fes pendules *travaillées avec art & placées à propos*. Il n'eft plus queftion de lui dans l'édition de 1725. (B. J. P.)

cieux vous annonce qu'il va faire quelque mauvais tour. Le troifième repréfente un jeune gentilhomme avec un bonnet fourré & en déshabillé, à la manière habituelle du peintre. Les deux premiers font imaginés & vêtus avec autant de naturel qu'il eft poffible; mais rien n'a approché de fon coloris pour les chairs & les étoffes. Ce fut là l'étude paffionnée de toute fa vie, le fujet pour lui d'expériences continuelles : & de quels fuccès elles ont été fuivies, ces tableaux-ci & tant d'autres nous l'apprennent. Ce n'eft que de la jeuneffe qui figure dans ces trois tableaux, où le coloris eft porté au comble de la perfection, & qui font foignés comme autant de miniatures. Rembrandt modifioit fa manière felon l'âge & la nature de fes modèles, ce qui prouve le peu d'équité du jugement que porte fur lui Félibien. Je fuis retourné bien des fois revoir ces trois tableaux (1).

Le cabinet ou appartement de M. Lenôtre, contrôleur des jardins du roi, où font fes curiofités, à côté des Tuileries, vaut la peine d'être vu. C'eft un vieux monfieur de beaucoup de talent, fur les deffins & les plans duquel la plupart des jardins royaux & des grands jardins de Paris & de fes environs ont été exécutés; il a vécu affez pour les voir arriver à leur perfection. Il a préfentement quatre-vingt-neuf ans (2), mais il eft toujours vif & alerte. Il me reçut avec beaucoup de civilité. Dans trois appartemens, dont celui du haut eft une pièce octogone éclairée par un dôme, je vis une grande collection de tableaux de maîtres, de porcelaines, dont quelques-unes étoient des jarres d'une dimenfion extraordi-

(1) Je ne vois rien, dans l'œuvre de Rembrandt, qui puiffe fe rapporter à ces tableaux, & je doute fort qu'ils foient de lui. (C. Cl. de R.)

(2) Né en 1613, il avoit par conféquent quatre-vingt-cinq ans. (B. J. P.)

naire; quelques têtes & quelques buftes antiques, des ftatues en pied; une grande collection d'eftampes richement reliées en volumes. Mais il y avoit quelque temps qu'il avoit fait un choix de fes meilleurs tableaux d'une valeur de cinquante mille écus, & les avoit donnés au roi pour Verfailles. Dans tout fon cabinet je n'ai vu aucun morceau d'hiftoire naturelle.

Je fuis allé chez lui à plufieurs reprifes; & une fois il me mena dans un autre cabinet, où il avoit quatre armoires remplies d'une grande collection de médailles, modernes pour la plupart. J'y vis quatre grands tiroirs, dont trois étoient garnis des médailles du roi Guillaume, au nombre de près de 300. Le quatrième renfermoit celles de fes ancêtres & de fa famille. Il avoit été quarante ans à raffembler cette collection, & il y en avoit plufieurs qu'il lui avoit fallu payer bien cher. Ce font là certainement les plus beaux matériaux pour une hiftoire métallique que j'aie vus. Le roi a une affection particulière pour lui, l'a fort enrichi, & il n'eft perfonne qui lui parle avec plus de liberté que M. Lenôtre. Le roi, qui fe plaît fort à fon efprit, s'amufe à regarder fes médailles, & s'il s'en rencontre une qui foit faite contre S. M.: « Ah! Sire, dit M. Lenôtre, en voilà une qui eft bien contre nous! » comme fi elle lui plaifoit, & qu'il fût bien aife de la lui montrer. M. Lenôtre m'a beaucoup entretenu de l'égalité d'humeur de fon maître. Il m'a affirmé qu'il ne l'avoit jamais vu fe laiffer aller à l'impatience, & il me citoit mainte occafion où il n'eût été prefque perfonne qui ne fe fût mis en fureur, & où le roi n'avoit pas laiffé paroître la moindre émotion.

Dans ce même cabinet, je vis quelques vafes fort rares de vieille porcelaine de Chine : parmi eux, étoit une petite urne romaine de verre. Ce verre étoit épais, lourd

& d'un bleu d'eau de mer. Ses deux anses étoient des pieds d'animaux à quatre griffes. Le fond de ce vase étoit uni & peu rentrant: pour cette raison, je ne saurois dire s'il n'étoit pas fondu plutôt que soufflé.

Le palais du Luxembourg est le plus achevé de tous les édifices royaux. Il est magnifique & bien dessiné, sauf les colonnes qui, formées de sections cylindriques alternativement sortant & rentrant, figurent assez bien la boutique d'un marchand de fromage. Cela sent le colifichet, mais il est difficile de s'en tenir à la simplicité antique sans la gâter par d'impertinens ornemens. A vrai dire, il y a peu de bâtimens à Paris où on l'ait suivie strictement. Parmi ceux où il y a le moins à reprendre, sont la façade orientale du Louvre, le portail de Saint-Gervais & tout le Val-de-Grâce. Ce goût des ornemens superflus est peut-être la raison qui fait donner ici la préférence à l'ordre dorique, dont les métopes admettent une variété qui se prête mieux à la destination des divers édifices.

C'est dans ce palais qu'est la fameuse galerie où Rubens a peint la vie de Marie de Médicis : & cet ouvrage, quoique exécuté il y a soixante-dix ans, est aussi frais qu'au premier jour, tant ce grand maître étoit habile coloriste. Ses chairs sont admirables, comme son écarlate, pour laquelle, s'il n'avoit pas un secret perdu aujourd'hui, il avoit moins d'avarice & plus d'honneur que nos peintres modernes. Il est sûr qu'un des grands soins & des études des anciens maîtres c'étoit le choix de leurs couleurs (1): & ce qui semble surtout les y avoir en-

(1) Que diroit Lister s'il voyoit les couleurs de la plupart des tableaux de la République, de l'Empire & de la Restauration ?

gagés, c'eſt l'obligation qu'ils s'impoſoient d'exécuter de leurs mains leurs tableaux tout entiers, au moins les vêtemens hiſtoriques des perſonnages (1). Quoique dans l'œuvre dont il s'agit Rubens ſe ſoit donné trop de liberté, il ne laiſſe pas d'y avoir beaucoup de vérité dans le coſtume de ſes principales figures, telles qu'Henri IV, la reine, leurs fils, leurs trois filles, le cardinal; tandis qu'il faut reconnoître que les perſonnages allégoriques ſont préſentés dans un coſtume plein de grâce & d'imagination. Son élève, Sir Antony Van-Dycke, introduiſit en Angleterre ces modifications au coſtume réel, & en abuſa toutes les fois que ſes modèles voulurent s'y prêter. Ce furent principalement les femmes qui parurent dans ce temps ſouhaiter d'être peintes en déshabillé : & c'eſt ce qui fit abandonner Cornélius Johnſon, le meilleur peintre anglois de ſon temps. Le chagrin qu'il en eut abrégea ſon exiſtence. Avec un peu de patience, de tout coſtume on arrive à faire un déshabillé : mais je le demande, ne vaut-il pas mieux retrouver dans leurs portraits un ami, un parent qu'on aura perdu, un homme de diſtinction, repréſentés tels qu'ils étoient, que de les affubler d'une robe de chambre de fantaiſie ou d'une coiffure bizarre qu'ils n'auront jamais portée?

Ce qui m'a ſuggéré ces réflexions, c'eſt que dans cette mode nos peintres d'aujourd'hui trouvent une occaſion de ſe repoſer & de faire travailler leurs élèves. Il leur ſuffit de deſſiner les têtes, le reſte ſe fait enſuite à la toiſe; tandis que s'ils ſe croyoient obligés d'honneur à peindre

(1) Le docteur tombe mal. Dans tout l'œuvre de Rubens il n'eſt pas de tableaux où ſes élèves aient eu plus de part que dans la *Galerie de Médicis*. Deſtinés à la décoration de la galerie du Luxembourg, ces tableaux ont été exécutés rapidement comme toute peinture décorative : de février 1621 à juin 1623. (C. Cl. de R.)

tous les habits, ils y acquerroient, grâce à la variété des objets qui leur pafferoient fous les yeux, un coloris bien plus foigné, & leur art y gagneroit d'autant en eftime. Quant au temps & à la peine que ces foins demanderoient, un bon artifte auroit bientôt fait de s'en indemnifer : celui qui réuffira dans ce grand art où le fuccès eft fi difficile, fera toujours le maître de la bourfe de ceux qui s'adrefferont à lui.

Dans l'antichambre de la reine, il y a trois autres tableaux de Rubens, qui repréfentent les mariages des trois princeffes fes filles avec le duc de Savoie & les rois d'Efpagne & d'Angleterre. Dans d'autres tableaux hiftoriques, dans la même pièce, il s'eft peint dans un coin, au premier plan, regardant tranquillement les princeffes. Il a auffi introduit fa femme dans quelques-unes des peintures de la grande galerie : dans la dernière, l'apothéofe de la reine, elle s'élève dans les cieux à la fuite de cette princeffe ; mais foit que fa corpulence lui rende cette opération difficile, foit que d'ailleurs elle n'y prenne point de goût, fon attitude eft forcée & elle fe jette en arrière. Il femble qu'elle & fon mari s'aimoient trop pour fe féparer gaiement.

Plufieurs chambres de ces appartemens, par exemple le cabinet de toilette & l'oratoire, font boifés de cèdre fculpté en guirlandes de fleurs, ce qui eft rare à Paris. Les parquets font en marqueterie avec des incruftations d'argent, qui font d'un merveilleux effet. La folidité, la durée, la confervation de ces parquets, au bout d'un fi long temps, caufèrent mon admiration, quand chez nous à Londres & ailleurs à Paris ils fe déforment & crient tellement quand on marche, qu'au bout de quelques années ils deviennent intolérables.

C'eft dommage que le roi ait tant d'averfion pour le

Louvre. S'il étoit fini, ce que l'on feroit aifément dans deux ou trois ans, ce feroit peut-être le palais le plus magnifique qu'il y eût fur la furface de la terre; & auffi jufque-là Paris n'atteindra pas l'apogée de fa beauté.

Il y a au fronton de la colonnade deux pierres que l'on fait remarquer aux étrangers, & qui, fe joignant à la pointe, la couvrent comme feroient deux ardoifes. Elles font énormes, car elles ont cinquante-quatre pieds de long chacune, huit de large & feulement quatorze pouces d'épaiffeur. C'eft un chef-d'œuvre de l'art, égal à tout ce que les anciens ont pu faire en ce genre, d'être parvenu à élever à cette hauteur deux pierres fi grandes & fi fragiles. Elles fortent des carrières de Meudon, la maifon de plaifance de Monfeigneur le Dauphin.

J'ai vu dans les galeries du Louvre quelques-unes des batailles d'Alexandre de Lebrun. Les François les regardent comme les morceaux de peinture les plus achevés qu'on ait faits, difent-ils, de ce côté des Alpes, & n'en font pas peu fiers.

J'ai vu auffi un grand tableau de Paul Véronèfe (1) donné au roi par la feigneurie de Venife.

Je ne pafferai point fous filence une quantité de boëtes où font les jouets du Dauphin quand il étoit enfant. C'eft un camp avec tous fes détails, & cela a coûté cinquante mille écus.

Ce qui m'a le plus étonné au Louvre, c'eft l'atelier de M. Girardon, l'auteur du tombeau du cardinal de Richelieu & de la ftatue équeftre deftinée à la place Vendôme. Il a auffi à fa difpofition deux falles, dans l'une defquelles font les ftatues de marbre antiques; dans l'autre, celles de bronze & les vafes, & une centaine

(1) C'eft le tableau de la Chananéenne. (C. Cl. de R.)

d'autres objets d'antiquité : je ne ſache rien de plus curieux à Paris.

C'eſt là que j'ai vu une eſpèce de Janus égyptien avec un Silène d'un côté & un Bacchus de l'autre; & une quantité d'autres figurines égyptiennes bien modelées, & toutes avec un trou au haut de la tête. J'y ai remarqué un lion d'Egypte de bronze, fort grand, mais d'un mauvais deſſin, & reſſemblant plutôt à quelque pagode indienne. Il avoit auſſi un grand trou carré dans le dos auprès du cou. Les ambaſſadeurs ſiamois prirent plaiſir à voir cette figure : ils dirent qu'elle ſe rapprochoit d'une des leurs, & que ce trou ſervoit à brûler de l'encens dont la fumée ſortoit par le corps & les naſeaux du lion. Je ne doute pas que ce ne fût également la deſtination des trous dans les têtes des figures égyptiennes dont je viens de parler, que j'ai remarqués ailleurs comme ici, & que cela ne ſervît de vaſes à brûler des parfums. C'eſt peut-être encore ce que veut figurer la couronne radiée qui orne certaines têtes, & repréſenteroit les flammes qui s'en échappent.

Il y avoit auſſi une petite image d'un homme maigre, aſſis & courbé, tenant ſur ſes genoux un rouleau de parchemin ouvert, qu'il ſembloit lire. Elle étoit de bronze plein, la tête comme le reſte. On l'avoit trouvée enfermée dans une momie. Il ſembloit que dans le vêtement on eût voulu repréſenter une étoffe de lin; apparemment, celle que portoient les prêtres égyptiens.

Il nous montra encore une momie de femme, entière; l'odeur de ſa main, que je ſentis, ne me parut pas déſagréable, mais je ne ſus à quoi la comparer. Je ne doute pas cependant que le naphthe ne ſoit le principal ingrédient de cet embaumement; & c'eſt en effet une odeur ſi peu connue, que les eaux minérales de Hogſden, au-

près de Londres, qui contiennent du vrai naphthe, dont j'ai chez moi quelques onces qui en proviennent, ont fouvent trompé les ignorans en hiftoire naturelle, qui vouloient expliquer cette odeur par la préfence de la térébenthine ou par quelque expérience manquée de chimie. Il nous fit voir encore une grande quantité d'urnes & de vafes funèbres de toute forme & de toute matière, & une ancienne plume à écrire formée de deux fpirales tordues enfemble, & qui fe terminent de même par deux têtes de ferpent.

Les têtes & les buftes de bronze antiques qui font là font fort nombreux & de valeur. M. Girardon eft de la plus grande courtoifie pour les étrangers, furtout pour ceux qui témoignent quelque goût pour les curiofités de cette nature qu'il leur montre avec empreffement. Il n'eft pas poffible qu'un homme élevé dans ce bel art de la fculpture, qui étudie journellement tant d'originaux des meilleurs maîtres, ne laiffe loin derrière lui le refte de fes confrères qui travaillent fans bons modèles & d'imagination le plus fouvent.

Je fuis allé voir M. Baudelot(1), qui m'a fait un accueil fort civil, & dont l'amitié m'eft devenue très-précieufe. Connu par fon traité : *De l'utilité des voyages*, il poffède une collection volumineufe & très-choifie de livres grecs & latins. Je lui ai fait plufieurs vifites, & j'ai eu le plaifir

(1) Charles-Céfar Baudelot, né à Paris le 29 novembre 1648, mort le 17 juin 1722. On peut voir dans Moreri fa vie & la lifte de fes ouvrages, dont le plus connu eft le *Traité de l'utilité des voyages*. Ce livre eft moins ce que fon titre femble annoncer que le récit de la façon dont l'auteur avoit formé fon cabinet. Je mentionnerai encore fa Lettre à M. Lifter, de la Société royale de Londres, fur une pierre énorme trouvée dans le corps d'un cheval mort à trente ans au fervice des religieufes d'Argenteuil, dont il va être parlé plus loin (page 58). (E. de S.)

d'examiner en détail ſon cabinet de monnaies & de petites images de bronze, dont pluſieurs ont de la valeur, telles que celles qu'il a eues d'Egypte, de Phrygie, de Grèce & de Rome.

La plus curieuſe de ſes figurines égyptiennes étoit un dieu Crepitus d'un travail admirable avec la tête radiée. Ses traits ſont ceux d'un Ethiopien, & en prouvent la haute antiquité, car l'uſage des artiſtes étoit en ce temps de donner à leurs dieux la reſſemblance de leurs rois.

Il y avoit auſſi un ſquelette de femme en cuivre maſſif, aſſis, & trouvé dans le corps d'une momie, dans le genre de la ſtatuette dont j'ai parlé à propos du cabinet de M. Girardon; un apis ou une vache en cuivre, un Priape phrygien d'un travail élégant : le bonnet phrygien pointu & retombant par derrière, comme nos bonnets de déshabillé d'aujourd'hui.

Ce ſavant antiquaire compte publier ces curioſités avec d'autres encore.

Parmi ſes médailles, je ne pus en rencontrer une de Palmyre dont je m'enquérois ſoigneuſement, car je déſirois connoître ce que la France pouvoit me fournir à ce ſujet.

Il a auſſi beaucoup de marbres de la Grèce. Ils ont été publiés par M. Spon, ſauf le plus ancien & le plus curieux de tous, ſur lequel M. Baudelot va faire paroître prochainement une diſſertation. C'eſt la liſte en trois colonnes des noms des principaux perſonnages d'Erechtheis, l'une des premières tribus de l'Attique, qui furent tués en cinq batailles différentes livrées la même année ſous deux généraux, en Chypre, en Egypte, en Phénicie, à Egine & à Halies. Il y a cent ſoixante-dix-ſept noms. Le dernier, lequel mourut en Egypte, eſt le mantis ou devin, c'eſt-à-

dire le médecin : magie & médecine marchoient de front dans ces temps. Bien plus, les comédiens eux-mêmes & les poëtes, ces gens voués au culte de l'efprit, fe battoient comme les autres; car nul de ceux qui étoient nés dans le royaume ou la république d'Athènes n'étoit exempt de porter les armes.

Outre l'hiftoire & les noms connus, la forme des lettres prouve l'antiquité de ce marbre d'une manière irréfragable. Il n'y a pas de doubles lettres : il n'y a ni η ni ω, mais à leur place des ε & des ο. Les lettres L, P, R, S font romaines : ce qui démontre auffi en paffant que c'eft de l'ancien alphabet grec que les Romains ont pris le leur.

Ce fut un grand bonheur pour l'humanité que l'invention des lettres. La difficulté dont l'écriture eft à la Chine ne vient que du malheur de n'avoir pas d'alphabet; en forte que les Chinois font obligés d'exprimer chaque penfée par un caractère diftinct, ce qui a fini par leur en donner jufqu'à 120 000. Là pourtant il leur en faudroit moins qu'à nous autres Européens, qui en faifons tout autant avec nos vingt-quatre lettres, defquelles, dit Hippocrate parlant de la grammaire qui repofe en entier fur fept figures, il y en a cinq qui à elles feules donnent la vie aux dix-neuf autres. Les Chinois favent beaucoup moins que nous : ils n'ont pas d'autre morale, ils ont moins de philofophie, moins de mathématiques, moins d'arts, une connoiffance bien plus reftreinte de l'hiftoire naturelle, car ils n'en peuvent connoître que ce qu'ils trouvent chez eux : à quoi donc employer cette profufion de caractères? C'eft leur grand malheur, je le répète, de ne s'être pas avifés d'un alphabet; leur langage ordinaire s'apprend auffi aifément qu'une langue européenne; il pourroit s'écrire de même.

Mais revenons aux richeſſes de M. Baudelot. Il a auſſi dans ſon cabinet quelques bas-reliefs. Il en a un de Praxitèle bien deſſiné; un autre de Muſos le comédien. J'en ai ſurtout remarqué un qui m'a ſemblé achevé. C'eſt un Cupidon endormi, la tête repoſant ſur ſon bras gauche, avec deux pavots dans ſa main. Il eſt probable que les pavots ſont là pour exprimer leur vertu aphrodiſiaque. En effet, la plupart des poiſons ont une grande influence en ces matières, & il n'eſt point de nations qui uſent davantage d'opium, qui en aient plus beſoin & qui ſachent mieux l'employer que celles où règne la polygamie, témoin les mahométans & ce qu'Oléarius nous en raconte.

Il y a un buſte antique, en marbre, de Zénobie avec une couronne radiée, dont il eut l'obligeance de me donner un deſſin très-exact. Ce buſte a été rapporté d'Aſie par M. Thévenot.

Il me fit voir une diſſertation miſe au net pour la preſſe, ſur une pierre gravée repréſentant Ptolémée Aulètes ou le Joueur de flûte. C'eſt une choſe fort remarquable que le voile mince qui couvre le nez & la bouche. Cette tête eſt gravée ſur une améthyſte.

J'ai joui ſouvent de la compagnie de ce ſavant, & me ſuis fort entretenu avec lui de ſon livre *de l'Utilité des voyages*. Dans une de ces converſations, je pris la liberté de différer d'avis avec lui ſur l'explication de cette monnoie, de M. Séguin, qu'il appelle Britannique. M. Baudelot y lit : *Jovi victori Saturnalia io!* ou *Jovi victoria Sat. io!* Pour moi, je préférerois lire ainſi : *Io! Sat. Victoria io!* à l'occaſion du retour triomphal de Claude avec ſes ſoldats, à qui il avoit fait remplir leurs caſques de coquilles priſes ſur le rivage; & de l'emploi de ſa nouvelle lettre, le *Digamma*, qu'il avoit inventée ou empruntée au dialecte

éolique pour exprimer le V confonne (1). Les coquilles étoient un triomphe de même importance que fon addition à l'alphabet, qui dura jufte auffi longtemps que lui; cela vouloit dire : « C'eft affez de victoire (au moins pour un auffi pauvre prince que Claude). Rentrons chargés des dépouilles de l'Océan, & ornons d'une palme notre nouvelle lettre. » Le revers eft une couronne de laurier : figne de victoire comme la palme.

Quant au *Bouftrophédon*, dont parlent Suidas & Paufanias, ou à cette façon d'écrire en retournant de gauche à droite & de droite à gauche, fans interrompre la ligne, comme font des bœufs qui labourent, ou comme les coureurs autour de la borne dans le cirque, je ne penfe pas que ce foit autre chofe que les lignes d'écriture tracées en ferpentant dont on voit en Suède des exemples dans les infcriptions runiques.

Il me fit voir encore une pierre qu'on avoit tirée récemment du corps d'un cheval, dont elle avoit caufé la mort. Comme cette mort avoit paru étrange, on l'avoit ouvert (c'étoient des ignorans qui avoient fait cette opération); dans la partie inférieure du corps, fans doute la veffie, on avoit trouvé cette pierre. Elle pèfe, à ce que je fuppofe, deux livres; elle eft ronde comme un boulet, & formée de couches concentriques comme un oignon; la première étoit brifée en plufieurs endroits, on pouvoit aifément le vérifier : elle eft brune, tranfparente dans le genre de quelques agates troubles

---

(1) Le digamma emprunté par Claude au dialecte éolien n'exprimoit pas le *v* confonne, comme le dit Lifter, mais bien une afpiration ou plutôt une expiration très-dure repréfentée par notre F, qui a même gardé la forme du διγαμμα grec, c'eft-à-dire de deux Γ (γαμμα) placés l'un fur l'autre. (C. Cl. de R.)

que j'ai vues, & fort lourde. J'ai eu dans le Yorkshire un malade qui rendoit ſouvent de pareilles pierres. J'ai vu une autre pierre également tranſparente que l'on tira de la feſſe d'un alderman de Doncaſter : il fallut le tailler deux fois à la même place, à quelques années de diſtance. Un de mes malades en rendit une fois une qui étoit auſſi, juſqu'à un certain point, tranſparente. Elle étoit juſte de la couleur d'un grain de café brûlé. Au reſte, avant mon départ de Paris, M. Baudelot m'a écrit ſur cette .pierre une lettre que je me propoſe de publier.

Je ſuis allé, ſur l'invitation de M. Caſſini, à l'obſervatoire royal, qui eſt bâti ſur une éminence, juſte hors des murs de Paris. C'eſt un bel édifice dont les voûtes & les eſcaliers tournans ſont conſtruits avec beaucoup de talent. En dedans, en dehors, les pierres ſont aſſiſes avec plus de régularité qu'en aucun autre bâtiment moderne que j'aie vu. Il n'y eſt entré ni bois ni fer, mais tout eſt en pierre, voûte ſur voûte. La plate-forme, au ſommet, eſt fort ſpacieuſe & commande une grande & belle vue de tout Paris & du pays qui l'entoure. Elle eſt pavée d'un ſilex noir en petits carrés, qui ſont joints probablement avec du ciment ou de la pouzzolane.

Nous viſitâmes une ſalle remplie de modèles de toutes ſortes de machines. Il y avoit auſſi un grand verre ardent d'environ trois pieds de diamètre, qui, à ce moment de l'année, c'eſt-à-dire au commencement de février, mit le feu à du bois dans l'inſtant même où il paſſa devant ſon foyer.

J'étois indiſpoſé & je ne pus accepter l'offre obligeante que l'on me fit de me faire examiner la lune dans les téleſcopes, ni de deſcendre dans le ſouterrain qu'on avoit diſposé, mais ſans ſuccès, pour faire voir les étoiles en

plein midi. *M. Roman* (1) m'a dit plus tard qu'il y avoit dans ces ſouterrains un rocher formé par l'infiltration & la chute ſucceſſive de gouttes d'eau d'une nature pétrifiante, qui eſt celle de tous les puits de Paris.

Sur le pavé d'une des tours octogones, on a deſſiné à l'encre, & avec beaucoup d'exactitude, une mappemonde univerſelle tracée dans un vaſte cercle. Le pôle nord en fait le centre, &, à l'aide des meilleures & des plus récentes obſervations, on y a corrigé les erreurs des autres cartes.

M. Maraldi, neveu de M. Caſſini, étoit avec lui. Quant à ſon fils unique, il étoit à Londres à ce moment. Depuis, je l'ai vu chez ſon père; c'eſt un jeune homme de grande eſpérance & bien inſtruit par ſon père dans les mathématiques & toutes les autres ſciences utiles.

L'arc de triomphe, au delà de la porte Saint-Antoine, vaut la peine d'être vu (2). Les architectes françois prétendent qu'ils y ont non-ſeulement imité, mais encore ſurpaſſé les anciens. On y a effectivement employé les plus grands blocs de pierre qu'on ait pu trouver, & on les a placés ſur leur plat & ſans mortier, à la façon des anciens; mais

---

(1) Seroit-ce Olaüs Roemer, Danois, qui fit le premier le calcul des tables qui ſont dans la *Connoiſſance des temps?* Mais il avoit quitté l'Obſervatoire & la France en 1680 ou 1681. Liſter peut l'avoir vu ultérieurement en Angleterre ou ailleurs, & en effet Liſter dit : « Mr R. m'a dit *plus tard.* » Roemer mourut en 1710. En tout cas, aucun nom des aſtronomes françois de l'Obſervatoire cités dans Brice ne reſſemble à Roman. (B. J. P.)

(2) C'eſt ce que l'on appelle la *barrière du Trône.* La première pierre fut poſée le 6 août 1670. Les conſtructions pouſſées d'abord activement ne tardèrent pas à ſe ralentir; puis, pour en donner une idée, on termina l'arc de triomphe en plâtre & en bois. Il fut définitivement démoli en 1716. Les deux colonnes bâties ſous le Conſulat indiquent ſa plus grande largeur. L'architecte Perrault en avoit deſſiné les plans. (C. Cl. de R.)

ces pierres, je le crains, n'approchent pas de la qualité de celles des Romains, & pour grandes qu'elles ſoient n'en ſont pas moins mal choiſies. Au reſte, le deſſin en eſt magnifique, & le modèle en plâtre qui en exiſte donne l'idée de ſa beauté & de ſes proportions. Il eſt deſtiné, je le ſuppose, à ſervir de porte ou d'entrée à la ville, car il fait face à la grande rue du faubourg, &, de là, une grande allée d'arbres conduit au bois de Vincennes. Le monument n'eſt encore hors de terre qu'à la hauteur des piédeſtaux : les fondations vont à vingt-deux pieds de profondeur.

Dans les énormes blocs de pierre qui ſont dans le chantier j'en ai reconnu de pluſieurs ſortes, qui toutes viennent des carrières des environs de Paris. C'eſt toute pierre d'un grain groſſier & qui n'eſt point calcaire. On en compte quatre eſpèces : la pierre d'Arcueil, employée dans les deux ou trois aſſiſes au-deſſus des fondations : c'eſt la meilleure & la plus dure. Celle de Saint-Cloud, qui, en qualité, vient immédiatement après. Pour les blocs deſtinés au corps du monument & les cylindres des colonnes, il m'a paru que les bancs de cette pierre ne dépaſſoient pas deux pieds d'épaiſſeur. Celle de Lieuſaint ; elle eſt médiocre, mais pourtant fort ſupérieure à celle qui ſort des carrières de Paris ou de ſon voiſinage immédiat, qui forme la quatrième eſpèce. Si on l'emploie auſſitôt qu'elle eſt tirée, elle eſt ſujette à geler ; mais ſi on la laiſſe expoſée à l'air ſous un abri pendant deux ans, elle ſe ſèche & devient plus durable (1).

---

(1) Obſervations très-juſtes ſur les qualités & les denſités diverſes des pierres à bâtir des environs de Paris. Elles ſont confirmées par tous les architectes contemporains, notamment par M. Viollet-le-Duc dans ſon *Dictionnaire d'Architecture*, aux mots : CONSTRUCTION & PIERRE A BATIR. (C. Cl. de R.)

Je n'ai vu à Paris qu'une ſeule ruine d'anciennes conſtructions romaines; c'eſt dans la rue de la Harpe. Les voûtes ſont larges & fort élevées. Le mode de conſtruction eſt le même que j'ai fait deſſiner à York & que j'ai publié dans les *Tranſactions philoſophiques*. Les murs en dedans & en dehors ſont compoſés de ſix lits de petites pierres carrées, puis de quatre rangs de briques plates, minces & larges, & ainſi de ſuite de haut en bas. Ceci donne une date poſtérieure au temps de Sévère, car c'étoit là, dit Vitruve, la méthode africaine; & en conſéquence ces ruines peuvent très-bien appartenir, comme la tradition l'affirme, au palais de l'empereur Julien & à ſes thermes.

Le cimetière des Saints-Innocents, ſépulture commune de la ville de Paris durant l'eſpace de mille ans, quand il étoit entier, tel que je l'ai vu autrefois, & entouré de ſa double galerie pleine de crânes & d'oſſemens, offroit un coup d'œil impoſant & vénérable. Mais à ce voyage-ci, je l'ai trouvé en ruine, la plus grande des galeries démolie, un rang de maiſons bâties à ſa place, les oſſemens tranſportés je ne ſais où, & tout le reſte du cimetière dans l'état le plus ſale & le plus négligé où j'aie jamais vu un lieu conſacré. C'eſt bientôt fait, même chez les catholiques, quand une fois on se l'eſt mis dans la tête ou qu'on y trouve ſon intérêt, de profaner les lieux les plus ſacrés. On s'y prête ſans façon, & les tombes des chanceliers & des autres puiſſans de la terre ſe tirent d'affaire comme elles peuvent. Ce qui ne fait rien gagner à perſonne, perſonne ne ſe ſoucie de l'entretenir; mais il eſt étrange qu'au milieu de tant de millions de morts, il ne ſe lève point quelque ſaint miraculeux pour repouſſer loin de lui-même & de ſes voiſins le mépris & la profanation.

Il eſt triſte que du centre de tant de terre ſainte apportée, dit-on, de ſi loin, il ne ſe dreſſe pas la main vengereſſe d'un ſaint, mais qu'au contraire, cette terre ſemble rejeter loin d'elle tous ſes habitans pour en confondre & diſperſer les reſtes au haſard.

CHAPITRE IV.

CABINETS DES PARTICULIERS A PARIS; LEURS PROPRIÉTAIRES.

Dans ce nombre de cabinets qu'il y a à Paris, je ne connois rien de mieux que celui de M. Boucot (1), garde-rôles du Parlement. Vous traverſez une longue galerie toute garnie d'un côté de livres bien rangés dans des armoires grillées. De là vous paſſez dans deux ſalles admirablement ornées de tableaux, de vaſes, de ſtatues, de bronzes, de porcelaines, de ces fameux émaux de Limoges qu'on ne ſauroit plus trouver aujourd'hui, & d'un millier d'autres curioſités.

J'ai examiné tout particulièrement ſes coquilles, qui rempliſſent près de ſoixante tiroirs. A la vérité, il y en a beaucoup de la même eſpèce, & un petit nombre ſeulement que je n'euſſe pas déjà vues & fait deſſiner. Il me les prêta fort obligeamment pour que j'en fiſſe prendre

(1) Nicolas Boucot, depuis 1685, l'un des quatre gardes des rôles des offices de France. Ces officiers, attachés à la grande Chancellerie de France, & non au Parlement, avoient pour principales fonctions de conſerver les rôles & regiſtres de tous les offices de France qui étoient ſcellés, & de recevoir les oppoſitions au ſcellement de ces offices. Nicolas Boucot paroît être mort en 1699, année où parut le Catalogue de ſa bibliothèque & où François Boucot, ſans doute ſon fils, ſuccéda à ſes fonctions. (B. J. P.)

le deffin. Il en avoit de parfaitement belles & de grandes, des *Buccins* de terre & d'eau douce; mais il lui en manquiot beaucoup, précifément des tribus qui ont fait l'objet de mes publications.

Il en avoit deux ou trois fort belles de cette efpèce de limaçon comprimé qui a la queue du même côté que la tête : & le nom de *Lampes*, que lui donnent ces collecteurs, me paroît bien choifi.

Il me montra une bivalve qui n'eft pas rare; c'étoit un grand Spondile, rouge de fang, dont le feu duc d'Orléans avoit donné 900 livres, qui dépaffent 50 livres ft. Il m'affura que le même prince avoit offert à un amateur de Paris, 32 coquilles de 11 000 liv. qu'on ne voulut pas accepter; fur quoi le duc reprit qu'il ne favoit pas lequel des deux étoit le plus fot, de lui, qui avoit offert cette fomme, ou de l'amateur, qui l'avoit refufée.

Je vis auffi dans cette collection un cheval marin (*Hippocampus*) d'environ quatre pouces de long, la queue carrée, le ventre & le devant gros, dans le genre du chabot, avec des ailes comme le poiffon volant, mais qui étoient gâtées, car on avoit déchiré les membranes : la tête longue & carrée comme la queue, avec une efpèce de mufeau hériffé. Au moins j'ai jugé que ce poiffon étoit de l'efpèce *hippocampus*. Il lui avoit été donné par lady Portfmouth, & pouvoit bien venir de la collection de Charles II, à qui l'on avoit fait beaucoup de préfens curieux (par exemple une collection de coquilles que lui avoient données les États généraux, & dont j'ai vu nombre en d'autres mains), toutes chofes qu'il laiffa prendre & diffiper.

Il y avoit là un guêpier du Canada d'une forme très-élégante & admirablement fait : j'en ai un deffin. Il eft fermé de tous les côtés; gros comme un melon de

moyenne taille, en forme de poire, avec un rebord tout autour dans la partie la plus groffe; à partir de ce rebord, il diminue brufquement & fe termine en pointe. Au bout de la pointe, fur un côté, eft un petit trou en entonnoir dont les parois font liffes. C'eft là la feule ouverture : il tient à une petite branche d'arbre, & eft doux comme du fatin.

J'y ai vu auffi la peau rayée, fouple & bien chamoifée, d'un âne d'Afrique, que je n'avois pas encore vu. C'eft certainement un fort bel animal; & je m'étonne comment, depuis tant de fiècles que les Européens le connoiffent, on n'a pas encore pu le dompter & en tirer parti, comme du refte de l'efpèce chevaline. Celui-ci n'étoit que de deux couleurs, c'eft-à-dire qu'il étoit rayé de larges bandes de blanc & de bai-brun, qui partoient du dos pour couvrir les flancs jufqu'au ventre, qui étoit tout blanc. Elles étoient coupées fur le dos par une ligne étroite de poil court, mais cependant plus long que le refte, & elles entouroient les jambes comme des jarretières. Les bandes de couleur avoient auprès du dos trois ou quatre doigts de largeur, & celle qui fuivoit la colonne vertébrale étoit auffi fort large.

Plus tard, chez le docteur Tournefort, j'ai vu une autre peau d'âne du Cap avec des bandes femblables, mais plus larges & plus foncées : cette différence pouvoit tenir à leur âge. Cette rayure femble un caractère fpécial de l'âne, car les nôtres ont tous une raie noire fur le dos, & deux autres encore, une fur chaque épaule.

J'ai vu la collection de coquilles de M. de Tournefort. Elles font bien choifies, fans qu'il y en ait plus d'une ou deux de chaque efpèce; toutes font parfaites, très-belles & rangées en bon ordre; elles occupent une vingtaine de tiroirs. Il y avoit là une fort grande coquille de terre,

la même que j'ai fait deſſiner ſur l'exemplaire du muſée d'Oxford, & tournée de droite à gauche. D'excellens ſpécimens des autres limaçons de terre; une moule d'eau douce du Bréſil, que je n'avois pas encore vue, & dont il me donna deux : pluſieurs eſpèces de buccines d'eau douce des îles des Caraïbes; une *Auris marina ſpecie ecchinata*, qui m'étoit inconnue.

Parmi ces coquilles étoit l'huître mince dont l'intérieur eſt brillant comme de la nacre, & dont la valve ſupérieure a un orifice auprès de la charnière. Il l'avoit priſe lui-même & détachée d'un rocher en Eſpagne; & il me diſoit qu'elle étoit d'une ſaveur amère très-désagréable. Comme il ne manquoit rien à cette huître, j'ai pu voir que cet orifice étoit formé par une troiſième coquille faiſant ſoupape & de la forme d'une pannetière de berger.

Je ne dirai rien de ſa collection de graines de fruits & de plantes deſſéchées, qui à elles ſeules montent bien à huit mille, & égalent, ſi elles ne ſurpaſſent pas, les plus beaux herbiers d'Europe. Il me donna pour l'emporter avec moi en Angleterre ſa Flore des environs de Paris, qu'il venoit d'imprimer, & il me montra les deſſins d'une centaine de plantes d'Europe inconnues, qu'il ſe propoſe de publier inceſſamment.

Il me fit voir dix ou douze feuilles de vélin, ſur chacune deſquelles le meilleur artiſte de Paris en ce genre peint à la gouache, aux frais du Roi, une ſeule plante que l'on prend, autant que poſſible, quand elle eſt en fleur. Quand M. de Tournefort leur a mis leur nom, on les envoie à Verſailles où on les garde. Le Roi a déjà ainſi plus de 2000 plantes rares, & l'on continue ce recueil. Pour chaque feuille, le peintre reçoit deux louis.

Il poſſédoit auſſi un grand guêpier du Canada de douze

pouces de long & d'un diamètre de fix. Il étoit comme celui dont j'ai parlé plus haut, en forme de poire, rattaché par une boucle longue & large à une petite branche d'arbre. Le bout le plus large, ou le bas, fait un peu la pointe & eft renflé dans le milieu. L'extérieur eft doux comme du vélin & gris de perle. Comme le bouton au bout le plus large étoit rompu & l'enveloppe extérieure enlevée, je pus remarquer jufte au centre un paffage d'un demi-pouce environ de diamètre, par où les guêpes vont & viennent. Les cellules font hexagones & très-petites, pas plus grandes qu'une plume de canard ou qu'une très-petite plume d'oie, par conféquent elles paroiffent fort nombreufes & très-ferrées.

Je vis encore là un fort grand *Julus* du Bréfil, d'au moins fix pouces de long & de deux de tour, rond comme une corde, liffe, brillant, de couleur de cuivre ou de bronze, avec des pattes à l'infini qui faifoient de chaque côté une efpèce de frange. Il le tenoit du P. Plumier, qui enfuite m'en donna un deffin en couleur fait fur l'animal vivant.

Le docteur de Tournefort m'a montré un préfent que lui avoit fait fon compatriote de Provence, M. Boyer d'Aiguilles, d'un grand volume in-folio d'eftampes curieufes : c'eft feulement la première partie du cabinet de M. d'Aiguilles, toute gravée à fes frais. On dit que c'eft un autre Peirefc, & il feroit heureux pour l'humanité, en même temps qu'un grand honneur pour fon pays, d'avoir en un feul fiècle donné deux femblables Mécènes.

Comme j'allois un jour faire vifite à M. du Verney (1)

(1) Guichard Jofeph du Verney, né à Feurs (Loire) en 1648, mort en 1730, à 82 ans. Ce favant célèbre avoit donné au grand dauphin dans fon enfance des leçons d'anatomie, qu'il répétoit enfuite chez Boffuet, précep-

à son appartement au bout du jardin du Roi, & que je ne le trouvai pas, je montai avec un jeune gentilhomme de la suite de mylord pour voir M. Bennis (1), qui étoit tout seul à l'amphithéâtre à étudier un cadavre, qui étoit là, le ventre & la poitrine déjà ouverts. Il y avoit de singulières choses à voir dans cette salle : c'étoit le matin; mon compagnon, dont tous les sens étoient bons & bien ouverts, fut surpris d'une façon aussi désagréable qu'étrange, & il eût beaucoup plus tôt fait de descendre les escaliers qu'il ne les avoit montés. Effectivement, pour qui n'est pas accoutumé à ce métier, une salle de dissection est quelque chose de repoussant, pour ne pas dire d'effrayant. Là sera un panier plein d'instrumens de chirurgie, comme des scalpels, des scies, &c. ; sur ce banc, il y aura une cuisse & une jambe écorchées avec les muscles séparés; un peu plus loin, un bras accommodé de même. Ce baquet sera rempli de morceaux de chair pour servir à un examen plus minutieux des veines & des nerfs : de toute part, rien qui ne soit répugnant. Aussi, si la raison & l'amour de l'humanité ne prescrivoient pas cette étude, on ne sauroit s'y faire, car certainement l'instinct & la nature s'en éloignent avec horreur.

Je suis allé voir chez lui, rue Princesse, M. Méry (2),

teur du prince, en présence de Huet, évêque d'Avranches, des ducs de Montausier & de Chevreuse, & d'autres personnes de la cour. Il avoit la poitrine délicate & étoit obligé de se faire aider dans ses démonstrations pour ménager sa voix. Sa réputation étoit européenne, & on compta dans une année jusqu'à cent quarante étrangers parmi ses auditeurs. Il publia en 1683 un traité de l'organe de l'ouïe dont il comptoit donner une nouvelle édition avec Winslow, & on a imprimé en 1751 son ouvrage posthume sur les maladies des os. (B. J. P.)

(1) C'étoit un Anglois. Voir p. 72.

(2) Jean Méri (& non Méry), né en 1645, mort en 1722, âgé de 77 ans; il étoit premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

anatomiſte laborieux & exact & homme d'un caractère ouvert & communicatif. Son cabinet conſiſtoit en deux chambres. Dans la première étoit une grande variété de ſquelettes & de préparations complètes du ſyſtème nerveux. Il s'en ſervit pour me faire remarquer une mépriſe de Willis, d'où il concluoit que ce chirurgien diſſéquoit peu de ſes propres mains. La pie-mère ne recouvre les nerfs dorſaux que juſqu'à moitié de la colonne vertébrale, où elle s'arrête; & c'eſt la dure-mère qui recouvre les vingt paires inférieures : ce que Willis, me dit-il, avoit rapporté autrement.

Mais ce qui charma le plus ma curioſité, ce furent les démonſtrations qu'il me fit ſur le cœur, ſoufflé & deſſéché, d'un fœtus, & ſur celui d'une tortue.

Dans le cœur du fœtus, que je vis tout ouvert, il n'admettoit point de ſoupapes au trou ovale, qui paroiſſoit également ouvert, du ventricule gauche au droit, comme dans le ſens contraire; ſon diamètre, à ſon avis, égaloit à peu près celui de l'aorte : les deux artères qui montent dans les deux lobes des poumons, & qui ſont des ramifications de l'aorte pulmonaire après qu'elle s'eſt ſéparée du canal de communication qui eſt entre l'artère pulmonaire & la branche inférieure de l'aorte, ces deux artères enſemble excèdent de beaucoup, ſi elles n'en ſont pas le double, le diamètre de l'aorte elle-même.

Il en concluoit, & ce n'étoit pas ſans raiſon, que de tout le ſang que la veine cave verſe dans le ventricule droit du cœur, & qui de là chez un fœtus remonte dans l'artère pulmonaire, une grande partie eſt portée par le canal de communication dans la ſection inférieure de l'aorte, & eſt mis de la ſorte en circulation dans le corps, les poumons ne prenant ainſi point de part à cette fonction : que des deux tiers reſtant du ſang qui eſt

porté aux poumons quand il defcend la veine pulmonaire, ce qui n'en peut pas être reçu par l'aorte (& la totalité ne peut pas y être admife, parce que l'aorte eft beaucoup plus petite que les deux branches de l'artère pulmonaire enfemble) eft reporté en arrière par le trou ovale dans le ventricule droit du cœur, & remonte ainfi avec le refte du fang qui vient de la veine cave. De la forte, une part feulement de fang, des deux qui reftent, eft portée quotidiennement dans le corps comme chez un fœtus adulte, & un tiers circule dans les poumons en paffant par le corps ou le grand fyftème de circulation. Il concluoit auffi qu'il eft certain que tout cela eft ainfi difpofé pour abréger la circulation; & que pour la même fin, la circulation fecondaire du foie eft négligée par le fang qui revient du placenta par un canal de communication entre la veine porte & la veine cave.

La raifon qu'il donne de cette dernière affertion, je ne faurois l'admettre; elle me femble fort mal fondée; je ne prendrai donc pas la peine de la réfuter, ni même de la mentionner.

Quant au cœur de la tortue de terre, il étoit dans l'efprit-de-vin, & fes trois ventricules fendus & ouverts; ce qui étoit moins fatisfaifant. Je vis cependant que le ventricule gauche chez cet animal n'avoit point d'artère qui lui appartînt, mais renvoyoit feulement le fang qui defcendoit des poumons, & le tranfportoit par le trou ovale dans le ventricule droit; que le troifième ventricule (celui du milieu) n'étoit qu'un appendice du droit, & que c'étoit de lui que fortoit l'artère pulmonaire. De forte que chez une tortue le fang circule à peu près comme chez un fœtus, par le corps, tandis que pour cette fonction les poumons font à peu près laiffés de côté.

Cette opinion de M. Méry l'a brouillé avec M. du

Verney, ce qui a fort gêné mes rapports avec eux; cependant il faut efpérer qu'il fortira quelque bien de leur émulation.

Deux de mes compatriotes vinrent me voir, M. Bennis & M. Probie. Ils s'étoient logés auprès du jardin du Roi où demeure M. du Verney, & où il travaille à l'anatomie. Il leur fit en trois mois la démonftration de toutes les parties du corps humain. Il employa pour cela au moins vingt cadavres, pris à la potence, dans les hôpitaux & au Châtelet, où l'on expofe les inconnus que l'on trouve affaffinés dans les rues, ce qui n'eft rien moins que rare à Paris.

Ils me dirent que M. du Verney leur avoit montré une foupape qui empêchoit le fang de repaffer dans le ventricule droit par le trou ovale. Il comparoit, me dirent ces meffieurs, cette foupape aux papilles des reins formées de mufcles & de chair. Que fi on infuffloit de l'air dans la veine pulmonaire, il ne traverfoit pas le trou ovale, mais s'y arrêtoit empêché par cette foupape; & qu'il croyoit, contrairement à l'opinion de M. Méry, que chez un embryon il ne circuloit point de fang dans les poumons.

Plus tard, dans un autre entretien, M. Méry me fit voir le cœur d'un embryon & celui d'une petite fille de fept ans. Je vis clairement que la prétendue foupape du trou ovale étoit en quelque forte fufpendue par deux ligamens; & que dans le cœur de la petite fille les deux côtés du trou ovale revenoient l'un fur l'autre & le fermoient ainfi, mais fe féparoient aifément fi l'on paffoit quelque chofe entre deux.

Il me parut que chez un embryon cette membrane pouvoit couvrir le trou ovale, à la façon de celle que les oifeaux ont entre l'œil & la paupière, c'eft-à-dire qu'elle

s'étend deſſus pour empêcher le ſang d'y paſſer de la veine cave, auſſi ſouvent que bat l'oreillette droite, puis, en ſe dilatant, donne paſſage au ſang qui vient de la veine pulmonaire : &, peut-être, l'embryon vivant à peu près de la vie d'un inſecte, peut, par ce mécaniſme, être le maître des mouvemens de ſon cœur.

Je me ſouviens que dans la converſation de ce même jour, il me dit qu'en préſence de l'Académie des ſciences M. du Verney avoit mis dans la machine pneumatique un vieux chat & un petit chat qui venoit de naître. Le chat adulte mourut après ſeize coups de piſton, tandis que le jeune chat ſurvécut à cinq cents coups : ce qui favoriſe, à un certain point, l'opinion de l'empire que les très-jeunes animaux auroient ſur leur cœur (1).

A une autre viſite, M. Méry eut l'obligeance de ſe procurer pour moi le cœur d'un embryon humain avec les poumons entiers. Il fit devant moi l'expérience de l'inſufflation & de l'injection d'eau dans l'aorte. L'air & l'eau remplirent ſucceſſivement les oreillettes & les ventricules, & ſortirent librement par la veine cave ſeulement. Il ouvrit enſuite l'oreillette & le ventricule droits, où le trou ovale n'étoit ouvert qu'à un coin, au dixième à peine de ſon étendue, & ſur tout le reſte une membrane qui adhéroit aux côtés tout autour : puis il ouvrit de la même façon le ventricule & l'oreillette gauches, & il devint alors évident que cette membrane, qui fermoit le trou, avoit deux attaches aux muſcles qui la retenoient aux deux côtés oppoſés, à la façon de quelques-unes des ſoupapes du cœur.

Il devoit réſulter de là, lui dis-je, que le trou ovale ſe

(1) Buffon parle quelque part d'expériences qui paroîtroient confirmer cette aſſertion. (E. de S.)

fermoit ou s'ouvroit plus ou moins à la volonté de l'embryon, d'accord avec les néceffités de la nature & la quantité du fang qui avoit à paffer : qu'il étoit probable que tous les insectes, & j'en avois de nombreufes preuves, étoient ainfi maîtres des fonctions de leur cœur, au moyen de quelque conduit analogue qu'ils pouvoient fermer à volonté, en tout ou en partie, en hiver, dans un moment de frayeur, dans la privation de nourriture : que la clôture du conduit chez les animaux adultes fe faifoit en un inftant, en tirant en fon entier le rideau qu'on ne pouvoit plus jamais rouvrir enfuite, à caufe des torrens de fang qui fe précipitoient dans l'oreillette droite, & le fixoient dans cette pofition, où il perdoit complétement fon mouvement de va-&-vient. De même qu'une poule, quand elle s'endort, ramène la membrane clignotante qui, lorfqu'elle meurt, couvre l'œil tout entier.

M. Bennis me procura le cœur d'un fœtus humain qui avoit refpiré, mais quelques inftans feulement; & je l'examinai avec M. Littre (1), de Caftres en Languedoc, anatomifte auffi adroit qu'intelligent, qui enfeigne la pratique de fon art à des étudians de toutes les nations. Nous répétâmes les expériences décrites plus haut; l'air & l'eau pafsèrent par le trou ovale, tant de la veine pulmonaire que de l'aorte. Ce que je notai plus particulièrement dans ce cœur, c'étoit que la membrane ou foupape du côté gauche du trou ovale étoit plate & s'étendoit fur le trou prefque entier, fans avoir aucun rebord, parce qu'elle n'étoit pas autre chofe que la fubftance même de l'oreillette gauche continuée, ou fon prolonge-

---

(1) Alexis Littre, né à Cordes, en Albigeois, en 1658, mort en 1725; de l'Académie des fciences.

ment; mais du côté droit, la veine cave tenant à l'oreillette, la membrane avoit un rebord un peu enflé; les deux parties s'entr'ouvroient en ſens contraire, &, ſe rabattant en quelque ſorte l'une ſur l'autre, elles fermoient le trou ovale, mais pas aſſez ſolidement pour qu'il ne pût pas demeurer plus ou moins ouvert durant toute la vie d'un homme. De voir ces deux portions de membrane adhérer l'une à l'autre dans un cœur ſoufflé & deſſéché, ce n'eſt pas de grande conſéquence, car j'en ai vu ſécher avec le trou ouvert; puis la choſe peut ſe gouverner comme il arrive avec du papier non collé, ou comme il a lieu avec les conduits de l'urine qui pénètrent entre les peaux de la veſſie, ou pour le conduit biliaire pour ſon inſertion dans les inteſtins.

La même perſonne m'a apporté le cœur d'un homme de quarante ans, dans lequel le trou ovale étoit reſté auſſi ouvert que chez un fœtus qui n'eût fait que de naître, & les ligamens qui rattachent la ſoupape à l'oreillette & repaſſent de l'autre côté du rebord étoient très-apparens.

Il n'eſt point de viſite qui m'ait plu davantage que celle que je fis au P. Plumier (1), que je trouvai dans ſa cellule, au couvent des Minimes. Il étoit rentré ſur l'eſcadre de M. de Pontis, & avoit rapporté avec lui pluſieurs volumes in-folio de deſſins & de peintures de plantes, d'oiſeaux, de poiſſons & d'inſectes des Indes occidentales : tous exécutés par lui-même avec beaucoup d'exactitude. C'eſt un homme qui a une grande connoiſſance

(1) Cet habile homme décéda en 1706, près Cadix, partant pour la quatrième fois pour l'Amérique où il alloit examiner l'arbre qui produit le quinquina. Fagon, prétendant que le quinquina avoit moins de vertu qu'à l'origine, l'avoit engagé à faire ce voyage.

de l'hiſtoire naturelle, ſurtout de la botaniqne. Il avoit déjà fait un voyage en Amérique, & avoit à ſon retour imprimé, aux frais du Roi, une deſcription en un volume in-folio des plantes de ce pays. Ce volume fut ſi goûté, que le Roi l'y renvoya. Il en étoit revenu après pluſieurs années de voyage dans les iſles; mais il fit pluſieurs fois naufrage, & eut le malheur de perdre tous les objets qu'il en rapportoit, tout en conſervant ſes papiers, qui heureuſement ſe trouvoient ſur un autre bâtiment; en ſorte que ce ſont ceux-là ſeulement que j'ai pu voir. Il avoit deſſiné & diſſéqué un crocodile, une tortue de mer, une vipère, & donné une bonne analyſe de ſes diſſections.

Ses oiſeaux étoient bien compris & leurs couleurs bien naturelles. Je remarquai trois ſortes de chouettes; l'une d'elles avec des cornes, & toutes les trois ſont d'eſpèces diſtinctes de celles d'Europe: pluſieurs oiſeaux de proie & des faucons d'un très-beau plumage; l'un deſquels étoit auſſi noir qu'un corbeau. Enfin une eſpèce d'hirondelle, que je ſouhaitois fort de connoître, très-différente des quatre eſpèces que nous avons en Europe.

Dans les poiſſons, il y avoit deux nouvelles eſpèces de truites d'Amérique, bien connues par leur nageoire charnue près de la queue.

Dans les inſectes, il y avoit un ſcolopendre d'un pied & demi de long, & gros à proportion, &, très-élégamment peint, le *Julus* que j'avois vu précédemment dans le cabinet du docteur Tournefort.

Une grande grenouille des bois avec le bout des doigts palmé.

Un polype rouge de ſang avec de fort grandes jambes, deux deſquelles, à ce que je pus reconnoître ſur le deſſin, avoient de profonds acétabules. Ce polype, me dit

le P. Plumier, eſt ſi venimeux que, pour peu qu'il vous touche, vous éprouvez une ſenſation de brûlure intolérable qui dure pluſieurs heures.

Quelques eſpèces de ſerpens & de lézards.

Il n'y avoit qu'un petit nombre de coquilles; mais j'y vis un murex, qui donne la teinture pourpre, avec l'animal tel qu'il ſe meut dans la mer. J'y vis auſſi cette porcelaine, ou buccine de terre, que j'ai fait deſſiner, & qui pond des œufs à coquille dure que, pour la forme, la couleur & le volume, on a peine à diſtinguer des œufs de moineau; & comme, tant le murex que la porcelaine étoient repréſentés avec les animaux ſe montrant hors des coquilles, je déſirai en avoir une copie, qu'il me donna de la façon la plus obligeante. C'eſt à Saint-Domingue, où il l'avoit trouvée, que le P. Plumier avoit deſſiné la porcelaine.

Dans ſa vaſte collection de plantes, je remarquai que les lianes & les fougères étoient de beaucoup les plus nombreuſes. Il avoit un nombre incroyable d'eſpèces de chacun de ces genres. Il y avoit deux ou trois eſpèces de groſeilles & quelques-unes de raiſins ſauvages, qui toutes, me dit le Père, étoient bonnes à manger.

Il avoit, me dit-il, dans ſes deſſins de quoi faire dix volumes auſſi gros que celui qu'il avoit déjà publié; &, en outre, deux volumes d'animaux. Il étoit allé pluſieurs fois à Verſailles pour tâcher d'obtenir que l'imprimerie royale s'en chargeât : il n'avoit pu encore y réuſſir, mais il eſpéroit être plus heureux bientôt. Vous remarquerez que les libraires de Paris ne ſe ſoucient pas, ou ne ſont pas capables, d'imprimer de l'hiſtoire naturelle : tout ce qui paroît dans ce genre ſort de l'imprimerie royale & à ſes frais.

Je ſuis allé chez M. & Mme Dacier, deux per-

ſonnes fort obligeantes & d'autant de mérite que de ſcience.

Nous avons, à mon ſens, dans notre profeſſion, de grandes obligations à M. Dacier pour ſon élégante traduction d'Hippocrate en françois (1), & les ſavantes notes dont il l'a ornée. Je ſouhaite qu'il vive aſſez pour finir ce qu'il a ſi heureuſement commencé. C'eſt avec grand plaiſir que j'ai lu les deux volumes qu'il en a déjà imprimés.

Il m'a paru pencher pour l'opinion de ceux qui penſent que la circulation du ſang étoit connue d'Hippocrate, ce qui eſt évidemment une erreur. L'anatomie d'Hippocrate, c'eſt manifeſte, étoit groſſière, obſcure & de peu d'étendue, mais il n'eſt pas moins clair qu'il connoiſſoit fort bien les effets que produit la circulation. Par exemple, II, *de Diæta*, c. 12. Tout le corps, dit-il, eſt purgé par la reſpiration & la tranſpiration ; & ce que l'humeur épaiſſit, eſt ſubtiliſé & rejeté au dehors par la peau, & ſe nomme ſueur.

Un peu plus loin, III, *de Diæta*, c. 5, à propos de certains corps impurs & groſſiers : le travail, dit-il, en fait ſourdre & ſortir hors de la chair plus que n'en fait ſécréter le mouvement circulatoire (celui du ſang). Il y a un grand nombre de paſſages du même genre. Je le fis, dans la converſation, remarquer à M. Dacier, qui me dit que la portée de ſes obſervations n'alloit pas plus loin. Il avoit, ajouta-t-il, deux volumes de plus, tout prêts à être mis ſous preſſe, mais il ne vouloit plus en rien faire paroître avant que toute ſa traduction ne fût terminée. Ces deux volumes comprendroient les traités des Songes,

(1) Paris, 1697, 2 volumes in-12.

du régime dans les maladies aiguës, les Pronoftics, les Prorrhétiques, les Aphorifmes, les Coaques (1).

Il me parut avoir eu une penfée fort heureufe fur cet aphorifme : « Cocta non, sed cruda purganda funt. » Il lui donne le même fens qu'à celui-ci : « Si quid mo- « vendum eft, move in principio. »

Je dois dire de Mme Dacier, fa femme, que fi, avant de l'avoir vue, je la connoiffois bien pour la femme la plus favante de l'Europe, & la digne fille & élève de Tannegui Lefebvre, j'ai pu voir depuis que fa profonde érudition n'avoit pas fait tort à fa politeffe, & ne paroiffoit pas le moins du monde dans fa converfation, qui étoit aifée, modefte & fans la moindre recherche.

Je fuis allé voir M. Morin (2), de l'Académie des fciences. C'eft un amateur de minéraux : il m'en montra qui venoient du royaume de Siam, tels que des jafpes, des onyx, des agates, des aimans. Il me fit voir d'excellent minerai d'étain d'Alface, & un grand bloc d'une efpèce d'améthyfte de deux ou trois cens livres trouvé en France. Quelques portions, car on en avoit fcié & poli des morceaux, étoient fort belles, avec de grandes taches & des veines d'un violet foncé. On devoit les employer dans un pavé de mofaïque, dont il me montra le carton deffiné en couleur.

Ceci me rappelle une énorme améthyfte qu'on avoit apportée de la Nouvelle-Efpagne, & que je vis en vente

---

(1) Ce nom vient fans doute de l'île de Coa ou Cos (aujourd'hui Lago), lieu de la naiffance d'Hippocrate.

(2) Louis Morin, né au Mans en 1635, mort en 1715. Voir fur cet homme, auffi remarquable par fa piété & fes auftérités que par fa fcience, l'article intéreffant du Moreri de 1759.

à Londres. Elle pefoit, je m'en fouviens, onze livres & tant d'onces : elle étoit d'une forme très-régulière & taillée à la façon d'un diamant de criftal ou du criftal de roche ordinaire, tandis que le bloc de M. Morin eft groffier & informe.

Je n'ai pas grand'chofe à dire du réfultat des affemblées de ces meffieurs de l'Académie des fciences : ils font peu nombreux, douze ou feize, & tous penfionnés par le Roi à un titre ou à un autre.

Ils effayèrent pendant la guerre de publier des tranfactions ou mémoires menfuels à la façon des nôtres à Londres; mais ils ne furent pas pouffer cette entreprife au delà de deux volumes formant deux années, car c'eft une entreprife qu'il eft prefque impoffible de foutenir fans une correfpondance fort étendue. Notre recueil à nous eft à coup fûr l'un des meilleurs regiftres qu'on ait jamais imaginé pour conferver un nombre infini d'obfervations détachées d'hiftoire naturelle, qui autrement courroient rifque de fe perdre, fans parler du compte rendu de l'état de la fcience, tel que le conftatent les ouvrages imprimés.

J'ai ouï dire à M. Oldenburgh, qui a commencé ce noble regiftre, qu'il étoit en correfpondance fuivie avec plus de foixante-dix perfonnes dans toutes les parties du monde, & celles-là fans doute avec d'autres. Je lui demandai comment il s'y prenoit pour répondre fur des fujets fi divers à une quantité de lettres telle qu'il en recevoit chaque femaine; & je fais qu'il n'y manquoit jamais, pour avoir eu dix ou douze ans l'honneur de correfpondre avec lui. Il me dit qu'il répondoit à chaque lettre à mefure qu'il la recevoit, & qu'il n'en lifoit jamais une feule fans avoir fous la main plume, encre & papier pour lui répondre immédiatement; en forte qu'il étoit

toujours au courant, ſans que cette multitude de lettres l'embarraſſât jamais.

Le préſident de l'Académie eſt l'abbé Bignon, neveu de M. de Pontchartrain. Ces meſſieurs m'ont informé d'une circonſtance bien faite pour les encourager dans leurs études : c'eſt que ſi l'un d'eux préſente le mémoire des frais de quelque expérience qu'il aura faite, ou s'il veut faire imprimer un livre & s'il fournit la note des frais de gravure, par exemple, ſur l'approbation & le viſa du préſident, le tout eſt auſſitôt payé par le Roi. C'eſt ainſi qu'on en a uſé pour les *Élémens de botanique* de M. de Tournefort, dont les planches ont coûté au Roi 12,000 liv.; & celles que l'on grave préſentement pour la deſcription des plantes nouvelles qu'il a trouvées dans ſes voyages en Eſpagne & en Portugal, vont coûter 100 liv. ſterl.

De même, ſi M. Méry, par exemple, veut avoir des tortues en vie pour ſes expériences ſur le cœur, on lui en donnera autant qu'il en voudra, aux dépens du Roi.

Ceci & leurs penſions ſont les principaux avantages dont ils jouiſſent; mais la guerre a peſé lourdement auſſi ſur les philoſophes.

M. Butterfield (1) eſt un brave & honnête Anglois établi en France depuis trente-cinq ans, excellent artiſte en toutes ſortes d'inſtrumens de mathématiques, qui travaille pour le Roi & les Princes du ſang, & dont les ouvrages ſont recherchés par toutes les nations cultivées d'Europe & d'Aſie.

---

(1) Il demeuroit ſur le quai de l'Horloge (voyez le *Livre commode*); on trouve encore aujourd'hui aſſez fréquemment de jolies bouſſoles-cadrans ſolaires habituellement en argent, portant ſon nom. On les appeloit des Butterfield, ce qui indique la quantité qui en ſortit de ſes mains. (B. J. P.)

Il m'a montré plus d'une fois, & elle fait fon grand plaifir, une magnifique collection d'aimans, de la valeur de plufieurs centaines de livres fterling.

Il en a d'auffi durs que de l'acier, d'autres qui font tendres & friables; & cependant dans ceux-ci il y en a d'autant de vertu que parmi les durs. Parmi ceux d'une égale dureté, il y a une grande différence de forces.

Il y en avoit un qui, tout nu, ne pefoit pas plus d'une dragme, & qui dans cet état foulevoit une dragme & demie, mais qui armé foulevoit cent quarante-quatre dragmes de fer, s'il étoit appliqué convenablement, c'eft-à-dire s'il touchoit en plein les deux pieds.

Les mieux armés étoient ceux que voici :

Un aimant ardoife (1) que j'ai remarqué, moins pour fa force que pour la fingularité qu'il avoit d'être perméable à la lumière. Il pèfe une once & demie & foulève une livre.

Un aimant uni, du poids d'une dragme, deux fcrupules, quatorze grains, foulève dix-huit onces. C'eft quatre-vingt-deux fois fon propre poids.

Un autre aimant uni pefant foixante-cinq grains, foulève quatorze onces : cent quarante-quatre fois fon poids.

Un aimant, qui n'étoit pas plus gros qu'une noifette, foulevoit un gros trouffeau de clefs.

Nous avons dans le cabinet de Gresham College un fort grand aimant ardoife d'au moins fix pouces : il eft foible. Peut-être eft-ce fa conftitution lamellaire qui lui ôte de fa force, comme fi c'étoit autant de pierres diftinctes liées enfemble; & pourtant un aimant qui, par exemple, foulève fix livres, coupé en deux dans le fens

(1) Probablement fchifteux ou lamellaire. (E. de S.)

de ſon axe, & chaque portion armée de nouveau, ſoulèvera de cette façon un poids de huit livres.

Il eſt clair que les expériences ſe font mieux avec un aimant ſphérique qu'avec un carré; & ſa façon de monter le premier eſt très-ingénieuſe.

Un aimant carré, à qui l'on donne la forme ſphérique, quoique cette opération lui faſſe perdre de ſon volume, pourra, grâce à la différence de l'armature, ſoulever à peu près le même poids qu'auparavant.

Pendant deux bonnes heures, nous fûmes témoins d'intéreſſantes expériences magnétiques.

Approchez un aimant du reſſort d'une montre, le balancier va bien plus vite; un peu plus près encore, & il s'arrêtera net.

Un anneau de fer aimanté, de quatre pouces de diamètre, avoit évidemment deux pôles nord & deux pôles sud. Il l'avoit fait faire à l'imitation d'un aimant naturel chez qui il avoit remarqué cette propriété. On vérifioit aiſément cette double polarité par ſon action ſur de la limaille d'acier éparſe ſur une aſſiette.

Il me fit voir une aiguille ſuſpendue en l'air, avec une petite boule d'acier retenue par un fil à un poids, pour l'empêcher de monter plus haut qu'à une diſtance donnée dans la ſphère d'activité de l'aimant; l'obéiſſance de l'aiguille, dans l'eau, à travers du bronze, de l'or, de la pierre, du bois, tout enfin, ſauf du fer. Il nous dit qu'il avoit un aimant qui agiſſoit à travers un mur de pierre de dix-huit pouces. Enfin il nous démontra, par pluſieurs expériences, comment les émanations de l'aimant agiſſent circulairement; c'eſt-à-dire que ce qui émane du pôle nord ſe rend en tournant au pôle ſud, *& vice verſâ*, & chemin faiſant diſperſe dans cet ordre la limaille d'acier qu'il rencontre. Il eſt intéreſſant de voir comment la li-

maille ſe range dans le ſens des lignes circulaires qui ſuivent ces émanations, & comment elle en indique & en trace la route pour aller d'un pôle à l'autre.

Il nous montra un aimant qu'on avoit ſcié de cette barre de fer qui lioit les pierres de la pointe du clocher de Chartres. C'étoit une épaiſſe croûte de rouille, partie de laquelle étoit devenue aimant avec toutes les propriétés du minéral tiré de la mine. M. de la Hire & M. de Valmont ont imprimé à ce ſujet, l'un un mémoire & l'autre un traité. L'extérieur de la rouille n'avoit point de vertu magnétique, mais l'intérieur en avoit aſſez pour ſoulever, ſans être armé, un tiers en ſus de ſon propre poids. Ce fer avoit le grain d'un aimant ſolide & la friabilité de la pierre.

Ces meſſieurs qui s'en ſont occupés ont, à mon avis, manqué leur but quand ils ſe ſont demandé comment cela étoit arrivé, car il eſt certain qu'il n'eſt point de fer qui, avec le temps, ne revienne à ſa première nature minérale, quoiqu'il ait paſſé par la fonte & ſous le marteau. J'ai vu de ces canons eſpagnols de fer forgé, qui avoient paſſé de longues années enterrés ſous le vieux fort de Hull, en Yorkshire, qui étoient complétement convertis en véritable minerai de fer friable, & qui ne répondoit pas plus à l'aimant que tout autre minerai anglois, tant qu'il n'étoit pas calciné & remis de nouveau à l'état de fer. J'ai eu en ma poſſeſſion un morceau de bois, pris dans le Lough-Neagh, en Irlande, qui étoit devenu non-ſeulement de bon minerai, mais un aimant auſſi. Il eſt donc évident que la nature, pour ce minéral, va & vient, eſt ſucceſſivement engendrée & régénérée : c'eſt pourquoi M. de la Hire a eu raiſon d'uſer en ce cas du terme de végétation, que nombre d'années auparavant j'avois employé dans mon livre « *De Fontibus medicatis*

Angliæ. » Le fer fe réfout en minerai, & ce minerai produit à fon tour un aimant, comme dans le bois pétrifié.

Je ne donne point ces obfervations pour des découvertes. Le monde les connoît depuis longtemps, grâce aux études de notre favant compatriote Gilbert de Colchefter, auxquelles on n'a guère ajouté depuis un fiècle, quoique un grand nombre de naturaliftes s'en foient occupés, & aient formé bien des hypothèfes pour arriver à l'explication de ces phénomènes. Un Hollandois, M. Hartfoeker, de l'Académie des fciences, a publié un traité des principes de la philofophie naturelle, & y a rendu compte de ces expériences & de beaucoup d'autres de même nature, que lui avoit fait connoître M. Butterfield, duquel il fait une mention très-honorable.

Mais, après tout, la nature de ces effluences eft peu connue. Ce que Defcartes dit des particules faites en fpirale, des canaux invifibles, des pores, des tubes de l'aimant, font de pures imaginations, fans fondement réel. D'autres parlent d'une certaine matière magnétique: mais quelles font fes propriétés? On ne le fait guère.

Il me femble très-étrange qu'un petit aimant, de cette force prodigieufe, n'ait qu'une fphère d'action auffi bornée, & n'agiffe plus fur le fer au delà d'un pouce ou deux. L'action des plus gros & des plus forts eux-mêmes ne s'étend pas au delà d'un pied ou deux. L'ondoiement circulaire produit dans l'eau par la chute d'un corps, à quelle diftance ne fe prolonge-t-il pas? Combien eft foible la réfiftance que l'air peut oppofer à la tranfmiffion des effluences de l'aimant, qui pénètrent tous les corps, le marbre, le caillou, la terre, le cuivre, l'or, fans diminution fenfible de leur propre force. Nous voyons comment eft courte la flamme d'une lampe, d'une chandelle,

d'une bougie, & comment eſt longue, au contraire, & effilée celle de l'eſprit-de-vin. Si donc la matière magnétique étoit projetée d'une infinité de petits tubes, ſi elle étoit de la nature d'une flamme très-subtile & inviſible, pourquoi ne continueroit-elle pas ſa courſe en ligne directe au lieu de revenir ſur ſes pas ſi ſoudainement? Nous voyons la tranſpiration de notre peau s'élever dans l'air & continuer à y monter; elle ne peut cependant recevoir du cœur qu'une impulſion très-foible, puiſque cette impulſion eſt interrompue quand elle quitte la voie du ſang pour paſſer par les conduits excrétoires. Mais le cercle de la matière magnétique ne reçoit de la pierre aucune impulſion, que nous ſachions : elle ſe meut dans un double cercle, au moyen d'un courant double & en ſens inverſe dans les mêmes tubes, contrairement aux lois de la circulation du ſang chez les animaux qui n'ont qu'un ſeul courant & une ſeule voie circulaire. Car toute la maſſe des vaiſſeaux qui forme l'appareil circulatoire du ſang n'eſt, après tout, dans ſes replis, qu'un ſeul & unique vaiſſeau.

Tant que la nature des effluences ne ſera pas mieux connue, on ne pourra pas donner d'explication ſatisfaiſante des phénomènes les plus ordinaires de l'aimant. Par exemple, pourquoi n'agit-il point ſur tous les corps également? Pourquoi un grand aimant, quoique foible, prolonge-t-il ſon action beaucoup plus loin qu'un petit aimant, quoique celui-ci ſoit fort? Pourquoi un aimant communique-t-il ſa vertu au fer auſſitôt qu'il l'a touché, & même à quelque diſtance ſans le toucher, & lui communique-t-il les propriétés d'un véritable aimant?

Dire que la terre tout entière n'eſt qu'un grand aimant, me ſemble une pure viſion & une fable; & cela, parce que la terre n'eſt point du fer. Il eſt vrai que le

minerai de fer eſt le plus répandu de tous les minéraux, & ſe trouve preſque partout ; mais cependant il n'eſt en aucune proportion avec le reſte des foſſiles de la terre. Je conjecture qu'il n'en conſtitue pas la millionième partie. Ceci paroîtra évident à quiconque conſidérera la maſſe des montagnes crayeuſes, des rochers, des hautes montagnes granitiques ou calcaires, des carrières, des puits creuſés dans la terre pour le ſervice des mines de houille, de plomb, &c. Combien peu de fer y trouve-t-on en comparaiſon d'autres matières! Ajoutez à cela qu'une très-petite partie de ce minerai de fer que l'on peut rencontrer eſt magnétique ou capable d'obéir à l'aimant avant d'avoir été calciné. D'où ſortiroient donc alors toutes ces effluences magnétiques qui, ſuppoſe-t-on, rempliroient la terre de tous côtés? Pourquoi ſuppoſeroit-on qu'elles ſont errantes partout dans l'air, tandis que ſelon l'évidence, elles ont hâte de retourner à la pierre qui les a émiſes, & ſemblent craindre de la quitter, comme l'enfant qui ne ſait pas encore marcher, avant de s'éloigner de ſa mère.

Pour arriver à connoître la nature des effluences de l'aimant, les particularités ſur leſquelles doivent ſe fixer l'attention & les recherches ſont, à mon avis, les ſuivantes :

L'aimant eſt un très-bon, ſi ce n'eſt le meilleur minerai de fer. La ſimple fuſion de l'aimant le convertit en fer. Le feu détruit ſa puiſſance, de même que la vitrification détruit le fer. Le feu fait reconnoître, dans le minerai de fer, de l'aimant & révèle ſes propriétés magnétiques. La rouille, en laquelle tout fer finit par ſe transformer, & la réduction de ce métal à l'état primitif de minerai, lui enlève toutes ſes propriétés magnétiques. Un aimant ne peut changer ſes pôles ; mais le fer le peut ; & il ne peut être détruit que

par le feu. Une barre de fer, grande & longue, placée perpendiculairement, eſt un aimant naturel, qui changera ſes pôles à la volonté de la perſonne qui tiendra la barre. Un fort aimant perd beaucoup de ſa puiſſance en touchant du fer; mais il la reprendra au bout de quelques jours. Un aimant petit & foible ne peut pas communiquer par le contact ſa puiſſance à un gros morceau de fer. Un aimant expoſé à l'air ſe gâte à la longue. Plus la mine de fer où l'on trouve l'aimant eſt profonde, meilleur eſt celui-ci; mais il faudroit ſavoir juſqu'à quel point ceci eſt vrai, car je ne doute pas qu'on ne puiſſe trouver près de la ſurface du ſol des pierres d'aimant auſſi dures qu'à une plus grande profondeur. Une règle ou une plaque allongée d'acier reçoit beaucoup mieux la puiſſance magnétique qu'une plaque de ſimple fer de la même configuration; mais au contraire, une plaque de fer adhère avec plus de force à l'aimant qu'une plaque d'acier; en ſorte que ſi un aimant ſoulève une plaque d'acier de trois onces, il ſoulèvera une plaque de fer de quatre onces, & au delà. Pourquoi du fer fixé aux pôles d'un aimant accroît-il ſa puiſſance, au point de le rendre cent cinquante fois plus fort qu'avant d'être armé?

Donc, dès que l'aimant n'eſt autre choſe qu'un bon minerai de fer, & peut être converti en fer, dès que le fer peut avec facilité, & même ſpontanément, ſe convertir en aimant, la voie pour trouver la nature des effluences magnétiques devroit être la recherche exacte des propriétés du minerai de fer & du fer lui-même. Il faut éviter de ſe lancer étourdiment dans des hypothèſes avant d'être en poſſeſſion d'une bonne hiſtoire naturelle de l'aimant, & d'une plus grande quantité d'expériences & d'obſervations relatives au fer & à ſon minerai dans toutes leurs différences & leurs variétés : ce qui, je penſe,

a jufqu'à cette heure été affez négligé. La nature veut être elle-même fon propre interprète, en cela comme en toutes les autres matières de la philofophie naturelle.

M. Butterfield me dit, dans une autre converfation, qu'il avoit vu des aimans très-forts fans être armés, auxquels l'armature n'avoit pas donné la fupériorité qu'on en attendoit, tandis qu'au contraire, il y en avoit d'autres dont la puiffance s'augmentoit par l'armature dans une proportion tout à fait inattendue.

Il arrive rarement qu'un aimant ait autant de puiffance à un pôle qu'à l'autre; & cependant un morceau de fer s'aimante auffi bien en le touchant à un de fes pôles qu'à l'autre.

Il y a des aimans qui ont une grande puiffance d'attraction, & font incapables de la communiquer au fer. En forte qu'une pierre armée, qui foulèvera un poids de fept livres, ne pourra donner à une baguette de fer la force de foulever une petite aiguille.

Un aimant de dix onces, réduit au poids de fix onces ou environ, avoit à peu près la même force qu'auparavant, &c.

J'engageai M. Butterfield à donner la forme fphérique à un aimant d'ardoife qui, tout armé, n'avoit pas grande force, mais je remarquai que fes pôles étoient dans le même fens que les lames dont il étoit formé.

N. B. Un aimant fort doit avoir de gros fers, & un foible de petits; un aimant peut être trop armé.

Je pris l'abbé Drouin pour aller voir M. de Gaignières (1) au logement qu'il a à l'hôtel de Guife. Ce gentil-

(1) M. de Gaignières eft trop connu pour que nous en parlions longuement. Dès fa jeuneffe, il avoit été fignalé par l'abbé de Marolles, qui raconte avec complaifance qu'il lui étoit redevable d'un brillant

homme eſt la politeſſe en perſonne, & l'un des curieux les plus habiles de Paris. Le nombre de ſes mémoires, de ſes manuſcrits, de ſes portraits, de ſes eſtampes eſt infini, & ſa méthode de les claſſer, qui lui eſt propre, eſt des plus commodes. Il nous montra ſes portefeuilles in-folio de cuir d'Eſpagne rouge fort orné. Dans l'un, par exemple, il avoit les cartes générales d'Angleterre, puis les cartes particulières des comtés; puis les plans de Londres avec les vues des environs; puis les eſtampes de toutes les maiſons de quelque importance du voiſinage : & ainſi de ſuite de toutes les grandes villes d'Angleterre, des châteaux & des maiſons de campagne des comtés.

Dans d'autres volumes, ce ſont les portraits gravés des hommes d'État d'Angleterre. La haute nobleſſe des deux ſexes, les militaires, les hommes de loi, les théologiens, les médecins, les hommes connus. Il a ainſi toute l'Europe rangée par catégories.

Ses appartemens ſont remplis d'une infinité de portraits à l'huile de perſonnages célèbres, de miniatures, de gouaches. Il a entre autres celui du roi Jean, que nous avons eu priſonnier en Angleterre, auquel il attache un grand prix (1).

---

anagramme : *Michel de Marolles :* L'OR DE MILLE CHARMES. Remarquons que M. de Gaignières, qui demeuroit dès 1692 (*Livre commode*) à l'hôtel de Guiſe, habitoit en 1706, rue de Sèvres, vis-à-vis des Incurables, une maiſon à lui appartenant. Son cabinet eſt décrit dans le *Brice* de cette année, ſans que le propriétaire ſoit nommé. Plus tard, cette maiſon, où logeoit le comte de Roucy dont a tant parlé Saint-Simon, eſt dite appartenir à l'hôpital des Incurables. Gaignières le lui avoit-il légué? Il donna ſa collection en 1711 au Roi, qui n'en prit poſſeſſion qu'en 1715. Leprince, p. 84. (B. J. P.)

(1) Ce portrait, qui a paſſé après Gaignières à la Bibliothèque du Roi, figure aujourd'hui dans le Muſée des Souverains au Louvre. Il porte, dans le catalogue Barbet de Jouy, le n° 39 (édition de 1866). M. Barbet de

Il nous fit voir, en copies coloriées prifes fur les originaux des meilleurs maîtres, les coftumes de tous les rois, reines & princes de France depuis plufieurs fiècles. Des peintures de tournois & de joutes, & de mille autres monumens de ce genre.

Son zèle pour augmenter fes collections eft tel qu'il fort rarement de Paris, me difoit-il, fans un fecrétaire & deux artiftes habiles (1) dans le deffin & la peinture.

Il nous montra, parmi d'autres manufcrits curieux, des capitulaires de Charles V (2) & l'évangile de faint Matthieu en lettres d'or fur vélin pourpre. Ce manufcrit me parut plus récent que celui de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Les lettres en font plus petites & plus contournées, quoique, à vrai dire, celles du titre foient complétement carrées.

Il eft un objet futile que je ne laiffai pas de remarquer : c'eft une collection de cartes à jouer depuis trois cens ans. Les plus anciennes étoient trois fois plus grandes que celles dont nous nous fervons aujourd'hui, parfaitement bien enluminées, avec des bordures dorées & le carton épais & folide; mais il n'y en avoit pas une férie complète (3).

Parmi les perfonnes de diftinction & de célébrité, je

Jouy lui confacre une notice très-intéreffante, à laquelle je renvoie le lecteur. (C. C. D. R.)

(1) Habile eft peut-être trop dire; mais il eft certain que ces deffins de la collection Gaignières, qui font (fauf une portion tranfportée, on ne fait quand ni comment, à Oxfort) aujourd'hui à la collection topographique de la Bibliothèque, font faits avec une naïve fimplicité qui donne la meilleure opinion de leur exactitude. (B. J. P.)

(2) Sic dans le texte anglois, c'eft fans doute Charlemagne.

(3) Il s'agit fans doute là des cartes attribuées à Gringonneur, reproduites dans notre volume fur les cartes à jouer. Paris, 1844. In-folio. (B. J. P.)

désirois voir Mlle de Scudéri qui a présentement quatre-vingt-onze ans. Son esprit a encore de la vigueur, quoique son corps soit en ruine. Cette visite, je le confesse, fut quelque chose de tout à fait mortifiant : ce triste délabrement de la nature chez une femme autrefois si fameuse; ces lèvres pendantes autour d'une bouche édentée, & qui semblent incapables de retenir les paroles qui en tombent au hasard, me rappeloient les sibylles quand elles prononçoient leurs oracles. C'étoient de vieilles femmes qui se chargeoient de ce métier; & le monde en son enfance n'imaginoit rien de plus sage que la nature en décadence ou en désordre, & préféroit des rêveries aux pensées raisonnables de gens maîtres de leurs sens.

Mlle de Scudéri me fit voir les squelettes de deux caméléons qu'elle avoit eus en vie pendant près de quatre ans : en hiver, elle les tenoit dans du coton, & dans les temps les plus rigoureux, elle les mettoit sous un réchaud de cuivre plein d'eau chaude.

Elle avoit dans son cabinet (1) un portrait original de

---

(1) Les Scudéry aimoient les arts. Nous devons à Georges de Scudéry un livre fort intéressant pour l'histoire de l'art, peu consulté & peu connu. Je veux parler du *Cabinet de M. de Scudéry,* Paris, Courbé, 1646, in-4°, avec curieux frontispice gravé représentant le cabinet de l'auteur, première partie (la seule parue) de 8 feuilles prélimin. & de 229 pages chiffrées, plus deux pour le privilége sign. *a e* & A à FF iiij. La signature M. (pages 97-104) & 2 feuillets de celle O (feuillets 113 à 116) sont & doivent être doubles. *Pour moy*, dit Scudéry dans sa préface, *qui suis frappé à ne guarir jamais de cette belle maladie de l'esprit, qui cherche dans toute la terre de quoi se satisffaire, & qui voudroit pouvoir assembler en mesme lieu toutes les raretez de l'art & de la nature.... cet ouvrage m'a remis devant les yeux tant de belles choses que j'ay yuës* (ainsi ce curieux livre ne peut être considéré comme le catalogue réel de Scudéry) *& tant d'autres que j'ay possédées.* Il est fâcheux qu'il n'en ait pas fait la distinction.

Dans ce cabinet, il n'est parlé que de tableaux & de dessins. On y remarque : le portrait de Louis le Juste fait en crayon par luy-mesme;

Mme de Maintenon, ſon ancienne amie & ſa connoiſſance de vieille date : elle me dit qu'il étoit fort reſſemblant, & vraiment, à cette époque, cette dame devoit être très-belle.

Le marquis de l'Hoſpital, de l'Académie des ſciences, que je n'avois pas trouvé chez lui, me rendit très-obligeamment ma viſite. J'eus avec lui une longue converſation ſur la philoſophie & la ſcience, & je m'aperçus que les guerres avoient rendu les ſavans de ce pays entièrement étrangers à ce qui ſe faiſoit en Angleterre.

Rien ne lui fut plus agréable que d'apprendre la promotion de M. Iſaac Newton (1), & l'eſpoir de voir pa-

---

Mademoiſelle, par *la Segnora* (?); la marquiſe de Montauſier, peinte ſur marbre par Stella ; la marquiſe de Rambouillet, peinte en regardant M. le marquis de Piſani (ſon père) mort, par Vanmol ; le portrait de Ronſard, par Janet ; ceux de Malherbe & de Théophile, par Ferdinand (le même peintre qui dans une nuit fit pour Henri IV, enduiſit de beurre frais & roula le portrait de la belle princeſſe de Condé); le marquis d'Andelot, par Rembrandt, &c. (B. J. P.)

(1) L'avancement dont il s'agit ici eſt la nomination de ſir Iſaac Newton à la garde de la monnoie. Ceci eut lieu en 1696, quand Montague, chancelier de l'Échiquier, entreprit la refonte des monnoies. En 1698, il repréſenta au Parlement l'univerſité de Cambridge. L'année ſuivante il fut nommé directeur de la Monnoie, emploi de douze à quinze cents livres ſterling, qu'il garda le reſte de ſa vie. En 1705, la reine Anne lui conféra la chevalerie.

Le marquis de l'Hoſpital, l'un des premiers mathématiciens de ſon ſiècle, avoit pour Newton la plus grande vénération. « M. Newton, diſoit-il à Liſter, mange-t-il, dort-il & boit-il comme un autre homme ? J'ai peine à me le repréſenter autrement que comme un génie céleſte entièrement dégagé de la matière. » Ce fut pour Newton que l'Académie des ſciences s'écarta de la règle qui lui défendoit d'admettre dans ſon ſein des étrangers. Il étoit pour ſa nourriture ſujet à d'étranges diſtractions. On lui avoit conſervé dans un plat couvert un poulet pour ſon dîner. Occupé dans ſon cabinet, il ne venoit point; un de ſes amis l'attendit longtemps, & ſe mit à la fin à manger le poulet, dont il replaça les débris & les os ſous la cloche, puis s'en alla. Sir Iſaac parut bientôt après, leva le couvercle de ſon plat en diſant qu'il étoit las &

roître encore quelque chofe de lui. Il m'exprima un grand défir d'avoir toute la fuite des *Tranfactions philofophiques*, & nombre d'autres livres qu'il me nomma, mais qu'il ne connoiffoit pas encore. Il me dit qu'il n'avoit pas été poffible à l'Académie des fciences de continuer les mémoires menfuels qu'elle avoit donnés pendant deux ans, parce que le nombre de fes membres étoit trop reftreint, & qu'ils avoient trop peu de correfpondances. Je demandai à plufieurs de ces meffieurs pourquoi ils n'en admettoient pas davantage dans leur corps, dès qu'il y avoit encore à Paris nombre de fujets qui en auroient été dignes, comme le P. Plumier, que je citai; on convint qu'il feroit honneur à l'Académie, mais ils évitoient de créer un précédent par l'admiffion de n'importe quel régulier.

Je rendis au marquis fa vifite; il habite une belle maifon, bien meublée. Elle a un joli jardin, avec des treillages en arceaux, bien faits, & d'autres ornemens.

Il me montra un grand défir de voir l'Angleterre & de s'entretenir avec nos mathématiciens, dont il défiroit par-deffus tout les ouvrages; il avoit donné ordre qu'on les lui procurât tous.

Mme la marquife fa femme eft également verfée dans les mathématiques, & eft une des femmes inftruites de Paris : comme Mme Dacier, la ducheffe du Maine, Mlle de Scudéri, Mme de Vieuxbourg (1), Mme d'Épernon, la

---

qu'il avoit faim; mais à la vue des reftes, il fe prit à dire en riant qu'il croyoit n'avoir point dîné, mais qu'il voyoit bien qu'il fe trompoit. (Henning.)

(1) Anne-Françoife de Harlay, femme de Louis marquis de Vieuxbourg, tué au fiége de Namur, en 1695.

J'ai vu un Cicéron *Variorum*, portant fur le dos les armes de Mme de Vieuxbourg. Les reliures de ces livres ne font pas remarquables. (B. J. P.)

fille (1), Mme la préſidente Ferrand (2) & d'autres dont le nom m'échappe.

J'ai acheté les œuvres du P. Pezron, bernardin, aujourd'hui abbé de la Charmoie, auprès de Reims. C'eſt un auteur ſavant & déſintéreſſé, qui par la franchiſe de ſes écrits s'eſt fait des ennemis dans le clergé régulier. Ce que j'achetai de lui, c'eſt : *l'Antiquité des temps rétablie;* ſa *Déſenſe de l'antiquité des temps contre deux religieux; Commentaire hiſtorique & littéral ſur les prophètes; Hiſtoire évangélique.*

Il eſt en train de nous donner *l'Origine des nations* (3), où il prétend prouver que le grec & le latin auſſi viennent du bas-breton ou celtique. Ce père eſt de Baſſe-Bretagne : il me dit qu'il avoit huit cens mots grecs qui étoient du pur celtique. J'arrangeai une correſpondance entre lui

---

(1) Je n'ai rien trouvé ſur cette dame, qui eſt ſans aucun doute Éliſabeth Regine Goth, ſe faiſant appeler ducheſſe d'Épernon, fille unique de J.-B. Gaſton Goth d'Albert, marquis de Rouillac, plus connu ſous le nom de duc d'Épernon (il prenoit ce titre irrégulièrement comme fils de la ſœur du dernier duc), & de Marie d'Étampes de Valençay. Éliſabeth Regine Goth mourut en 1706 au couvent des religieuſes du Calvaire. (B. J. P.)

(2) Anne Bellinzani, fille de François B., intendant du commerce de France, & femme de Michel Ferrand, préſident au Parlement de Paris. Ses lettres au baron de Breteuil ont été imprimées pluſieurs fois. La préſidente Ferrand étoit une perſonne de grand mérite. Elle a été très-liée avec le comte d'Hoym. M. Debure, de mémoire ſi reſpectable & regrettée, m'a dit que la maiſon où il demeuroit rue Serpente & où j'ai vu ſi ſouvent ſes beaux livres, étoit celle de la préſidente Ferrand. Elle n'y demeuroit plus en 1718. Elle mourut en 1740, à quatre-vingt-deux ans, au couvent du Cherche-Midi. Une dame Ferrand, que je ne crois pas être elle, avoit, en 1735, une maiſon à Saulx-les-Chartreux, où un de ſes domeſtiques fut aſſaſſiné. (B. J. P.)

(3) L'ouvrage a paru en 1703 en un vol. in-12 ſous le titre d'*Antiquités de la nation & de la langue des Celtes.* Le P. Pezron mourut en 1706. (B. J. P.)

& M. Ed. Floyd, à quoi il ſe prêta très-volontiers, en me diſant qu'il le ſouhaitoit depuis longtemps.

M. Spanheim, actuellement envoyé extraordinaire du duc de Brandebourg à Paris, me dit que la collection de médailles du Roi de France eſt la plus belle d'Europe, ou qui ait jamais été réunie. Comme je donnois des ſoins à ſa femme malade, j'avois de fréquentes occaſions de m'entretenir avec lui, & je lui demandai plus particulièrement ce qu'il avoit vu de médailles de Palmyre, de Zénobie, d'Odenat, de Vabalathus. Je voulus avoir la note de ce que je déſirois qu'il cherchât pour moi dans le cabinet du Roi, & il me promit de s'en occuper avec tout le ſoin poſſible.

Je lui dis que je n'avois rien trouvé encore à cet égard qu'un beau buſte en marbre blanc de Zénobie, dans le cabinet de M. Baudelot, & provenant de la collection que M. Thévenot avoit recueillie en Orient.

J'allai voir M. Vaillant au logement qu'il poſſède à l'Arſenal. Je ne trouvai chez lui que ſon fils, qui me reçut très-civilement, & me fit voir un volume in-4° de ſon père ſur des médailles grecques, preſque achevé d'imprimer, mais ſans planches. Son titre étoit : *Nummi Græci imperatorum*. Il ne va pas plus loin que Claude le Gothique. Il y a joint un volumineux appendice avec des renvois à tous les ſujets les plus intéreſſans pour les villes ou les individus.

Je laiſſai une note entre les mains de ſon fils ; & à une ſeconde viſite, je trouvai le père chez lui, fort occupé de ſes fleurs, dont je parlerai plus loin. Il me dit, en réponſe à ma note, qu'il n'avoit jamais vu aucune monnoie d'Odenat ; il s'étoit défait tout récemment d'une Zénobie en faveur du duc du Maine. Quant aux Vabalathus, il en avoit vu quelques-uns en bronze ; & il en poſſédoit

un en argent, dont il eut la générosité de me faire présent. C'étoit la seule monnoie d'argent qu'il eût jamais rencontrée de lui.

Il la lit ainsi :

VABALATHUS V. G. R. IMP. R.

Vices gerens imperii Romani.

Les autres y lisent mal : YCRIMOR.

Il me donna aussi les estampes de Zénobie & de Vabalathus gravées d'après les médailles du Roi. Ces têtes avoient été dessinées pour une histoire abrégée de tous les empereurs & des impératrices écrite par lui en françois, mais qui n'est pas encore publiée.

Rien de plus civil & de plus franc que ce gentilhomme, que je regarde comme le premier numismate d'Europe. Il me dit qu'il avoit fait douze voyages dans toute l'Europe & l'Asie Mineure en vue de ses études ; qu'il avoit vu & décrit plus de cabinets qu'aucun autre savant avant lui ; & ses ouvrages témoignent du bon emploi qu'il en a su faire.

Je reçus la visite de M. Cuningham, gouverneur de mylord Lorne, homme fort instruit & fort curieux de livres. Je m'informai auprès de lui tout particulièrement des papiers de M. Auzout, car je savois qu'il arrivoit de Rome. Il me dit qu'il l'avoit vu moins de six mois avant sa mort, & que pendant toute une année il avoit vécu avec lui dans une grande intimité, & l'avoit vu très-fréquemment. M. Auzout lui avoit dit qu'il avoit réussi à commenter & à expliquer environ quatre-vingts passages difficiles de Vitruve, & à corriger un grand nombre d'erreurs dans le texte, & que sur Julius Fron-

tinus (1), quoique de moindre importance que Vitruve, il auroit encore beaucoup plus à dire. Ni M. Cunningham ni perſonne à Paris ne ſurent me dire ce qu'étoient devenus ſes papiers.

M. Auzout étoit fort curieux d'architecture & s'y connoiſſoit : il avoit pour cela paſſé en Italie dix-ſept ans à diverſes repriſes. Je me rappelle qu'à ſon ſéjour en Angleterre, il y a quatorze ans, il me montra les deſſins de pluſieurs de nos bâtimens faits par lui; il me parla de la ſalle des Banquets de White-Hall avec des éloges extraordinaires, me diſant que c'étoit le monument d'architecture moderne le plus régulier, le plus achevé qu'il eût vu de ce côté-ci des Alpes; qu'il ne le loueroit jamais aſſez; & qu'Inigo Jones, ſon architecte, avoit un profond ſentiment de ce qu'il y avoit de noble dans l'art qu'il profeſſoit.

(1) Sans doute ſur ſon livre de *Aquæductibus Romæ*. (B. J. P.)

CHAPITRE V.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES, HOMMES DE LETTRES.

Il eſt temps de quitter les maiſons des particuliers & d'aller viſiter les bibliothèques publiques, & avec elles les perſonnes dont l'hiſtoire de la ſcience a davantage à s'occuper.

M. l'abbé Drouin (1) vint me voir à mon logement, & le lendemain je lui rendis ſa viſite à ſon appartement, au collége de Boncourt. Il avoit là quatre ou cinq petites pièces bien garnies de livres. Dans la plus grande, étoit une collection de catalogues de livres, & de tous les écrivains, qui vous mettent au fait des auteurs eux-mêmes; il pouvoit y en avoir trois mille en toutes ſortes de langues. Il me dit que pendant dix-huit ans il avoit étudié avec la plus grande application l'hiſtoire des livres; qu'il avoit bien claſſé ſes notices, & qu'il ſe propoſoit d'imprimer, cette année même, ſon premier volume qui comprendroit les plus anciens écrivains grecs & latins. Il comptoit continuer cette bibliographie de ſiècle

(1) Je vois dans Le Prince qu'en 1732 l'abbé Bignon fit entrer à la Bibliothèque cinquante manuſcrits de l'abbé Drouin, docteur de Sorbonne. (B. J. P.)

en ſiècle, juſqu'à notre temps; & une bonne partie de ſon travail étoit déjà faite.

Il me montra un catalogue d'auteurs en quatre volumes in-folio. Ils étoient claſſés dans l'ordre alphabétique par noms de famille, ſous ce titre ou à peu près : *Index alphabeticus omnium ſcriptorum, cujuſcumque facultatis, temporis & linguæ.* Il pouvoit y en avoir cent cinquante mille.

Il me fit voir auſſi, & également diſpoſées dans l'ordre alphabétique, ſes notices des écrivains & de leurs ouvrages : ce travail eſt fort avancé; enfin, ſon catalogue chronologique, qui complétera ſon œuvre.

M. l'abbé Drouin eſt un homme fort civil, d'une humeur agréable, très-ſavant, curieux & d'un âge qui lui permet de continuer & de mener à bonne fin une entrepriſe auſſi conſidérable. Je lui ai une obligation infinie de ſes fréquentes viſites.

Je ſuis allé chez M. Garnier, l'un des héritiers de M. Thévenot, voir les reſtes de la bibliothèque de cet homme célèbre. Il y a un grand nombre de manuſcrits orientaux, qui ne ſont pas encore vendus.

Il me fit voir le manuſcrit d'Abulfeda avec ſa verſion latine, faite par M. Thévenot; & les matrices & poinçons de lettres arabes qu'il avoit fait graver à ſes frais pour l'impreſſion de quelques noms propres dans cet ouvrage. Il alloit, ou ſe propoſoit d'aller, en Angleterre & en Hollande, pour l'y faire imprimer, quand il en fut rappelé par M. de Louvois, qui lui promettoit de le faire imprimer aux frais du Roi. La guerre ſurvint, on ne s'en occupa plus, & il n'eſt pas probable qu'on s'en occupe davantage à préſent, car M. Thévenot avoit perdu ſa place à la Bibliothèque du Roi, & étoit en diſgrâce quand il mourut.

La plupart de cette quantité de livres orientaux lui venoit de ſon neveu, qu'il avoit envoyé dans ce but à l'étranger, & qui mourut en voyage. On peut le conſidérer comme le fondateur de l'Académie des ſciences. Il étoit d'un caractère fort généreux, & penſionnoit pluſieurs ſavans hommes de lettres.

Je vis là, entre autres choſes, un grand dictionnaire & une grammaire de langue algonquine. Le jéſuite échappé, qui en étoit l'auteur, avoit paſſé vingt ans au milieu de cette peuplade des Indes occidentales. Le même écrivain avoit fait des quadrupèdes de cette contrée une hiſtoire & une deſcription exacte & détaillée que je vis dans cette bibliothèque.

Quant aux papiers de Swammerdam, qui étoient la choſe que je déſirois le plus de voir, je les trouvai fort au-deſſous de mon attente & ne répondant guère à l'annonce du catalogue imprimé de Thévenot, page 239. C'étoient quelques corrections pour les planches de ſon hiſtoire générale des inſectes, & quelques additions comme pour une nouvelle édition. En monographies, il y avoit quelques petits traités, ou plutôt quelques figures de Têtards ſeulement, quelques autres figures pour l'hiſtoire naturelle d'un certain papillon de jour, du Taon, du Scarabée cornu, & un nombre conſidérable de limaçons, nus ou autrement, de mer ou d'eau douce, diſſéqués ou au moins deſſinés avec leurs corps ouverts, & des deſſins particuliers de leurs inteſtins, qui me ſemblèrent bien compris & bien exécutés. Il y avoit avec cela deux ou trois cahiers en hollandois, de quatre ou cinq feuillets chacun, qui appartenoient aux planches ou deſſins dont je viens de parler. M. Garnier ne voulut jamais ſe ſéparer d'aucun, parce que, me dit-il, M. l'abbé Bignon les avoit retenus pour le Roi. Tout cela, au reſte, me paroît

fort digne d'être imprimé, quand il plaira à l'Académie des fciences de le faire.

Enfin, je vis entre fes mains un beau manufcrit de Michel Servet avec un traité inédit, qui étoit un parallèle de la loi mofaïque & de la loi chrétienne, de leur juftice & de leur charité.

M. l'abbé de Brillac, aumônier de M. le prince de Conti, m'offrit fort obligeamment de me conduire à la Bibliothèque du Roi; mais je le remerciai poliment : l'on m'avoit dit qu'il valoit mieux y aller tout feul, parce qu'il n'y avoit pas d'étranger qui n'y fût bien reçu, à quelque moment que ce fût, & non pas feulement aux jours où elle eft ouverte au public, qui font les mardis & les vendredis.

M. Clément, fous-bibliothécaire, nous accueillit fort bien, & nous engagea à revenir & à paffer une journée entière avec lui. Pour moi en particulier, il me complimenta comme l'un des grands bienfaiteurs de cet établiffement, en me montrant la plupart des livres que j'avois publiés en latin, & parut très-content d'avoir pu fe procurer la *Synopfis conchyliorum*, qu'il avoit fait relier élégamment. Je lui dis que j'étois bien fâché de la voir là, & m'étonnai comment il avoit pu l'avoir; car ce n'étoit, l'affurai-je, qu'un effai très-imparfait des planches dont je n'avois fait part qu'à quelques amis, en attendant que je fuffe en état de remplir entièrement mon plan: ce que j'avois fait à préfent felon mes moyens. Je m'engageai à mon retour en Angleterre à racheter cet exemplaire par un de ceux qui étoient achevés, & je renouvelai cette promeffe à M. l'abbé de Louvois, bibliothécaire en chef, fur fes propres inftances, un jour que j'eus l'honneur de dîner avec lui (1). Ce jeune feigneur eft le frère de

(1) Il demeuroit rue Vivienne, & fon appartement étoit fans doute

M. de Barbezieux, ſecrétaire d'État de la guerre : il s'applique ſoigneuſement à ſes études, & dans ce deſſein, il a toujours auprès de lui deux docteurs de Sorbonne. Il a un grand état de maiſon, & ſon hôtel touche à celui de la Bibliothèque. Nous fûmes reçus par lui avec toute la civilité imaginable ; il laiſſa toute liberté à la converſation.

On a retiré cette bibliothèque du Louvre pour la mettre dans une maiſon particulière: mais on a le projet de la tranſporter place Vendôme, où tout un côté de cette magnifique place eſt deſtiné à la recevoir. En attendant, elle eſt rangée très-commodément dans vingt-deux ſalles: quatorze au premier & huit tant au rez-de-chauſſée qu'au-deſſus. Les pièces d'en bas comprennent la philoſophie & la phyſique; pour plus de ſûreté, les armoires ſont grillées; dans les pièces du haut ſont encore de la philoſophie & les ſciences. C'eſt dans ces pièces ſeulement que le public mêlé eſt admis deux fois par ſemaine. Dans les ſalles du premier, qui forment le grand corps de la bibliothèque, ſont des catalogues & diverſes ſéries de livres. D'un côté, les hiſtoriens d'Angleterre & de Hollande; de l'autre, ceux de France & d'Allemagne; plus loin, les hiſtoires d'Italie, d'Eſpagne, &c. Des bibles de toute ſorte avec leurs interprètes, les manuſcrits grecs, les latins. Ailleurs les lois municipales & civiles de toutes les nations; les papiers d'État. Dans d'autres ſalles, les eſtampes, parmi leſquelles, pour le dire en paſſant, ſe trouve la collection de M. l'abbé de Marolles, que le Roi, pour ſe diſtraire dans une de ſes maladies, avoit

---

ſitué dans une des deux maiſons de cette rue où Colbert qui les avoit achetées de Bautru avoit placé en 1666 la Bibliothèque du Roi alors rue de la Harpe & non au Louvre; elle y reſta juſqu'en 1731. (B. J. P.)

achetée pour une groſſe ſomme. Le ſeul catalogue de ces eſtampes, pas plus gros que deux petits almanachs (1), me coûta quatorze livres ; tant les étrangers ſont les dupes des ruſés libraires de la rue Saint-Jacques. Mais ce n'eſt pas en France ſeulement qu'on ſait faire payer aux gens leurs fantaiſies.

On a deux catalogues de cette bibliothèque ; le premier, des livres qu'on poſſède, rangés par ordre de matières ; l'autre, eſt une table des auteurs avec l'indication non-ſeulement de tout ce qu'on en poſſède, mais encore les titres de tous les livres qu'on a pu connoître & qui manquent, ceux-ci avec un aſtériſque à la marge, pour pouvoir connoître du premier coup d'œil ce qu'il faut acheter. C'eſt véritablement une grande collection, & digne du puiſſant prince qui la poſſède. Il y a au moins cinquante mille volumes imprimés & quinze mille manuſcrits en toutes ſortes de langues.

On travaille aſſidûment à ce catalogue, que l'on compte imprimer. J'en ai vu dix gros in-folio mis au net. Il eſt diſpoſé par ordre de matières tels que les bibles, leurs interprètes, l'hiſtoire, la philoſophie, &c. On compte en commencer l'impreſſion cette année, & n'en employer qu'une ſeule pour l'achever.

A cette bibliothèque du Roi, on me montra un vieux manuſcrit grec de Dioſcoride écrit en une eſpèce de lettres capitales minces & ferrées, avec les plantes peintes à la gouache. Le premier livre manquoit tout entier, par conſéquent les animaux, qui étoient juſtement ce que

---

(1) Il ſemble par cette expreſſion que Liſter avoit les deux catalogues, celui de 1666, & celui plus rare encore de 1672. Ils valent aujourd'hui ſoixante à quatre-vingts francs les deux. Ils ſont rares & curieux : c'eſt là ce qui faiſoit & fait encore leur prix. (B. J. P.)

j'aurois le plus fouhaité de voir, car il y a, à leur fujet, bien des chofes fur lefquelles on eft encore dans une grande incertitude, & j'aurois eu du plaifir à voir par les figures ce que le moyen âge, au moins, en avoit penfé.

On nous fit voir dans la même falle un manufcrit des Épîtres : c'eft une portion de celui que nous avons à Cambridge qui ne renferme que les Évangiles, & qui vient de Théodore de Bèze. Il eft écrit en majufcules carrées, à lignes très-courtes, & eft tout ufé en divers endroits. C'eft pour la beauté & l'ancienneté quelque chofe de fort inférieur au beau manufcrit alexandrin de Saint-James.

Nous vîmes encore un autre manufcrit de faint Matthieu, découvert depuis peu : c'eft un beau volume grand in-folio. On l'avoit dépecé par le dos, les feuillets en avoient été brouillés, puis reliés à neuf, & on s'en étoit fervi pour écrire deffus, il y a environ cent cinquante ans, un autre livre. La première écriture étoit devenue fi pâle que lorfqu'on écrivit par-deffus ce fecond ouvrage d'une petite écriture grecque moderne, on ne prit pas la peine de gratter la première. Un des gardes de la Bibliothèque s'en aperçut. Il remit les feuillets dans leur ordre; & avec un peu d'attention, on peut venir à bout de le lire. Le caractère en eft d'une auffi belle majufcule carrée que j'aie jamais vue. Il y a quelques interpolations flagrantes, par exemple à propos du malade & de la pifcine de Bethefda, au fujet defquelles je penfe que nous aurons les explications du favant & induftrieux collateur.

J'ai remarqué les livres chinois que le P. Beauvais a rapportés cette année en préfent au Roi. Ce font environ quarante-quatre fragmens de minces volumes, in-4° allongé, dans des couvertures volantes de fatin violet collé fur

du carton. C'eſt de l'hiſtoire naturelle, des dictionnaires pour l'explication des caractères chinois, &c. Le Roi avoit antérieurement une collection à peu près ſemblable, couverte en ſatin blanc, avec les titres ſur les ouvrages (1).

J'ai auſſi vu là la troiſième décade de Tite-Live écrite ſans ſéparation entre les mots, & en grandes & belles majuſcules, en un volume de vélin grand in-4°. M. Baluze penſe qu'il a onze cents ans de date. Cependant le manuſcrit des Hymnes de Prudence, que l'on nous a également montré, eſt écrit d'un bien meilleur caractère, & par conſéquent plus ancien au moins d'un ſiècle.

On m'a encore montré un fameux volume, ou rouleau, latin, ſur papyrus, de la trente-huitième année de Juſtinien, intitulé *Charta plenariæ ſecuritatis* : il a été gravé en *fac-ſimile* & expliqué lettre par lettre par M. Thévenot. Il eſt écrit dans le ſens de la longueur du papyrus, & non dans la largeur, ſur trois colonnes, dont celle du milieu eſt le triple des deux autres. Ce rouleau n'a pas plus d'un pied de hauteur.

On nous montra dans l'hôtel de la Bibliothèque la demeure de M. Huyghens (2). C'eſt un bel appartement, en bon air & donnant ſur le jardin; mais il ne laiſſa pas d'y contracter la mélancolie dont il mourut en Hollande. Les premiers ſymptômes apparens de cette maladie furent

(1) Lorſque le P. Foucquet, depuis évêque d'Éleuthéropolis, revint de Chine, il rapportoit avec lui quatre ou cinq mille volumes, dont le cardinal Dubois ſe fit donner le catalogue, dans l'intention de les acheter pour la Bibliothèque du Roi; mais il mourut peu après, & les livres partirent avec le prélat pour Rome, d'où ils ne ſont pas revenus. (E. de S.)

(2) Malgré la prétention contraire de l'abbé d'Hautefeuille, c'eſt Huyghens qui inventa le pendule (balancier), & le reſſort ſpiral des montres; Iſaac Thuret, horloger aux galeries du Louvre, fit ſous la direction de cet homme célèbre la première montre ainſi conſtruite (vers 1674).

de le voir jouer avec un moineau apprivoifé, & négliger fes recherches mathématiques. La vie & la fanté, tant du corps que de l'efprit, ne peuvent, il eft fûr, fe foutenir qu'au moyen de divertiffemens innocens qui donnent quelque relâche à la tenfion de l'efprit. En effet, je ne fache pas que le fommeil foit autre chofe que l'acte d'abandonner les rênes, de laiffer la nature agir feule & de la mettre en pleine poffeffion de notre corps. En voici une preuve convaincante : il n'eft perfonne qui puiffe fe tenir immobile dans fon lit trois minutes de fuite fans dormir, & fi le fommeil ne vient pas, nous continuons à nous retourner & à nous fatiguer au point que le lit nous devient une intolérable torture. Sommes-nous endormis, au contraire ? Nous pafferons des fept heures de fuite dans la même pofture, après quoi nous nous éveillerons frais & fans fatigue, avec la preuve que dans le fommeil le corps ne pèfe plus fur lui-même. Il eft certain que dans cet état, les nerfs & les mufcles n'éprouvent que peu ou point de tenfion, tandis que durant la veille ils font toujours tendus ou comprimés, d'où réfulte la fatigue. Si nous fommes affis ou debout, nous nous en apercevons moins, parce qu'il eft tout naturel de changer de place, & que nous pouvons le faire aifément dès que nous le voulons ; mais couchés, le malaife a bientôt fait de nous gagner, fi nous ne changeons de pofition.

Mais ce n'eft pas là tout ce qu'il y a de curieux dans la Bibliothèque du Roi : vous y verrez un nombre confidérable d'antiquités romaines & égyptiennes ; des lampes, des patères & d'autres vafes à l'ufage des facrifices ; un fiftre ou crécelle égyptienne avec trois cordes métalliques.

Parmi une grande variété d'idoles égyptiennes, il y en avoit une de deux à trois pieds de long, en pierre de

touche noire avec des hiéroglyphes gravés ſur la partie antérieure. Je notai particulièrement le grain de cette pierre; & à mon retour, ayant eu l'honneur de recevoir de M. Molyneux de Dublin la deſcription de ces immenſes piliers naturels que l'on voit en Irlande, & qui ſont de pierres de touche ou de baſalte, après en avoir vu des fragmens à Gresham-Collége, je fus aiſément de ſon avis; mais je m'étonne fort de voir affecter cette figure régulière à une pierre qui eſt des plus dures que l'on trouve en Europe, & telle que nos outils ne ſauroient la tailler.

Ceci eſt un exemple, & les obéliſques en ſont un autre, de la trempe & de la bonté des outils égyptiens, ſur leſquels, comme ſur le moyen de retrouver cette trempe de l'acier, j'ai publié il y a quelques années un diſcours dans les *Tranſactions Philoſophiques*.

J'aurois eu à cet égard plus de ſatisfaction ſi j'avois pu trouver ce que je cherchois avec empreſſement, c'eſt-à-dire les tombeaux égyptiens qui furent longtemps à Paris dans le jardin de M. de *Valentiné* (1); mais par malheur il les avoit envoyés à ſa maiſon de Tours peu de temps avant mon arrivée (2). On dit qu'un de ces tombeaux eſt de pierre de touche noire, qu'il vient de la haute Égypte & qu'il eſt rempli d'hiéroglyphes. Le P. Kircher en fait une mention ſpéciale.

Il y a dans cette collection un gros morceau de mine d'étain d'Angleterre, qui eſt fort curieux. Il y a d'un côté un grand nombre de grands & beaux criſtaux opa-

---

(1) Louis Bernin de Valentiné d'Uſſé avoit épouſé la ſeconde fille de Vauban. Voir ſur cette dame les *Mélanges de la Société des Bibliophiles*, Paris, 1867, t. II. (B. J. P.)

(2) Ces tombeaux ſont encore au château d'Uſſé (Indre-&-Loire), où j'ai pu les voir en juin 1868 (C. C. de R.)

ques d'étain, qui ont l'éclat de l'acier poli. Je n'ai pas pu compter aiſément les facettes de ces criſtaux, mais je ſuis ſûr, après avoir examiné avec ſoin tous les criſtaux que j'ai pu rencontrer, précieux ou non, de même que ceux des ſels foſſiles, que je n'ai jamais vu chez aucun la configuration de ceux dont je parle, & je ſuis perſuadé que c'eſt une forme particulière & propre à la mine d'étain. Je leur donne le nom de criſtaux, nonobſtant leur opacité, à cauſe de leur forme priſmatique & conſtamment la même.

Je ſuis allé voir au collége de Clermont (1) le P. Hardouin; il m'en montra la bibliothèque avec beaucoup de civilité. Elle conſiſte en deux longues galeries, bien garnies de livres, éclairées d'un ſeul côté par des fenêtres qui ne ſont pas trop grandes, avec des tables devant chacune d'elles, diſpoſées fort commodément pour y lire & y écrire. Il y a en outre quelques cabinets pour les manuſcrits & les livres défendus. Il m'y fit voir une ample collection de lettres de Janſénius. Dans un autre, un manuſcrit grec des Prophètes de la propre main d'Euſèbe. Il étoit en majuſcules, mais d'un caractère différent de ceux que j'avois déjà vus. Les lettres étoient droites, mais un peu plus grêles, & moins carrées.

Une Vulgate latine en majuſcules, fort ancienne.

Je lui fis connoître combien j'apprécíois ſon Pline *ad uſum Delphini;* & lui dis que les travaux de la nation françoiſe ſur cet auteur lui faiſoient honneur : en premier lieu, Daleſchamps; en ſecond, les *Exercitationes Plinianæ*

(1) Ce collége fut fondé le 2 juillet 1563 par Guillaume Duprat, évêque de Clermont. Acheté par les jéſuites, le 30 juin 1660, il prit alors le nom de collége Louis-le-Grand, qu'il porte encore. Son hiſtoire a été écrite par M. Edmond. 1 volume, Paris, 1845. (C. C. de R.)

de Saumaife, & enfin l'excellente édition qu'il nous en avoit donnée lui-même.

Les livres font bien rangés au-deffous d'infcriptions en lettres d'or, comme par exemple : les médecins in-folio, & vis-à-vis, autant que les fenêtres le permettent, feront les médecins in-4°. Dans la grande galerie règne tout autour une tribune (1) dans laquelle font placés les in-8° & les in-12. Au bout de la première galerie, eft un grand tableau de Nicolo (2) : c'eft le meurtre d'Agamemnon, & c'eft quelque chofe de fort louable qu'au milieu de la furie qui y règne & du maffacre de mainte figure demi-nue il n'y ait pas une feule attitude indécente.

Le P. Hardouin fembloit douter du texte de l'infcription de Palmyre tel qu'il eft donné par M. Spon ; il trouvoit le grec incorrect & n'étoit pas difpofé davantage à admettre le fyriaque. Je lui répondis que nous nous étions procuré à Rome le même texte qu'on nous avoit copié avec beaucoup de foin & d'exactitude, ce qui leva les objections qu'il fondoit fur la multiplicité des lettres. M. Vaillant & lui convinrent qu'ils n'avoient jamais vu aucune médaille d'Odénat. Il eut l'obligeance de répondre à mes queftions fur Palmyre, Zénobie & Vabalathus par le mémoire fuivant, qui comprend une note de toutes les monnoies qu'il en avoit vues ou poffédées.

---

(1) Sorte de balcon permettant d'arriver commodément aux rayons fupérieurs. (B. J. P.)

(2) Il s'agit ici de Niccolo dell' Abbate, né à Modène en 1512, mort en France en 1571 ; le bras droit du Primatice dans la décoration de Fontainebleau. Tirabofchi, d'après le *Dictionnaire d'architecture* de Virloys, cite ce même tableau de la *Mort d'Agamemnon*. En 1786, il étoit encore à la place indiquée par Lifter. On perd complétement fa trace depuis cette dernière époque. (C. C. de R.)

Nummi Zenobiæ.

CEΠTIMIA ZHNOBIA CEB. ℟. SPES. Seguin, p. 62.

Je n'en ai point vu d'Odénat, ſi ce n'eſt dans Occo : point de Palmyre.

De Vabalathus chez M. Foucault, intendant de Baſſe-Normandie.

A. K. Λ. ΔΟΜ. ΑΥΡΗΛΙΑΝΟC. CEB. Tête couronnée de laurier ; ſous le menton d'Aurélien, la lettre L ſans date.

℟. ΑΥΤ. ΕΡΜΙΑC ΟΥΑΒΑΛΑΘΟC ΑΘΗΝΟΥ. Tête radiée.

℟. ΑΥΓ. K. Λ. Δ. ΑΥΡΗΛΙΑΝΟC. CEB. Tête couronnée de lauriers. L. A.

AVΓ. ΕΡΜΙΑC. ΟΥΑΒΑΛΑΘΟC. ΑΘΗ. Tête à diadème. L. Δ.

ΑΥΓ. K. Λ. Δ. ΑΥΡΗΛΙΑΝΟC CEB. Tête couronnée de lauriers. L. B.

℟. AVΓ. ΕΡΜΙΑC ΟΥΑΒΑΛΑΘΟC. ΑΘΗΝΟΥ. Tête à diadème. L. E.

IMP. C. AURELIANVS AvG. Tête radiée.

℟. VABALATHVS VCRIMPR. D'autres ont mal lu VCRIMOR. Je l'explique ainſi : *Vice Cæſaris rector imperii Romani.*

IMP. C. VHABALATHVS AVG. Tête radiée.

℟. VICTORIA AVG. La Victoire tient une palme & une couronne.

La bibliothèque des Grands Jéſuites, auprès de la porte Saint-Antoine, eſt une grande & large galerie bien remplie de livres, & tout au haut de leur maiſon. Les livres, diſent-ils, ſe conſervent mieux dans cette ſituation qu'à des étages inférieurs, ſans compter l'avantage d'avoir une plus belle lumière.

Le P. Daniel en eſt le bibliothécaire; je le trouvai très-civil, & il me montra une lettre toute récente de M. Huet, le ſavant évêque d'Avranches, qui lui diſoit que, venant de recevoir le catalogue des livres imprimés durant la guerre en Hollande & en Angleterre, il y voyoit que la ſcience étoit reſtée ſtationnaire à peu près au même point en France & en Hollande; mais qu'en Angleterre elle avoit de la vie & de la vigueur & qu'il s'en réjouiſſoit. C'étoit bien auſſi là ce que penſoient de la France pluſieurs des François que j'avois vus. Les jéſuites eux-mêmes perdront bientôt leur conſidération, ſi le ſavoir ceſſe d'être honoré. L'éloquence ſe perdit à Rome avec la république; & il en ſera de même de toutes les branches du ſavoir, ſi vous lui retirez les récompenſes & l'émulation. Il me fit voir la collection de médailles du P. de La Chaiſe;

Une veſtale de bronze trouvée à Die en Forez;

Un poids romain de dix livres en cuivre rouge, ſur lequel étoit inſcrit *Deæ. ſec.* P. X.;

Une urne en pierre, carrée, ou petite tombe bien ſculptée, avec cette inſcription :

D. M.
SVLPICIO
NOTO. ADESTE
SVPERI.

J'ai viſité le chœur de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, avec l'autel au bas : j'avois déjà vu la même diſpoſition à Saint-Jean de Lyon; ces deux autels ſont des tables tout unies. J'étois accompagné par M. l'abbé de Villiers, homme fort ſavant, qui a un appartement dans l'abbaye. Il me conduiſit auſſi à la bibliothèque : ce ſont

deux grandes galeries bien remplies. Au bout de l'une d'elles il y a un grand cabinet pour les manufcrits. Ceux-ci occupent en outre une grande armoire dans la bibliothèque où les plus anciens font ferrés avec plus de foin encore. C'eft là que je vis le pfautier que l'on croit être celui de faint Germain, qui vivoit dans le fixième fiècle. Il eft certainement fort ancien ; c'eft un grand in-4 de beau vélin pourpre écrit en grandes majufcules avec des points. Les lettres femblent avoir été d'argent & les grandes initiales font en or.

Les religieux me montrèrent encore un pfautier en notes tyroniennes; ce manufcrit eft précédé d'un difcours fur l'ufage de cette fténographie; il eft écrit en rouge, & d'une belle main, fur du vélin.

J'y vis auffi des codiciles ou tablettes cirées dont ufoient les anciens. Ce font de minces planchettes de cèdre de quatorze pouces de haut fur cinq ou fix de large : il y en a fix ou huit tenues enfemble en forme de cahier par des bandes de parchemin. Les bords ont une légère faillie aplatie pour conferver la couche de cire noire dont elles font enduites. J'en ai vu d'autres enfuite à la Bibliothèque du Roi, & l'écriture qu'elles portent démontre que l'ufage s'en eft prolongé beaucoup plus tard que je n'aurois imaginé. Celles de l'abbaye étoient écrites en latin, dont je pouvois faifir quelques mots çà & là, car le fond étoit fort gâté, par exemple : *Pro duobus falconibus*, &c. Le ftyle ou plume d'acier avoit percé en plufieurs endroits, en forte qu'avec une loupe on pouvoit diftinguer le bois à nu. Je penfe que cet enduit n'eft pas autre que celui dont fe fervent les graveurs pour empêcher l'eau-forte de mordre fur leurs planches, qui eft un mélange de bitume & de cire.

C'eft encore là que je vis un manufcrit de trois ou

quatre feuillets ſur de vrai papier d'Égypte, dans lequel, avec une loupe, on voyoit comment les bandes de papyrus étoient appliquées en croix les unes ſur les autres. Les lettres qui avoient pu ſe conſerver, & il n'y en avoit guère, étoient de grandes & belles majuſcules carrées; c'eſt là, je penſe, le fragment d'écriture le plus ancien que poſſède cette collection.

Étant à l'abbaye, j'allai voir à ſa cellule le P. Mabillon, qui a ſi bien mérité de la république des lettres par ſes écrits & ſurtout par ſon excellent Traité de diplomatique. Il me parut homme du meilleur caractère & de la plus grande franchiſe, & il apprit avec plaiſir que notre catalogue de manuſcrits anglois marchoit vite ſous les preſſes d'Oxford. Il me parla avec reconnoiſſance des facilités qu'on lui avoit données pour viſiter la bibliothèque Cottonienne : ce fut avec beaucoup de peine qu'il apprit la mort du docteur Barnard, dont il m'entretint avec affection; mais il me parut faire une eſtime merveilleuſe du docteur Gale, doyen d'York.

Dans une autre converſation avec le P. Mabillon, car il étoit mon voiſin & j'allois ſouvent le voir, comme je lui parlois de ce que nous avions découvert de Palmyre, des écrits auxquels cela avoit donné lieu & de ceux qu'on ſe propoſoit encore d'imprimer à ce ſujet, il me parut regretter que tous ces traités, qui étoient de pure matière d'érudition, fuſſent tous en anglois. Il craignoit, me dit-il, qu'il n'en arrivât pour nous comme pour la France où, depuis qu'on en avoit tant cultivé la langue, on avoit commencé à négliger l'étude du grec & du latin.

Il me montra quelques deſſins au crayon rouge aſſez bien faits par des religieux de ſes confrères, l'un deſquels étoit préſent, d'anciens monumens qui ſe voient ſur la montagne de Framond, auprès de Salm, au mi-

lieu des Vofges, entre l'Alface & la Lorraine. Il y a là les ruines d'une ancienne ville. Ces deffins que me montrèrent les Pères pouvoient être au nombre de douze: cinq ou fix repréfentoient des Mercures. Il étoit figuré avec un coq à fes pieds; une chlamyde nouée fur l'épaule droite & retombant par derrière, les cheveux frifés autour du vifage & rattachés par un ruban dont les deux bouts paroiffoient au fommet de la tête comme deux cornes, & le caducée à la main. Ce caducée, dans ces divers deffins, étoit repréfenté différemment, la pointe en l'air, ou appuyée à fes pieds: tantôt entouré de ferpens, tantôt fans qu'il y en eût, ou bien le deffinateur les avoit négligés. Pour plufieurs, les queues des ferpens étoient écartées & d'autres fois tortillées enfemble. Le dieu avoit une ceinture qui lui defcendoit au bas du ventre, au milieu de laquelle étoient fufpendus deux anneaux entrelacés, qui tomboient entre fes jambes. Ce nombre de ftatues de Mercure, trouvées dans un pays gaulois, confirme ce que Céfar, dans fon fixième livre, dit de la religion de ces contrées: « *Deum maxime Mercurium colunt: cujus funt plurima fimulacra*, &c. » Sur quelques-uns de ces Mercures il y avoit des lettres romaines, mais fi fruftes que je n'en pus rien tirer.

La bibliothèque de Sainte-Geneviève eft une fort grande & belle galerie, tout au haut de la maifon, entièrement garnie de livres des deux côtés. Les armoires font fermées de grillages en fil de laiton, ce qui protége fuffifamment les livres, fans empêcher de les voir. Cette galerie eft ornée de buftes d'hommes de lettres des temps paffés.

Le mufée eft un petit cabinet qui y communique. On a récemment publié la defcription des curiofités qu'il contient. En hiftoire naturelle, je n'y ai vu que peu de

chofes remarquables. Il y a là une demi-douzaine d'anneaux d'une grande corne d'Ammon, que l'on montre comme une grande rareté. Mais il y a bon nombre d'anciennes idoles, de vaiffeaux employés dans les facrifices, de lacrymatoires, de patères, de ftrigiles : des poids & des mefures antiques; des monnoies & en particulier l'as avec fes divifions, tant les premières que les plus récentes.

Nous y vîmes un ancien as, d'une efpèce de cuivre rouge avec quelques lettres étrufques, qui reffemblent aux vieux caractères grecs. Elles font difpofées en rond autour de cette monnoie, & en fuivent le contour.

As quafi æs : & ceci me femble jufte; car avant que les Grecs n'euffent inventé les doubles lettres, les Romains connoiffoient leur alphabet. C'eft ainfi que Vitruve (*De Archit.*, l. VII, c. 11. Ed. Barbari) nous dit qu'*ærugo* fe difoit en étrufque *eruca*, d'où vient fans doute le nom de la chenille commune à caufe de fa couleur bleuâtre. Ceci prouve également qu'on ufoit dans l'écriture tofcane du vieux caractère grec.

Mais rien ne me fit plus de plaifir que d'avoir vu les reftes du cabinet de ce noble Peirefc, incomparablement, dans la mefure de fes forces, le plus grand & le meilleur des Mécènes que les favans aient eu dans ce fiècle.

Parmi les plus vieilles monnoies romaines, il y avoit un fextans avec le caducée de Mercure d'un côté & de l'autre une efcalope, probablement parce que les Romains avoient dans le principe ufé de ce coquillage en guife de monnoie comme certaines peuplades des Indes & de l'Afrique le font encore de nos jours, jufqu'à ce que Mercure, dont ce bâton eft l'emblème, leur eût enfeigné l'ufage de la monnoie de métal.

Nous vîmes auffi dans ce cabinet des mefures de li-

quides, telles que l'ancien *Congius;* il y en a un antique, & de plus une copie exacte de celui du Capitole; un *Sextarius* & un *Quartarius*. Maintenant, comme le conge tenoit cent vingt onces, le ſetier vingt onces, l'hémine dix onces, le quartier cinq onces, je ne doute pas que le *Cyathus*, en raiſon des diviſions ci-deſſus, ne tînt deux onces & demie : c'eſt la meſure que l'on rencontre ſi fréquemment dans les anciens auteurs de médecine & leurs preſcriptions.

Sur cet as étruſque dont je viens de parler, la double tête de Janus eſt coiffée ou couverte d'un ſeul bonnet. J'ai vu dans le jardin de la Bibliothèque du Roi, à Paris, une ſtatue antique de Mercure qui a ſur la tête une longue coiffure pliée ou miſe en double, comme s'il y avoit quelque affinité entre ces deux inventeurs du commerce, des arts & des ſciences.

Nous remarquâmes encore dans ce cabinet les matrices d'acier des frères de Padoue, avec quoi ils frappoient & contrefaiſoient ſi bien les meilleures médailles antiques, qu'il n'y avoit d'autre moyen de les diſtinguer que de les préſenter à ces moules; ceci leur donne beaucoup de prix, car il y en a cent & plus, & on les eſtime 10,000 écus. Pour aider d'autant mieux à leur ſupercherie, c'étoit de vieilles médailles qu'ils employoient: de la ſorte leurs contrefaçons étoient de l'ancien métal, avoient la teinte verte & les mêmes bords irréguliers.

Je vis là un petit tableau d'environ ſix pouces, en moſaïque, dont les pièces de rapport ne faiſoient pas plus d'effet à l'œil que les touches les plus délicates d'une bonne gravure, tandis qu'avec une loupe je diſtinguois les petits carrés de pierres de toutes couleurs comme dans les autres moſaïques. Cette ſorte de peinture eſt d'un effet admirable, ſans parler de ſa durée.

Il y avoit là une jambe de momie bien conſervée ; il n'y avoit à découvert que les doigts des pieds, qui étoient noirs & brillans comme de la poix. Les bandelettes qui la recouvroient étoient diſpoſées en cercles obliques avec quelques vides, mais fort étroits. Je dis au Père qui nous accompagnoit que c'étoit encore là de la chair, & qu'en conſéquence ceux qui en carême prenoient de la thériaque de Veniſe en rompoient l'abſtinence à cauſe de la momie qui y entroit. Il me répondit qu'il ne croyoit pas que la momie fût de la chair. Je repris qu'il lui ſeroit bien aiſé de s'en convaincre; il n'avoit qu'à mettre aſſez longtemps cette jambe dans une cave humide, & elle finiroit, malgré ſes trois mille ans au moins de date, par puer comme toute autre charogne. A Londres, l'épreuve en avoit été faite.

Une choſe qui me parut fort curieuſe, fut un ancien inſtrument à écrire en fil d'argent gros & épais, roulé en forme de tire-bouchon, & les deux bouts dirigés du même côté & à quelque diſtance. On pouvoit mettre l'index entre les deux pointes, & le corps de l'inſtrument rempliſſoit la main. L'un des bouts étoit en forme d'aiguille ; c'étoit pour écrire ſur des tablettes cirées. L'autre bout préſentoit une eſpèce de bec de coq, dont la pointe étoit fendue en deux, tout juſte comme nos plumes d'acier : & c'eſt de là, ſans doute, que les modernes ont pris les leurs. Nous les faiſons aujourd'hui d'argent, d'or ou de vermeil ; mais tout cela manque de reſſort & ne vaut ni l'acier (1), ni la plume d'oie : celle-ci, à la vérité, eſt bientôt uſée ; l'acier eſt indubitablement ce qu'il y a de mieux, & ſi vous uſez d'encre de la Chine, la meilleure de toutes les encres, jamais elle ne rouille la

(1) On voit que Liſter avoit deviné le ſuccès de la plume d'acier.

plume, mais au contraire la conſerve ſous une eſpèce de vernis, qui ſe ſèche deſſus & y adhère, quand même vous l'eſſuyeriez ſans aucun ſoin.

J'ai viſité la bibliothèque de feu M. Colbert, ce grand patron des lettres. La galerie où ſont les livres imprimés eſt au rez-de-chauſſée, avec des fenêtres d'un ſeul côté donnant ſur un beau jardin. C'eſt la plus jolie bibliothèque de Paris; elle eſt grande & ſupérieurement meublée. Au bout ſe trouve une belle ſalle, où ſont des papiers d'État; particulièrement ceux du temps du cardinal Mazarin & ceux de ſon propre miniſtère : ils forment pluſieurs centaines de volumes in-folio richement reliés en maroquin rouge, & dorés.

Les manuſcrits ſont au premier, où ils occupent trois pièces. C'eſt la plus belle collection de ce genre qu'il y ait à Paris : ils forment 6610 volumes. M. Baluze m'en montra le catalogue que, me dit-il, on ſe propoſoit d'imprimer bientôt. Il me fit voir auſſi maint livre rare : la Bible de Charles le Chauve, un énorme in-folio en vélin, & ſes Heures, écrites l'une & l'autre en lettres d'or (1); la Meſſe de B. Rhenanus, dont tous les exemplaires, ſauf quatre, ont été brûlés; l'original de l'accord des Égliſes latine & grecque conclu à Florence; le traité de la Régale paſſé à Lyon, & bien d'autres que j'ai oubliés.

Je n'ai pas vu un ſeul manuſcrit grec ou latin ſans qu'il y eût les marques des Goths, c'eſt-à-dire les lettres défigurées, ce qui prouve qu'il n'y en avoit point de bien ancien.

Il nous fit voir le livre de Servet pour lequel il fut

(1) Ces deux magnifiques manuſcrits ſont dépoſés aujourd'hui au Muſée des Souverains (nos 24 & 25 du Catalogue de M. Barbet de Jouy). On connoît le nom du calligraphe qui a écrit les *Heures :* il ſe nommoit Lithuard. (C. C. de R.)

brûlé à Genève. Il avoit coûté à M. Colbert vingt-cinq écus à un encan en Angleterre. En voici le titre : *De Trinitatis erroribus, libri 7. Per Michaelem Serveto alias Reves ab Aragonia Hispanum*, 1531.—J'avois oublié le paſſage précis où eſt mentionnée la circulation du ſang dans les poumons, mais M. Baluze me dit fort civilement que je pourrois le faire copier quand je voudrois.

Nous lui dîmes que c'étoit lui autant que la bibliothèque que nous étions venus voir. Le haſard avoit voulu, nous répondit-il, qu'il eût plus de réputation que de mérite. C'étoit un petit homme vieux, mais de bonne humeur & l'eſprit fort vif. Il ſe plaignoit beaucoup du refus que lui avoient fait les employés de l'Empereur de lui communiquer les manuſcrits de Vienne pour ſa publication des Capitulaires : Les lettres, diſoit-il, ne doivent jamais être en guerre : pour lui, il avoit le plus volontiers du monde laiſſé dans le même temps collationner au moins vingt-quatre manuſcrits pour le Nouveau Teſtament du docteur Mill.

La bibliothèque de la Sorbonne eſt une grande & longue galerie, raiſonnablement fournie de livres : il n'y en a pas de catalogue imprimé.

Parmi les manuſcrits, on montre une traduction françoiſe de Tite-Live, ſur vélin : c'eſt un très-grand in-folio relié en deux tomes : le premier eſt d'un bout à l'autre rempli de miniatures très-bien exécutées. Ce livre eſt dédié au roi Jean, par P. Berchorius (1). Le frontiſpice, qui eſt fort curieux, repréſente le traducteur offrant ſon ouvrage à ce prince.

Au milieu des enluminures & des autres ornemens de

---

(1) Ce nom eſt celui latiniſé de Pierre de Breſſuire. Plus tard on a franciſé ce nom latin & on en a fait Bercheure. (B. J. P.)

la marge, je remarquai un canon de bronze que l'on tire : il eſt bien fait & a deux grandes anſes de chaque côté de la lumière; ce qui prouve que dès ce temps-là ces armes étoient en uſage. Ce manuſcrit confirme auſſi la perte de Tite-Live, & prouve que le moyen âge n'en poſſédoit pas plus que nous. Il a été donné à cette bibliothèque par le cardinal de Richelieu, qui a, en quelque ſorte, rebâti tout le collége & l'a embelli tel qu'il eſt. Sa tombe, de marbre blanc, eſt au milieu du chœur, devant le grand autel, & c'eſt, pour la perfection de l'œuvre & ſa ſimplicité, la plus belle choſe de ce genre que j'aie jamais vue (1).

J'ai vu la bibliothèque de Saint-Victor. Cette très-ancienne abbaye eſt la mieux ſituée de tout Paris, avec de très-grands jardins & des allées d'arbres, bien tenues. La bibliothèque eſt une grande & belle galerie : trois fois par ſemaine elle eſt ouverte au public, qui y trouve, ſur une longue table à double pupitre, tout ce qu'il faut pour écrire commodément pour quarante ou cinquante perſonnes. Le catalogue n'en étoit pas terminé, & on ne comptoit pas l'imprimer : c'eſt cependant ce que l'on devroit faire dans tous ces établiſſemens pour empêcher les livres de ſe perdre, pour la plus grande commodité des étrangers, & pour y faire mention des bienfaiteurs.

Au bout de cette galerie, ſont ſerrés les manuſcrits : on dit qu'il y en a trois mille, &, ſans être fort anciens, ils ont bien ſervi à donner des éditions correctes de pluſieurs auteurs. C'eſt l'un des lieux les plus agréables que

(1) Ce tombeau, exécuté par François Girardon & terminé en 1694, ſe voit encore dans l'égliſe de la Sorbonne. C'eſt un des monumens qui ſont le plus d'honneur à la ſtatuaire françoiſe du dix-ſeptième ſiècle. (C. C. de R.)

l'on puiſſe voir par la beauté de la vue, le calme & l'abſence du bruit au milieu d'une ſi grande ville.

Dans une cour extérieure de cette abbaye, habite M. Morin, un autre ſavant médecin de ce nom. Dans ſon joli appartement, il a une excellente & volumineuſe collection de livres de phyſique & d'hiſtoire naturelle. Il me reçut à bras ouverts, & me demanda tout d'abord ſi, des œuvres de Sir Francis Willoughby, il y avoit autre choſe d'imprimé que ſes poiſſons & ſes oiſeaux, qu'il poſſédoit tous deux. Dans une autre pièce, il avoit un riche cabinet de toute ſorte d'objets d'hiſtoire naturelle & d'anatomie comparée : une collection de coquilles, une autre de graines, dont il y en avoit de la Chine, divers ſquelettes, &c.

J'ai viſité les Céleſtins. La bibliothèque, d'un aſpect agréable, eſt dans une galerie haute & abondamment fournie de livres. C'eſt un beau couvent avec un ſuperbe dortoir donnant ſur des cloîtres. Il a d'immenſes jardins, des allées d'arbres, des boſquets, des potagers bien cultivés & une vigne de raiſins blancs bien tenue, la ſeule choſe de ce genre que l'on voie à l'intérieur de Paris.

J'y ai vu le cabinet ou la cellule du P. Hochereau, qui a une collection très-choiſie de tableaux originaux de pluſieurs des meilleurs maîtres. Je remarquai ſurtout trois excellens Rembrandt : Saint Pierre au chant du coq, une Nativité de Notre-Seigneur & le Maſſacre des Innocens. Son coloris eſt au-deſſus de toute imitation, ſon invention grande & naturelle, & ſon deſſin des plus corrects (1).

(1) Il eſt bien difficile, à cauſe des changemens de titre, de retrouver les tableaux de Rembrandt indiqués par Liſter. En ſuivant l'excel-

Je ſuis allé viſiter le P. Malebranche, l'un des Pères de l'Oratoire. Ces meſſieurs vivent fort convenablement en communauté, mais ſans être aſtreints à une règle particulière. Il y étoit très-joliment logé dans un appartement fort bien meublé. C'eſt un homme fort grand, fort maigre & d'une converſation agréable & ſpirituelle.

Après une converſation d'une heure, le P. Malebranche me mena à la bibliothèque publique de la maiſon. C'eſt une galerie bien éclairée & remplie de livres, avec un cabinet ſéparé au bout pour les manuſcrits, dont il y en a bon nombre de grecs & d'hébreux.

Le bibliothécaire nous montra le Pentateuque dont Morin s'étoit ſervi. Il m'a paru beaucoup plus moderne que celui que nous avons dans la bibliothèque de Sir John Cotton, parce que le caractère en eſt beaucoup plus petit & plus tourmenté : c'étoit là tout ce dont je pouvois juger.

On étoit fort occupé à introduire un nouvel arrangement dans cette bibliothèque & à en faire un bon catalogue, ſelon la méthode adoptée pour celle du feu archevêque de Rheims : & ce qui me plut beaucoup, c'eſt qu'on avoit expoſé ſur une grande table & mis en vente pluſieurs centaines de volumes de doubles. Le produit devoit en être employé à ſe procurer leurs déſidérata.

Les auteurs proteſtans étoient, à ce que je vis, en-

---

lente monographie de Rembrandt publiée par M. Voſmaer (La Haye, 1867), on trouve *le Repentir de ſaint Pierre*, peint en 1634, & gravé la même année par Van Vliet.

Quant à la *Nativité*, Rembrandt a fait deux *Adoration des Bergers* & trois *Adoration des Mages*. Lequel de ces tableaux étoit chez le P. Hochereau ?

Enfin, M. Voſmaer n'indique aucun *Maſſacre des Innocens* comme peint par Rembrandt. (C. C. de R.)

fermés dans des armoires grillées, que l'on n'ouvroit point ſans permiſſion.

La liberté dont on jouit dans cet ordre & ſon caractère me rappelèrent ce que j'ai ouï conter d'un riche & ſavant homme de loi, M. Pinet. Il entra en religion, comme on dit, chez ces Pères ; mais au préalable, il perſuada à ſon cuiſinier d'en faire autant, car ſon goût pour la retraite & la pénitence n'alloit pas, quel qu'il fût, juſqu'à le faire renoncer aux bonnes ſoupes & aux bons plats que ce digne homme lui faiſoit. Ce fut une politeſſe ſemblable que l'élégant & docte M. Lepeletier, ſucceſſeur de M. Colbert au contrôle général des finances, fit à ſes hôtes à ſa maiſon de campagne de Choiſy (1), après avoir volontairement quitté la cour & ſes emplois : Quoiqu'il eût, leur dit-il, congédié toute ſa maiſon, il avoit voulu leur garder ſon cuiſinier, pour qu'ils puſſent au moins compter chez lui ſur un petit dîner digne de philoſophes comme eux.

C'eſt admirable de voir comme les autres ordres religieux prennent plaiſir à ſe tourmenter pour l'amour de Dieu, à ce qu'ils diſent. La faim & une méchante nourriture ne ſe bornent pas à détruire la ſanté d'un homme, mais, en dépit de toute ſa dévotion, elles le mettent de mauvaiſe humeur ; il ſe tourmentera & enviera le reſte de l'humanité, bien heureux ſi dans ſon cœur il n'en vient pas à maudire ſon créateur : ce n'eſt pas à tout le monde qu'il appartient de jouer le rôle de Job. Dès ſon origine & dans ſes progrès, ce fut celui de la philoſophie naturelle & de la phyſique d'inventer une nourriture meilleure & plus ſalubre que celle que ſe procurent les bêtes, de ſubſtituer le pain & la viande aux herbes &

(1) C'étoit à Villeneuve-le-Roi, près Choiſy. (B. J. P.)

aux grains de bled, & le vin à l'eau claire. Voilà, avec mille autres chofes, les bénédictions que nous devons à la phyfique & aux médecins qui la pratiquent, au bon gouvernement defquels nous les remettons tant en fanté qu'en maladie. Et maintenant qu'une troupe de gens mélancoliques & fantafques rejettent ces confolations & détruifent leur fanté, le tout en vertu de prétendus principes de religion & de dévotion, cela me femble, je le confeffe, une grande ingratitude envers Dieu, l'auteur de ces bienfaits.

Certes, j'avois de tout mon cœur compaffion du pauvre P. Plumier, un brave & habile homme, à qui à fon retour des Indes il ne reftoit que la peau & les os, fans pouvoir, grâce à fa règle, rien manger de fain & de convenable à fon état; pas autre chofe que de vilains petits poiffons bourbeux & de mauvaifes herbes. Il avoit pourtant pris, me dit-il, & fans réfultat, cinq fois de l'ipécacuanha. Il eft bien vrai que jamais je ne l'ai entendu fe plaindre; mais que ne peuvent d'aveugles préjugés contre la raifon générale!

Je fais que plufieurs de ces religieux ont été, par leurs études, utiles à l'humanité; mais ils l'euffent été bien davantage, s'ils ne s'étoient pas éloignés de leur prochain & qu'ils euffent enfeigné le monde par leur converfation & leur exemple. La fageffe, la juftice, l'innocence, la tempérance, vertus auxquelles ils prétendent fpécialement, ne font pas pour être cachées à l'écart, mais bien pour être produites au dehors pour l'inftruction & l'ornement du fiècle où nous vivons. Abandonner le monde & tous les bienfaits de la vie & de la fanté, ce fera toujours, qu'ils en difent ce qu'ils voudront, le réfultat de l'humeur noire à fon comble & non pas de la religion.

Il y a encore quelques autres bibliothèques publiques que j'ai vues, telles que celles des Grands-Auguſtins, du collége Mazarin, du collége de Navarre, & un beaucoup plus grand nombre que je n'ai pas viſitées faute d'occaſion; mais je ne me rappelle pas qu'il y ait rien de particulier à en dire.

On a ici une telle paſſion pour ſe faire des bibliothèques, que les livres ſont aujourd'hui aux prix les plus déraiſonnables. J'ai payé un Nizolius trente-ſix livres à Aniſſon; vingt livres les deux petits in-4° des Mémoires de l'Académie des ſciences, c'eſt-à-dire quelque choſe comme deux années des *Tranſactions philoſophiques;* car c'eſt à leur imitation que l'Académie avoit publié ces extraits de ſes regiſtres; mais elle s'interrompit au bout de deux ans.

En eſtampes, j'avois envie d'avoir l'œuvre complète de Mellan, ce maître incomparable; mais on m'en demandoit deux cens livres, & encore manquoit-il douze pièces, qui valoient autant que le reſte. Pour quelques-unes de ſes gravures in-8° exécutées à Rome, on vouloit une piſtole de chacune, & un louis de ſon Juſtinien, qui, à la vérité, eſt ſon chef-d'œuvre (1).

Je ſuis allé rue Saint-Jacques à une vente de livres, où il y avoit quarante ou cinquante perſonnes, abbés ou moines pour la plupart. On traînoit & on lanternoit la vente autant que chez nous, & c'étoit fort cher. L'*Hiſpania illuſtrata*, d'André Schott, édition de Francfort, de vingt livres, ſa miſe à prix, monta petit à petit à trente-ſix, prix auquel elle fut adjugée. Le livre qu'on mit ſur

---

(1) Claude Mellan, né à Abbeville le 13 mai 1598, mort à Paris le 9 ſeptembre 1688. Mariette lui a conſacré une notice biographique très-étendue. M. de Montaiglon, qui l'a publiée, l'a fait ſuivre du catalogue de ſon œuvre. (C. C. de R.)

la table immédiatement après, fut un catalogue de livres françois par Lacroix du Maine, un petit in-folio couvert de vieux parchemin, huit livres! Quand je vis cela, je les laiſſai s'arranger entre eux comme il leur plut.

Après en avoir dit ſi long ſur les bibliothèques publiques, je ne puis m'empêcher de féliciter les Pariſiens du bonheur qu'ils ont de les poſſéder ſi bien à l'abri du feu. C'eſt un des grands mérites de Paris d'être bâti & meublé de façon à n'avoir pas eu à ſouffrir de ce fléau depuis des ſiècles : & en effet, je ne vois pas comment la malignité elle-même parviendroit à les détruire, car ici les maiſons ſont conſtruites en pierre, murs, planchers, eſcaliers, & tout, à quelques chambres près; point de boiſeries; des tapiſſeries de laine ou de ſoie qui ne prendront point feu ſans vous en avertir incontinent par une atroce puanteur, & ne brûleront, d'ailleurs, qu'à grand renfort de combuſtible. Il eſt heureux pour nous, à Londres, d'avoir ſi peu de bibliothèques publiques, & encore fort exiguës & ſans importance, & que la maſſe des livres ſoit répartie entre des milliers de mains (il n'y a pas de pays en Europe qui pour les bibliothèques particulières puiſſe ſe comparer au nôtre), car s'ils étoient raſſemblés en quantités telles qu'on en voit à Paris, ce ſeroit tous les jours que les lettres ſeroient expoſées aux plus triſtes calamités. Chez nous, ce me ſemble, tout homme qui ſe met au lit & s'y endort eſt tel que le Romain dépoſé après ſa mort ſur le bûcher funèbre, n'attendant plus que les préliminaires de l'apothéoſe; car tout eſt combuſtible autour de lui, & la peinture des boiſeries tiendroit fort bien lieu de l'encens deſtiné à hâter le moment qui le verroit réduit en cendres.

Dans le chapitre ſuivant, je parlerai de ce qui m'aura

paru neuf ou ſingulier dans les arts & des améliorations qu'ils pourroient fournir à ceux de notre pays.

Je ſuis dans l'admiration de la poterie de Saint-Cloud (1), car je confeſſe que je n'ai pas pu faire de différence entre ce qui s'y fabrique & la plus belle porcelaine de Chine. On m'accordera facilement, je le ſais, que la peinture eſt peut-être mieux deſſinée, comme elle l'étoit en effet, parce que les artiſtes européens s'y entendent mieux que les Chinois, mais le vernis égaloit celui de la Chine pour la blancheur & pour l'abſence de toute bourſouflure. Quant à la ſubſtance intérieure & à la matière de cette porcelaine, elle étoit à mes yeux toute ſemblable : dure & ſolide comme du marbre, la même tranſparence qu'à la Chine, & abſolument le même grain s'arrêtant juſte en dehors des limites de la vitrification.

Ce que j'ai vu dans le moule, avant d'être ſéché, peint & verni, étoit blanc comme de la craie & s'attachoit à la langue comme de la terre de pipe avant ſa cuiſſon. Sous les dents, la pâte me ſembloit analogue; on n'y ſentoit point de gravelles; en ſorte que je ne doute pas que cette terre n'en ſoit la baſe.

Pour ſa préparation, l'ouvrier convint avec moi qu'on la pétriſſoit & la battoit dans l'eau à trois ou quatre repriſes avant de la mettre ſur la roue. Mais je ſuppoſe qu'au préalable, on l'avoit délayée dans l'eau pour en précipiter les parties les plus groſſières : méthode qui conviendroit auſſi pour des ouvrages moins délicats.

Elle doit paſſer deux, trois & quatre fois au feu pour

---

(1) Conſulter, pour tout ce qui regarde la fabrique de porcelaine de Saint-Cloud, l'*Hiſtoire des poteries, faïences & porcelaines*, par J. Marryat, traduction de MM. le comte d'Armaillé & Salvetat, tome II, p. 212. (C. C. de R.)

être cuite au point où nous l'avons vue dans les pièces les plus achevées : il y en a même qui y ont paſſé onze fois.

Je ne m'attendois pas à trouver une pareille perfection, & je penſois que cela égaleroit tout au plus la terre de Gomroon (1), où le réſultat qu'on obtient n'eſt guère, à vrai dire, qu'une vitrification complète. Mais j'ai vu qu'il en étoit tout autrement. C'eſt un ſuccès ſurprenant; & ce n'eſt pas la moindre part du bonheur de notre ſiècle d'égaler, ſinon de ſurpaſſer, la Chine dans le plus précieux de ſes arts.

Quant à la terre rouge de Chine, on l'a fabriquée, & on la fabrique encore en Angleterre, beaucoup mieux qu'en Chine, grâce à nos matériaux, qui ſont auſſi bons, c'eſt-à-dire à l'hématite douce & à nos artiſtes, qui valent beaucoup mieux. Mais pour cela nous avons de grandes obligations à deux frères hollandois, qui, m'a-t-on dit, ont travaillé en Staffordshire, & étoient il n'y a pas longtemps à Hammerſmith.

Cette porcelaine de Saint-Cloud ſe vend des prix exceſſifs : une taſſe ordinaire à chocolat coûte pluſieurs écus, & on a vendu des ſervices de thé juſqu'à quatre cens livres. On eſt arrivé à cuire l'or & à en former des deſſins quadrillés très-nets.

Il n'eſt point de modèle de la Chine qu'on n'ait exécuté avec ſuccès, & les ouvriers en ont imaginé beaucoup d'autres d'un bon effet, & qui m'ont paru fort jolis (2).

(1) La porcelaine s'appeloit autrefois, en Angleterre, *terre de Gomroon*. Le commerce de la Compagnie des Indes ne ſe faiſoit pas directement avec l'Inde & la Chine, mais dans un établiſſement formé au port de Gombron, en face d'Ormuz, dans le golfe de Perſe. (*Houſehold words*, IV, 36.)

(2) J. Marryat, dans ſon *Hiſtory of Potery* (ouvrage traduit par

M. Morin me dit dans la converſation que l'on faisoit un ſecret du ſable qu'on employoit; mais il ne peut ſervir que dans l'application des couleurs. Il me dit auſſi qu'on uſoit de ſel de ſoude dans la compoſition, & qu'on mêloit à l'argile blanche quelque choſe de ſemblable à la fritte (1) pour le verre : mais je n'en crois rien, car je ne l'ai pas ſenti dans la terre avant la cuiſſon.

Cet habile chimiſte me dit que ſes expériences lui avoient pris vingt-cinq ans, & qu'il n'y en avoit pas plus de trois qu'il avoit complétement réuſſi.

La manufacture de glaces à la porte Saint-Antoine mérite bien d'être vue; mais je regrettai que pour économiſer ſur le prix du bois on eût tranſporté la fonderie à Cherbourg, en Normandie. C'eſt un grand progrès que l'on a fait faire à l'art du verrier. J'y ai vu, tout achevée & étamée, une glace de quatre-vingt-huit pouces ſur quarante-huit & d'un quart de pouce ſeulement d'épaiſſeur. Je ne penſe pas que l'on puiſſe en ſoufflant obtenir de pareilles dimenſions ; & je ſuppoſe qu'on la coule ſur du ſable comme on fait pour le plomb; quoique à vrai dire la ténacité de la pâte du verre ſoit une grave objection à ce ſyſtème.

C'eſt à cette manufacture de la porte Saint-Antoine

MM. d'Armaillé & Salvetat. Paris, 1866), dit qu'en 1695 on fabriquoit de la porcelaine tendre à Saint-Cloud. A l'appui de ſon aſſertion, il cite ce même paſſage du voyage de Martin Liſter. Selon M. Salvetat, les dates des commencemens de la fabrique de Saint-Cloud ſont encore trés-obſcures. Ce paſſage ſi curieux de Liſter, renfermant à peu près tout ce qu'on ſait ſur la fabrique de Saint-Cloud à cette époque, n'a été donné qu'imparfaitement & peu exactement dans l'hiſtoire de la porcelaine de M. Jacquemart. (C. C. de R.)

(1) Le Dictionnaire de l'Académie (édit. de 1835) définit ainſi le mot *fritte :* « Mélanges de ſubſtances ſalines auxquelles on fait éprouver « un commencement de fuſion pour en former le verre. » (C. C. de R.)

qu'on les polit (1). On y emploie journellement ſix cens hommes, & on eſpère bientôt avoir de l'ouvrage pour mille. A l'étage inférieur, on paſſe les glaces brutes au grès pulvériſé : c'eſt le même dont eſt fait le pavé de Paris, mais pulvériſé & tamiſé très-fin. Dans les étages ſupérieurs, où on donne le poli & la dernière main, les ouvriers ſont diſpoſés ſur trois rangs, deux hommes pour chaque glace qu'ils paſſent à la ſanguine détrempée dans de l'eau. On les met enſuite dans de la potée blanche ſur des tables de pierre : le bruit du poliſſage dans cette dernière opération eſt tout ce qu'il y a de plus inſupportable, mais l'habitude qu'en ont les ouvriers eſt telle qu'il ne les empêche pas de converſer entre eux comme ſi de rien n'étoit. Ceci, au reſte, ſe fait en bas & loin des autres travailleurs.

Il eſt intéreſſant de voir le réſultat du travail ſucceſſif de tant de monde après un même objet. On y a gagné d'avoir les glaces à ſi bas prix, qu'il n'eſt pas juſqu'à toutes les voitures de remiſe & à la plupart des fiacres qui par devant ne ſoient fermés d'une grande glace.

La bijouterie de Paris fait un grand commerce de perles fauſſes. On en fabrique de pluſieurs façons; mais les meilleures ſe font avec l'écaille de l'ablette. On en pêche beaucoup dans la Seine, à Paris, que l'on vend pour cela aux fabricans de perles.

M. Favy, *à la Perle d'Angleterre*, me diſoit que rien que pour ce qu'on lui en pêchoit à Villeneuve-Saint-Georges, à quatre lieues de Paris, dans la petite rivière

---

(1) Piganiol de la Force, dans ſa *Deſcription de Paris* (édit. de 1765), indique encore la manufacture des glaces comme étant au même endroit : « Au coin de la rue de Reuilli. » De ſon temps, la fonte ſe faiſoit toujours à Tourlaville, près de Cherbourg ; le poliſſage ſeul s'exécutoit a Paris. (C. C. de R.)

d'Yères, il lui en coûtoit cent dix piſtoles par an : quelquefois, en hiver, il en recevoit juſqu'à trente paniers. C'eſt l'écaille ſeulement qu'on emploie. Ces perles ſont jolies & ſolides; il les vend une piſtole le filet, & on les a dans le temps vendues beaucoup plus cher. Elles ſont fort propres & durables.

Un orfévre, qui fait un grand commerce de perles, m'a dit que pour celles-ci on peloit l'écaille de l'ablette, qu'on en faiſoit une pâte avec de la colle de poiſſon, que l'on couloit enſuite dans des globules de verre creux, à qui elle donnoit ainſi, à la façon de l'étamage des glaces, la teinte que l'on ſouhaitoit.

Je lui demandai s'il avoit des perles de moules d'eau douce, & il m'en montra une de vingt-trois grains, roſe pâle ou couleur de chair & parfaitement ronde. Il l'eſtimoit quatre cens livres; car, me dit-il, elle appareilleroit la perle marine d'Orient bien mieux que celles d'une teinte bleuâtre. Il ajouta qu'il avoit vu de ces perles de moules d'eau douce de ſoixante & tant de grains; quelques-unes ſont en forme de poire. L'on en pêche ſouvent dans les rivières de Lorraine & à Sedan.

La manufacture des Gobelins, autrefois ſi fameuſe, eſt tombée dans une décadence miſérable; peut-être parce que le Roi, ayant meublé tous ſes palais, n'a plus à s'y intéreſſer.

On y travailloit à ces tables de marbre que l'on incruſte de pierres de toutes ſortes de couleurs. J'y vis auſſi les ateliers du ſculpteur Tuby (1), où je remarquai une admirable copie en marbre blanc du Laocoon. Là eſt

(1) Jean-Baptiſte Tuby, né à Rome en 1630, membre de l'Académie le 24 février 1688, mort en 1700. Le palais & les jardins de Verſailles ſont encore peuplés de ſes ſtatues. Tuby avoit fait les bas-reliefs de la porte Saint-Bernard. (C. C. de R.)

auſſi l'atelier de Coyſevox (1) : entre autres belles choſes, il y avoit un fort grand & magnifique groupe de Caſtor & Pollux, exécuté en marbre blanc d'après l'antique.

Chez Hubins, le fabricant d'yeux de verre, j'en vis de pleins tiroirs de toutes couleurs, de façon à appareiller n'importe quels yeux : & il faut qu'il en ſoit ainſi, car la moindre différence ſeroit intolérable. Il avoit autrefois travaillé lui-même en perles fauſſes, & il m'a aſſuré que la pâte dont on les étame à l'intérieur ſe faiſoit uniquement d'écaille d'ablettes, ſans autre mélange. Cette écaille, me dit-il, étoit un bon commerce pour les pêcheurs, qui la vendoient à l'once. Autrefois, un collier de ces perles revenoit à deux ou trois piſtoles.

J'ai vu les plâtrières ou carrières de plâtre auprès de Montmartre, & la façon dont on le cuit : c'eſt à ciel ouvert, & pour le plus dur, il ſuffit de deux heures de feu.

Le lit ſupérieur eſt dur comme de la pierre de taille : les ouvriers donnent des noms particuliers aux diverſes couches, comme le mouton, la laine, le gros banc, le pilier noir, &c.

Celui qu'ils appellent laine reſſemble à du talc, & ſe lève par feuilles ; mais il y en a fort peu, & la couche en eſt mince ; je le prendrois volontiers pour une exſudation des grands bancs. Ces carrières ſont couvertes à une aſſez grande profondeur d'une eſpèce de ſable gris, qui n'eſt point de la nature du plâtre.

(1) Charles-Antoine Coyzevox, né à Lyon en 1740, membre de l'Académie le 11 avril 1676, mort à Paris le 10 avril 1720; un des plus habiles ſculpteurs du dix-ſeptième ſiècle; l'auteur du monument de Mazarin. Ses plus belles œuvres décorent aujourd'hui le jardin des Tuileries. (C. C. de R.)

Quoiqu'on n'ufe jamais, que je fache, de ce plâtre cuit pour fertilifer les terres arables ou les pâturages, comme nous le faifons de notre chaux, je ne vois pas de raifon pour ne pas l'utilifer ainfi, car il fe remplit de nitre s'il féjourne longtemps dans des caves humides.

Ce n'eft pas, au refte, à Paris feulement qu'il fe trouve : j'en ai vu des carrières en Yorkshire, auprès de Clifferd-Moor, où le nom qu'on lui donne indique fon utilité pour bâtir.

Je ne veux pas manquer de parler des meules qui fervent à moudre le grain, tant à Paris que fur la rivière des Gobelins, au delà de la porte Saint-Bernard, à l'endroit où elle tombe dans la Seine, & dans toute la Picardie jufqu'à Calais, où j'en ai vu un grand nombre.

Ces meules font du meilleur ufage, & fi douces qu'on ne trouve jamais dans le pain la moindre gravelle. Elles font ordinairement de plufieurs morceaux, deux, trois au plus, cimentés enfemble & tenus par des cercles de fer. Je penfe que cette pierre eft un dépôt calcaire de la nature des ftalactites. J'en ai vu des rochers tout entiers qui encaiffent la rivière à Knaresborough & au Dropping-Well en Yorkshire. J'engage donc mes compatriotes à utilifer cette excellente pierre : il n'eft point de pays qui en ait plus befoin, car dans tout le nord de l'Angleterre le pain eft horriblement graveleux, grâce aux meules de grès dont on fe fert. Celles dont je parle fe vendent cinq cens livres la paire : j'ai négligé de m'informer d'où on les tire.

Nous allons maintenant nous occuper de l'alimentation des Parifiens & de leurs divertiffemens.

CHAPITRE VI.

NOURRITURE HABITUELLE DES PARISIENS.

Le régime des Pariſiens conſiſte principalement en légumes & en pain, dont il y a comme chez nous de deux qualités. Mais le pain ordinaire, ou pain de Goneſſe, qu'on apporte deux fois par ſemaine d'un village ainſi nommé, eſt entièrement blanc, ferme, léger & fait avec du levain. Il eſt ordinairement en pains de trois livres à trois deniers ſt. la livre (1). Celui qu'on fait à Paris eſt plus groſſier & beaucoup plus mauvais.

Quant au pain de choix (*fine manchet*), ou au pain françois, comme nous l'appelons, je n'en ſaurois dire grand bien. Depuis que l'on fait tant de bierre à Paris, il eſt ſouvent ſi amer, qu'il n'y a pas moyen de le manger : & nous le ſavons faire beaucoup mieux à Londres.

Le ſel gris de France, dont on ſe ſert toujours pour la table & pour la cuiſine, eſt incomparablement meilleur & plus ſain que notre ſel blanc. Je ſuis bien aiſe d'en parler, parce qu'il me ſemble que mes compatriotes, qui ſe montrent à cet égard d'une délicateſſe exagérée, ſe rendent très-peu compte de ce qui en eſt. Mais je prendrai la liberté de leur dire que notre ſel gâte tout ce qu'il

(1) Environ trente & un centimes.

touche, & ce qu'on a la prétention de conſerver avec, que ce ſoit chair ou poiſſon. Qu'il vienne des ſalines intérieures ou de la mer, c'eſt toujours quelque choſe comme de la chaux vive qui brûle tout ce qu'elle touche : auſſi c'eſt grand dommage de voir tant de bon poiſſon, comme on en pêche ſur nos côtes du nord, ſurtout la morue, la merluche, le hareng, qui autrefois étoient une grande reſſource du pays, réduit à n'avoir preſque plus de valeur. Il eſt ſûr que vous ne ferez jamais de bon ſel en le faiſant bouillir violemment à grand feu, comme on en a l'habitude; mais il faut y arriver par l'évaporation à la chaleur du ſoleil, comme on fait en France, ou par l'introduction de l'eau de mer dans les marais ſalans, comme cela a lieu à Milthrope & dans les marais du Lancashire, les ſeuls endroits d'Angleterre où je l'aie vu faire comme il faut : & là même, cependant, ils ne s'y prennent pas très-bien, puiſqu'ils ne laiſſent pas de bouillir l'eau de mer que l'on amèneroit bien à donner ſon ſel ſans cela.

En carême, le petit peuple conſomme beaucoup de haricots blancs & de lentilles blanches, dont il y a foiſon ſur tous les marchés où on en trouve même de tout cuits. Cette lentille, qui eſt une eſpèce de pois que nous n'avons pas en Angleterre, m'a plu beaucoup. On en vend ici de deux ſortes : l'une, plus petite, arrive de Bourgogne par le canal de Briare, & l'autre, plus groſſe, vient de Chartres. Enfin, on en apporte quelquefois de Languedoc d'une troiſième eſpèce plus groſſe que les deux autres. A part cela, nos jardins & nos boutiques ſont bien mieux fournis d'eſpèces variées de pois & de haricots.

Les racines de ce pays diffèrent beaucoup des nôtres. Ici il n'y a point de turneps ronds, mais ils ſont tous longs & minces, d'excellent goût d'ailleurs & propres à aſſai-

fonner les potages ou les ragoûts, pour lefquels les nôtres font trop forts. On a récemment introduit cette efpèce en Angleterre, mais nos jardiniers ne favent pas la gouverner. Ici on en fème au commencement d'août: & à la Saint-Martin, ou même plus tôt, avant la gelée, on les arrache, on coupe les feuilles & on les met dans du fable dans des celliers, où ils fe gardent jufqu'après Pâques, & même jufqu'à la Pentecôte. Si au contraire vous les laiffez prendre par la gelée, ils perdent leur goût, deviennent pâteux, & c'eft cette négligence qui les fait méprifer en Angleterre. Les plaines fablonneufes de Vaugirard, auprès de Paris, font fameufes par cet excellent légume. C'eft auffi de la même manière que l'on traite les carottes.

Après nous être avancés en France l'efpace de deux ou trois journées, nous ne trouvâmes plus d'autres turneps que les navets; & ils étoient meilleurs à mefure que nous approchions de Paris. Ils ne font pas plus gros qu'un manche de couteau & excellens, comme je viens de le dire, foit dans le potage, foit avec du mouton. Il eft fingulier que leur graine, femée en Angleterre, donne des racines de fix à dix fois plus groffes; car je ne doute pas que ce ne foit de là que vienne le turneps long, qui a paru fur nos marchés feulement depuis peu de temps.

On a peine à trouver au marché des pommes de terre, ces racines faines & nourriffantes qui font d'une fi grande reffource pour le peuple d'Angleterre; mais il y a abondance d'artichauts.

On apprécie moins les choux que je ne l'aurois cru, au moins durant la faifon où nous étions à Paris, c'eft-à-dire de décembre au mois d'août. Je n'ai jamais vu à aucun marché de petits choux, pas plus que je n'en ai vu de gros, en réferve dans les jardins. Ceux qu'on eftime

le plus à Paris ſont le choux rouge & celui de Savoye. Mais en revanche on a des quantités d'oignon rouge & d'ail : on trouve auſſi l'oignon blanc, doux, de Languedoc. Les poireaux, la rocambole & l'échalote ſont en grand uſage.

On a remarqué que ce ſont les peuples du nord de l'Europe qui aiment les choux, comme les Ruſſes, les Polonois, les Allemands. C'eſt en effet dans les pays froids que ce légume proſpère; c'eſt une plante du nord, & le chou marin, qui croît naturellement ſur les rochers du bord de la mer, comme je l'ai vu à Whitby, mûrit au froid, qui l'adoucit & le rend mangeable.

C'eſt une raiſon du même genre qui fait aimer aux gens du midi toutes les plantes du genre oignon que la grande chaleur améliore, tandis qu'elle donne de l'âcreté aux choux. Les poireaux de Paris ſont beaucoup plus petits que les nôtres, mais, par compenſation, on ſait mieux les faire blanchir. Ils ont trois fois plus de blanc : ce qu'on obtient en les buttant de bonne heure avec de la terre bien meuble. Il n'y a pas d'eſpèce du genre oignon qui ſoit auſſi ruſtique que celle-là, & qui convienne mieux aux pays froids des montagnes : témoin l'uſage que les Gallois en ont fait de tout temps; &, en effet, ce légume eſt excellent pour le crachement de ſang & pour toutes les maladies de la gorge & des poumons.

Quoique la laitue ſoit la ſalade la plus générale, je ne penſe pas qu'elle vaille la nôtre pour la groſſeur & la dureté des têtes : cependant, une ſemaine avant notre départ de Paris, la grande laitue romaine(1) rempliſſoit les

(1) Voir, ſur cette laitue rapportée d'Avignon à Paris, par Bureau de la Rivière, probablement en 1389, le *Ménagier de Paris*, tome II, p. 46. Il y a apparence qu'elle avoit été apportée de Rome à Avignon par les papes. De là ſon nom de Romaine. (B. J. P.)

marchés; elle étoit d'une beauté incomparable, & alloit même au delà de notre laitue de Siléſie.

En avril & mai, on trouve une quantité de bette blanche, légume dont nous n'uſons guère, & jamais, que je ſache, pour en faire des ragoûts. Les feuilles en ſont longues & larges, & on les lie, comme nous faiſons à nos laitues, poùr les blanchir, après quoi on les coupe ſur le pied. Les côtes en ſont larges & tendres, & c'eſt de cela ſeulement que l'on ſe ſert après en avoir jeté les feuilles vertes, & on les accommode de diverſes façons.

On a ici beaucoup d'aſperges; mais, durant le premier mois, elles ſont fort amères & déſagréables. D'où cela vient-il? Je ne ſaurois le dire; après ce temps, je ne m'en ſuis plus aperçu.

On a un tel goût pour l'oſeille, que j'en ai vu des arpens tout entiers. Rien au reſte n'eſt plus ſain, & cela peut très-bien remplacer le citron dans le ſcorbut ou les affections qui s'y rattachent.

Mais, après tout, il n'y a rien que les François aiment autant que les champignons. On en a tous les jours &, tant que dure l'hiver, en abondance & de tout frais. J'en fus ſurpris, & je ne me figurois pas d'où ils venoient, juſqu'à ce que je ſçuſſe qu'on les faiſoit venir ſur couehe dans les jardins.

De ces champignons forcés, on en a nombre de récoltes dans l'année; mais pour les mois d'août, de ſeptembre & d'octobre, où ils pouſſent naturellement en pleine terre, on n'en fait pas ſur couches.

En dehors de la barrière de Vaugirard, & je l'ai vu, on creuſe dans les champs & les jardins des tranchées que l'on remplit de fumier de cheval, à deux ou trois pieds de profondeur; on rejette deſſus la terre qu'on en a tirée, qu'on diſpoſe en talus élevé, & l'on recouvre le

tout de fumier pailleux de cheval. Les champignons pouffent là-deffus après la pluie, & fi la pluie ne tombe pas, on arrofe ces couches tous les jours, même en hiver (1).

Six jours après qu'ils ont commencé à fe montrer, on les récolte pour le marché. Il y a des couches qui en donnent beaucoup & d'autres qui n'en donnent guère, ce qui prouve qu'ils proviennent de femences dans le terrain, car toutes ces couches font faites de même.

Un jardinier me difoit que l'année précédente un arpent de terrain ainfi cultivé lui avoit fait perdre cent écus; mais ordinairement cette culture eft auffi profitable qu'aucune autre.

A l'été, on défait les vieilles couches & on les étend comme engrais. Les nouvelles fe font à la fin d'août, &

---

(1) On raconte, dit lord Bacon, que de l'écorce de peuplier coupée par petits morceaux & femée dans des fillons bien fumés donnera, dans toutes les faifons de l'année, naiffance à des champignons bons à manger. D'autres y ajoutent du levain de pain délayé dans de l'eau. On dit encore que fi, fur un champ en pente, on met, après la moiffon, le feu à ce qui refte de paille, il viendra à la faifon des pluies une grande quantité de champignons.

Les champignons, dit Evelyn à ce fujet, que Cicéron nomme les fils de la terre, & Porphyre, ceux des dieux, naiffent fans femence, mis au monde par les tonnerres d'automne, préfages des maux qu'ils doivent caufer. On dit qu'ils ont quelque chofe de nuifible, & ce n'eft pas fans caufe. Élevés jufqu'à la table des Céfars, ils y portoient le nom de Mets des Dieux, ce qui ne les empêcha pas d'envoyer l'empereur Claude, comme ils en ont envoyé bien d'autres, dans l'autre monde. Sénèque, déplorant la mort de fon ami Annæus Severus, & de nombre d'autres honnêtes gens qui périrent avec lui dans le même repas, fe demande quel plaifir on peut avoir à manger d'un mets fi hafardeux; car véritablement ce que dit le poëte de ces mangeurs de champignons : « *Nil amplius edit*, » ne fe réalife que trop fouvent; & je renvoie leurs amateurs à ce qu'en dit le favant Lifter dans fon *Voyage à Paris*. Ceux de meilleur

donnent en abondance à partir de Noël jufqu'au mois d'avril.

J'ai vu dans les marchés, au commencement d'avril, des morilles fraîches; les premières de cette efpèce de champignon que je me fouvienne d'avoir vues, quoique ce foit une plante dont je me fois beaucoup occupé, au point d'en avoir diftingué & décrit trente efpèces en Angleterre; cependant, je ne me fouviens pas d'avoir jamais rencontré celle-là chez nous. Ce champignon eft noirâtre, & le devient encore plus par la cuiffon, ce qui, fans doute, lui donne fon nom; pourtant il y en a quelques-uns de jaunes. Leur forme conftante eft ronde & pyramidale. Le pied eft court & liffe, mais l'extérieur du champignon eft profondément pliffé & ridé, comme l'intérieur de la gueule de certains animaux. La morille, fendue en deux de haut en bas, eft creufe & liffe

---

goût & les moins dangereux, croiffent dans de bons prés; ils font rofes en deffous; & il faut rejeter tous ceux qui font noirs, jaunes ou orangés. A Naples, on les fait venir dans des caves & dans de la terre que l'on laiffe moifir fur de vieux champignons, & qu'on arrofe avec de l'eau chaude où on en a fait infufer. En France, on arrofe des couches chaudes avec de l'eau où on a mis infufer de leurs épluchures, & on en obtient ainfi : ces couches durent de deux à trois ans. Une autre méthode eft d'avoir des morceaux de peuplier trempés dans de l'eau chaude mêlée de levain; on s'en procure de la forte au bout de peu de jours. (*Acetaria*, p. 157-8.)

C'eft d'une autre façon que fir Alexandre Dick parle de la naiffance & de la falubrité des champignons : « Je m'attends, dit-il, après les premiers éclairs, à un déluge de champignons fur mes terres & mes pâturages. Cet admirable végétal naît dans une nuit, de la puiffance de l'éclair qui pénètre la furface fèche & chaude des pâturages, qui n'attendent plus enfuite qu'une petite pluie pour me donner tous les matins un plat de véritable ambroifie. Rien ne me va mieux que ce mets avant le thé, & cuits avec un peu de beurre, de fel & de poivre. Ils donnent du ton aux nerfs, pris immédiatement à jeun avant le thé, & préviennent le tremblement & les palpitations que quelques perfonnes font difpofées à attribuer à cette excellente boiffon. » (Henning.)

en dedans, pied, tige & tout. Dans tout ce vide ſont quelquefois des inſectes dangereux. Crues, le goût n'en eſt pas déſagréable & a quelque choſe de délicat. Je penſe que ce champignon eſt du genre de ceux qui croiſſent ſur les arbres. On le ramaſſe principalement dans les bois, au pied des chênes. Il y en a d'auſſi gros que des œufs de dinde : & on le trouve en grande quantité dans les bois de la Champagne, aux environs de Rheims & de Notre-Dame-de-Lieſſe. On l'enfile en chapelets pour le faire ſécher, &, pour moi, il me ſemble bien ſupérieur aux autres champignons.

En France, où on l'eſtime beaucoup, on dit qu'il ne fait jamais de mal, tandis que beaucoup de champignons ne valent rien. Au commencement, je craignois d'en manger; mais petit à petit, & comme il y en avoit dans preſque tous les ragoûts, je m'y habituai & les trouvai très-innocens. Je ſuis convaincu que le mal qu'ils peuvent faire vient des inſectes nuiſibles & de la vermine qui ſe nourriſſent ſur eux & les pénètrent : ſouvent je les ai trouvés remplis de ces animaux (1). Peut-être les

---

(1) M. Goedart a fait les expériences ſuivantes, pour découvrir à quels inſectes la putréfaction du champignon donneroit naiſſance. Il en plaça un bien à fruit dans un vaſe de verre, qu'il mit en terre dans un endroit fort expoſé au ſoleil. C'étoit le 30 août. Le lendemain, le champignon étoit plein de vers noirs. Le 11 ſeptembre, tout le champignon, ſauf la peau & la racine, s'étoit converti en eau noire comme de l'encre, dans laquelle il y avoit ſoixante-trois vers vivans. Sept jours après, ces vers s'étoient métamorphoſés en mouches à corps noirs & à têtes rouges. Elles mangeoient des choſes ſucrées, & vécurent pluſieurs mois. Après cette métamorphoſe, il expoſa au ſoleil l'eau d'où les vers étoient ſortis. Elle parut bientôt pleine de petits inſectes, qui, au microſcope, ſembloient de petits ſerpens. Il en garda pendant deux ans quelques-uns, qui grandirent conſidérablement. Le plus gros avoit ſeize lignes de long & une de large : il étoit vif & tacheté de noir. Outre ces mouches & ces ſerpens, il en ſortit encore d'autres ſubſtances analogues, chez qui la vie ſe manifeſta ſucceſſivement. D'abord ce n'étoit qu'un

champignons de jardin, croiſſant en hiver & au printemps, ſont-ils à l'abri de cet inconvénient (car alors il n'y a guère d'inſectes) plutôt que ceux qu'on recueille au mois d'août.

Paris eſt bien approviſionné de carpes, dont on conſomme en carême une quantité prodigieuſe : elles ne ſont pas groſſes, & n'en valent que mieux, à ce que je crois (1). Elles ont bon goût & ne ſentent pas la vaſe.

On a une manière d'apporter les huîtres fraîches à Paris dont nous n'uſons jamais, que je ſache. C'eſt de les tirer de l'écaille, d'en jeter l'eau & de les mettre dans des paniers de paille : elles arrivent ainſi bonnes à être miſes en étuvée & à être employées à d'autres ragoûts (2).

Tout le temps du carême, les marchés ſont remplis d'une telle quantité de macreuſes, eſpèce de canard de mer, que je m'étonne d'où tout cela peut ſortir. Comme il eſt permis d'en manger à l'égal du poiſſon, on tâche d'en prendre tant qu'on peut. Elles ont un aſſez mauvais goût de vieux poiſſon, mais, faute d'autre viande, on eſt diſpoſé à les trouver bonnes. Je me rappelle qu'au repas que le Roi nous fit donner à Verſailles il y avoit, car c'étoit en carême, un pâté de macreuſes de plus de

---

inſecte informe, puis cela devint une araignée à longues pattes, qui mit trois ans pour atteindre ſon entier développement. (Henning.)

(J. Goedart, *Hiſt. des inſectes*, 3 vol. in-12, la Haye, 1701.)

(1) Le docteur n'en avoit pas mangé de groſſes. (E. de S.)

(2) Cette particularité, que je ne trouve mentionnée que dans Liſter, explique la dénomination d'*huître à l'écaille* qui ſe trouve fréquemment employée dans les ouvrages du temps de Louis XIV (Mme d'Aulnoy, la princeſſe printanière, &c.) : « On conçoit que les huîtres avec l'*écaille* étoient très-ſupérieures à celles apportées écaillées ſur la paille; on ne manquoit donc pas de ſpécifier cette qualité. » (B. J. P.)

deux pieds de diamètre : il étoit fort épicé & arrosé de fameux vin de Bourgogne : il savoit bien trouver son chemin. Pour établir que les oiseaux, quoiqu'ils aient le sang chaud, participent quelque peu de la nature du poisson, il y a dans Leewenhoeke un argument qui vaut mieux que ce que n'importe quel Père du concile de Trente auroit pu trouver, c'est que les globules du sang des oiseaux sont ovales comme chez les poissons. Ceci, à la vérité, est applicable à tout ce qu'il y a d'oiseaux, mais peut-être aussi qu'avec le temps ces messieurs jugeront à propos de leur communiquer à tous le même privilége.

Le mouton & le bœuf sont bons, & valent à peu près les nôtres, sans les surpasser toutefois. Quant au veau, il n'en faut pas parler : il est rouge & grossier; & je ne pense pas qu'il y ait de pays en Europe où l'on sache les élever comme en Angleterre. C'étoit autrefois particulier au comté d'Essex, mais on en sait maintenant partout la méthode. Il ne s'agit que de les saigner souvent & de leur donner beaucoup de farine & de lait, sans compter celui de la mère. Ces saignées répétées épuisent la portion rouge du sang, qui se convertit tout entier en sérum blanc ou en chyle. D'embecquer par force les volailles produit sur leur sang un effet analogue : & c'est par un pareil système qu'on obtient chez les oies de ces foies si grands, si blancs & si délicieux.

Je ne puis m'empêcher de noter ici un préjugé qu'on a en France contre notre viande. On dit qu'il s'en faut d'un tiers qu'elle ne fasse d'aussi bon bouillon que celle de Paris. Si l'on veut dire qu'il n'est ni si salé, ni si savoureux, ni d'un goût aussi fort, j'en conviens; & pour tout cela cette viande n'en vaut pas mieux. Elle est plus maigre, plus sèche &, ce qui fait tout en pareille matière,

on ne l'emploie que lorſqu'elle eſt avancée, ce qui lui donne un goût plus piquant & plus ſalé, car à meſure que la viande ſe décompoſe elle devient plus ſalée & plus ammoniacale. Nous autres, nous voulons la viande la plus fraîche poſſible, & nous ne pouvons ſouffrir la moindre tendance à la décompoſition. Nous avons de bonnes raiſons pour en uſer ainſi dans notre air, deux fois auſſi humide que celui de France, qui donne ſouvent à la viande trop gardée un goût intolérable; tandis que celui de France, beaucoup plus ſec, non-ſeulement la laiſſe s'attendrir, mais en améliore la ſaveur. Si nous pouvions nous préſerver de l'humidité & de ſes fâcheuſes conſéquences, notre viande, qui a bien plus de jus, ſeroit fort ſupérieure à celle de Paris.

Je ne me ſouviens pas d'en avoir mangé de plus de deux ſortes que nous n'ayons pas auſſi bonnes ou meilleures en Angleterre; c'eſt du ſanglier & de la perdrix rouge. De ces perdrix, j'en mangeai à Saint-Cloud, & elles venoient des environs. Elles ſont bien moins groſſes que celles de Languedoc, mais ſont beaucoup meilleures que les perdrix griſes.

Pour les fruits, notre voyage eut lieu dans le plus mauvais temps de l'année, de décembre au mois d'août; nous n'eûmes donc que des fruits d'hiver. Nous mangeâmes quelques bons-chrétiens qui ne valoient guère mieux que les nôtres, mais qui étoient moins pierreux. Les poires de virgouleuſe étoient admirables, mais, à notre grande douleur, elles finirent bientôt après notre arrivée.

La pomme de Kent, comme nous l'appelons, eſt excellente à Paris; mais ce ſont deux autres eſpèces qui encombrent les marchés. Le calville d'hiver ou la reinette qui, quoique tendre & douce, ſe conſerve juſqu'après Pâques. Puis, la pomme d'api, que l'on ſert plutôt pour

l'ornement que pour l'ufage. C'eft une petite pomme aplatie, très-jolie, fort rouge d'un côté & pâle ou blanche de l'autre, & qui pourroit fervir de modèle aux dames pour fe peindre à leur toilette. Cependant cette petite pomme n'eft pas à dédaigner quand on l'a après la Pentecôte; & une de fes qualités, c'eft de ne jamais fentir mauvais, quand même vous la porteriez fur vous, comme les dames le font quelquefois (1).

En entremets, je n'ai rien remarqué de particulier, fauf une marmelade de fleurs d'oranger qui étoit admirable. Cela fe fait avec ces fleurs, du jus de citron & du fucre fin.

(1) Cet ufage de porter des pommes fur foi pour répandre une bonne odeur, remonte affez loin dans le moyen âge. Nos plus vieux fabliaux y font fouvent allufion. (C. de R.)

CHAPITRE VII.

VINS ET LIQUEURS.

Les vins de Paris ſont de fort petits vins, quoique bons dans leur genre; ceux de Sureſnes ſont excellens pendant quelques années : mais dans toutes les tavernes on les travaille pour les faire paſſer pour du vin de Champagne ou de Bourgogne.

L'impôt ſur les vins eſt tel aujourd'hui que le quart, que l'on avoit au détail avant la guerre à 5 den. ſterling (1), en coûte à préſent 15 (2) & plus, ce qui a élevé le prix de toutes les denrées, les journées des ouvriers, & décidé des milliers de familles, qui ne le faiſoient pas auparavant, à avoir dans leurs caves leur proviſion de vin, qu'elles ſe procurent au meilleur marché poſſible.

Les vins de Bourgogne & de Champagne ſont ceux qu'on eſtime le plus, & ce n'eſt pas ſans raiſon. Ils ſont légers, ne pèſent pas ſur l'eſtomac & ne portent point à la tête, qu'on en tire au tonneau ou qu'on les ait en bouteilles à bouchon volant.

Le plus eſtimé eſt le vin de Beaune en Bourgogne; c'eſt

(1) Environ cinquante-deux centimes.
(2) Un franc cinquante-cinq centimes.

un vin rouge, doux & piquant, qui m'a ſemblé le meilleur que j'aie rencontré.

Le vin de Volnay (1) eſt un vin de Champagne pâle, mais très-vif. On dit qu'il croît ſur les limites de la Bourgogne & participe des qualités des deux contrées.

Il y a une autre ſorte de vin qu'on appelle vin de Rheims : c'eſt auſſi un vin pâle ou gris, & qui eſt roide comme tous les vins de Champagne.

Les vins blancs de valeur ſont ceux de Mâcon, en Bourgogne.

Le vin de Meurſault, en Champagne, eſt un petit vin blanc qui n'eſt pas déſagréable (2).

Celui de Chablis eſt un vin blanc vif & piquant, ſuffiſamment eſtimé.

Dans le mois de mars, je goûtai des vins blancs de Condrieu & d'Arbois : ils étoient, ſur la lie, épais & blancs comme nos vins quand ils arrivent des Canaries. Ils étoient très-doux & n'étoient pas dépourvus de bouquet. A l'été ils s'éclairciſſent & perdent beaucoup, tant de ce bouquet que de leur douceur. Ces vins, quand ils ne ſont point encore faits, ſont portés ſur les notes imprimées des marchands comme vins de liqueurs.

Il y a une préparation ou plutôt une manière d'arrêter la fermentation du vin blanc en Bourgogne & ailleurs, pour avoir ce qu'on appelle du vin bourru. Cela lui donne de la douceur, mais il eſt fort laid à voir : on les claſſe également dans les vins de liqueurs. On n'en boit

---

(1) Courtepée écrit : *Vollenai*. L'*État*, imprimé par ordre des États de Bourgogne, écrit : *Volnay*. Diſons, quoique ce ſoit aſſez inutile, que Volnay n'eſt ni en Champagne, ni même voiſin de cette province. (E. de S.)

(2) Même obſervation que plus haut ; ſans parler de celles qu'on pourroit faire ſur le goût du docteur. Meurſault eſt en Bourgogne & ſon vin eſt excellent. (B. J. P.)

guère qu'un petit verre le matin en guiſe d'eau-de-vie (1).

Le vin de Touraine, & celui d'Anjou, de deux ans, ſont des meilleurs vins que j'aie bus à Paris.

Le Gannetin, du Dauphiné, eſt un vin blanc, très-clair, très-mince, dans le genre du *Verde* de Florence. Il eſt doux & d'un goût très-agréable, ſurtout tant qu'il eſt à l'état de vin de liqueur.

Les vins rouges de Bourgogne, de quatre feuilles, comme on dit, ou de quatre ans, ſont rares, mais on les regarde comme beaucoup plus ſains, & en certains cas on les permet aux malades. Ils ſont fins, ont un goût franc, quoique rude, mais point piquant, comme je m'y attendois. Ce terme de quatre feuilles s'applique auſſi au vin de Volnay, ou à tout autre vin qui aura déjà quelques années.

Il y a auſſi des vins plus forts que l'on eſtime à Paris: par exemple le Canteperdrix (2) & la Côte-Rôtie, deux vins rouges du Dauphiné, de fort bon goût & chauds à l'eſtomac; & encore celui de l'Ermitage, ſur le Rhône.

Mais les meilleurs de tous, pour la force & le bouquet, ſont les vins rouges & blancs de Saint-Laurent, un

---

(1) Les choſes ont bien changé depuis le docteur, ou tout cela n'a guère de ſens. Que cette remarque ſerve pour ce qu'on va lire auſſi bien que pour ce qui précède. (S.)

(2) J'ai pluſieurs lettres de la ducheſſe de Mazarin (Hortenſe Mancini) demandant de ce vin à l'abbé d'Hautefeuille. J'avois inutilement cherché l'origine du vin de Canteperdrix, M. le Comte Clément de Ris m'a appris que c'étoit un terroir de la commune de Montalzat (Tarn-&-Garonne). J'ai appris du reſpectable curé de cette paroiſſe qu'on avoit à peine conſervé dans le pays la mémoire de ce vin autrefois célèbre. Il étoit, je crois, blanc non rouge. Au reſte, tout ce paſſage de Liſter eſt fort erroné. Voyez ſur les vins à la mode à cette époque, *l'Art de bien traiter*. Paris, 1674, in-12, p. 29. Nous avons reproduit le paſſage p. 89 du *Mémoire ſur le vin de Champagne*, 1865, in-8°. (B. J. P.)

village entre Toulon & Nice en Provence. C'eſt un muſcat délicieux; c'eſt là ce que les Romains appeloient *vinum paſſum*, qui ſe faiſoit avec du raiſin à moitié séché au ſoleil. Les raiſins, ſurtout le muſcat blanc, étant plus tôt mûrs que le plant ordinaire du pays, qu'on nomme Eſpérau (c'eſt-à-dire à la fin d'août, comme je l'ai vu à Vic, Mirabel & Frontignan, trois villes ſur le bord de la mer, en Languedoc, où ſe font ces vins), on tord la queue des grappes pour qu'elles ne tirent plus de nourriture de la vigne : on les laiſſe pendre ainſi ſous un ſoleil brûlant, & au bout de peu de jours ce ſont preſque des raiſins ſecs. Cette inſolation du raiſin donne au vin qu'on en tire bien plus de corps, de goût, de force & de ſucré : & je trouve que le vin rouge de Saint-Laurent eſt le vin le plus parfait que j'aie goûté de ma vie.

On trouve encore à Paris les vins blancs d'Orléans, le clairet de Bordeaux & ces excellens vins de Cahors : le Cabreton, rouge & blanc, des environs de Bayonne, qui ſont des vins auſſi forts que bons; & toute ſorte de vins d'Eſpagne, Canaries, Palma, Malaga de montagne, rouge & blanc, Xérès : &, s'il faut le dire, depuis quelque temps les François ont pris beaucoup de goût pour ces vins forts. Il n'y a pas de repas où, en outre des vins, on ne boive au deſſert de toutes ſortes de liqueurs fortes, particulièrement du ratafia (1), eſpèce de kirſch fait avec des noyaux de pêches & d'abricots, très-fort & d'un goût très-agréable.

---

(1) Le ratafia reſta fort à la mode pendant tout le dix-huitième ſiècle. Il y a une cantatille dont le refrain eſt :

Belles défiez-vous toujours
Du ratafia de fleurs d'orange,
Et de la douceur des amours.

(B. J. P.)

La qualité âcre & piquante de ces noyaux, & d'autres ſemblables, n'étoit pas inconnue aux anciens non plus que leur action mortelle ſur certains animaux. Dioſcoride nous dit qu'une pâte faite d'amandes amères donne des convulſions aux poules & les tue tout net. Les oiſeaux n'ont pas grand cervelle, & n'en ſont que plus vite affectés par ce venin ſubtil. Il ſeroit fort poſſible que ſur des conſtitutions délicates, des cerveaux foibles, le ratafia agît dans le même ſens & fût une des cauſes de tant de morts ſubites que nous voyons arriver depuis quelque temps.

Le Vaté eſt une liqueur forte & parfumée, de Provence, que l'on fait, dit-on, en diſtillant du vin muſcat avec du zeſte de citron & des fleurs d'oranger.

On eſtime beaucoup la fenouillette de l'île de Ré : elle reſſemble à notre aniſette, & cela doit être identiquement la même choſe.

On a coutume à la fin du deſſert de tous les grands repas d'apporter de ces liqueurs & de bien d'autres encore, & des vins également forts, tant de France que d'Italie & d'Eſpagne, & on en boit hardiment. Cette habitude eſt toute nouvelle, au moins je ne me rappelle rien de ſemblable lors de mes premiers voyages en France. C'eſt aux guerres ſi longues qu'on le doit. Les ſeigneurs & les gentilshommes qui ſouffroient beaucoup dans ces interminables campagnes, avoient recours à ces liqueurs pour ſoutenir les fatigues du temps & des veilles, & rentrés à Paris les introduiſirent ſur leurs tables. Ce dont je ſuis ſûr, c'eſt que l'air & la conſtitution des Pariſiens, hommes & femmes, ſont étrangement modifiés. De minces & maigres, ils ſont devenus gras & corpulens, les femmes ſurtout, & on ne doit, à mon avis, l'attribuer à rien autant qu'à l'uſage habituel des liqueurs fortes.

Ajoutez à ces boiſſons l'emploi journalier du café, du thé, du chocolat, qui ſont auſſi répandus dans les maiſons particulières de Paris qu'à Londres : toutes ces liqueurs ſucrées engraiſſent beaucoup.

Il ne faut pas oublier, parmi les boiſſons dont on uſe à Paris, le cidre de Normandie. Le meilleur que j'aie bu étoit de couleur de clairet, rougeâtre ou brun ; la pomme dont on le tire s'appelle Fréquin, eſt ronde & jaune, mais ſi amère qu'elle n'eſt pas mangeable : & cependant le cidre qui en venoit étoit auſſi doux que le vin pris ſous le preſſoir. Il ſe garde pluſieurs années, & en vieilliſſant gagne en goût & en couleur. J'en ai bu ſouvent chez un gentilhomme de Normandie du cru duquel il provenoit ; autrement, & ſi je n'avois pas été aſſuré du contraire, je n'aurois pu m'empêcher de croire qu'on y avoit mêlé du ſucre.

Il y a auſſi un grand nombre de cafés publics (1) où l'on peut ſe procurer également du thé, du chocolat & toutes les liqueurs & les vins dont je viens de parler : & un nombre infini de cabarets. Je m'étonne d'un pareil changement dans les mœurs d'une nation autrefois ſi ſobre ; mais le luxe eſt comme un tourbillon qui attire à ſoi toutes les extravagances des autres peuples.

C'eſt la néceſſité & le manque de vin (du fait de la na-

---

(1) Voici ce que dit Conſtant d'Orville, dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque :* « En 1672, quelques Arméniens établirent un café public à la foire Saint-Germain.... Quelque temps après, deux garçons de ces Arméniens, Grégoire & Procope, paſſèrent dans la rue des Foſſés-Saint-Germain, vis-à-vis de la Comédie-Françoiſe. Cinquante ans après on voyoit les boutiques des enfans de ceux-ci très-fréquentées. » Le café Procope exiſte encore à la même place où il étoit en 1700, rue de l'Ancienne-Comédie, autrefois rue des Foſſés-Saint-Germain. (C. de R.) — Il y a dans la *Maiſon réglée* (1692) des détails très-curieux ſur l'établiſſement des cafés. (B. J. P.)

ture, comme dans une grande partie de la Perſe & des Indes, ou de la religion, comme en Turquie) qui ont ſuggéré aux hommes ces inventions de thé & de café. Le chocolat, il eſt vrai, a été imaginé par de pauvres Indiens affamés, comme l'ale le fut par nous. Quelle autre raiſon qu'un luxe déréglé a pu porter ces peuples riches en vins excellens, la plus ſaine & la plus généreuſe des boiſſons, à recourir aux miſérables expédiens de la pauvreté?

On conte, il eſt vrai, de bien belles choſes de ces préparations, ſelon le goût & l'imagination de ceux qui les boivent. Je croirois plutôt que la providence divine les a permiſes pour diminuer ainſi le nombre des hommes en abrégeant leur vie, comme par une eſpèce de peſte ſecrète. Les avocats du chocolat vous diſent qu'il leur donne de l'appétit s'ils en prennent deux heures avant dîner. Fort bien! Qui en doute? Vous dites que vous avez beaucoup plus faim après votre chocolat que ſi vous n'aviez rien pris; c'eſt-à-dire que votre eſtomac eſt foible, a beſoin, ſe fait creux & vide, & vous ne pouvez pas attendre votre dîner. Je ſoupçonne que des choſes qui paſſent ſi vite dans l'eſtomac y ſont mal venues, & que la nature a hâte de s'en débarraſſer. Bien des choſes de ce genre nous en impoſent en nous donnant une fauſſe faim. Les pauvres Indiens, quelques perſonnes parmi nous, le digéreront ſans doute; mais nos corps délicats n'en ſauroient rien faire. Pour les conſtitutions foibles, c'eſt une véritable médecine, au moins pour l'eſtomac dont elle chaſſe les alimens dans les inteſtins; mais cette opération vous uſe & hâte votre décadence.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt l'avidité dont en ſont les Eſpagnols : ils en prennent, dit Gage, au moins

cinq fois par jour. Les femmes en boivent jusqu'à l'église, & c'est un désordre auquel on ne sauroit plus remédier.

Les anciens Romains s'y prenoient mieux : c'étoit après leur repas trop copieux qu'ils s'administroient leur thé & leur chocolat, & chacun en étoit pour soi-même le préparateur. César, résolu de prendre avec Cicéron un air aisé & de bien souper avec lui, c'est-à-dire de le faire avec excès, prit au préalable un émétique, écrit celui-ci à son ami Atticus. C'étoit son chocolat & son thé, c'est-à-dire quelque drogue pour se débarrasser, sommairement & de façon ou d'autre, de ce qu'il avoit bu ou mangé.

L'eau que l'on boit à Paris est de deux provenances : celle de la Seine qui traverse la ville, & celle qu'y amène l'aqueduc d'Arcueil, qui, pour le dire en passant, est l'une des constructions les plus magnifiques qu'il y ait à Paris ou dans son voisinage, & des plus dignes d'être visitées. C'est de quinze milles de distance que l'eau arrive par ce noble canal de pierre de taille.

L'eau de Seine est pernicieuse pour quiconque vient de quelque distance : elle cause des relâchemens & quelquefois la dysenterie; mais elle ne produit pas cet effet sur les Parisiens. Je suis porté à croire que le grand nombre d'étangs qui s'y déchargent pour alimenter les écluses du canal de Briare en font en partie la cause. Les gens qui se soignent la filtrent dans du sable, d'où elle sort claire, fraîche & fort bonne à boire.

L'eau qui sort du Château-d'Eau n'a pas cet inconvénient; mais elle est fort sujette à donner la pierre, maladie très-commune chez les habitans de cette ville. Un jour que je revenois de visiter l'aqueduc d'Arcueil, sur la route qui en longe les murs, je vis une quantité de tuyaux de terre qui avoient servi à conduire l'eau

dans quelque maiſon, & qu'on avoit jetés là pour caſſer ſur le chemin : je remarquai que leur diamètre en creux, de quatre pouces, étoit réduit à moins d'un pouce ; tout le reſte étoit rempli d'un dépôt pétrifié, & il avoit fallu briſer ces tubes qui ne pouvoient plus ſervir. Or, ce qui ſe pétrifie ainſi dans ces tuyaux peut fort bien, chez des gens de conſtitution maladive, ſe pétrifier de même dans les reins & la veſſie.

Nous verrons dans le chapitre ſuivant les divertiſſemens des Pariſiens. C'eſt principalement le théâtre, le jeu & la promenade à pied ou en voiture.

CHAPITRE VIII.

DIVERTISSEMENS DES PARISIENS, COMÉDIES,

SERMONS, PROMENADES.

Il y a deux théâtres pour les ſpectacles dramatiques : l'un pour les opéras & l'autre pour les comédies.

Je n'ai pas vu beaucoup d'opéras : ma connoiſſance du françois n'allant pas juſqu'à le bien comprendre quand on le chante. Je ſuis cependant allé pluſieurs fois à *l'Europe Galante*, qu'on regarde comme l'un des meilleurs. Il eſt fort beau; la muſique & le chant admirables, le théâtre grand, magnifique & bien garni d'acteurs, les décors bien appropriés au ſujet & les changemens à vue auſſi prompts que la penſée : les danſes accomplies, car elles ſont exécutées par les meilleurs maîtres de cet art; les coſtumes enfin, riches, convenables & d'une grande variété.

Il eſt étonnant de voir comme ces opéras ſont ſuivis. Nombre de ſeigneurs y aſſiſtent tous les jours, & il y en a qui y chantent d'un bout à l'autre. Je dirai même que c'étoit une choſe fort ennuyeuſe pour nous autres étrangers que ces chants d'amateurs qui nous troubloient dans notre loge : & l'on peut dire qu'ici les ſpectateurs ſe

chargent d'un rôle dans la pièce tout auſſi bien que les acteurs qui l'exécutent ſur la ſcène (1).

Les comédies ſe repréſentent ſur un autre théâtre, dans un autre quartier de la ville : l'Opéra eſt dans la maiſon même de Monſieur, & fait partie du Palais-Royal (2). La diſpoſition de ce ſecond théâtre eſt à peu près la même; il eſt un peu plus petit cependant. On y loue des places juſque ſur la ſcène, & les étrangers s'y placent fort commodément pour voir & pour entendre.

J'ai entendu beaucoup de tragédies, mais ſans y prendre de goût, faute de ſavoir aſſez la langue (3). Quant aux petites pièces qui ſuivoient, elles me divertiſſoient fort, particulièrement les pièces de Molière, *les Vendanges de Sureſne* (4), *Pourceaugnac*, *Criſpin médecin*, *le Médecin malgré lui*, *le Malade imaginaire*, &c.

Un premier point ſur lequel tout le monde eſt d'accord, c'eſt que, quoique les pièces de Molière aient peu

(1) Prior étoit un jour à l'Opéra, & dans ſa loge un monſieur chantoit de ſi bon cœur que l'on n'entendoit plus l'acteur. Prior ſe mit à ſiffler. L'amateur, ſuppoſant que le chanteur ſur la ſcène étoit l'objet de ſa déſapprobation, lui fit obſerver que c'étoit pourtant là le meilleur chanteur de l'Opéra. « Je le ſais, répondit le poëte & négociateur anglois, mais il fait tant de bruit, que je ne ſaurois vous entendre. » (Henning.)

(2) L'Opéra reſta dans les bâtimens du Palais-Royal juſqu'au 6 avril 1763, date de l'incendie à la ſuite duquel il fut tranſporté dans la ſalle des machines aux Tuileries. (C. de R.)

(3) A partir de 1680, les comédiens de la rue Guénégaud, réunis aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, s'inſtallèrent dans le jeu de Paume de l'Étoile, rue des Foſſés-Saint-Germain-des-Prés, & prirent le titre de *Comédiens ordinaires du Roi*. Ils y reſtèrent juſqu'à Pâques 1770. Sous la Reſtauration, la ſalle des machines de ce théâtre ſervoit d'atelier au peintre Gros. Plus tard, elle fut occupée par le peintre Court. (C. de R.)

(4) Il eſt ſuperflu de dire que *les Vendanges de Sureſnes* ne ſont pas de Molière, mais de Florent Carton-Dancourt, mort en 1726. Diſons également que Dancourt étoit le père de la fameuſe Mme de la Popelinière, ſi connue au ſiècle dernier par l'aventure de la plaque de cheminée. (C. de R.)

d'intrigue, ſes caractères ſont incomparables, ſi vrais & ſi juſtes qu'on ne ſauroit aller au delà. C'eſt pour cela que tant de ſes pièces ne ſont qu'en un, deux ou trois actes, car ſans une intrigue bien ſoutenue, ſes caractères, qui étoient ſon triomphe, n'auroient pu le porter plus loin. Maintenant, c'eſt une habitude établie ſur le théâtre françois de donner toujours une de ces petites pièces après la tragédie, en ſorte que tous les goûts trouvent à s'y ſatisfaire.

Molière, dit-on, mourut ſubitement en jouant le *Malade imaginaire :* c'eſt un exemple du ſuccès avec lequel il ſavoit s'approprier le rôle du perſonnage qu'il jouoit & entrer dans toutes les paſſions qu'il vouloit repréſenter (1); c'en eſt un auſſi des ravages que peuvent exercer ſur des conſtitutions débilitées, des paſſions énergiques & violentes, telles que la joie & la crainte qui, l'hiſtoire nous l'apprend, ont tué ſoudain mainte perſonne. On rapporte qu'en quittant la ſcène Molière dit : « Meſſieurs, j'ai joué le malade imaginaire ; mais je ſuis véritablement fort malade, » & qu'il mourut dans les deux heures. Ce récit ne ſe trouve point dans ſa vie par Perrault, mais n'en eſt pas moins vrai, & cet écrivain n'a pas laiſſé de le blâmer de ſon inſiſtance puérile dans diverſes pièces à attaquer l'art de la médecine, & non les hommes qui le pratiquoient.

Molière fit un jour appeler le docteur M...., médecin de grande ſcience & de grand renom, aujourd'hui ré-

(1) Liſter ſemble croire ici que la mort de Molière vint de ce qu'il étoit trop bien entré dans l'eſprit de ſon rôle : c'eſt là une imagination en l'air. L'on ſait qu'il étoit d'avance malade, au point qu'amis & médecins vouloient qu'il renonçât à la ſcène ; & la fatigue qu'il y prit le jour fatal ne hâta, ſans doute que de très-peu de temps, le moment de ſa mort. (Henning.)

fugié à Londres. Celui-ci répondit qu'il iroit le voir à deux conditions: la première, que Molière ſe borneroit, ſans autre diſcours, à répondre aux queſtions qu'il lui feroit; la ſeconde, qu'il s'engageroit à prendre les remèdes qu'il lui preſcriroit. Molière, voyant que le docteur n'avoit pas envie de ſe laiſſer prendre pour dupe, refuſa d'y acquieſcer. Son envie, ce ſemble, étoit de ſe procurer les élémens d'une ſcène burleſque où il auroit joué les plus ſavans hommes de cette profeſſion auſſi bien que les charlatans. Si c'eſt vrai, comme il y a grande apparence, il avoit autant de malignité que d'eſprit; or, on ne devroit employer l'eſprit qu'à corriger la ſottiſe des gens qui ont des prétentions mal fondées à la ſcience, & non pas à tourner en ridicule la ſcience elle-même.

Ce que je dois dire, c'eſt que l'obſcénité & l'immoralité ſont bannies de la ſcène françoiſe autant que de la converſation des honnêtes gens (1).

Une après-midi de carême, j'allai à la Charité ouïr un ſermon prêché par un abbé, homme encore fort jeune. Son texte étoit pris de la deſcente de l'ange dans la piſ-

(1) Cet éloge du théâtre françois implique un juſte blâme de celui d'Angleterre, que ſaliſſoient à cette époque l'impiété & l'immoralité. Tous les grands auteurs dramatiques, ſauf Roſcommon, étoient alors d'une obſcénité révoltante. A la fin, dit Johnſon, Collier, un terrible & implacable eccléſiaſtique inſermenté (*non juror*, c'eſt-à-dire ayant refuſé le ſerment d'allégeance au ſucceſſeur illégitime de Jacques II), s'arma pour le combat, & aſſaillit tout d'un coup la plupart de ces écrivains dans ſa « Vue ſommaire de l'immoralité & de l'impiété du théâtre anglois. » L'attaque fut violente. Des paſſages qui, iſolés, avoient paſſé à peu près inaperçus, rapprochés & réunis firent horreur. Les gens ſages & pieux prirent l'alarme, & la nation s'étonna d'avoir ſi longtemps ſouffert qu'on enſeignât ouvertement, aux frais du public, l'irréligion & la licence. La querelle dura dix ans; mais à la fin la comédie devint plus modeſte; & Collier vécut aſſez pour voir dans la réforme du théâtre la récompenſe de ſes travaux. (Henning.)

cine pour en troubler les eaux. Je ne ſais pas aſſez de françois pour avoir compris tout ce qu'il diſoit; mais je remarquai maint bon argument ſur la néceſſité de la grâce & les moyens de l'obtenir. Je fus étrangement ſurpris de la véhémence de ſon action, qui me ſembla comique & telle que celle des acteurs que j'avois vus ſur la ſcène peu de jours auparavant. En outre, ſes expreſſions me paroiſſoient trop familières; j'ai toujours cru qu'un ſermon adreſſé aux fidèles exigeoit, non pas la ſimplicité de notre langage habituel, mais une éloquence grave & ornée, accompagnée d'une certaine dignité d'action. Peut-être la manière que je blâme convient-elle mieux aux mœurs & aux uſages de ces gens-ci, qui ſont tout mouvement, même pour dire les choſes les plus ſimples & les plus intelligibles.

Le jeu eſt ici un divertiſſement perpétuel, ſi ce n'eſt même une des débauches de la ville : mais les jeux de pur haſard ſont ſtrictement défendus, ſous peine d'amendes ſévères impoſées au maître de la maiſon, que ce ſoit un lieu public ou non. Ce règlement a été porté en vue des officiers de l'armée, qui durant l'hiver ne craignoient pas de jouer & de perdre l'argent deſtiné à faire leurs recrues & à renouveler leurs équipages pour leur entrée en campagne. Et, en effet, ces jeux rapides, tels que la baſſette, &c., où le haſard eſt tout, ſont de grandes tentations de ruine par les paſſions ſoudaines qu'ils ſoulèvent chez les joueurs. D'autres jeux, au contraire, où le ſavoir, l'adreſſe, la réflexion ſe combinent avec le ſort, donnent à un homme le temps de ſe refroidir & de reprendre ſes eſprits, ſi quelque grande perte les avoit troublés, car il faut qu'il revienne à lui promptement, ſous peine de perdre ſa réputation de talent au jeu, auſſi bien que ſon argent.

Nous nous ſommes trouvés à Paris au temps de la foire Saint-Germain : elle dure au moins ſix ſemaines. Le lieu où on la tient annonce bien ſon antiquité, car c'eſt un vrai trou au milieu du faubourg, & il appartient à la grande abbaye de ce nom (1). Vous y deſcendez de tous côtés, &, en certains endroits, il y a juſqu'à douze marches, en ſorte que le ſol eſt de ſix ou huit pieds plus bas que celui de la ville. Le bâtiment eſt une vraie grange ou un hangar de bois couvert en tuiles. Ce ſont de longues allées qui ſe croiſent, ſans autre pavé que la terre, qui eſt auſſi inégale que poſſible : on auroit peine à y marcher, ſi on n'étoit porté par la foule. Mais tout y parle de ſon ancienneté, de la groſſièreté des premiers temps de Paris, & n'en fait que mieux reſſortir la politeſſe préſente.

Cette foire conſiſte en boutiques de jouets & d'autres menues denrées : de la fayence, des tableaux, des ouvrages de menuiſerie, des produits des manufactures de toile & de laine. Une partie des grandes boutiques de rubans quittent pour ce moment le Palais pour venir s'y établir. Il n'y a point de livres, mais beaucoup de boutiques de confiſeurs où les dames ſe font bien traiter.

Le moment d'y venir, c'eſt le ſoir après la comédie & l'Opéra, & le grand divertiſſement eſt de tirer à la loterie tout ce qui eſt en vente, car il n'y a pas de boutique où il n'y en ait deux ou trois. Monſieur, M. le Dauphin & les autres princes du ſang viennent toujours à cette foire, au moins une fois, pour lui faire honneur.

Il y a auſſi des cafés où l'on vend toute ſorte de liqueurs.

---

(1) Cette foire étoit ſituée ſur la plus grande partie de l'emplacement actuel du marché Saint-Germain. Établie par lettres patentes de mars 1482, elle fut ſupprimée en 1736. La première pierre du marché Saint-Germain fut poſée le 15 août 1813. (C. de R.)

L'ivrognerie eſt auſſi floriſſante ici que chez nous : les filous & les coupeurs de bourſe y ſont d'une grande dextérité. Un filou vint un ſoir à la foire parfaitement bien mis & ſuivi de quatre grands laquais en belles livrées. On le prit la main dans le ſac, & il y eut plus d'épées tirées pour ſa défenſe que contre lui. On ne laiſſa pas de l'arrêter & de le remettre entre les mains de la juſtice, qui va vite & ne plaiſante pas.

J'admirai l'impudence d'un montreur de curioſités qui avoit expoſé à la porte de ſa baraque les figures de quelques bêtes de l'Inde avec de terribles noms; mais de quatre qu'il annonçoit, je n'en trouvai que deux, & des plus ordinaires, un léopard & un racon. Je demandai à ce drôle pourquoi il trompoit les gens, & s'il ne voyoit pas venir au bout de cela quelque volée de coups de bâton : il me répondit bravement que c'étoit la faute de ſon peintre; qu'il avoit donné ſon racon à peindre à deux maîtres différens, mais que tous les deux l'avoient manqué; qu'au ſurplus, ſi cela ne reſſembloit pas, ces deux figures ne laiſſoient pas d'orner la baraque & de lui attirer pratique.

Il y avoit là un éléphant femelle de huit à neuf pieds de haut, bien maigre & mal tenu. Rien ne peut être plus docile que cette pauvre créature. Je remarquai qu'il fléchiſſoit fort habilement les genoux en faiſant ſes révérences à la compagnie. Les ongles des doigts de ſes pieds de devant étoient larges & de près de cinq pouces de long. Cet éléphant devoit venir du continent, car il avoit les oreilles entières. J'en vis un à Londres il y a treize ans, beaucoup plus petit, qui étoit d'une autre eſpèce & venoit de Ceylan : il avoit les oreilles rognées, & à ſa queue deux rangs de crins noirs, longs & roides.

Les viſites en carroſſe ſont la grande affaire & l'occu-

pation quotidienne des perſonnes de qualité; mais le ſoir le Cours-la-Reine eſt très-fréquenté, & eſt le rendez-vous des gens à la mode (1). C'eſt en effet un lieu fort agréable & diſpoſé commodément : ce ſont trois allées de grands arbres, fort longues, ſur le bord de la Seine, fermées aux deux bouts par de belles portes avec un très-grand eſpace circulaire, au milieu, pour y tourner. La principale allée tient au moins quatre voitures de front, & chacune des contre-allées en tient deux : à quatre-vingts carroſſes par file, vous avez un enſemble de ſix ou ſept cents. Les terrains qui touchent aux allées deſtinées aux voitures ſont de pluſieurs arpens de gazon plantés en quinconce d'arbres d'une belle venue, & deſtinés à s'y promener ſur l'herbe, ſi l'on veut deſcendre de voiture. Ceci doit être fort agréable dans les chaleurs de l'été; mais nous ne demeurâmes pas aſſez pour en profiter.

Sous un rapport, ce cours eſt fort inférieur à celui que nous avons à Hyde-Park; s'il eſt plein, vous ne réuſſiſſez pas deux fois dans une heure à voir la compagnie que vous cherchez, car vous êtes obligé de vous tenir à la file : & ſouvent les princes du ſang, qui y viennent & paſſent où il leur plaît, arrêtent tout & cauſent d'étranges embarras. En outre, s'il a plu, il n'eſt pas poſſible d'y aller, tant il eſt boueux & mal ſablé.

Si l'on veut aller chercher le grand air hors de la ville, on a deux bois fort agréables, l'un à l'oueſt, l'autre à l'eſt. Je veux parler du bois de Boulogne & de celui de Vincennes. Celui-ci a de très-beaux ombrages. On

(1) Le Cours-la-Reine fut tracé & planté en 1616, par ordre de Marie de Médicis. Les arbres furent renouvelés en 1724, par ordre du duc d'Antin. (C. de Ris.)

voit quelques ftatues romaines dans la première cour du château.

Quant à celui du bois de Boulogne, qu'on nomme Madrid, c'eft François Ier qui l'a bâti à la morefque à l'imitation d'un autre château qu'il avoit vu en Efpagne (1). Il y a au moins deux étages de galeries couvertes, à l'extérieur de chacune de fes quatre faces, ce qui, dans un pays fort chaud, doit donner une fraîcheur délicieufe. Auffi ce ftyle d'architecture avoit-il été adapté à un pays beaucoup moins tempéré, & que fans doute le roi François n'avoit pas grande envie de vifiter une feconde fois.

Mais revenons à Paris. D'ordinaire, fur les huit ou neuf heures du foir, dans le mois de juin, on fort du cours, & l'on va defcendre à la porte du jardin des Tuileries, pour s'y promener à pied par la fraîcheur de la foirée. Ce jardin eft de la plus belle ordonnance, & eft actuellement dans toute fa beauté : en forte que M. Le Nôtre, qui l'a vu dans fon enfance, car c'eft lui qui l'a deffiné, peut jouir pleinement aujourd'hui du fruit de fes travaux. A coup fûr, fon ameublement mouvant, à l'heure dont je parle, eft l'un des plus nobles fpectacles que l'on puiffe voir. Le foir d'avant mon départ de Paris, une dame de qualité, Mme de M..., me demanda, comme je prenois congé d'elle, ce qui m'avoit plu davantage à Paris : je lui répondis civilement comme je le devois; mais elle ne voulut pas fe contenter de mon compliment, & elle infifta pour avoir une réponfe précife. Je lui dis alors, dès qu'elle l'exigeoit, que je venois

(1) Notre regretté collègue, M. le comte Léon de Laborde, a confacré un volume à la defcription & à l'hiftoire du château de Madrid, au bois de Boulogne. On y admiroit entre autres des faïences de Girolamo della Robbia & des émaux de Courteys, dont quelques-uns ont été recueillis au Mufée de Cluny. (C. de R.)

précifément de voir ce que j'en aimois le mieux, que c'étoit la grande allée des Tuileries, entre huit & neuf heures; & que je ne penfois pas qu'il y eût dans le monde rien au-deffus de cette allée, à cette heure-là, par une belle foirée d'été.

Dès que nous fommes entrés dans les jardins de Paris, je vais tâcher de vous donner une idée abrégée de ceux qui le méritent, au moins parmi ceux que j'ai vus.

CHAPITRE IX.

JARDINS A PARIS ET DANS LES ENVIRONS.

Le jardin des Tuileries eſt immenſe, avec deux terraſſes plantées d'arbres aux deux côtés de ſa longueur, l'une deſquelles domine la Seine. Il eſt planté d'une façon très-agréable avec de grands parterres dans le milieu & des fontaines abondantes qui jouent inceſſamment; il eſt clos à un bout par la façade de ce magnifique palais du Louvre (Tuileries), l'autre eſt découvert & donne ſur la campagne dont il a la vue. Le reſte eſt diſtribué en allées, en gazons, en maſſifs de bois, avec un grand nombre de ſiéges de tous côtés pour le ſoulagement des promeneurs.

Il y a dans ce jardin une choſe que j'aime beaucoup : c'eſt un amphithéâtre avec ſa ſcène, ſon parterre, ſes ſiéges, ſes couliſſes, & tout autour, des allées paliſſadées qui y conduiſent.

Rien ne ſauroit être plus agréable que ce jardin & ſes boſquets où, à partir de la fin de mars, les merles, les grives, les roſſignols chantent de leur mieux dès le matin : c'eſt, on peut le dire, au milieu de la ville, aux environs de laquelle on ne tolère point la chaſſe aux petits oiſeaux : auſſi la campagne qui l'environne eſt de toutes parts remplie de perdrix, de lièvres & d'autre gibier.

Le jardin du palais du Luxembourg eſt également fort grand, & a quelque choſe de champêtre, dans le goût du parc de Saint-James. Vous y rencontrez encore beaucoup de gens de condition; mais comme la rigueur des hivers a détruit pluſieurs de ſes charmilles, on y va moins qu'autrefois. Il a cependant toujours ſes fontaines, ſes parterres & quelques allées bien ombragées : pour l'air, je le préférerois aux Tuileries, parce qu'il eſt planté ſur des terrains élevés & voiſins des champs, dans le faubourg Saint-Germain.

Quant au jardin botanique du Roi, il eſt d'une vaſte étendue, bien garni de plantes &, en fait de gens honnêtes, s'y promène qui veut. Son aſpect eſt fort varié; ce ſont des boſquets, des baſſins, des gazons, des collines, outre un grand emplacement nivelé deſtiné à la culture de toutes ſortes de plantes. Je le vis pour la première fois dans le mois de mars, en compagnie de M. de Tournefort & de M. Breman (1), jardinier d'une grande intelligence & d'une grande activité. Les ſerres étoient bien garnies de plantes étrangères délicates, & les parterres pleins d'autres ſimples; on ne pouvoit pourtant guère en juger exactement, mais aux arbres, aux arbuſtes & à quelques plantes qui demeurent vertes, je pus m'en faire quelque idée.

Le docteur de Tournefort me dit qu'à chacune de ſes leçons il faiſoit la démonſtration de cent plantes, & qu'il donnoit trente leçons dans ſon été. Cela forme un total de trois mille plantes, ſans compter celles qui viennent dans la première & dans l'arrière-ſaiſon, qu'il n'évaluoit pas à moins d'un millier.

---

(1) Voir ci-deſſus, page 16, note 3. Le nom eſt Braman.

J'ai noté particulièrement dans les ferres les plantes fuivantes :

Le Jafmin des Açores à fleurs blanches vient du roi de Portugal.

Le *Marum cortufii*, qui étoit en caiffe depuis trente ans.

L'Œillet de Crète en arbre.

Le *Smilax* à fruit noir.

L'Iris bulbeufe à fleur jaune.

La petite Confoude à fleur de bourrache.

Le Frêne d'Amérique à fleurs.

Le *Stecas* à feuilles dentelées de Bochin.

Ce jardin eft doté par le Roi & le duc d'Orléans : il poffède 2,000 liv. fterl. de rentes. Cinq cents vont au premier médecin, qui en eft intendant, & le refte au profeffeur de botanique, M. de Tournefort, & aux jardiniers en fous-ordre, avec des logemens pour eux tous.

M. Breman me dit qu'au commencement d'avril il avoit fini de femer fes couches, & qu'il avoit mis en terre deux mille efpèces de graines.

De la butte de ce jardin, j'ai vu de l'autre côté de la rivière, fur la pente d'une chaîne de collines, le palais ou la maifon de campagne du P. de La Chaife, confeffeur du Roi. Elle eft dans une belle expofition au midi, & bien boifée à droite & à gauche. C'eft une demeure fort convenable pour un efprit contemplatif (1).

Le jardin du Palais-Royal eft fort grand pour être au milieu de la ville. Il a deux ou trois grands baffins avec leurs jets d'eau, mais mal entretenus, & n'a rien d'élégant que fes allées couvertes & fes parterres. Il eft toujours rempli de bonne compagnie.

Le jardin de l'Arfenal eft beaucoup plus étendu &

(1) C'eft aujourd'hui le cimetière du Père-Lachaife. (C. de R.)

mieux tenu; il a la vue des champs & donne ſur les remparts : la beauté de ſes promenades y attire auſſi beaucoup de monde.

Pluſieurs couvens ont des jardins ſpacieux & bien entretenus, qui ſont toujours ouverts à tous les honnêtes gens : tels que celui des Chartreux, qui eſt d'une grande étendue & fort champêtre. Celui des Céleſtins, également beau & grand. Celui de Sainte-Geneviève, qui l'eſt auſſi : ſa terraſſe, plantée de marronniers d'Inde, eſt incomparable de largeur & de longueur, & les trois ou quatre quinconces de mêmes arbres, qui la touchent au midi, donnent en été des ombrages merveilleux.

JARDINS PARTICULIERS QUE J'AI VUS A PARIS.

Hôtel d'Aumont (1). — La ſalle à manger donne dans la ſerre. Les orangers paroiſſoient avoir ſouffert, & leurs feuilles étoient flétries : cette ſerre étoit deux fois trop grande.

Le treillage au bout du jardin étoit orné de dorures, avec un pavillon au milieu, ſous lequel étoit une ſtatue antique romaine bien conſervée. Elle repréſentoit un jeune homme, & la forme de ſa toge étoit ſi nette

(1) L'hôtel d'Aumont eſt ſitué rue de Jouy. Conſtruit par Manſard, Le Brun y avoit peint un plafond repréſentant l'*Apothéoſe de Romulus*. (C. de R.) — Depuis peu d'années il eſt devenu la Pharmacie centrale (!), après avoir été longtemps occupé par une penſion (!). Les gens riches de notre époque aiment bien mieux bâtir à grands frais des maiſons ſouvent d'un goût très-médiocre, que de ſauver, en les achetant & les habitant, ces beaux hôtels du temps paſſé. J'ai vu dans un *Mercure galant* un ſouper donné par le duc d'Aumont, où parut un des premiers *ſurtouts* inventés par Nic. de Launay; aujourd'hui on y pile des drogues, en attendant le pétrole. Les d'Aumont avoient là leur hôtel dès le quatorzième ſiècle. (B. J. P.)

qu'il n'en falloit pas davantage pour démontrer l'erreur de ceux qui veulent que ce fût une eſpèce de plaid ou de vêtement ouvert par devant comme un manteau.

Ce treillage, qui eſt grand, eſt ouvragé avec tant de variété, qu'on le prendroit pour quelque filigrane. La peinture verte qu'on donne aux treillages ne réuſſit pas également partout : tantôt c'eſt trop jaune, tantôt d'un vert ſale, tantôt encore d'un vert bleuâtre, au lieu de la belle couleur d'herbe verte qu'il faudroit. Pour l'obtenir, il faut d'abord donner une couche de jaune, & enſuite en appliquer une de vert de montagne ou d'Arménie. C'eſt une couleur dont nous avons en abondance en Angleterre, à Maulham-in-Craven, dans le Yorkshire.

Le grand avantage de ces treillages dans les villes, outre la beauté de leur travail, c'eſt de cacher le vilain aſpect des murailles des maiſons voiſines (1).

Il y avoit dans ce jardin beaucoup de figuiers de belle venue dans des caiſſes carrées; & des parterres remplis de fleurs, chaque eſpèce à part : d'un côté les tulipes, & d'autre part les jonquilles, les anémones, les renoncules, les aſphodèles, &c.

Hôtel Puſſort (2). — Ce jardin eſt fort joli & au bout eſt une porte ſur les Tuileries. Le berceau, ou l'allée de treillage, a ſoixante-dix pas de long & huit de large,

---

(1) Beaucoup de ces treillages ont été gravés ainſi que pluſieurs jardins de Paris & des environs. Dans un volume que je poſſède, & qui ſe compoſe des recueils de Lepautre, de Lebouteux (rare), Perelle & Touchar, je remarque les treillages de l'hôtel de Condé (2 pl.), de Chantilly (8 pl.), de M. de Chamlay, rue du Colombier, de M. de Nicolaï à Preſle, de Sceaux, de Chaville, de M. de Morſtein à Montrouge, de Benſerade à Arcueil, Montlouis (Père Lachaiſe), M. de Montigny, &c. (B. J. P.)

(2) M. Puſſort, beau-père de Colbert. Son hôtel étoit ſitué à peu près ſur l'emplacement de la rue d'Alger. (C. de R.)

avec trois pavillons à jour juſqu'en haut. Il eſt tout en fer peint en vert & a coûté quinze mille livres.

Le jardinier en étoit un habile homme : il avoit en caiſſe quelques belles plantes qu'on ne trouve pas ailleurs, comme de groſſes touffes de romarin, la Jacobée maritime, le Marum de Syrie, &c. Les murs étoient bien garnis d'eſpaliers. Il n'avoit pas encore taillé ſes pêchers ; & quand je lui en demandai la raiſon, il me dit qu'il avoit reconnu que de ne les tailler qu'après la fleur en amélioroit le fruit, tandis que la méthode contraire les chargeoit trop & en gâtoit la qualité.

L'orangerie eſt la plus belle pièce en ſon genre que j'aie vue. Elle eſt pavée de marbre, & toute lambriſſée du haut en bas en bois de chêne à la mode d'Angleterre. Je penſe qu'en été, lorſque les caiſſes ſont ſorties, elle doit ſervir de ſalle à manger.

Hôtel de Beauvilliers (1). — Rien à voir que le treillage au bout du jardin.

Hôtel de Caumartin. — Dans ce jardin, le treillage étoit fort bien fait, en forme d'arc de triomphe : la moitié en étoit occupée par une volière remplie d'oiſeaux, avec une fontaine au milieu.

C'eſt là que je vis pour la première fois de grands vaſes de fonte peinte en couleur de bronze & placés ſur des piédeſtaux.

Hôtel de Leſdiguières (2). — C'eſt la ſeule maiſon, à

---

(1) L'hôtel de Beauvilliers étoit ſitué rue Sainte-Avoye, preſque en face la rue de Montmorency. Il avoit été conſtruit pour le comte d'Avaux, un des négociateurs françois au congrès de Munſter. L'hôtel de Caumartin, qui vient enſuite, touchoit à l'hôtel Beauvilliers. (C. de R.)

(2) L'hôtel Leſdiguières étoit ſitué rue de la Cerifaye, au coin du cul-de-ſac qui le ſéparoit du petit Arſenal. Bâti ſous Henri IV pour Sébaſtien Zamet, il appartint ſucceſſivement aux familles de Leſdiguières & de

Paris, que j'aie vue tenue comme il faut & avec propreté dans toutes ſes parties, jardins & le reſte.

Le jardin étoit orné de pluſieurs ouvrages de treillage; celui du fond étoit fort noble & avoit coûté dix mille livres; un autre en avoit coûté ſix mille. J'en remarquai un plus petit, & le ſeul que j'aie vu ainſi, tout en feuillages de fer peint en vert. Il y avoit auſſi de grands vaſes de même ſorte ſur des piédeſtaux.

Les fontaines de ce jardin, quoique petites, étoient curieuſes, ornées convenablement & d'un charmant effet quand leurs eaux jouoient.

La première cour étoit ornée de caiſſes d'énormes lauriers-thym; & dans les jardins il y en avoit d'autres taillés en pyramides carrées.

Une perſonne de qualité vint avec beaucoup de civilité me prendre dans le jardin pour me conduire dans les appartemens.

Celui de la ducheſſe, qu'elle avoit fait arranger elle-même tout entier, avoit un air de nobleſſe & d'aiſance au delà de tout ce que j'ai vu. Je remarquai dans la chambre à coucher le plus beau luſtre de criſtal qu'il y ait en France. Madame la ducheſſe en avoit acheté ſéparément toutes les pièces, qu'elle avoit enſuite fait monter ſur ſes propres deſſins : il lui revenoit à douze mille écus.

Avant de quitter le jardin, on me fit viſiter, dans un parterre ombragé, le tombeau d'une chatte. Une chatte de marbre noire eſt couchée ſur un couſſin de marbre blanc, dont les franges & les glands ſont dorés : il eſt porté par un piédeſtal carré de marbre noir. Sur une des faces de ce marbre eſt écrit en lettres d'or :

Villeroy. Le czar Pierre y demeuroit pendant ſon ſéjour a Paris en 1717. (C. de R.)

CY GIST
MENINE, LA PLUS AIMABLE ET LA PLUS AIMÉE
DE TOUTES LES CHATTES.

Sur l'autre face :

Ci gît une chatte jolie :
Sa maîtreffe, qui n'aima rien,
L'aima jufques à la folie;
Pourquoi le dire? On le voit bien.

Ce n'eft pas là le premier exemple de cette efpèce de folie : j'en ai vu en Angleterre, & l'hiftoire nous en fournit plus d'un autre.

Blâmez-moi d'avoir copié cette épitaphe, je le veux bien. Ce que je ne me pardonnerois pas, ce feroit d'avoir copié toutes les belles infcriptions que j'ai rencontrées de tous côtés à Paris, quoiqu'elles foient du latin le plus pur ou du françois le plus digne de Verfailles, puifque vous les lirez quand vous voudrez dans la defcription de Paris.

Hôtel de Lorges (1). — Nous eûmes la bonne fortune, le doyen de Winchefter qui m'accompagnoit & moi, de trouver le maréchal (2) lui-même, qui fe promenoit dans fon jardin, & nous entretint avec beaucoup de civilité. Ce jardin n'étoit point terminé, & l'hôtel n'étoit pas achevé non plus; mais ce fera un des plus beaux de Paris.

Il jouit d'une vue fort étendue fur la campagne & fur Montmartre. Au bout du jardin s'élève une terraffe de niveau avec le rempart.

Ce qui dans cette maifon eft commode & noblement entendu, c'eft que, entre les deux cours, les carroffes traverfent un portique impofant foutenu par des colonnes,

---

(1) Rue Saint-Auguftin, entre la rue de Choifeul & la rue de la Michodière. En 1706, cet hôtel appartenoit à M. de Chamillart, dont il avoit pris le nom. (C. de R.)

(2) M. de Duras, duc de Lorges, beau-père du duc de Saint-Simon. (B. J. P.)

& peuvent, des deux côtés, s'arrêter devant une marche ou deux qui conduifent aux efcaliers & aux appartemens ; puis de là ils paffent dans la feconde cour, qui n'eft féparée du jardin que par une grille de fer, y tournent & reviennent prendre leurs maîtres qui, ainfi, ne font jamais expofés au mauvais temps. Cette précaution eft bonne ici, & elle feroit encore meilleure à Londres. Ce portique donne fur le jardin au moyen d'arcades : & l'efcalier eft lui-même difpofé de telle forte que de là on a la vue des jardins & celle de Montmartre.

Le maréchal eut l'obligeance de nous faire vifiter fon appartement particulier, car tout le refte de la maifon étoit plein d'ouvriers. Nous vîmes dans fa chambre fon petit lit de camp de damas rouge où il couche, & qui lui fervoit également quand il commandoit fur le Rhin.

Il nous montra fes grandes fenêtres à couliffes, & la facilité avec laquelle elles montoient, defcendoient & s'arrêtoient où l'on vouloit. Il avoit, nous dit-il, fait venir exprès pour cela un petit modèle d'Angleterre, car ce fyftème n'étoit pas connu à Paris.

Il nous introduifit auffi dans une fuite de cabinets ou petits appartemens à la mode angloife, retirés, joliment meublés & tenus avec beaucoup de propreté. Il en avoit fur lui les clefs, des clefs angloifes, nous dit-il; & de là nous defcendîmes par des efcaliers dérobés. Nous fîmes en vain tout ce que nous pûmes pour l'empêcher de nous reconduire jufqu'à notre voiture, &, après, il nous envoya un page nous demander un jour pour venir dîner avec lui.

Hôtel Le Peletier (1). — Le jardin en étoit fort bien tenu.

---

(1) Rue Culture-Sainte-Catherine. Bâti fur les deffins de Bulet. (C. de R.)

Au bout étoit un treillage en façon d'arc de triomphe, mais il n'étoit ni très-grand, ni bien peint : fa beauté & fes ornemens différoient beaucoup de ceux que j'avois vus jufque-là. Dans les deux niches étoient placés deux grands vafes de fonte ou des pots de fleurs, & précifément en face du milieu, il y avoit un baffin dont on fit jouer les eaux pour nous. C'eft une politeffe que l'on fait volontiers aux étrangers.

Dans l'orangerie, il y avoit de fort grands orangers & quatre myrtes taillés en boule, les plus beaux & les plus gros que j'aie vus : il y avoit auffi en caiffe de groffes touffes de marum de Syrie; quantité de tulipes, d'anémones, de renoncules & d'autres fleurs, en planches, dans le parterre, & chaque efpèce à part. Il y avoit auffi, comme dans nos jardins, des anémones & des renoncules en petits pots de terre; mais avec de la terre fort légère. De grands & très-beaux lauriers-thym dans des caiffes; &, ce qu'il y avoit de fingulier, le long d'un des murs du jardin une rangée d'arbres dont les têtes, paliffées fur un treillage de fer, formoient une férie d'arceaux d'un très-bon effet.

Le jardin de l'hôtel de Sully (1) n'a rien de remarquable.

Le meilleur ouvrage de treillage de fer & de bois mêlés que j'aie rencontré, eft celui du jardin de feu M. de Louvois (2), jardin qui eft auffi l'un des mieux tenus de tout Paris. Ce treillage, en forme d'arc de triomphe, garnit tout le fond du jardin, & il a coûté de groffes fommes d'argent. Dans le milieu, font placées fur des piédef-

---

(1) Rue Saint-Antoine. Cet hôtel eft encore à peu près intact, au moins à l'extérieur. (C. de R.)

(2) Rue Richelieu, fur l'emplacement actuel de la place Louvois. (C. de R.)

taux quatre ſtatues antiques d'un grand effet & d'une rare beauté. C'eſt une des premières impératrices, une Diane, un Apollon, &c. Les allées ſont ſablées de gros gravier, mais ſans être roulées : d'un côté du treillage, il y a une grande volière bien remplie d'oiſeaux.

Les murs de la ſerre ſont garnis de nattes; & de diſtance en diſtance des baſſins de fer y ſont ſuspendus en face de chaque fenêtre avec des poulies, qui permettent de les hauſſer ou de les baiſſer à volonté. Le feu qu'on y met peut bien corriger l'humidité que donnent à l'air les émanations des plantes & les chauffer ſuffiſamment. Les couches chaudes avancent les plantes; mais un air chaud au-deſſus de leurs têtes peut leur valoir autant pour leur donner de la force & les nourrir en hiver.

Le dernier jardin de particuliers que j'aie vu, quelques jours ſeulement avant notre départ, eſt celui de M. Fournier (1), & rien n'eſt plus joli. Au bout, il y a un noble treillage avec deux grands vaſes de fonte peints en bronze & dorés.

J'y vis un pommier en caiſſe comme on y met ailleurs des figuiers & des orangers : c'étoit un calville d'été, dont la tige n'étoit pas plus groſſe que le doigt; & au premier de juin il étoit couvert de fruits.

Il y avoit nombre de pots de Sedum pyramidal, qui eſt fort à la mode aujourd'hui. Mais rien n'eſt d'un auſſi bel effet que les giroflées rouges, doubles & panachées, que

(1) Ce doit être ſans doute celui de M. Fornier & non Fournier, tréſorier de France. Brice dit (1701, II, 162): « qu'il étoit très-propre & du deſſin de Le Nôtre & près du couvent des Feuillants de l'Ange gardien » — rue d'Enfer. — Claude Fornier, tréſorier de France depuis 1669 & l'un des préſidens en 1698 (*État de la France*, 1699, p. 355), étoit ſeigneur de Montagny. Le treillage de M. de Montigny, cité plus haut, p. 170, note 1, ſeroit-il celui de M. Fornier de Montagny? (B. J. P.)

l'on multiplie avec ſoin, & l'on a bien raiſon. Il y avoit encore mille autres jolies choſes que ma courte promenade dans ce jardin ne m'a pas permis de me rappeler.

Il y a à Paris un grand nombre de ces jardins particuliers qui méritent bien d'être vus; mais la ſaiſon de l'année ne favoriſoit guère notre curioſité, & nous ne nous en occupâmes pas beaucoup.

CHAPITRE X.

CHATEAUX ROYAUX ET LEURS JARDINS.

Je vous ai jufqu'ici rendu un compte fommaire de ce que j'ai vu de Paris & de fes habitans, foit en public, foit chez eux. Le pays qui l'environne eft rempli de jolies villes bien peuplées & de nombreux palais du Roi & des princes du fang, qu'on ne peut comparer à rien de ce que nous avons en Angleterre. J'ai peu d'envie de vous conduire plus loin, car la cour n'eft guère dans mes goûts ni dans mes habitudes; cependant, comme j'ai eu la bonne fortune d'aller à Verfailles, à Saint-Cloud, à Marly & à Meudon, je me hafarderai à vous dire quelque chofe de ces châteaux.

Ces quatre palais & leurs jardins couvrent un territoire accidenté & peu fertile, auffi étendu que tel comté d'Angleterre. Deux d'entre eux, Meudon & Saint-Cloud, ont la vue de Paris au-deffous d'eux, mais le premier beaucoup mieux encore que le fecond.

Ce diftrict pourroit s'appeler le berceau & la pépinière des Rois, car tout ce qu'il y a de plus élevé dans le fang royal y habite. Le Roi, Mgr le Dauphin & fes trois fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry, Monfieur, frère du Roi, fon fils le duc de Chartres & fa fille Mademoifelle. Tous ces princes font déjà ou feront, comme

on en peut juger, beaux, grands & bien faits. L'autre branche de la maifon royale de Bourbon, comme le prince de Condé, le duc de Bourbon & les princeffes fes filles, le prince de Conti, font de petite taille, mais bien faits & de jolie figure.

Je n'ai vu ni le duc du Maine ni le comte de Touloufe; mais j'ai fouvent vu la princeffe douairière de Conti, qui eft fans contredit l'une des plus belles & des plus gracieufes femmes de France. Elle eft, à mon avis, d'une reffemblance frappante avec le Roi fon père tel qu'il étoit dans tout l'éclat de fa beauté, lorfque je le vis pour la première fois en 1665 (1).

C'eft fous le règne de ce prince qu'ont été bâtis ces quatre palais, & leurs jardins créés avec tout ce qui leur appartient.

Saint-Cloud eft le plus rapproché de Paris: le château eft magnifique & très-commode. La galerie & le grand falon font fupérieurement peints. Les jardins font d'une vafte étendue : on leur donne douze ou quinze milles de tour.

Les bois naturels, au fud-oueft de la maifon, font bien ménagés & percés de grandes & de petites allées. On a tant de goût pour les arbres que, dans l'occafion, on les a laiffés debout, non-feulement au milieu des allées, mais encore au milieu des efcaliers de pierre qui y conduifent.

Dans d'autres parties du jardin, des allées, qui font le plus fouvent à quatre rangs d'arbres, fe prolongent jufqu'à plufieurs milles de longueur. Partout vous rencontrez des baffins & des jets d'eau; mais il y a furtout une caf-

---

(1) Auffi fa médaille, gravée par Molart, porte-t-elle ces mots : *Solem que parentem quis neget?* (B. J. P.)

cade, que j'ai vue jouer plusieurs fois, que l'on dit la plus belle & la plus abondante qu'il y ait en France. Au milieu du grand bassin, dans le bois, j'ai vu un jet d'eau qui lance une colonne à quatre-vingt-dix pieds en l'air, d'une telle force qu'on en ressent tout autour la fraîcheur, avec de temps à autre des détonations comme d'un coup de pistolet; telle est la puissance de l'air qui la chasse dans les conduits.

Ces divers tubes qui transportent les eaux sont des cylindres de fonte par morceaux de trois pieds de long, les uns de dix, les autres de vingt pouces de diamètre, jusqu'à ce qu'ils se subdivisent, & alors ce sont des tuyaux de plomb.

M. Arlot, médecin de Madame, me fit un jour l'amitié de m'inviter à dîner à Saint-Cloud & de m'envoyer chercher dans son carrosse à Paris. Avant dîner, il me promena en voiture, car il en a le privilége, de tous côtés & partout dans les jardins, où ne manquent ni les allées, ni les promenades ornées de cyprès, de pins & de sapins taillés en pyramides. De toutes parts on rencontre des eaux jaillissantes en abondance, surtout des gerbes d'eau, qui ressemblent à une pluie qui s'élanceroit dans les airs, ce qu'on obtient au moyen d'une infinité de petits tubes.

Monsieur a acheté & mis dans ce jardin un terrain montueux qui domine tout le pays, & qui, sans doute, quand il aura été dessiné par un homme du talent de M. Le Nostre, sera l'un des lieux le plus délicieux du monde.

De la balustrade de la terrasse, la Seine & une vaste plaine terminée à l'horizon par la vue de Paris, forment une admirable perspective.

Ces immenses jardins destinés à se promener à cheval

ou en voiture nous font inconnus en Angleterre, auffi bien que les expreffions dont je viens de me fervir. Nous ne voudrions pas perdre autant de pays que ces jardins en abforbent. J'y ai vu en plufieurs endroits foifon de lièvres & de perdrix, & encore, à mon grand étonnement, cinq biches qui paiffoient tranquillement.

L'orangerie eft grande, magnifique, pavée de marbre & remplie d'énormes orangers en caiffes, qu'on n'en peut fortir qu'avec des machines faites exprès; mais il n'y avoit pas autre chofe que ces orangers, des lauriers-thym & des lauriers-rofes. La galerie du grand appartement donne, au bout, dans cette orangerie, qui conduit elle-même à une allée montante d'une grande longueur, & fuit tout du long le parterre ou jardin fleurifte dont, l'été, ces orangers font un des ornemens. A ce dîner, je mangeai d'une incomparable compote de fleurs d'orangers, & la maîtreffe de la maifon eut l'obligeance de m'enfeigner la manière de la préparer.

Quoiqu'il y ait là des murs élevés & propres à recevoir des efpaliers, je n'en vis pourtant aucun; mais feulement des arbres verts & ftériles ordinaires, paliffadés après les treillages qui garniffent tous les murs. Il y a dans ce jardin quantité de cabinets, de berceaux, de pavillons, de treillages de fer & de bois peints en vert, après lefquels grimpent des chèvrefeuilles. Cent cinquante hommes font occupés à entretenir ces jardins, & c'eft une dépenfe annuelle de quarante mille livres.

Je dînai une autre fois avec le gouverneur du château, qui m'en fit voir à loifir tous les appartemens. J'y mangeai des perdrix rouges prifes dans les environs; elles font beaucoup plus petites que celles du Languedoc, mais bien meilleures que les grifes. C'étoit au commencement d'avril, nous bûmes notre vin à la glace fans m'en aper-

cevoir, ſinon au mal que cela me fit à la gorge, & bien mieux encore le lendemain; quoique enſuite cela ſe ſoit diſſipé ſans de graves inconvéniens. Il n'y a pas d'animal qui abuſe de ſoi-même pour boire & manger comme le fait l'homme : tous les jours nous buvons exceſſivement chaud & exceſſivement froid; chez les autres créatures, l'inſtinct ſert de guide; quant à nous, nous n'obéiſſons ni à l'inſtinct, ni à la raiſon, mais, flottant entre les deux, nous ne nous en laiſſons que mieux aller à ce qui doit cauſer notre deſtruction.

A la ſuite des appartemens de Monſieur, ſont de très-jolis cabinets. Le premier où vous entrez eſt rempli d'une quantité d'ouvrages en criſtal de roche, de coupes, d'agates diſpoſés ſur des conſoles. Les murs ſont couverts de glaces du haut en bas, avec, entre elles, des panneaux de laque du Japon & de peintures d'égale largeur, qui ſont d'un effet admirable. L'autre pièce étoit pleine de bijoux, dont beaucoup d'un grand prix. Cependant des pagodes de Siam, & d'autres objets encore que j'y vis, me parurent fort baroques.

Il y avoit une toute petite ſtatue romaine de marbre blanc qui n'avoit pas plus de dix pouces de haut, & qui avoit coûté vingt mille écus. Une des jambes avoit un peu ſouffert. Elle me parut un chef-d'œuvre. C'étoit un jeune garçon tenant dans le pan de ſa tunique une portée de petits chiens, avec la mère couchée à ſes pieds & les yeux levés ſur lui.

Je ne puis pas dire grand'choſe de Meudon, parce que je ne ſuis entré ni dans le parc, ni dans le château. Il faudra encore quelque temps pour le porter au point de perfection où on veut le mettre, car il n'y a pas long-temps que Monſeigneur le poſſède. La route de Paris n'eſt pas encore pavée; mais la ſituation en eſt admi-

rable; & l'esplanade qui est devant la maison ressemble à un vaste bastion, & a la vue de toute la campagne avec Paris à ses pieds. Les jardins sont grands; mais je les ai seulement côtoyés comme la maison elle-même.

Quant au château de Versailles, qui est à quelques milles plus loin dans un pays montueux assez semblable à Black-Heath ou à Cambridge, c'est sans contestation le palais le plus magnifique qu'il y ait en Europe : pourtant, ce qu'on y a bâti en premier lieu, & qu'on admiroit fort il y a trente ans, n'est plus du goût présent; aussi le Roi se propose-t-il de reconstruire ce qu'on blâme. Il est élevé sur le sol le plus ingrat, sans terre & sans eau; mais il y a conduit de l'eau en abondance & a amené le sol à être fertile.

Il y a des livres qui décrivent ce fameux palais dans tous ses détails, & j'y renvoie mon lecteur. La route qui y mène est neuve, & il a fallu en certains endroits trancher les montagnes à une profondeur de quarante pieds, de façon que vous le voyez en perspective à plus d'un mille de distance. Il se présente à vous au fond de trois cours qu'il embrasse, & qui vont en se rétrécissant successivement, ce qui est un défaut : on a, dit-on, dessein de jeter tout cela par terre & de le remplacer par une noble & grande cour carrée du même ordre d'architecture que la superbe façade qui donne sur les jardins. Ses toits & leurs dorures font dans la vue un effet merveilleux. L'esplanade sur les jardins & les parterres est la chose du monde la plus imposante. Elle est immense avec un très-grand bassin au milieu, dont les bords de marbre blanc sont ornés de vases de bronze d'un travail incomparable & de statues couchées, aussi de bronze, & de la main des meilleurs maîtres. Je n'en finirois pas si je voulois raconter tout ce qu'il y a dans ces jardins de statues de marbre,

de vafes de bronze & de marbre, de fontaines, & décrire ces larges canaux qui, tels que des mers, partent du fond des jardins pour aller auffi loin que l'œil pourroit les fuivre.

En un mot, ces jardins font une province entière deffinée en allées, en promenades, en fontaines, en canaux, & de toute part ornée des chefs-d'œuvre de l'art ancien & moderne.

Le 17 mai, on fit jouer les eaux pour le plaifir des gentilshommes anglois : les figures qu'elles tracent dans les airs en s'y élançant font diverfifiées à l'infini. Le *Théâtre* (1) & l'*Arc de triomphe* (2) font les morceaux les plus fameux. Mais dans le bofquet à gauche vous avez les fables d'Éfope mifes en action, dans autant de fontaines que vous rencontrez çà & là dans les allées d'un labyrinthe (3). C'eft en quelque forte un commentaire *ad ufum Delphini*. Il eft amufant de voir le hibou arrofé par tous les autres oifeaux, la guenon ferrant fon petit finge dans fes bras fi tendrement qu'elle lui fait rendre l'eau à pleine gorge, &c.

L'orangerie répond en grandeur à tout le refte. C'eft un prodigieux carré long de voûtes fouterraines, telles que les nefs d'autant d'églifes réunies enfemble, toutes en pierre de taille d'un travail exquis, bien éclairées &

---

(1) Le *Théâtre d'Eau* fut détruit en 1775. Il occupoit l'emplacement du *Rond vert* actuel. (C. de R.)

(2) L'*Arc de triomphe* a été détruit par Louis XV. Il étoit placé entre l'*Allée d'Eau* & le mur des Réfervoirs. Il n'en refte plus qu'un groupe en plomb, repréfentant *la France triomphante*, par Tuby & Coyzevox. (C. de R.)

(3) Le *Labyrinthe* fe compofoit de trente-neuf baffins en rocailles, ornés de figures d'animaux en plomb coloriées au naturel & repréfentant les fables d'Éfope. Il fut fupprimé en 1775 & replanté fous le nom de *Bofquet de la Reine*, qu'il porte encore aujourd'hui. (C. de R.)

expoſées au ſoleil du midi. Il y a trois mille caiſſes, dont deux mille ſont d'orangers auſſi gros pour pluſieurs centaines d'entre eux qu'ils pourroient venir dans leur pays. Auſſi dit-on qu'on en garde là quelques-uns qui datent de François I.

On n'a pas jugé convenable cette année de les ſortir avant la fin de mai; & en effet les lauriers-roſes, les lentiſques & autres arbuſtes avoient ſouffert miſérablement.

Au potager, qui fait partie de ces jardins, & qui a auſſi ſa magnificence, il y a ſept cents caiſſes de figuiers, ſans parler des eſpaliers d'autres fruits. Ceci, & d'autres exemples à Paris, me font voir qu'ici l'on aime beaucoup les figues.

J'ai remarqué une quantité conſidérable de pots de faïence pleins de lauriers d'Alexandrie à petites feuilles, de telaſpi blanc, de giroflées, de ſedum pyramidal. Nous n'avons pas encore, que je ſache, introduit ce genre d'ornement dans nos jardins.

Le 15 de mai, Mylord ambaſſadeur alla à Marly, où les eaux jouèrent pour ſon divertiſſement.

Je dois dire que c'eſt l'un des lieux les plus agréables que j'aie vus ou que je croie qu'il y ait en Europe. Le château eſt au fond & dans la portion la plus élevée d'une vallée profonde formée par des collines boiſées. Cette vallée, fermée derrière le château, s'abaiſſe par degrés en s'élargiſſant de plus en plus, & laiſſe ſe déployer devant vous la vue d'une vaſte plaine & de la Seine qui s'y promène.

Marly eſt un pavillon carré élevé de pluſieurs marches & en terraſſe tout autour. Les quatre faces ſont ſemblables : les portes donnent de même façon ſur le jardin. Au centre, & éclairé par un dôme, eſt un ſalon octogone ſur lequel s'ouvrent tous les appartemens, qui ſont tous des

pièces d'apparat. Au-deffus, font douze logemens avec une galerie étroite qui les deffert. On voit dans les pièces du rez-de-chauffée, & particulièrement dans le falon, des tables de marbre ou plutôt d'agate d'une largeur extraordinaire (elles ont au moins fix pieds), qui égalent en beauté les plus belles que je fache. Elles font veinées comme du bois & de couleur d'ambre : ce font là les merveilleux effets de la pétrification. J'ai vu de grands blocs de cette même pierre dans les roches du Dropping-Well à Knaresborough en Yorkshire : j'ai oublié de m'informer d'où venoient celles de Marly.

Dans l'une des falles du rez-de-chauffée, il y avoit une baluftrade dorée & femi-circulaire, qui en fermoit le haut bout. Derrière ce baluftre, des rayons dorés étoient pleins de la plus belle porcelaine de la Chine. La grille s'ouvroit aux deux bouts, & dans fon enceinte l'ambaffadeur & fa fuite furent fervis, de la façon la plus obligeante, de chocolat, de thé & de café. Plufieurs feigneurs françois & d'autres gentilshommes étoient chargés de leur tenir compagnie.

Les deux façades latérales du château ont en perfpective deux allées percées dans les bois, & pavées pour fervir d'avenues à la maifon, vers laquelle on arrive de chaque côté en defcendant.

A droite & à gauche de la vallée, fous les bois, font alignés de chaque côté fix pavillons carrés ou palais plus petits, mais de la même forme & de la même beauté que le palais principal : ils font à diftance égale les uns des autres, & elle eft affez grande ; elle eft de cinq cents pas. Les fix à droite du jardin font pour les hommes, les fix à gauche pour les femmes de qualité que, toutes les femaines, fur une lifte qui lui eft préfentée, le Roi défigne pour l'accompagner & jouir de cette retraite hors

de la cour, ſi je puis dire ainſi. Devant ces pavillons & entre eux, il y a les allées & les promenades les plus jolies qu'on puiſſe imaginer avec des fontaines & toutes les décorations que puiſſent fournir les fleurs & les treillages. Par exemple, des tulipes de choix dans de larges planches de mille pas de long, déployant de toutes parts leurs beautés dans ce vaſte jardin, étoient bien un ſpectacle fait pour frapper d'étonnement. Je ne pus m'empêcher de dire au duc de Villeroy, qui vouloit bien m'accompagner dans ma promenade, qu'à coup ſûr tous les jardins de France avoient voulu contribuer à cette profuſion de fleurs. Ce mot fut ſi bien pris, que M. le maréchal ſon père quitta le groupe où il étoit pour venir m'embraſſer, & m'entretenir enſuite d'une façon auſſi obligeante que familière.

La caſcade, qui du fond de la vallée tombe en face de la maiſon, eſt d'une forme nouvelle & ſingulière & de l'invention du Roi, comme, au reſte, tous ces jardins. Du côté du château qui lui fait face, on croiroit que c'eſt une grande rivière qui gliſſe paiſiblement du haut de la colline; mais quand j'en approchai, je vis que c'étoient cinquante-deux grands baſſins carrés, peu profonds, étagés ſucceſſivement, à angles droits, non pas en pente, mais ſe déverſant de l'un dans l'autre.

Il y a dans le jardin une grande quantité de fontaines bien ornées, avec toutes ſortes de jets d'eau. Il y a des gerbes d'une forme rare avec un cercle formé d'un grand nombre de gros tuyaux, d'au moins deux pieds de diamètre, qui, lorſqu'ils jouent, donnent l'idée d'une énorme colonne d'eau. Un jet d'eau au fond du jardin peut, nous dit-on, s'élever à cent vingt pieds; car, de cinquante fontaines & plus, nous ne vîmes jouer que celles des allées latérales. La plupart des grands baſſins

du milieu étoient à fec & en réparation. Toute cette eau eft amenée par une étonnante machine de l'invention de deux Liégeois : elle la prend dans la Seine & la fait monter à cinq cent foixante pieds, au fommet du château d'eau. Chaque coup de pompe en amène cinq cents pouces, au moyen de quatorze roues de trente-deux pieds de diamètre, qui plongent dans la rivière & font mifes en mouvement par elle jour & nuit (1).

Cette invention eft la même qu'on emploie dans les mines de charbon de Liége, aux Pays-Bas, en forte que de voir cette machine avec tous fes cylindres de fonte à nu, au-deffus du fol, & courant jufqu'au haut d'une grande montagne, nous donne l'idée d'une mine de charbon retournée à l'envers.

L'arbre dont on fe fert le plus ici, c'eft le charme, qui fait des arcades, des berceaux qu'on taille en boule, &c., qu'on tient en haies de deux pieds de haut, & qui taillées bien unies, font la plus jolie chofe qu'on puiffe voir en ce genre. J'en ai vu de douze pieds d'épaiffeur qui, dans ce climat fec & infertile, fuppléoient au coup d'œil des pièces de gazon.

Affurément, le Roi qui fe plaît à planter & à tailler fes arbres de fes propres mains, eft très-louable de ne pas employer d'autres arbres que ceux que lui donnent les bois voifins : auffi eft-il admirable de voir tout d'un coup des charmilles de la plus belle venue qui n'ont que dix-huit mois de plantation.

Dès que ce font là les goûts de ce grand roi, il devroit, à mefure qu'il vieillit, imaginer de fe tranfplanter lui-même dans un climat plus chaud, & il en poffède un, dans

(1) En 1835, deux de ces quatorze roues fonctionnoient encore. Elles ont difparu vers 1843. (C. C. de R.)

le Languedoc, auſſi parfait qu'il y en ait ſous le ſoleil, de la même façon qu'il fait avec ſes ſerres pour ſes arbres méridionaux. Cet exemple ſeul, ce me ſemble, devroit ſuffire à le convaincre de la néceſſité qu'il y a de ſoigner la nature en décadence, & lui apprendre qu'un air doux & tiède le protége mieux que des vêtemens ou qu'un ample foyer. Quelles merveilles ſes tréſors & ſa paſſion pour les jardins ne créeroient-ils pas dans une pareille contrée!

Le premier bois venu en Languedoc donneroit des lauriers & des myrtes pour les charmilles; le lentiſque, la phylarée y ſont auſſi communs que dans nos climats l'épine & le noiſetier. Pour les berceaux & les treillages, vous auriez le jaſmin. Le ciſte, le romarin & une centaine d'autres arbuſtes odoriférans, qui croiſſent partout dans les champs, garniroient vos vaſes. Les cyprès y viennent d'eux-mêmes à des ſoixante & des cent pieds de haut, comme autant de tours : cet arbre ſe taille à volonté & feroit les plus belles allées imaginables. Le ſol y eſt excellent, & les champs y ſont tout naturellement ſoit des parterres de fleurs, ſoit des potagers. Les vignobles ſont de vrais vergers; & les fruits que nous ne nous procurons qu'avec le plus de ſoin en ſont le produit le plus vulgaire : ce ſont les figues, les raiſins de toute eſpèce, les abricots, les pêches, les prunes, les jujubes, ces belles ceriſes ſi délicieuſes; &, quoiqu'on ait voulu prétendre le contraire, les pommes & les poires y ſont, en outre de l'excellent climat, bien meilleures que chez nous en Angleterre, ou dans quelque autre province de France que ce ſoit.

Que feroit-ce pour un auſſi grand roi de faire une route de Marly à Montpellier ou, ſi je pouvois choiſir, juſqu'à Pézenas, qui eſt au fond d'une vallée bien arroſée

qu'enferment des collines parfumées? Lahore & Agra, que le Grand-Mogol a réunis ainſi, ſont bien à une diſtance double. Ceci éterniſeroit ſon nom beaucoup plus ſûrement qu'aucun palais qu'il ait encore bâti, & lui donneroit de la ſanté pour ſa vieilleſſe. Les jardins des Heſpérides, les labyrinthes de Crète, ſi vantés dans l'hiſtoire, ne ſeroient rien auprès des merveilles qu'on ſeroit en droit d'attendre de ſon goût & de ſon génie. Car, outre les productions naturelles de la contrée, ce climat peut être amené, avec peu de ſoin & de dépenſe, à donner les richeſſes végétales des deux Indes. A ce bout du monde où nous ſommes, au contraire, notre labeur eſt vain : nous cherchons à nous créer un plaiſir qui eſt mort & évanoui avant que nous n'en puiſſions jouir. Les joies de l'été ſe montrent à nous, il eſt vrai, pour quelques inſtans, mais auſſitôt nous retombons dans un long & pénible hiver. Mais nous aimons les lieux auxquels nous ſommes habitués, où nous ſommes nés. L'homme, à vrai dire, eſt un animal autant que n'importe quel quadrupède ; & nombre de ſes actes ne s'expliqueront que par la puiſſance de l'inſtinct, nonobſtant les principes qu'auront dépoſés par-deſſus les mœurs & l'éducation.

Il n'eſt pas aiſé de ſe laſſer du plaiſir de voir. Cependant, après deux ou trois heures de promenade dans un ſi grand & ſi beau jardin, je fus forcé de reſter en arrière de la compagnie, & bien aiſe de rentrer au château pour aller me rafraîchir auprès de la belle baluſtrade dorée, où je trouvai, nous attendant, quelques officiers de la maiſon du Roi, & d'autres gentilshommes qui avoient fait pluſieurs campagnes en Flandre. J'avoue qu'un verre de bon vin de Bourgogne me convenoit beaucoup mieux que toutes ces ſottes liqueurs de l'Inde : je ne laiſſois pas de ſavoir que c'étoit contre la ſainteté du lieu, mais

avec un étranger on passa aisément par là-dessus. Étant seul avec ces gentilshommes, nous nous mîmes à causer des Anglois & du Roi : ces messieurs me dirent de bon cœur que mes compatriotes étoient bien braves, & qu'ils voyoient depuis la paix qu'ils étoient aussi civils & bien élevés que braves; qu'il n'y avoit personne qui eût plu au Roi & à la cour comme les Anglois: qu'ils étoient curieux de tout ce qu'il y avoit de bien & savoient le rechercher. On remarquoit une grande différence entre eux & les gens des autres nations, qui ne savoient que regarder avec un étonnement stupide, ou bien courir sans faire attention à rien & affecter des airs de mépris, tandis que les Anglois apprécioient ce qui en valoit la peine, & savoient en juger avec discernement; aussi le Roi se plaisoit-il à ce qu'on leur fît tout voir en détail. Ils terminèrent ce discours par de grands éloges du roi Guillaume.

Quant à leur propre prince, on peut imaginer qu'ils ne tarissoient pas sur ses louanges. Sa retraite à Marly, me dirent-ils, étoit motivée surtout par sa santé; il quittoit Versailles tous les mardis soirs avec une compagnie choisie de seigneurs & de dames, & n'y rentroit pas avant le samedi soir : quelquefois ces voyages étoient interrompus pendant huit ou dix jours, en sorte qu'il passoit à peu près la moitié de son temps en repos à Marly. C'étoit, continuoient-ils, le prince du monde le plus affable, jamais de mauvaise humeur, d'une conversation gaie & ouverte quand il le vouloit, d'un accès facile & qui n'avoit jamais renvoyé personne mécontent; un maître de la plus grande générosité, dont il y avoit des exemples par milliers; il n'étoit de mérite d'aucune sorte qu'il ne récompensât avec promptitude & libéralité, ayant toujours soin depuis quelques années d'avancer les gens de vertu,

tandis que, d'un autre côté, il n'épargnoit jamais les rebelles & les indifciplinés. Il n'y avoit pas moyen de gouverner fon peuple avec moins de févérité & de rigueur : les taxes établies étoient néceffaires au foutien de l'État; il n'aimoit ni le fang ni la perfécution; mais l'art de gouverner avoit des règles diverfes, felon le climat & le caractère du peuple auquel il falloit les appliquer. Sa grande fageffe n'avoit jamais mieux paru qu'à la façon dont il avoit toujours fu conferver la dignité qui convient à la couronne au milieu de fes troupes, des convertis, de fa cour & de fa nombreufe famille; tandis que la grandeur de fon efprit & fa magnificence fe déployoient dans les palais qu'il avoit élevés. Tels furent à peu près les difcours que me tinrent ces gentilshommes.

Rentré à Paris, j'allai voir la pépinière royale au faubourg Saint-Honoré (1) : j'y trouvai fon directeur, M. Morley, un des huiffiers de la chambre du Roi.

Comme tout le refte de fes compatriotes, il me reçut avec beaucoup de civilité, & me montra un calendrier de plantes à fleurir pour tout le cours de l'année : c'étoit, me dit-il, le premier qu'on eût fait. En France, peut-être; mais pour nous, nous avons de ces calendriers de fruits & de fleurs pour tous les mois depuis plus de trente ans, grâce à M. Evelyn (2).

---

(1) M. Noël de Morlaix, qui eft au jardin de la pépinière du Roule, établie en 1670, eft directeur des plants d'arbres des maifons royales & huiffier de la chambre du Roy (de fervice au quartier d'octobre). *État de la France*, 1699, tome I, pages 162 & 330. (B. J. P.)

(2) *Kalendarium hortenfe*, ou l'almanach du jardinier, indiquant ce qu'il faut faire, mois par mois, durant toute l'année; & donnant la date à laquelle doivent paroître les fleurs & les fruits. (Par John Evelyn, efq. F. R. S.)

Cet ouvrage, que ne mentionne ni la Biographie britannique, ni Haller dans fa bibliothèque botanique, étoit à fa dixième édition en 1706;

Cette pépinière, clofe de grands murs, eft immenfe comme elle doit être pour fuffire à l'entretien des jardins du Roi. Il y a des arpens entiers de pins, de cyprès, d'ifs; des couches de giroflées, d'oignons de toute forte, tels que tulipes, afphodèles, crocus, &c.; auffi je n'ai pas eu de peine à le croire quand il m'affura que, rien que pour Marly, il avoit en quatre ans envoyé dix-huit millions de tulipes & d'autres fleurs à oignon, dont il vouloit me faire voir les mémoires. Il me dit en outre que pour Trianon, maifon de plaifance dans le parc de Verfailles, & pour renouveler tous les quinze jours les pots de fleurs de fes parterres, il ne lui falloit pas moins de quatre-vingt-douze mille pots.

Quinze jours auffi lui fuffifoient pour planter & garnir tel nouveau jardin qu'il plairoit au Roi de faire.

Outre les plantes qu'on trouve partout, je vis là quantité de pots de ftécas citrine à larges feuilles, en bon état, & une efpèce de cotile qui avoit une fleur approchant du tournefol, qui fe multiplioit d'éclats, & à laquelle il donnoit le nom d'amaroutre (amaranthe?).

On a joint à cette pépinière plufieurs ferres pour les plantes délicates; & entre autres une fort grande, que j'appellerois volontiers l'infirmerie des orangers. On les apporte de Gênes par mer, & on les dépofe là pour les refaire. J'en vis fortir & mettre en plein air le jour où j'y étois allé, c'eft-à-dire le 22 mai v. s., trois cents pieds auffi gros que ma cuiffe; mais après plus de dix & pour quelques-uns de dix-fept ans de foins, ils n'avoient pas

---

la première édition eft de 1664, la deuxième de 1679. Le plan en étoit fi bien entendu, que toutes les améliorations fucceffives n'y ont prefque rien changé, & qu'il eft encore la bafe de tous les manuels d'horticulture. (Henning.)

encore rattrapé des têtes affez décentes pour pouvoir paroître à la cour. C'eft qu'on eft fouvent obligé, pour les empêcher de mourir après leur voyage, de tout couper, tête & racines.

Il faut bien le dire, après tout, cette magnificence, cette quantité de palais & de jardins font encore ce qu'il y a de mieux dans un gouvernement arbitraire. Si l'on ne faifoit pas ces dépenfes en temps de paix, quelle ne feroit pas la richeffe de ce roi & la pauvreté de fes fujets. Tous les trois ans, dit-on, & quelques-uns prétendent que c'eft plus fouvent, toute la fortune (1) de la nation paffe par fes coffres; c'eft donc une néceffité que des dépenfes auffi extravagantes & auffi incroyables la remettent en circulation dans les mains du peuple.

Mais quand ces richeffes & cette puiffance fans bornes font employées au trouble & à la deftruction de l'humanité, c'eft terrible; & cependant ce n'eft pas non plus fans fon utilité. A l'école de ce grand roi, toute l'Europe avec nous a fait de puiffans progrès dans l'art de la guerre; en forte que durant ces douze dernières années l'Europe a été de force à tenir tête, & de refte, au Grand-Turc; & nous, nous avons pu le faire de même avec la France. Les quarante millions fterling que cette guerre aura coûté à l'Angleterre, quand tout fera payé, ne font pas mal employés, ne fût-ce que pour nous avoir enfeigné de tout point la théorie & la pratique de la guerre, & nous avoir mis à cet égard fur le même pied que nos voifins.

Polybe remarque des Romains que toutes les fois que leurs ennemis avoient quelque arme préférable aux

(1) Lifter veut fans doute dire le revenu annuel, & c'eft encore très-exagéré. (B. J. P.)

leurs, ils ſe hâtoient de l'adopter. Cette docilité leur valut l'empire du monde. Ces deſpotes d'Orient, au contraire, mépriſent tout enſeignement, & ſeront par conſéquent obligés de ſe ſoumettre à la valeur ſavante de l'Europe. Je le répète, les réſultats du gouvernement arbitraire, tant en paix qu'en guerre, ſont faits pour nous frapper de ſtupeur.

Les empereurs romains, maîtres abſolus de leur peuple, laiſſèrent bien loin derrière eux la république pour la magnificence des édifices publics & privés. Rome, qu'Auguſte avoit trouvée de brique, étoit de marbre à ſa mort. Néron la brûla, la rebâtit & ſe conſtruiſit un palais, la Maiſon dorée, qui à lui ſeul étoit toute une ville. Veſpaſien & Titus élevèrent des amphithéâtres & des thermes qui ſurpaſſèrent de beaucoup tout ce qu'on peut voir aujourd'hui ſur la face de la terre. Dans l'un de ces théâtres, cent vingt mille perſonnes pouvoient voir & entendre le ſpectacle, & être aſſis plus à l'aiſe que dans aucun des nôtres. Adrien viſita preſque toutes les parties du monde civiliſé, tout exprès pour y bâtir des villes. Trajan a laiſſé ſon nom ſur chaque mur qu'il a reſtauré ou conſtruit : ſa colonne, ſon pont ſur le Danube ſont des témoins prodigieux de ſes dépenſes.

Les rois d'Égypte réduiſirent leur nation tout entière en eſclavage pour s'élever des monumens qui ſont encore aujourd'hui la merveille du monde, les obéliſques & les pyramides.

Les empereurs de la Chine & ceux du Japon ont ſu faire de ces immenſes conſtructions bien au delà de ce qu'ont jamais fait les Européens, telles que le mur de la Chine, leurs canaux, leurs écluſes, leurs ponts. Au Japon, c'eſt auſſi ſur une échelle d'une incroyable grandeur qu'on a travaillé.

De ces effets du defpotifme nous en retrouvons des exemples jufque dans ces deux empires américains, celui du Mexique & celui du Pérou. Dans ce dernier, la nature de ce pouvoir arriva jufqu'à vaincre en quelque forte des impoffibilités, fans art, fans outils, fans fcience.

La fortereffe de Cuzco étoit un chef-d'œuvre où on voyoit affifes fur affifes de pierres que nos machines échoueroient à tranfporter ou à foulever, que nos outils ne fauroient mieux polir, mieux adapter les unes aux autres. Un pays prefque auffi grand que toute l'Europe, changé en jardin & mieux cultivé que Verfailles, avec des travaux hydrauliques pour arrofer & fertilifer des milliers de lieues carrées où jamais il ne pleut. C'eft le feul defpotifme appliqué au bien de l'humanité dont l'hiftoire ait gardé le fouvenir, quand elle nous montre ces routes, ces magafins de nourriture & de vêtemens qui fervoient de guides aux voyageurs & leur indiquoient les diftances : enfin, tout un empire confacré au fervice & à l'utilité de fes habitans.

Quant aux Turcs, aux Perfans, aux Mogols, l'empire tout entier ne fert qu'aux plaifirs d'un feul homme, & dans fes folies la tyrannie elle-même feroit tentée de ne fe plus reconnoître.

Je ferois bien fâché de voir en Angleterre de ces merveilles à pareil prix. Dans notre heureufe île, nous avons des palais & des jardins, tels qu'il les faut pour le plaifir & la fanté de l'homme; & ce qu'ils n'ont pas en magnificence ils le gagnent en bonne tenue. On ne fait à Paris ni ce que c'eft qu'une allée fablée ni qu'un rouleau. Les Tuileries, quand il pleut, font fermées, & on marche enfuite dans la boue pendant je ne fais combien de jours. Les gazons ou les boulingrins, comme on les appelle à Paris, font auffi mal tenus : on les fauche, puis on les

bat avec des hies plates, comme on le fait pour les allées. Ceci me remet en mémoire ce que j'ai vu dans le jardin du prince de Condé, à Paris : le baſſin d'une des fontaines étoit encadré dans une bande de gazon d'environ quatre pieds de large : pour le tenir court & le faire pouſſer en même temps plus ſerré, le jardinier y avoit attaché à égales diſtances deux agneaux noirs & deux chevreaux blancs qui paiſſoient deſſus. Quel qu'en fût le réſultat, je trouvai cette invention fort jolie, & ces petits animaux étoient un ornement qui valoit le gazon.

Toutes les eſtampes & tous les portraits que l'on a faits du Roi dans ces dernières années lui donnent l'air fort vieux; & c'eſt à tort, à mon avis. Il a le viſage plein, il eſt frais, il a un air de ſanté & boit & mange d'un bon appétit, comme je l'ai vu de mes yeux. Certainement c'eſt lui faire tort. Peut-être eſt-ce une flatterie adreſſée au Dauphin. Peut-être eſt-ce encore quelque choſe de pis. C'eſt le compliment le plus bas dont les François aient pu ſe rendre coupables envers Monſeigneur; & c'eſt dans un tout autre ſens que parlent maintes inſcriptions dont Paris eſt rempli. Voyez plutôt la deſcription de Paris où on les a recueillies. Les Romains ſous Auguſte, le premier qui ait été leur maître abſolu comme ce roi l'eſt de ſon peuple, s'exprimoient avec bien plus de délicateſſe quand ils s'écrioient :

De noſtris annis tibi Jupiter augeat annos!

Quoi qu'il en ſoit, le Roi ne paroît plus aimer Verſailles comme il faiſoit : il penſe que l'air n'y vaut rien. Tous les mardis, comme je l'ai déjà dit, il en ſort pour aller à Marly, à Meudon, quelquefois au Trianon, qui n'eſt qu'au bout des jardins, & il n'y rentre que le ſamedi ſoir : puis il y a les grands voyages à Fontainebleau. Je

M 3

m'étonne que perfonne ne le faffe fonger à ce paradis de la France, le Languedoc, où il pourroit aifément aller en quatre jours, au train que vont les rois quand ils voyagent. Je tins ce difcours à Verfailles à la table d'un des introducteurs des ambaffadeurs, mais il fut fort éloigné de le goûter; c'étoit trop contre l'intérêt de tous les gens établis à la cour; peu importoit enfuite ce qui adviendroit de la fanté du Roi. Aureng-Zeb, l'hiftoire me fournit cet exemple, approchant de la cinquantaine, tomba grièvement malade, & languit longtemps à Lahore; je ne fais qui de fa cour lui confeilla d'aller à plus de trois cents lieues de là, dans fa province de Cachemire, un pays doux & tempéré : il fuivit ce confeil, y guérit, & atteignit l'âge de cent ans (1).

Aujourd'hui le Roi ne joue plus, mais fe contente de regarder les joueurs : autrefois il aimoit le jeu, & y a perdu de groffes fommes. M. S. (2) lui a efcroqué près d'un million de livres à la baffette, au moyen de cartes falfifiées. Il lui en a coûté de la prifon & quelques années de banniffement.

Avant de laiffer là les jardins & la campagne, je veux ajouter quelques remarques fur des objets nouveaux pour moi.

---

(1) D. Francifco de Mello, ambaffadeur de Portugal en Angleterre, me difoit qu'il arrivoit fouvent dans fon pays que des hommes ufés de vieilleffe ou autrement, au point de pouvoir à peine fe flatter d'un an ou deux d'exiftence, prenoient le parti de s'en aller au Bréfil, où ils reprenoient leurs forces jufqu'à vivre encore des vingt ou trente ans. Étoit-ce un effet de l'air ou des fruits de ce pays? Devoient-ils cette efpèce de réfurrection à leur rapprochement du foleil qui fuppléoit à la chaleur vitale qui alloit leur manquer? Je ne fais. Je ne fais pas davantage fi cette prolongation de la vieilleffe mérite qu'on prenne tant de peine pour l'obtenir. — Le jeu peut-être n'en vaut pas la chandelle. (Sir W. Temple, *De la fanté & de la prolongation de l'exiftence.*) (Henning.)

(2) Sans doute le marquis de Saiffac, de la maifon de Lodève. (B. J. P.)

Il y a dans les jardins de Paris un grand nombre d'abricotiers en plein vent, mais on les tient bas & ils donnent beaucoup.

Du fruit on fait des conſerves que je mets au-deſſus de toutes leurs autres confitures. On les coupe par tranches minces, & on ôte les noyaux. Nous les y laiſſons quelquefois en faiſant cuire le fruit dans ſon entier; mais cela le gâte & finit par amener de la fermentation. Quant à l'amande des noyaux, on la met ici dans de l'eau-de-vie pour en faire de la liqueur. Au commencement d'avril, il y avoit foiſon d'aſperges, mais elles étoient ſouvent ſi amères, à mon goût du moins, qu'il n'y avoit pas grand plaiſir à en manger. Il eſt ſûr que ſous ce rapport elles valent beaucoup moins que celles que nous avons en Angleterre. Elles me rappellent l'aſperge ſauvage qui vient en abondance ſur le bord de la mer dans le comté de Lincoln : elle eſt très-jolie, mais il n'y a pas de culture qui ait pu la rendre mangeable. J'imagine que l'aſperge reprend quelque choſe de ſa force première dans un climat plus chaud, car ce n'eſt qu'en dégénérant qu'elle a pris de la douceur. Pour en avoir de bonnes à Paris, il faudroit renouveler la graine en Angleterre ou en Hollande.

L'aſperge ſauvage de Languedoc eſt une autre plante nommée Corruda.

Je me ſuis fait apporter de Languedoc, par le coche de Clermont, une cinquantaine de pieds de vigne précoce, que j'ai donnés à M. London, jardinier de notre roi d'Angleterre, pour Mylord ambaſſadeur. C'eſt un raiſin blanc, à peau très-mince & tranſparent comme une goutte d'eau. Il mûrit ordinairement en juillet à Montpellier, où on l'appelle *Des Unies?* Il y a auſſi à Paris, au jardin du Roi, des raiſins précoces, à ce que m'a dit

M. de Tournefort; mais eſt-ce le même que celui dont je viens de parler, je l'ignore.

J'ai parlé de figuiers que l'on tient en caiſſe : il y a une autre manière de les conſerver quand ils ſont en pleine terre : c'eſt de les envelopper de paille de la tête aux pieds, & pour le faire plus commodément, on les place d'ordinaire auprès des murs, quoique on ne laiſſe pas d'en uſer de même avec ceux de ces arbres qui seroient au milieu du parterre. On ne les découvre pas avant la mi-mai.

Les arbres étrangers que l'on aime le mieux ici pour les allées & pour avoir de l'ombre dans les cours, ce ſont les marronniers d'Inde, dont il y a des quantités innombrables, car ils viennent ſeuls. L'acacia robinier eſt auſſi fort commun : on en fait de jolies allées ou bien on le taille en boule; mais ſes feuilles pouſſent tard, & à la fin de mai à peine étoient-ils verts.

Le 25 mai, quand j'allai prendre congé de M. Vaillant, je le trouvai dans ſon parterre. Il me montra en pleine fleur une planche de renoncules qu'il avoit reçues de Conſtantinople il n'y avoit que deux ans. Elles étoient belles & rares, au moins y en avoit-il que je n'avois jamais vues, telles que des blanc-pur, des blanches & vertes, blanc panaché de couleur de chair, couleur de chair pure, roſes, couleur de chair panachées, &c.

Il en avoit vendu de celles que je viens d'énumérer une piſtole la griffe, & il eſpéroit au bout d'un an ou deux en être mieux monté, de façon à les vendre à meilleur marché. J'en ai vu enſuite de celles-là à la pépinière royale & chez M. Lefebvre, le marchand de graines, mais elles venoient de chez M. Vaillant.

J'ai auſſi remarqué chez lui des berceaux en fer au-deſſus de ſes couches : ils ſont mobiles & ſe peuvent

hauſſer & baiſſer comme le veulent les fleurs qu'ils doivent protéger. Ceci, à mon ſens, eſt bien préférable à toutes ces inventions de couvercles de bois; & avec de groſſes toiles ou des nattes ils feroient une eſpèce de ſerre portative pour des plantes peu délicates.

J'avois vu, dès le 9 mai, le jardin fleuriſte de M. Lefebvre. Ses tulipes étoient dans toute leur beauté, & il en avoit en effet une grande & belle collection. Il en avoit beaucoup de panachées & d'une grande variété. Il me dit que dans ſes tulipes de ſemis & d'une ſeule couleur, rouges, jaunes, &c., il en paroiſſoit tous les ans quelqu'une de panachée; ſi elle l'étoit parfaitement, c'eſt-à-dire ſur chacun de ſes pétales, il étoit fort douteux qu'elle ſe ſoutînt ainſi, & que l'année ſuivante elle ne retombât point dans ſa couleur primitive; mais au contraire, ſi elle travailloit, c'eſt-à-dire ſi les panachures n'étoient que partielles & ne ſe trouvoient pas du premier coup ſur les ſix pétales, il y avoit lieu d'eſpérer qu'elles iroient en s'améliorant.

Quoique je n'euſſe pas envie de deſcendre dans les carrières, qui ſont comme nos mines en forme de puits, d'où l'on monte les pierres avec de grandes roues afin de ménager le terrain, je ne laiſſai pas d'aller voir celles de Vanves, à un peu plus d'une lieue de Paris. C'eſt une chaîne de collines qui côtoie l'Obſervatoire, & c'eſt dans le flanc de la montagne, comme cela a lieu chez nous, que la carrière eſt ouverte. J'y remarquai deux ou trois bancs de pierre de deux ou trois pieds d'épaiſſeur chacun, preſque entièrement formés de coquilles, ou de pierres en forme de coquilles. L'une des plus remarquables pour la groſſeur de ces pierres-coquilles étoit un buccin long & liſſe, dont les nombreuſes ſpirales alloient en s'effilant. J'en meſurai dont la première ſpirale étoit

de huit pouces de diamètre; & ſans en voir le bout, en me réglant ſur d'autres que je voyois entiers & ſur leurs proportions, celui-là devoit avoir au moins un pied de long. Il n'y a, dans aucune de nos mers, de buccin qui atteigne au quart de cette groſſeur. Il y en a beaucoup de la ſorte dans ces carrières; de même, d'autres pierres turbinées ſemblables à quelques coquilles muſicales des Indes occidentales dont le genre manque abſolument dans nos mers d'Europe. Ces bancs de pierre mêlée de corps en formes de coquillages, ſont entremêlés dans la carrière avec d'autres bancs où il ne s'en rencontre point.

Les gens à imagination peuvent en penſer ce qu'ils voudront; quant à moi, juſqu'à ce que l'hiſtoire naturelle & ſurtout celle des minéraux & des foſſiles ait été l'objet de recherches plus profondes & plus exactes, je me tiens pour aſſuré que tous raiſonnemens ſeront en pure perte. C'eſt dans les ténèbres que triomphe l'impudence, comme dans ce ſujet-ci. On ne ſe borne pas à émettre ſon avis, on veut inſulter quiconque ne l'adopte pas. Il en eſt de même pour les eaux minérales; que d'écrivailleurs n'ont pas voulu s'en mêler ſans avoir la moindre notion des foſſiles!

Je ne ſais ſi ce que je vais dire vaut la peine d'être noté, mais cela montre le goût des François : dans quelques petites villes auprès de Paris, le mur de l'égliſe, en ſe rapprochant du toit, avoit une bande de peinture noire large de deux pieds, qui entouroit tout l'édifice comme une ceinture, & de diſtance en diſtance, à intervalles réguliers, les armes du ſeigneur qui venoit de mourir y étoient peintes (1).

(1) Il ne s'agit ici ni du bon ni du mauvais goût des François, mais tout ſimplement de l'exercice d'un droit honorifique qu'avoient les

Je terminerai mon récit par mes obfervations fur le climat de Paris & fon état fanitaire & médical.

---

feigneurs patrons fondateurs, ou les feigneurs hauts-jufticiers dans les églifes de leur fondation ou de leur juridiction.

On doubloit les litres pour les feigneurs titrés ou qui avoient quelque grande dignité, & pour le Roi on les triploit. Quelquefois il y avoit double litre avec des armoiries diverfes : c'étoit lorfque le patron fondateur & le feigneur haut-jufticier n'étoient pas la même perfonne. Les propriétaires de chapelles dans l'églife, qui ne réuniffoient ni l'une ni l'autre de ces deux qualités, pouvoient y faire placer des litres, mais feulement à l'intérieur de leur chapelle. (E. de S.) — J'ai vu encore fur l'églife de Soify, près Paris, la litre du préfident de Bailleul & celle du marquis de Laffay, à l'intérieur de l'églife de Deauville, près Trouville (Calvados). (B. J. P.)

CHAPITRE XI ET DERNIER.

DE L'AIR DE PARIS. — MALADIES HABITUELLES; ÉTAT DE LA MÉDECINE DANS CETTE VILLE.

L'AIR de Paris eſt plus ſec que celui d'Angleterre, quoique la plus grande partie en ſoit bâtie ſur un ſol bas, ſale & boueux. Les bords fangeux de la Seine en rendent témoignage, de même que ſon vieux nom latin de Lutèce. Quelques-uns de ſes habitans n'en veulent pas admettre l'étymologie : & pourtant il y a en France pluſieurs autres villes, autrefois beaucoup plus conſidérables que Paris, qui portoient ce même nom, en le tirant à la vérité du grec, comme Toulouſe, dont le nom dans cette langue avoit le ſens de boue noire. Nous avons dans nos *Tranſactions philoſophiques* une preuve indubitable de cette différence dans les deux climats : il eſt démontré par des notes tenues avec exactitude, tant ici qu'en Angleterre, qu'il tombe deux fois autant de pluie à Londres qu'à Paris.

Cette quantité de pluie donne bien plus de fraîcheur à nos gazons; & lorſqu'à mon retour je remontois la Tamiſe, c'étoit pour moi une agréable ſurpriſe que de voir à droite & à gauche nos champs & nos prés ſi verdoyans, mais nous le payons cher en fièvres, en toux & en maladies rhumatiſmales.

L'hiver fut auſſi rigoureux qu'on s'en ſouvînt de mémoire d'homme : le vent du nord étoit perçant; les gens, même du commun, ne ſortoient dans les rues qu'en manchon, & beaucoup portoient à leur bras de petites chaufferettes de cuivre pleines de braiſe, & cependant à peine entendoit-on touſſer quelqu'un. Pendant ſix mois que j'ai paſſés à Paris, je n'ai vu de brouillards qu'un ſeul jour, quoique une groſſe rivière paſſe au milieu de la ville, & qu'il n'y règne pas de grands vents; mais peut-être eſt-ce accidentel, & cette année dont je parle ne doit-elle pas faire règle.

Dès les premiers jours de mars, malgré le froid des nuits & les fortes gelées blanches du matin, nous nous aperçûmes bien que le ſoleil à midi avoit autrement de force & de chaleur que chez nous à pareille époque.

Des changemens ſurvenus dans la ſanté de pluſieurs d'entre nous, nous donnèrent encore des preuves de la ſécheresſe de l'air de Paris. Ceux qui avoient de la peine à reſpirer, qui touſſoient & crachoient beaucoup, furent bientôt guéris; & la tranſpiration inſenſible agiſſoit tellement qu'il ne reſtoit preſque rien à faire aux reins. Preſque tous, en effet, nous remarquâmes que, tout en ne buvant pas mal de ces petits vins de Champagne & de Bourgogne, nous n'avions pas beſoin de nous en déranger la nuit, & qu'à peine, au matin, nous en apercevions-nous.

Enfin, un dernier indice de la ſécherеſſe & de la bonté de l'air de Paris, c'eſt l'énorme quantité de grilles de fer diſſéminées dans cette ville, qui ſont les mieux conſervées & le moins endommagées par la rouille que j'aie vues nulle part; tandis qu'au bout de peu d'années, les nôtres, à Londres, ſont miſérablement rongées par elle.

A notre arrivée, on nous avoit mis ſur nos gardes

contre l'inſalubrité de l'eau, & ſuffiſamment engagés à n'en point boire; & pourtant il nous fut preſque impoſſible d'en éviter les mauvais effets; car, dans le mois, les deux tiers de notre compagnie eurent des flux d'entrailles, & quelques-uns de vraies dyſenteries, dont ils furent très-malades. Les François qui viennent de la province en ſouffrent autant que les étrangers. On nous avoit dit que de faire bouillir cette eau l'amélioreroit, mais c'eſt un conte : nous ſavons que les eaux minérales bouillies n'en prennent que plus de force, & cette propriété des eaux de la Seine ne vient pas d'autre choſe.

Les eaux de puits, qui ſont encore plus minérales, ſont pires auſſi que celles de la Seine. Notre reſſource, c'étoit l'eau qu'on nous apportoit du Château-d'Eau, où ſe rend l'aqueduc d'Arcueil pour faire le ſervice des grands palais & des fontaines publiques de la ville.

La dyſenterie eſt l'une des maladies les plus communes à Paris ; & le médicament le plus renommé pour ſa cure eſt aujourd'hui l'ipécacuanha, quoique je n'en aie pas fait uſage une ſeule fois pour nos malades, & que je les aie guéris tout auſſi vite avec nos remèdes ordinaires. Véritablement, on en a grand beſoin, car, grâce à la mauvaiſe nourriture, aux légumes & à cette eau, les claſſes peu aiſées ſont fort ſujettes à cette maladie : on dit que cette racine en guérit auſſi vite & avec autant de certitude que la poudre des jéſuites le fait de la fièvre; médecins & apothicaires ſont d'accord là-deſſus. On la donne pulvériſée & à la doſe de ſix grains à quarante, au maximum. D'ordinaire, elle fait vomir; elle purge quelquefois, mais doucement dans les deux cas. On la vend de vingt à cinquante écus la livre ſuivant ſa bonté; & il y en a de quatre qualités.

Une autre maladie fort commune ici, c'eſt la pierre, &

il ne manque pas de chirurgiens pour en faire habilement l'opération. Il y a deux hôpitaux où on en fait annuellement un grand nombre : la Charité & l'Hôtel-Dieu. Vous y voyez des armoires grillées remplies de pierres extraites du corps humain; & à la Charité il y en a une qui dépasse toute croyance. On la tira à un moine qui mourut dans l'opération; elle eſt de la groſſeur de la tête d'un enfant. Ce n'eſt que le modèle qui eſt expoſé, avec cette inſcription :

« Figure & groſſeur de la pierre, peſant cinquante & une onces, qui font trois livres trois onces, qui a été tirée dans cet hôpital, au mois de juin 1690, & que l'on conſerve dans le couvent de la Charité. »

Mais ce dont je m'occupai le plus, c'eſt la nouvelle méthode pratiquée par un religieux appelé le frère Jacques (1). Le 20 avril, il tailla à l'Hôtel-Dieu dix malades en moins d'une heure de temps; & le troiſième jour

---

(1) Jacques Baulot ou Beaulieu, né dans un hameau auprès de Lons-le-Saulnier en 1651, mort à Beſançon en 1720. Fils de pauvres payſans & ne ſachant que lire & écrire, il eut dès ſa jeuneſſe le goût de la chirurgie : il auroit voulu en apprendre les premiers élémens dans un hôpital où on lui avoit donné des ſoins, mais on n'y conſentit pas; alors il s'engagea comme ſoldat, & là fit connoiſſance avec un *empirique* nommé Pauloni, fameux pour ſes opérations de la taille, & qui lui enſeigna à la pratiquer. Après avoir travaillé ſous lui cinq ou ſix ans, frère Jacques, qui prit ce nom en s'affublant d'une eſpèce de coſtume religieux de fantaiſie, embraſſa une vie errante & opéra dans preſque toutes les provinces & les villes de France. Il vint à Paris précédé d'une grande réputation, y eut des ſuccès & des contradicteurs, mais vit ſa gloire preſque entièrement éclipſée par la mort du maréchal de Lorges qui mourut entre ſes mains. Il parcourut l'Europe, appelé partout, & partout honoré, & ne demandant jamais pour ſes innombrables opérations d'autres honoraires que ce qui étoit ſtrictement néceſſaire pour ſa nourriture & l'entretien de ſon pauvre vêtement. Accueilli ſucceſſivement par l'Empereur, par le Pape, il rentra dans ſon pays après un hiver paſſé à Rome, & mourut dans de grands ſentimens de piété à Beſançon, où il s'étoit choiſi une retraite. (Extrait de Moréri.)

après l'opération, tous, à l'exception d'un ſeul, avoient bon courage & ne ſouffroient plus.

Il taille également au grand ou au petit appareil; dans les deux, il enfonce hardiment une large lancette ou un ſtylet dans le milieu du muſcle de la cuiſſe, près de l'anus, juſqu'à ce qu'il ait rencontré le cathéter ou la pierre entre ſes doigts; puis il élargit l'inciſion de la veſſie en proportion de la pierre au moyen d'un cerceau d'argent ovale; ſi cela ne va pas, il y fourre ſes quatre doigts & déchire l'ouverture; & enfin, avec le bec-de-canne, il retire la pierre.

Je l'ai vu opérer une ſeconde fois à l'Hôtel-Dieu; en trois quarts d'heure, il tailla neuf perſonnes avec beaucoup de dextérité. Il me parut diſpoſé à tout riſquer. Je fus malade de la cruauté de cette opération, auſſi bien qu'un autre Anglois plus ſolide que moi. Je ne laiſſai pas d'aller trouver tous ces malades à leur lit, & je les trouvai moins ſouffrans qu'étonnés.

Le frère Jacques, à l'autre hôpital de la Charité, en tailla auſſi onze de la même façon, à deux repriſes différentes & à peu près dans le même eſpace de temps. Là, M. Mareſchal, le meilleur chirurgien de Paris pour cette opération, parla avec force contre lui aux directeurs, qui répondirent froidement que ce ſeroit par l'événement qu'ils jugeroient de la bonté de leurs méthodes.

« Atque hac ratione fœminis calculi omnium facillime « exciduntur; nempe ſcalpello intra vaginam uteri in ve- « ſicam adacto. »

L'un de ceux qu'il tailla à la Charité mourut; & à l'autopſie, on vit qu'il avoit la veſſie percée en quatre ou cinq endroits, le muſcle *Pſous* abîmé & les véſicules ſéminales gauches coupées.

Nonobſtant cela, cette méthode, bien pratiquée par une main ſavante, pourroit être utile à l'humanité.

Elle me rappelle ce que j'ai autrefois écrit & publié dans les *Tranſactions Philoſophiques* ſur la taille pratiquée au-deſſus de l'*os pubis*, dans le fond de la veſſie, ainſi que l'expérience de la taille pratiquée ſur un alderman de Doncaſter, dans le *Gluteus major*. Il fut taillé deux fois de la même façon, & en guérit. J'ai vu la première pierre qu'on lui tira; elle étoit très-groſſe & preſque tranſparente, dans le genre du criſtal. Cette expérience a été rapportée dans le *Scarborough Spaw* du docteur Willies, il y a au moins quatorze ans, & a pu donner l'idée de cette nouvelle méthode.

Depuis mon retour, j'ai reçu une lettre d'un ſavant & habile jeune homme, M. Probie, qui aſſiſta avec moi à l'opération, de laquelle je vais tranſcrire ce qui la regarde. Je déſirois, en effet, vivement être tenu au courant de cette affaire, ayant quitté Paris trop tôt pour avoir des données bien certaines ſur ſon iſſue :

Paris, 2 août 1698.

« La réputation du frère Jacques s'en va grand train : de ſes quarante-cinq malades de l'Hôtel-Dieu, il n'y en a plus que ſeize qui ſoient en vie; & à la Charité, ſur dix-neuf, il n'en reſte que onze. Il a opéré dans les hôpitaux de Lyon, &, dit-on, avec moins de ſuccès encore qu'à Paris. Je ſais auſſi qu'il ne manque pas d'ennemis, ce qui me fait ſouvent douter de ce que j'en entends dire. M. Fagon a dit à M. de Tournefort, quand il alla lui préſenter ſon livre, qu'il avoit taillé ſept perſonnes à Verſailles, dont ſix étoient vivantes & ſe portoient auſſi bien que ſi elles n'avoient ſubi aucune opération. Celle

N 1

qui eſt morte étoit en ſi mauvais état qu'on n'eſpéroit pas qu'elle vécût, & l'on ne penſe pas que l'opération ait avancé ſa fin. Les chirurgiens, qui font de leur mieux pour le décrier, ne laiſſent pas de ſuivre ſa méthode. Mareſchal a fait des opérations en s'y conformant, avec cette différence que ſon cathéter étoit cannelé. La Rue, ſecond chirurgien de la Charité, fit l'opération à l'ancienne manière en même temps que Mareſchal en faiſoit ſuivant la méthode du frère Jacques, mais ſans réuſſir auſſi bien que ce dernier, car tous les malades de Mareſchal ſont vivans & vont bien, tandis que la Rue en a perdu un ou deux; ſans compter que ceux qui ont ſurvécu ont demandé pour guérir un mois ou ſix ſemaines de plus que les autres. »

Voilà ce que m'écrivoit M. Probie.

Mais la grande affaire ici, c'eſt la vérole, maladie qui à Paris a contribué, juſqu'à un certain point, à la ruine de la médecine, comme à Londres. Ces traitemens ſecrets ont mis en pratique de miſérables petits animaux de toute ſorte, & leur ont donné lieu d'inſulter des familles une fois qu'ils ont été au fait de leurs malheurs. C'eſt pour cette raiſon qu'à Paris, comme chez nous, les charlatans amaſſent rapidement, en traitant en ſecret ces triſtes accidens, des fortunes que n'obtiennent jamais les médecins eux-mêmes.

Je m'amuſois à lire ſur les murs, en tous lieux de la ville, mais ſurtout dans le faubourg Saint-Germain, les affiches de ces charlatans imprimées en lettres grandes comme la main :

DE PAR LE ROI.

Remède infaillible & commode pour la guérifon des maladies fecrètes, fans garder la chambre.

Une autre :

PAR PERMISSION DU ROI.

Manière très-aifée & très-fûre pour guérir fans incommodité, & fans que perfonne s'en aperçoive, les maladies vénériennes, &c.

Une autre :

PAR PRIVILEGE DU ROI.

L'antivénérien du médecin indien, pour toutes les maladies vénériennes, telles qu'elles puiffent être, fans aucun retour & fans garder la chambre. Il eft très-commode & le plus agréable du monde.

Une autre :

Remède affuré du fieur de la Brune, par privilége du Roi, &c., fans qu'on foit contraint de garder la chambre, &c.

On voit par ces affiches qu'il n'eft pas jufqu'aux François qui ne mettent encore quelque modeftie & quelque décorum à cacher cette maladie. On voudroit bien être guéri en fecret & comme fi de rien ne s'agiffoit; ces miférables vous le promettent, & c'eft là auffi ce qui leur donne le moyen de nuire à votre réputation & de vous perdre la fanté.

Tout le monde ici s'en mêle, & veut avoir ſon ſpécifique pour cette maladie : apothicaires, barbiers, femmes, moines; & quelques recherches que j'aie pu faire, je n'ai pas trouvé qu'ils aient d'autres remèdes que nous. Bien mieux, nous pratiquons en Angleterre, pour la guériſon de cette maladie, quelque choſe dont on ne ſe doute pas à Paris; mais il y a un vieux vers qui m'empêche d'aller plus avant :

Artem pudere proloqui, quam factites.

Les boutiques d'apothicaires ſeroient aſſez propres, ſi elles étoient auſſi bien garnies de drogues. Il y en a de fort ornées & qui ont même un air de grandeur, telle que celle de M. Geoffroy, qui a été prévôt des marchands (1). Elle eſt dans la rue Bourgtibourg : l'entrée de la baſſe-cour eſt par une porte cochère avec des niches où ſont de grands vaſes de cuivre. Quand vous êtes entré, vous trouvez des ſalles ornées d'énormes vaſes & de mortiers de bronze, qui ſont là autant pour la parade que pour l'uſage. Les drogues & les préparations ſont dans des armoires rangées autour de ces pièces. Sur les dernières ſont des laboratoires très-propres & parfaitement montés. J'ai beaucoup à me louer de la politeſſe de ce ſavant à mon égard. Je dois également approuver les ſoins qu'il a pris pour l'éducation de ſon fils, qui eſt venu en Angleterre avec le comte de Tallard, un jeune gentilhomme inſtruit & de la plus belle eſpérance; à qui notre ſociété de Gresham College fit, ſur ma demande,

---

(1) Liſter ſe trompe. Mathieu-François Geoffroy fut *échevin* & non prévôt des marchands en 1685. Chevillard donne ſes armes qui ſont d'azur à la tour donjonnée de trois donjons d'or. (B. J. P.)

l'honneur de l'admettre au nombre de ſes membres, comme du reſte il le méritoit.

J'ai eu occaſion de cauſer avec nombre de médecins de cette ville, qui tous conviennent de l'abaiſſement & de la méſeſtime où eſt tombé leur art, grâce à l'intruſion des charlatans, des femmes & des moines, & de leur hardieſſe. M. Daquin, en dernier lieu premier médecin, s'étoit fait grand tort en recevant de l'argent & en accordant ſa protection à ce bétail-là : mais le premier médecin actuel, M. Fagon, eſt un homme de beaucoup d'honneur, de ſavoir & de zèle pour l'honneur du corps.

Ici, comme chez nous, les uns exercent leur art par vanité, & d'autres en font un gagne-pain. La première cauſe de tout cela, c'eſt, à mon avis, la bonne opinion que les gens ont de leur propre ſavoir, c'eſt-à-dire l'arrogance la plus mal raiſonnée. Porter une ſentence ſur un traitement, ſur la pratique bonne ou mauvaiſe de la médecine, c'eſt ſans doute l'une des choſes les plus délicates, même pour des gens de notre profeſſion; mais aujourd'hui un jury, ce qui veut dire les premiers venus, en Angleterre, ont permiſſion de décider de ſemblables queſtions; tandis que j'ai toujours trouvé, je puis le dire, & ſans leur faire tort, que les hommes les plus ſavans de la nation ne s'en trompoient que mieux ſur ces matières : & pourroit-il en être autrement dans un art auſſi conjectural, où nous-même nous ſavons à peine quand nous avons bien ou mal fait?

Une autre cauſe du décri de la médecine en ce pays, ce ſont les pitoyables honoraires que l'on donne aux médecins, ce qui fait que la ſcience ne vaut plus la peine qu'on s'y applique & qu'on l'étudie. Le Roi cependant ſe montre, comme pour tout le reſte, fort large dans les

penſions qu'il fait à ſon premier médecin, & donne de bons emplois à ſa famille.

Je citerai encore M. Bourdelot, médecin de la ducheſſe de Bourgogne, qui eſt bien penſionné & logé à Verſailles. C'eſt un ſavant homme qui connoît parfaitement l'hiſtoire de la médecine. Nous aurons bientôt de lui, à ce qu'il m'a dit, un autre ſupplément à Vander-Linden, de pluſieurs milliers d'ouvrages dont ce catalogue ne fait pas mention.

Monſieur, M. le Dauphin & tous les princes du ſang ont des médecins attachés à leur perſonne; j'en connoiſſois pluſieurs, tels que M. Arlot, M. Minot, au prince de Conti, que j'avois autrefois connus à Montpellier; les deux MM. Morin, deux hommes fort inſtruits, M. Grimaudet, &c.

D'autres ont la clientèle des couvens de filles ou d'hommes, ce qui leur donne du pain; d'autres ont celles des paroiſſes, ou ont recours à d'autres expédiens de même genre; mais tout cela ne vaut pas grand'choſe, & eſt d'un mince encouragement pour la faculté.

Le 14 avril, le prince de Conti envoya à minuit un gentilhomme & ſa voiture me chercher pour ſon fils, & me dire d'apporter avec moi, pour lui en donner, des gouttes du feu roi Charles. Le meſſage étoit preſſant. Je dis au gentilhomme que j'étois le très-humble ſerviteur du prince; mais que ſoit de ces gouttes du roi Charles, ſoit de toutes autres médecines, je n'avois rien apporté avec moi, & que, lorſque l'occaſion s'en étoit préſentée, je n'avois uſé que de celles qui s'étoient trouvées chez les apothicaires de la ville. Je le priai de dire à Son Alteſſe que j'étois tout prêt à entrer en conſultation avec ſes médecins ſur la maladie du jeune prince, quand il lui plairoit de l'ordonner; mais que pour me rendre chez lui

dans un autre but, je le priois également de m'excuſer. Je n'en entendis pas parler davantage, & le jeune prince mourut.

Il reſſort évidemment de ce récit, qu'on ſe fait à Paris une idée de la médecine auſſi fauſſe qu'à Londres; qu'on la prend pour un empiriſme bien plus que pour une ſcience méthodique, & que les babioles chimiques, ces bijoux des charlatans, ſont ce que l'on veut par-deſſus tout. Cette héréſie a gagné les penſeurs tout comme les ignorans : & de cela il faut en remercier ces récens & vains hiſtoriens de la nature, qui ont déclamé de toute la force de leurs poumons contre les anciens médecins grecs, les ſeuls chez qui nous puiſſions apprendre notre art, à moins que ces docteurs ne puiſſent vivre, chacun pour ſon compte, autant de ſiècles qu'ont déjà duré ces ſages.

Bien des gens ſont fort diſpoſés à dicter à leur médecin, avant qu'il n'ait eu le temps de ſe faire la moindre idée de leur mal, ce qu'il devra lui-même leur preſcrire. Paſſe encore s'il ne s'agiſſoit que de la négative; mais ce qu'ils veulent impoſer, ce ſont leurs préjugés, qui leur viennent de l'impertinence du ſiècle &, il faut le dire auſſi, de nos confrères eux-mêmes, qui ne devroient s'entretenir avec le malade & ſa famille que de pronoſtics qui ſont l'honneur de la médecine, au lieu d'aller faire les philoſophes avec leurs explications prétendues & imaginaires de la nature des maladies & des remèdes; le tout pour ſe faire valoir auprès des ignorans, comme le ſont à coup ſûr dans ce cas-là tous ceux qui n'ont pas étudié la médecine à fond & pour tout de bon.

D'autres perſonnes de qualité, comme la princeſſe d'Eſpinoy, la ducheſſe de Bouillon, M. de Saiſſac, &c., me demandèrent de ces gouttes du roi Charles : en me

rappelant comment ce roi, mon maître, m'en avoit lui-même donné le fecret & montré fi obligeamment la manière de les faire, en me menant les voir diftiller dans fon propre laboratoire de Whitehall; penfant encore comment M. Chevins m'en avoit une autre fois montré dans fon appartement la matière en grande quantité, c'eft-à-dire de la foie écrue, je réfolus de n'en point faire myftère & d'en faire diftiller ici. Je l'enfeignai auffi au docteur de Tournefort, qui y réuffit à merveille en diftillant la plus belle foie écrue qu'il put trouver. Pour mon compte, je fus étonné à la vue du fuccès de l'expérience, car je ne l'avois jamais faite moi-même. Une livre de foie écrue donna une quantité incroyable de fel volatil &, en proportion, l'efprit le plus fin que j'aie jamais vu. Ce qui le recommande, c'eft que, quand il eft rectifié, il eft d'une odeur beaucoup plus agréable que celui qu'on tire du fel ammoniac ou de la corne de cerf; & le fel lui-même, raffiné & combiné avec n'importe quelle huile chimique de bonne odeur, forme ce que l'on appelle fel du Roi. Mylord ambaffadeur me permit d'en faire des préfens en fon nom, & maintenant M. de Tournefort en fournit à ceux qui en ont befoin. La foie, effectivement, n'eft autre chofe qu'une gelée sèche, telle qu'un infecte peut la produire, & doit être par conféquent fort cordiale & ftomachique. Auffi les Arabes font preuve de connoiffances en matière médicale lorfqu'ils la font entrer dans leur alkermès.

Ce qu'il faut dire à l'honneur du roi Louis XIV, c'eft qu'il a toujours donné de généreux encouragemens à toutes les découvertes utiles, particulièrement à la médecine. On fait qu'il a acheté & rendu public le fecret de la poudre des jéfuites, & il en a ufé de même dernièrement pour l'ipécacuanha.

Pour conclure, je dirai que j'ai eu la bonne fortune de recevoir ici une liaſſe de papiers originaux de Sir Théodore de Mayerne & de ſes amis qui étoient en correſpondance avec lui. Ils m'ont été donnés par le révérend docteur Wickar, doyen de Wincheſter, qui, après avoir épouſé une de ſes parentes, les trouva au milieu de paperaſſes de procès. Je n'ai pas encore eu le temps de les parcourir, mais quiconque connoît le mérite de ce grand homme, déſirera que je les publie. Si je le fais, ils paroîtront dans leur intégrité. Ils ne ſeront point dénaturés comme d'autres de ſes papiers l'ont été au grand détriment des ſciences médicales : le premier exemple, que je ſache, de papiers poſthumes mutilés & défigurés avant qu'on ne leur eût fait tenter la chance d'une publication intégrale.

FIN DU VOYAGE DE LISTER A PARIS.

SUPPLÉMENT A LISTER

EXTRAITS D'ÉVELYN

EXTRAITS D'ÉVELYN.

C'ÉTOIT en 1643, durant les troubles d'Angleterre: on exigeoit la ſignature du covenant; Évelyn, âgé alors de vingt-trois ans, voyant qu'il étoit difficile, en demeurant dans ſon pays, de n'être pas entraîné dans des démarches contraires à ſa conſcience & à ſes ſentimens royaliſtes, ſollicita & obtint, de la main du roi Charles Ier, la permiſſion de voyager ſur le continent, & partit pour la France.

Après un paſſage qui ne fut pas ſans quelques dangers, il débarqua à Calais le 12 novembre, y conſidéra quelques traces de la domination angloiſe, monta à cheval à la ſuite du meſſager, traverſa Boulogne, Montreuil, Abbeville, avec l'inquiétude d'être enlevé par les partis eſpagnols qui couroient la campagne, puis Beauvais, où il remarqua, dit-il, les premières vignes qu'il eût vues. Le 18, il étoit à Paris; mais il avoit d'abord traverſé Saint-Denis, où je vais lui rendre la parole.

EXTRAITS DU JOURNAL DE JOHN ÉVELYN.

SAINT-DENIS n'eſt conſidérable que par ſon impoſante cathédrale & la ſépulture des Rois de France qui y ſont enterrés, comme les nôtres à Weſtminſter. Le tréſor paſſe pour l'un des plus riches de l'Europe. L'égliſe a été bâtie par le roi Dagobert (630); mais elle a été fort

agrandie depuis ce temps, car elle a maintenant 390 pieds de long, 100 de large & 80 de hauteur, ſans y comprendre la toiture. Elle a une flèche en pierre fort élevée, & ſes portes ſont de bronze. Là, ſous la conduite de quelques moines, nous vîmes les tombeaux des Rois, tant anciens que récents, à commencer par ceux du fondateur & de ſon fils Louis, de Charles Martel & de Pépin ſon fils, père de Charlemagne. Ces tombeaux ſont dans le chœur; mais, hors de cette partie de l'égliſe, il y en a quantité d'autres; par exemple, celui de Bertrand du Gueſclin, connétable de France, dans la chapelle de Charles V, avec toute la deſcendance de ce prince, & tout auprès le magnifique monument de François Ier & de ſes enfans, avec des bas-reliefs de marbre qui repréſentent ſes guerres, ſes victoires & ſes triomphes. Dans la nef de l'égliſe eſt le catafalque du père du Roi régnant, Louis XIII, dont le corps repoſe ſous un dais de velours noir. C'eſt auſſi là que ſont les nobles cendres de Henri II, de François II & de Charles IX. Un peu plus haut ſont les corps de divers ſaints. Chacune des dix chapelles renferme de leurs reliques, parmi leſquelles ſont celles d'un des Saints Innocens. Dans le tréſor gardé dans la ſacriſtie, on voit des croix d'or & d'argent maſſif ornées de pierres précieuſes. Une de ces croix d'or a trois pieds de haut & eſt garnie de ſaphirs, de rubis & de perles du Levant. Une autre, donnée par Charlemagne, a au milieu une ſuperbe améthyſte, avec des pierres & des perles d'une valeur ineſtimable.

Parmi les reliques les plus précieuſes, on montre un clou de la croix de Notre Sauveur; il eſt dans un reliquaire d'or garni de pierres précieuſes; un crucifix du bois de la vraie croix, ſculpté par le pape Clément III, & enchâſſé dans du criſtal recouvert d'or; une boîte où il y a quelques cheveux de la Vierge; des langes dont Notre Sauveur fut enveloppé à ſa naiſſance. Dans une grande châſſe en forme d'égliſe, il y a du ſang de Notre Sauveur, de ſes cheveux, de ſes vêtemens, du linge dont

il essuya les pieds des apôtres, & maint autre objet tout aussi authentique, à l'origine desquels le moine qui nous conduisoit auroit voulu nous faire croire comme à autant d'articles de foi.

Dans le trésor sont déposés la couronne de Charlemagne, son sceptre haut de sept pieds, sa main de justice, l'agrafe de son manteau garnie de diamans & de rubis, son épée, son baudrier & ses éperons d'or (1). La couronne de saint Louis, couverte de pierres précieuses parmi lesquelles est un énorme rubis non taillé, du poids de 300 carats & d'un prix sans borne, sous qui est placée une des épines de la couronne de Notre Seigneur (2); son épée, son sceau & sa main de justice. Les deux couronnes de Henri IV, son sceptre, sa main de justice, ses éperons : les deux couronnes de son fils Louis XIII. L'agrafe du manteau royal d'Anne de Bretagne est ornée d'un grand rubis d'une rare beauté. On y voit des livres dont la reliure est de plaques d'or semées de pierres précieuses. Deux vases de béryl : deux d'agate dont l'un, pour ses dimensions, sa couleur & les bas-reliefs dont il est couvert, passe pour le plus beau qui existe aujourd'hui. Par grande faveur, on me permit de le mesurer : le sujet est une bacchanale & un sacrifice à Priape, ce qui ne laisse pas d'en faire un objet fort saint & bien digne d'orner une église ! C'est un véritable antique, & le plus beau de leurs joyaux. Je vis aussi là une grande nef de chrysolithe, une grande urne de porphyre, une autre de calcédoine, un vase d'onyx, le plus grand que j'aie jamais vu; deux autres de cristal; un

(1) Tous ces objets sont aujourd'ui partie du Musée des Souverains au Louvre. (C. de R.)

(2) Cette pensée de saint Louis : l'opposition de la couronne d'épines à la couronne royale, se retrouve dans sa monnoie dite le Royal d'or, représentant au droit la couronne royale & au revers la couronne d'épines passée dans une croix. Ce rapprochement confirme l'idée que j'ai émise ailleurs de l'intervention directe & personnelle de saint Louis dans la réforme du système monétaire & le remplacement subit de pièces barbares par des monnoies du meilleur goût. (B. J. P.)

morceau d'une des aiguières où s'accomplit le premier miracle de Notre Sauveur; des portraits de la reine de Saba, de Jules César, d'Augufte, de Marc-Antoine, de Cléopâtre, & d'autres perfonnages, fur des faphirs, des topazes, des agates, des cornalines. — La reine de Saba a les traits maurefques; Jules Céfar & Néron font admirablement exécutés fur des agates d'une couleur fort rare. Une coupe qui fervoit habituellement de verre à Salomon, & un Apollon fur une grande améthyfte. Dans l'embrafure d'une fenêtre, il y avoit un miroir d'une efpèce de pierre, qu'on difoit avoir appartenu à Virgile, & des échecs venant de Charlemagne & couverts de caractères arabes. Dans une armoire, auprès de la porte, étoit une lanterne de bronze garnie de criftaux dont, difoit-on, Judas & fa troupe s'étoient fervis pour aller arrêter Notre-Seigneur; une belle corne de licorne, préfent d'un roi de Perfe, & de fept pieds de long. Dans une autre armoire, au-deffus de laquelle eft une peinture à l'huile de leur amazone d'Orléans, l'épée au poing, font ferrées les effigies en cire des derniers Rois, comme les nôtres à Weftminfter, & revêtus de leur coftume royal; enfin, tout un monde d'autres curiofités.

Après avoir récompenfé notre moine de fa courtoifie, nous remontâmes à cheval & arrivâmes à Paris fur les cinq heures du foir. Toutes les cent toifes, le long du chemin, étoient de belles croix en pierre fleurdelyfées (1) : c'étoient, dit la tradition, les ftations où faint Denis s'étoit repofé en portant fa tête du lieu de fon martyre à celui où eft édifié fon monaftère. Nous defcendîmes à Paris à la *Ville de Venife* (2), d'où, après m'être

(1) Ces croix indiquoient, non les ftations de faint Denis, mais celles du roi Philippe III, lorfqu'il porta à l'abbaye les reliques de faint Louis fon père. (Voyez Félibien, *Hiftoire de faint Denis.*) (E. de S.)

(2) Rue Saint-Gilles, derrière la rue des Minimes. Là étoit logé l'envoyé de la République. (P. P.)

un peu repofé, j'allai vifiter fir Richard Browne, envoyé de Sa Majefté auprès du roi de France.

5 *Décembre* 1643. — Le comte de Norwich fit fon entrée comme ambaffadeur extraordinaire : j'allai le trouver en voiture à fix chevaux à l'hôtel de M. de Baffompierre, où je vis ce brave feigneur, & les jardins, les terraffes & la belle vue de fa maifon (1). Mylord, accompagné par le grand maître des cérémonies & une nombreufe cavalcade de gens de qualité, alla au palais Cardinal (2), où, le 23, il eut audience du Roi & de la reine Régente fa mère dans la chambre dorée. De là je le reconduifis à fon hôtel rue Saint-Denis, & pris congé de lui.

24. — Je fuis allé avec quelque compagnie vifiter divers endroits remarquables dans la campagne. Paris fe divife en trois parties, dont la ville eft la plus grande : la Cité, qui eft entre celle-ci & l'Univerfité, eft dans une île. On y traverfe la Seine fur un pont majeftueux, nommé le Pont-Neuf, commmencé, en 1578, par Henri III, & achevé par fon fucceffeur Henri IV. Il eft bâti entièrement de pierre de taille, prife fous les rues, & furtout à Montmartre. Il a douze arches, au milieu defquelles aboutit la pointe de l'île; il eft des deux côtés garni de jolies boutiques. Il y a une large voie pour les voitures, avec, de chaque côté, deux trottoirs élevés de trois ou quatre pieds pour les piétons, & affez larges pour huit ou dix perfonnes de front. Au milieu de ce beau pont, fur un des côtés, eft la fameufe ftatue équeftre de Henri le Grand, beaucoup plus grande que nature. Sur les quatre

(1) Le maréchal de Baffompierre avoit une maifon dans la rue Saint-Honoré, proche de la Croix-du-Tiroir. — Mais il doit être ici queftion de « ce grand logis à Chaillot, admirable pour fa fituation, & qu'occupent maintenant les religieufes de Sainte-Marie. » (Sauval, II, p. 156.) Cette maifon avoit été conftruite pour la reine Catherine de Médicis, au bout de l'avenue appelée plus tard le Cours la Reine. Elle fut cédée aux religieufes de la Vifitation de Sainte-Marie, vers 1651, & ces dames la conservèrent jufqu'à l'abolition des ordres monaftiques, en 1790. (P. P.)

(2) Aujourd'hui le Palais-Royal.

faces du piédeſtal, qui eſt de divers marbres, ſont des inſcriptions de ſes victoires, & des bas-reliefs en bronze de ſes principales actions. La ſtatue & le cheval ſont de bronze, & l'œuvre de l'illuſtre Jean de Bologne, qui la fondit à Florence; & c'eſt un préſent de Ferdinand I[er], & de Coſme II, oncle & couſin de la reine Marie de Médicis (1). Elle eſt enfermée dans une ſolide & belle grille de fer, autour de laquelle il y a toujours nombre de charlatans occupés à amuſer les badauds de leurs proueſſes. De ce lieu, on a une fort belle vue, tant ſur le Louvre & le faubourg Saint-Germain que ſur l'île du Palais & Notre-Dame. Au bas de ce pont, il y a un château d'eau, au ſommet duquel, à une grande hauteur, eſt figurée l'hiſtoire de Notre Sauveur & de la Samaritaine, qui verſe l'eau de ſon ſeau. Au-deſſus, c'eſt une horloge avec divers mouvemens, un carillon, &c. L'eau monte de la rivière au moyen de roues, de pompes & d'autres engins. L'affluence du monde, le nombre des voitures qui paſſent ſans ceſſe ſur ce pont ſont d'un agréable divertiſſement pour le ſpectateur qui n'y eſt pas accoutumé.

Il y a encore d'autres ponts, comme celui de Notre-Dame & le pont au Change, qui eſt bien conſtruit en pierre & bordé de maiſons. Il n'y a que le pont Sainte-Anne, qui conduit du faubourg Saint-Germain aux Tuileries, qui ſoit en bois ; il eſt auſſi orné, au milieu, d'une machine hydraulique : c'eſt une ſtatue de Neptune qui fait ſortir l'eau de la gueule d'une baleine ; le tout eſt en plomb, mais fort inférieur à la Samaritaine.

L'Univerſité, au ſud-oueſt & ſur un terrain plus élevé, eſt contiguë au reſte de Paris, mais en eſt la moindre

---

(1) Cette ſtatue fut commencée à Florence en 1604 & terminée en 1611 par Pierre Tacca, après la mort de Jean de Bologne. Quelques débris de cette ſtatue & les quatre figures d'eſclaves (par Franqueville) qui entouroient le piédeſtal ſont placés aujourd'hui au Musée du Louvre. (C. C. de R.)

partie. On n'y compte pas moins de ſoixante-cinq colléges; mais pour la magnificence & l'ordre, ils n'approchent en rien des nôtres à Oxford. Les libraires habitent dans l'Univerſité. Les écoles, dont nous parlerons plus tard, ſont bien tenues.

Les faubourgs de la ville ſont ceux de Saint-Denis, Saint-Honoré, Saint-Marcel, Saint-Jacques, Saint-Michel, Saint-Victor, Saint-Germain. C'eſt dans ce dernier, le plus grand de tous, que demeurent les gens de qualité & le reſte de la nobleſſe. Véritablement Paris, en y comprenant ſes faubourgs, eſt, pour la façon & les matériaux dont les maiſons en ſont conſtruites & pour maint noble & magnifique édifice, l'une des plus belles villes du monde. Il eſt grand, d'une forme ronde, fort peuplé, mais dans un fond qu'environnent des collines peu élevées, ce qui le rend fort ſale en pluſieurs endroits : l'odeur de la boue eſt à faire croire qu'on y auroit mêlé du ſoufre, & pourtant les rues ſont pavées d'une eſpèce de pierre de taille de près d'un pied en carré, beaucoup plus commode pour marcher que nos cailloux de Londres.

Le jour de Noël, j'allai voir la cathédrale de Notre-Dame, bâtie par Philippe-Auguſte, mais commencée par le roi Robert, fils de Hugues Capet. C'eſt un édifice gothique, ſoutenu à l'intérieur par cent vingt piliers qui y forment cinq nefs, ſans compter les chapelles, qui ſont au nombre de quarante-cinq. Le chœur, autour duquel on circule, eſt fermé à l'extérieur d'un ouvrage de maçonnerie couvert de bas-reliefs repréſentant l'hiſtoire ſainte. Au-deſſus du portail ſont, au nombre de vingt-huit, les ſtatues des rois, depuis Childebert juſqu'au fondateur Philippe II; au-deſſus s'élèvent deux grandes tours carrées, & à la croiſée de l'égliſe, une autre plus petite qui ſe termine en flèche. On monte aux tours par un eſcalier de trois cent quatre-vingt-neuf marches, & il y a douze galeries qui communiquent de l'une à l'autre. On tient en grande vénération le crucifix qui eſt au-deſſus du jubé

& une image de la ſainte Vierge. Aux piliers ſont accrochés quelques bons tableaux modernes (1). De toutes ces ſtatues, la plus remarquable eſt un ſaint Chriſtophe coloſſal. Diverſes autres figures d'hommes, de maiſons, de perſpectives, de rochers entourent ce morceau giganteſque, qui eſt d'une ſeule pierre, & plus remarquable par ſa maſſe que pour quelque autre mérite. Cette égliſe eſt la première de France en dignité : elle a des archidiacres, des curés, des chanoines, des prêtres, des chapelains en quantité ſuffiſante, car ils ſont en tout cent vingt-ſept. A côté eſt le palais de l'archevêque. Je vis le jeune Roi faire ſon entrée dans la nef de l'égliſe, avec grand accompagnement de gardes, au bruit des tambours & des trompettes, après quoi j'eus le plaiſir d'entendre de la muſique d'égliſe, & je m'en allai enſuite, y laiſſant Sa Majeſté.

4 *Janvier* 1644. — Je paſſai cette journée avec un monſieur J. Wall, Irlandois, qui avoit été moine en Eſpagne, puis profeſſeur au collége de Saint-Iſidore à Rome; enfin, je ne ſais comment il s'étoit arrangé, mais il ſe donnoit à cette heure pour un grand guerrier, un vrai cavalier, & prétendoit qu'il avoit commandé en Allemagne une compagnie de cavalerie. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que c'étoit un grand ergoteur, & ſi voué à la diſpute que rien ne pouvoit ſe vanter de lui échapper. Il fallut abſolument, ce matin-là, que je l'accompagnaſſe au collége des Jéſuites pour y être témoin de ſes hauts faits polémiques. Nous trouvâmes ces pères dans leur égliſe de la rue Saint-Antoine, où l'un d'eux nous fit viſiter ce noble édifice, dont la coupole, le pavé, les incruſtations de marbre, la chaire, les autels (ſurtout le maître-autel), l'orgue, les bénitiers, mais par-deſſus tout le riche &

(1) Chacun de ces tableaux étoit offert à la Vierge le 1er mai de chaque année par la corporation des orfévres de Paris. Cet uſage diſparut ou du moins ſe modifia vers 1680. C'étoit ce que l'on appeloit *les mais de Notre-Dame*. Ils ſont tous aujourd'hui réunis au Louvre. (C. de R.)

incomparable portail, ſont, à mes yeux, l'un des morceaux d'architecture le plus accomplis d'Europe, & digne de ſoutenir la comparaiſon avec ce que Rome préſente de plus beau. Mais ce n'étoit pas là ce que cherchoit notre moine guerrier; notre guide nous fit donc entrer dans leur maiſon & dans la bibliothèque, où ils entamèrent une chaude diſpute ſur quelques points de théologie, que, dans ſon orgueil, notre cavalier pouſſa ſi bien & avec tant d'indiſcrétion, que les Jéſuites, à bout de patience, ne nous reconduiſirent que de fort mauvaiſe grâce juſqu'à notre carroſſe.

Le lendemain nous allâmes, dans le pays latin, au collége de Navarre, dont les conſtructions ſpacieuſes & bien bâties forment un carré, avec une fort belle bibliothèque (1). De là nous paſſâmes à la Sorbonne, vieil établiſſement fondé par Robert de Sorbon, dont il garde le nom, mais que les travaux qu'y a fait exécuter le feu cardinal de Richelieu ont placé au rang des plus beaux édifices modernes. Sa ſomptueuſe égliſe avec ſa coupole, ſon portail, & l'enſemble de ſon admirable architecture, eſt fort ſupérieure à tout le reſte.

Nous entrâmes dans quelques-unes des écoles; & dans celle de théologie, nous trouvâmes un grave docteur dans ſa chaire entouré d'une foule d'auditeurs qui tous écrivoient ſous ſa dictée : c'eſt ce qu'on appelle faire un cours. Après être demeuré aſſis quelque temps, notre cavalier ſe leva &, aſſez groſſièrement, ſe mit à diſputer avec le docteur, ſur quoi, & à la vue de ſon habit à l'eſpagnol qui, à Paris, eſt le plus grand épouvantail imaginable, écoliers & docteur furent pris d'un tel accès de fou-rire, qu'il fut un moment impoſſible de s'entendre. Le ſilence un peu rétabli, mon homme ſe mit à parler latin & à s'excuſer d'un ſi bon ſtyle, que leur moquerie ſe changea en admiration; puis reprenant ſon argumentation, il battit ſi bien le profeſſeur, que toute l'aſ-

(1) C'eſt aujourd'hui l'École Polytechnique. (C. de R.)

femblée fe leva avec applaudiffemens, lui fit de grands honneurs, & nous reconduifit jufque dans la rue, & à notre voiture, avec toutes fortes de marques de fatisfaction.

3 *Février.* — Je fuis allé à la Bourfe (1) : les additions récentes à ce bâtiment font belles, mais les galeries où l'on vend de menues marchandifes n'approchent pas des nôtres à Londres, non plus que le lieu où fe tiennent les négocians, qui n'eft qu'une fimple voûte baffe.

Le palais, comme on appelle l'étage fupérieur bâti du temps de Philippe le Bel, eft impofant & fpacieux. La grande falle a une voûte en pierre foutenue au milieu par une rangée de piliers autour defquels, & le long des murailles, font des boutiques de toutes fortes de denrées, & particulièrement des libraires. L'un des côtés eft garni de bancs pour les clercs des avocats, qui y foifonnent, comme chez nous à Weftminfter. A l'un des bouts il y a un autel où l'on dit la meffe tous les jours. Plus loin font diverfes chambres, des cours de juftice, des tréforeries, &c. Au-deffus eft cette riche & belle falle d'audience, la chambre de faint Louis, & les autres chambres où siége le Parlement. Elles font toutes dorées, fculptées & chargées de riches ornemens.

Dans l'endroit où font les marchands, il y a une autre galerie plus étroite, pleine de boutiques & de babioles, qui donne fur la cour des prifonniers. Après être defcendu par un fort large efcalier, nous paffâmes auprès de la Sainte-Chapelle, qui eft une églife d'architecture gothique, bâtie par faint Louis en 1242. Elle eft portée elle-même par une autre églife baffe, & eft foutenue par des piliers fveltes à en caufer de l'admiration. Cette chapelle, célèbre par fes reliques, poffède, dit-on, la cou-

---

(1) C'eft-à-dire au Palais de Juftice. — Nous avons vu rarement ainfi défignée la voûte où fe tenoit le Change ou la Bourfe avant l'établiffement de la *Place de la Bourfe*, dans le palais Mazarin, aujourd'hui Bibliothèque nationale, en 1724. (E. de S.)

ronne d'épines presque tout entière, & une patène d'agate du plus rare travail, que l'on considère comme l'une des plus belles d'Europe (1). On étoit en train de lui construire une très-belle flèche. La cour du Palais est spacieuse, peut tenir un grand nombre de carrosses, & est garnie tout autour de boutiques, de graveurs principalement, d'orfévres & d'horlogers. Il y a un portique & une belle fontaine.

L'île du Palais (2) est de forme triangulaire & bâtie en briques. Celui des côtés qui donne sur la rivière est occupé par des orfévres. A l'intérieur, ce sont des habitations particulières; & l'entrée qui donne sur le grand pont est remplie de charlatans, d'opérateurs & de marionnettes. De l'autre côté est un marché quotidien de toutes sortes de provisions : de pain, de légumes, d'orangers, de fleurs, d'arbustes rares. Il y a là une boutique, appelée l'Arche de Noë, où l'on vend toutes les curiosités, naturelles ou artificielles, des Indes ou de l'Europe, de luxe ou d'utilité : armoires, coquilles, ivoire, porcelaine, poissons desséchés, insectes, oiseaux, peintures, mille extravagances, enfin, de l'autre monde. Au sortir de là, nous remarquâmes la porte Dauphine, qui est un fort bel arc de triomphe. La rue de ce même nom est droite & large.

4 *Février* 1644.—Je suis allé voir le Temple au Marais : c'est une église avec un palais qui appartenoient autrefois

(1) Cette couronne & le reliquaire qui la contenoit en 1497 ont été reproduits dans la miniature n° 29 du livre d'heures de la reine Anne de Bretagne, déposé aujourd'hui dans le Musée des Souverains. Quant à la *patène d'agate du plus beau travail*, c'est le magnifique camée dit *de la Sainte-Chapelle* représentant l'apothéose d'Auguste, placé maintenant au Cabinet des médailles sous le n° 188. (Voir le Catalogue des camées & pierres gravées par M. Chabouillet, 1858.) (C. de R.)

(2) Voir une belle vue du Pont-Neuf dans la topographie de Châtillon. Quel charmant spectacle présentoit cette partie de la Cité (du Palais au Cheval de bronze) : elle étoit bâtie de maisons uniformes de brique & de pierre, qui ont perdu tout à fait leur aspect sous les badigeons, ravalemens & surélévations. (B. J. P.)

aux Templiers. Il y a aujourd'hui une place qui, plus grande& moins agréable, reſſemble à la nôtre de Covent-Garden, & eſt entourée de beaux hôtels.

Un lieu de grande dévotion, c'eſt l'égliſe de Sainte-Geneviève, dédiée à une autre de leurs amazones qui, dit-on, a délivré la ville des Anglois (1), & en eſt, en conſéquence, la ſainte tutélaire. Cette égliſe eſt ſur une éminence aſſez eſcarpée; elle a une tour très-élevée, & appartient à des chanoines réguliers.

La place Royale, bâtie par ordre d'Henri IV, eſt un vaſte carré entouré de beaux hôtels, ſous leſquels circule tout autour de la place une galerie couverte. Au milieu eſt élevée, ſur un beau piédeſtal, une ſtatue en bronze de Louis XIII qui, encore qu'elle ſoit faite à l'imitation de celle qui eſt au Capitole à Rome, eſt bien éloignée d'être auſſi eſtimée que celle du Pont-Neuf (2).

L'hoſpice des Quinze-Vingts, dans la rue Saint-Honoré, eſt un excellent établiſſement; mais ce qu'il faut mettre au-deſſus de tout, c'eſt l'Hôtel-Dieu auprès de Notre-Dame. Cette pieuſe & vraiment royale fondation eſt deſtinée également aux hommes & aux femmes. A l'hôpital de la Charité j'ai eu grand plaiſir à voir comment & avec quels ſoins chrétiens, décens, & même recherchés, les malades y ſont ſoignés. J'ai vu des gens de condition

---

(1) (*Sic*) Évelyn a là une ſingulière diſtraction.

(2) L'hiſtoire de ce groupe équeſtre eſt curieuſe : le cheval devoit primitivement ſervir à une figure de Henri II. Le groupe avoit été commandé, par Catherine de Médicis, à Daniel de Volterre ſur le refus de Michel-Ange. La mort de Daniel, épuiſé par les fatigues de la fonte (1566), ſuſpendit le travail. Le cheval ſeul fut fondu. Il reſta à Rome, au palais Ruccellai, juſqu'à ce que Richelieu ſongeât à ériger une ſtatue à Louis XIII. On fit alors revenir le cheval en France, & l'on chargea Pierre Biart le fils (1592-1661) d'y ajouter la figure du Roi régnant. Le groupe ainſi modifié fut dreſſé au centre de la place Royale le 27 ſeptembre 1639. Sauval dit que le cheval étoit fort beau, « mais que la ſtatue n'a pas autant d'approbateurs. » Ce groupe fut détruit en 1792. (Conſulter Vaſari, *Vita di Daniello Ricciarelli*, & le Dict. de Jal, art. *Biard*.) (C. C. de R.)

des deux fexes les fervir eux-mêmes. Cette maifon a des jardins, des promenades, des fontaines. Tous les ans, au mois de mai, on y pratique avec fuccès l'opération de la taille.

Les deux Châtelets, qu'on fuppofe bâtis par Jules César, font des cours de juftice criminelle, & ont de fortes prifons. Les falles de leurs féances font grandes & magnifiques.

8 *Février*. — Je pris une voiture pour aller voir le fameux Jardin du Roi : c'eft un grand enclos avec toutes les variétés de terrain qu'il faut pour la culture des plantes médicinales. L'emplacement en a été bien choifi, car il contient des buttes, des vallées, des prés, du bois, & il eft richement garni de plantes exotiques. Au milieu du parterre, il y a une belle fontaine. Attenant à ce jardin, eft une belle maifon, une chapelle, un laboratoire, une orangerie, & tout ce qu'il faut pour fon directeur, qui eft toujours un des premiers médecins du Roi (1).

De là nous gagnâmes l'autre côté de la ville &, à quelque diftance, nous allâmes au bois de Vincennes, en paffant le long de la Baftille, qui eft la fortereffe & la prifon d'État de cette grande ville.

Dans le bois de Vincennes eft un beau château de forme carrée, avec de magnifiques appartemens, dignes de loger un roi, fans oublier la chapelle. Ce château fert fouvent de prifon aux perfonnes de grande qualité; il eft entouré d'un parc clos de murs & rempli de daims, dans une portion duquel il y a un joli bofquet de fapins.

Le lendemain, j'allai examiner le Louvre avec plus d'attention que je n'avois fait. L'une des cours, commencée par Henri IV & finie par fon fils & par fon petit-fils, eft d'une architecture fuperbe, quoique mélan-

---

(1) Dans ce temps-là, c'étoit toujours le premier médecin du Roi qui avoit la direction du Jardin des Plantes. (E. de S.)

gée. Les sculptures, les corniches, les placages en marbre ont dû être d'une grande dépense.

Nous traversâmes la longue galerie pavée de marbre noir & blanc, richement décorée & peinte à fresque. La façade qui donne sur la rivière, quoique d'un rare travail, ne laisse pas de manquer de la noblesse qu'un dessin plus simple & plus correct lui eût donnée.

Le château des Tuileries est digne du prince qui le possède. L'escalier & sa coupole est un morceau d'architecture aussi beau & aussi hardi qu'il s'en puisse trouver de ce genre en Europe. Au rez-de-chaussée, & donnant sur un jardin orné d'une grande fontaine, est l'Imprimerie royale qui emploie ces beaux caractères si estimés. J'y achetai divers auteurs classiques, poëtes & autres.

Nous revînmes par une autre galerie, plus large, mais moins longue que la première, & ornée des portraits des rois & des reines de France, & de personnages de la première noblesse (1). De là nous descendîmes dans une grande salle basse, nommée la salle des Antiques; cette pièce est voûtée & destinée uniquement aux statues, parmi lesquelles on voit cette fameuse Diane d'Éphèse, qu'on dit être la même qui rendoit ses oracles dans ce temple si célèbre. Au milieu de tous ces colosses de marbre, je ne dois pas oublier l'énorme globe qui y est suspendu par des chaînes. Le pavé & les lambris de cette salle sont fort riches.

Dans un jardin réservé, du côté des appartemens de la Reine, il y a une espèce de cloître ou de galerie couverte dont la terrasse est pavée de pierres fort larges; elle donne sur la Seine, & a une jolie volière, une fontaine, des cyprès, &c. Sur la rivière, vous voyez un nombre

---

(1) Il est question ici de la première galerie d'Apollon, celle décorée des peintures de Bunel & de Porbus, détruite par l'incendie du 6 février 1661. A la suite de ce désastre, la galerie fut rebâtie telle que nous la voyons encore, & décorée par Lebrun en 1685. (Voir la *Notice sur la Galerie d'Apollon au Louvre*, par Ph. de Chennevières.) (C. de R.)

prodigieux de bateaux, très-longs, chargés de foin, de grain, de bois, de vin & de tout ce qui ſert à la conſommation journalière de cette vaſte cité. Sous la grande galerie que j'ai décrite logent des orfévres, des peintres, des ſtatuaires, des architectes qui, étant tous les plus fameux de leur art, dans toutes la chrétienté, ſont penſionnés par le Roi. M. Sarrazin (1), chez qui nous entrâmes, mouloit une grande image de la Madone que l'on devoit fondre en or pour la Reine, qui en faiſoit préſent à Notre-Dame de Lorette, en actions de grâces de la naiſſance du Dauphin, aujourd'hui le roi Louis XIV.

Je finis ma journée par une promenade dans le grand jardin des Tuileries, qui eſt le mieux diſpoſé du monde, ſoit pour y trouver la ſolitude, ſoit pour en jouir en compagnie, avec ſes boſquets & ſes allées de grands arbres : celles du milieu plantées d'ormes & les autres de mûriers, & ſon labyrinthe de cyprès, ſans oublier ſes haies de grenadiers, ſes fontaines, ſes baſſins empoiſſonnés, ſa volière, mais ſurtout cet écho artificiel qui répète les mots ſi diſtinctement, & qui n'eſt jamais ſans quelque belle nymphe qui ſe plaît à lui faire redire ſes chanſons. Sous un certain arbre, la voix ſemble deſcendre des nuages, & auprès d'un autre, elle paroît venir de deſſous terre. Du bout de ce jardin, où ſe trouve l'écho, nous paſſâmes dans un autre qui eſt tenu avec tout le ſoin imaginable. Son orangerie, ſes arbuſtes précieux, & ſes fruits rares, en font un vrai paradis. D'une terraſſe de ce jardin, nous vîmes une telle quantité de carroſſes, qu'on eût cru difficilement que la ville en eût poſſédé un auſſi grand nombre. Quoique la ſaiſon fût avancée, ils alloient au Cours, qui eſt un eſpace voiſin d'environ un mille anglois de longueur, planté de quatre rangées d'arbres, avec une grande place circulaire au centre. Ce cours eſt muré à hauteur d'appui en pierre de taille, & on y entre

(1) C'eſt le grand ſculpteur Jacques Sarrazin, mort en décembre 1660. (Voir l'*Abecedario* de Mariette, t. V.) (B. J. P.)

par un arc de triomphe orné de ſculptures & de ſtatues. C'eſt l'ouvrage de la reine Marie de Médicis. C'eſt là que les beaux & les belles de la cour vont prendre l'air & ſe divertir, comme nous autres à Hyde-Park. Plus de cent voitures peuvent tourner commodément dans la place circulaire, & cinq ou ſix carroſſes marcher de front dans la principale allée.

En repaſſant par les Tuileries, nous vîmes un bâtiment où l'on garde des bêtes ſauvages pour le divertiſſement du Roi. J'y vis un ours, un loup, un ſanglier & un léopard, &c.

27 *Février* 1644. — Quelques gentilshommes anglois & moi nous montâmes à cheval pour aller voir Saint-Germain en Laye, une ſuperbe maiſon des champs du Roi, à quelque cinq lieues de Paris. Chemin faiſant, nous nous arrêtâmes à Saint-Cloud, où, ſur une hauteur auprès de la rivière, l'archevêque de Paris poſſède un jardin, car la maiſon eſt peu de choſe, avec de belles eaux, des ſtatues & des boſquets. Les allées en ſont fort belles, & la fontaine du Laocoon, d'où l'eau jaillit d'un grand baſſin carré à quarante pieds en l'air, avec ſon entourage de ſtatues & de moindres baſſins, eſt quelque choſe de magnifique. Mais ce que l'on y admire le plus, c'eſt la caſcade qui ſe précipite d'étage en étage juſque dans la plus baſſe & la plus longue des allées, du haut du Parnaſſe. C'eſt une grotte en coquillages au ſommet d'une colline pleine d'ouvrages hydrauliques & d'inventions deſtinées à tromper les ſpectateurs. Au-deſſus s'élève une jolie coupole; ſur les murs ſont peintes les muſes, & tout autour ſont diſpoſées des ſtatues dont quelques-unes ſont de bons antiques. Au bout des allées ſupérieures, on a peint des perſpectives deſtinées à faire illuſion & à donner à croire qu'elles ſe prolongent au loin. On remarque dans le jardin pluſieurs autres inventions ingénieuſes. Quant au château, comme je viens de le dire, il n'y a rien de remarquable. Les murs extérieurs ſeulement en ſont peints à freſque. Dans la cour, il y a une volière

avec des demi-reliefs, en plâtre, de Charles IX, Henri III, Henri IV & Louis XIII à cheval. Dans le jardin, il y a une petite chapelle, & ſous un abri une copie de la Cléopâtre du Belvédère, avec d'autres ſtatues. De la terraſſe, dans le fond de laquelle il y a une tempête bien peinte, on a une vue remarquable ſur Paris, les prés & la rivière.

Il y a dans ce bourg une hôtellerie qui met à la diſpoſition des grands perſonnages qui veulent s'y divertir des appartemens, des meubles & une argenterie dignes de princes; mais on le paye, comme j'en ai fait l'expérience. Au reſte, on y eſt traité ſplendidement, & ce prix n'eſt pas déraiſonnable, ſi l'on conſidère la bonté de la cuiſine & la richeſſe du ſervice. Il ſe fait là de terribles parties, grâce à ce que l'on y eſt hors de vue & du bruit qui en réſulteroit (1).

De là, environ une lieue plus loin, nous allâmes voir la maiſon de campagne du cardinal de Richelieu à Rueil (2). Elle eſt petite, mais bien bâtie, en forme de château, & entourée de foſſés. Les offices ſont du côté de la route & vis-à-vis de grandes vignes cloſes de murs. Mais, quoique la maiſon ne ſoit pas des plus grandes, les jardins qui l'entourent ſont ſi magnifiques, que je doute que l'Italie puiſſe rien préſenter qui les ſurpaſſe. La partie du jardin la plus rapprochée du pavillon eſt un parterre orné de belles ſtatues de bronze qui lancent ſans diſcontinuer de

---

(1) C'eſt aſſurément la maiſon de cette excellente du Ryer dont Des Réaux nous a donné la curieuſe hiſtoriette, t. VII, p. 142-146. Elle avoit d'abord vécu avec Saint-Preuil, & quand celui-ci eut la tête tranchée à Amiens, le 9 novembre 1641, « elle recueillit ſa tête dans ſon tablier, & lui fit faire un magnifique ſervice à ſes dépens. » — « Elle alloit, ajoute Des Réaux, faire plus de profit que jamais, car elle avoit percé trois ou quatre maiſons; il y euſt eu quatre-vingts chambres meublées, dont il y en euſt eu de fort propres; mais elle mourut trop toſt » en 1652. — (N'oublions pas qu'au dix-ſeptième ſiècle *propre* répondoit à l'*élégant*, l'*orné* d'aujourd'hui.) (P. P.)

(2) Israël Sylveſtre nous a laiſſé de jolies planches qui nous donnent une idée de ces beaux jardins.

l'eau dans un grand baſſin embelli d'autres figures de métal. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt l'étendue de l'enclos & la variété du jardin qui renferme des vignes, des champs cultivés, des prés, des boſquets, l'un deſquels eſt d'arbres verts, & de longues promenades; le tout tenu & cultivé avec tant de ſoin, que rien ne ſauroit être plus agréable. Dans une de ces promenades, au milieu d'un quinconce de grands arbres, il y a un baſilic de cuivre qui lance à volonté de l'eau à ſoixante pieds de haut, & ſe meut en rond ſi rapidement, qu'il eſt preſque impoſſible que vous ne ſoyez pas trempé. Cette allée conduit à la citronnière, & au bout, on a peint à l'huile, ſur une muraille, l'arc de triomphe de Conſtantin tel qu'il eſt à Rome, avec tant de vérité, que des connoiſſeurs peuvent s'y tromper & le prendre pour un monument réel. Le ciel & le payſage figurés entre ſes arceaux ſont ſi naturels, qu'on a vu des hirondelles & d'autres oiſeaux, croyant paſſer au travers, ſe tuer contre la muraille. Ceci me fit la plus agréable illuſion. A l'autre bout de cette promenade eſt cette abondante caſcade, quoique artificielle, qui roule ſur une pente rapide, & de degrés de marbre en degrés, & de baſſins en baſſins, avec une turbulence & un bruit étonnant. Chaque baſſin a ſon jet d'eau, & elle en déborde comme autant de nappes du verre le plus tranſparent; particulièrement celle qui tombe de la grande coquille de plomb, & fuit enſuite en ſilence au milieu d'une large allée ſablée qui ſe termine elle-même par une grotte. On y remarque encore d'autres fontaines jailliſſantes qui lancent l'eau à une grande hauteur, & des étangs, dont deux ont au milieu des îles, deſtinées à recevoir des oiſeaux d'eau douce qui, en effet, y foiſonnent.

Dans l'une de ces îles, on leur a ménagé une retraite faite de gros rochers amoncelés, à peut-être cinquante pieds de hauteur couverts de mouſſe, de lierre, &c., & ombragés d'arbres. Ces oiſeaux y nichent & y élèvent leurs petits. Nous vîmes enſuite une grande & curieuſe grotte

tapiſſée de coquillages avec des ſatyres & d'autres imaginations bizarres : au milieu eſt une table de marbre ſur laquelle une fontaine forme avec ſes jets des figures de verres, de taſſes, de croix, de couronnes, d'éventails, &c. Puis le fontainier nous donna le ſpectacle d'une pluie qui, de la voûte, venoit à la rencontre de mille petits jets qui s'élançoient du pavé; & comme nous ſortions, deux figures de mouſquetaires firent partir vers nous leurs fuſils chargés d'eau. Devant cette grotte eſt un grand canal où diverſes conques de plomb verſoient leurs eaux. Notre promenade, dans ce paradis, nous fit rentrer tard à Saint-Germain.

La fondation de ce dernier palais date de Charles V, dit le Sage; mais c'eſt François I[er], ce véritable homme de goût, qui l'a terminé avec toute la magnificence qui étoit de mode alors. L'architecture étoit encore trop mélangée de gothique, comme on peut le voir dans ce qui reſte du vieux château; édifice fort irrégulier, pour avoir été élevé ſur les anciennes fondations. Il eſt entouré de foſſés. Il y a cependant de beaux & vaſtes appartemens d'honneur, & une chapelle proprement peinte. Le château neuf, moins élevé & d'un plan plus moderne, eſt à quelque diſtance de l'ancien, dont il eſt ſéparé par une cour. C'eſt Henri IV qui l'a bâti. On en deſcend par ſix terraſſes de pierre & de briques qui mènent par étages à la rivière, en ſuivant la pente de la montagne, & forment de belles galeries voûtées. Quatre d'entre elles figurent des grottes en rocailles où ſont repréſentées diverſes ſcènes que la force de l'eau met en mouvement. On ne les voit qu'à la lueur des torches, & on y remarque un Orphée entouré d'animaux qui danſent aux ſons de ſa harpe; dans la ſeconde, c'eſt le Roi & le Dauphin; dans la troiſième, Neptune ſonnant de la trompette ſur ſon char traîné par des chevaux marins; dans la quatrième, l'hiſtoire de Perſée & d'Andromède, des moulins, des hermitages, des pêcheurs, des oiſeaux qui gazouillent, & mainte autre invention. Il y a auſſi une grotte ſans ouvrages

hydrauliques, où l'on peut fe rafraîchir, & toutes ont la belle vue de la rivière, du payfage, & furtout de la forêt. Au bas, c'eft un parterre. La terraffe fupérieure a près d'un demi-mille de long avec deux belles rampes foutenues par des arceaux de pierre & des baluftrades de même, d'un travail & d'une dépenfe vraiment royale.

Dans le pavillon du château neuf, il y a quantité de beaux appartemens, & bien peints, d'où l'on fort dans le jardin & le parc. On y trouve un mail, au milieu duquel, & de côté, eft une chapelle avec un dôme voûté en pierre, qui, bien que petite, eft d'une bonne architecture. Du parc vous allez dans la forêt, remplie de cerfs, de fangliers, de loups & d'autre gibier. Le jeu de paume & le manége font également dignes d'attention.

Nous rentrâmes à Paris par Madrid, une autre maifon de campagne au Roi, & bâtie par François Ier, qui lui donna ce nom pour accomplir le ferment qu'il avoit fait de ne pas s'éloigner de Madrid d'Efpagne, d'où il n'avoit pas laiffé que de fe fauver (1). Cette maifon eft au milieu d'un parc clos de murs. Nous entrâmes en paffant aux Bons-Hommes, couvent dans une jolie fituation, avec une belle chapelle & une bibliothèque.

1er *Mars* 1644.—Je fuis allé voir le beau palais du comte de Liancourt (2), dans la rue de Seine. Joignant fon cabinet & fa chambre à coucher eft un petit jardin qui, quoique fort étroit, paroît, au moyen d'une perfpective trèsbien exécutée, beaucoup plus grand qu'il n'eft en effet.

---

(1) *Erreur :* François Ier ne fe fauva pas de Madrid, il revint en France après avoir figné le traité dont fes deux fils reftoient les otages, & qui lui permettoit de revenir en France. (P. P.)

(2) L'hôtel du duc de Liancourt, ou du moins de Roger du Pleffis de Liancourt, duc de la Rocheguyon (mort le 1er août 1674), étoit rue de Seine. Ce feigneur eft cité par Spon, par Félibien, comme amateur de tableaux. Brice dit qu'en 1706 fa collection fubfiftoit encore entière dans ce même hôtel, alors la propriété du duc de la Rochefoucauld, époux de fa petite-fille. La ducheffe de Liancourt, célèbre par fa vertu, a compofé un règlement pour fa petite-fille, qui a été imprimé en 1698. (B. J. P.)

Le long de ce mur, ſur une rangée d'arcades, court un ruiſſeau qui ſort de la volière, où une ſtatue le fait couler; il ſemble continuer à s'enfuir à pluſieurs milles, à partir du point où il ſe perd dans le mur, tant la peinture de cette perſpective l'imite admirablement & fait illuſion. Au bout de ce jardin, il y a un petit théâtre, avec diverſes ſcènes qui changent à volonté : ce ſont des figures d'hommes & de femmes peintes ſur des planches minces & découpées qu'une perſonne, cachée en deſſous, fait mouvoir, en leur prêtant, ſur des tons différens, le langage qui leur convient. On nous montra auſſi un cabinet rond où étoit une agréable invention pour augmenter la lumière, grâce à des réflecteurs de cuivre doré & bruni.

Dans un des appartemens d'honneur, nous vîmes un excellent tableau du Pouſſin : c'étoit un Satyre agenouillé. Sur la cheminée, il y avoit le Couronnement de la Vierge par Paul Véronèſe. Une autre Madone, au-deſſus de la porte, & un Joſeph, de Cigoli. Dans le ſalon, un Chevalier de Malte avec ſon page (1), qu'on diſoit de Michel-Ange; un Enlèvement de Proſerpine & un grand Payſage du Corrége. Dans la pièce voiſine, il y a quelques tableaux du Primatice, par exemple une Hélène, la Femme nue préſentée à Alexandre (2), & une Cérès. Dans la chambre du lit, un portrait du cardinal de Liancourt (3),

---

(1) Ces mots paroiſſent déſigner clairement l'Alo de Wignacourt de Michel-Ange Amerighi, dit le Caravage, figurant au Louvre ſous le n° 35. (C. R.)

(2) Très-probablement le tableau attribué depuis longtemps au Primatice, & enregiſtré au Catalogue de l'École italienne, ſous le n° 313 & ſous le titre : *La Continence de Scipion*. Depuis 1862, on a acquis la certitude que ce tableau eſt une copie, par une main françoiſe de l'École de Fontainebleau, de quelque tableau du Primatice, aujourd'hui diſparu. (C. R.)

(3) Le ſeul cardinal de Liancourt auquel pourroit être appliqué ce paſſage ſeroit François de La Rochefoucauld, cardinal de Saint-Calixte, né en 1558, mort en 1645. Or, à l'époque de ſa naiſſance, il y avoit trente-huit ans que Raphaël étoit mort (1520). En outre, le nom de

de Raphaël, & d'un coloris admirable. Dans le cabinet, il y a plufieurs morceaux du Baffan; deux Poelemburg, quatre Paul Brille, dont les ciels font un peu trop bleus; une Madone de Nicolo (1) admirablement peinte fur pierre; une Judith de Mantegna; trois femmes de Jéronimo; une de Stenwick (2); une Madone d'après le Titien, & une Madeleine du même maître, à ce que penfe le comte; deux petits tableaux de Paul Véronèfe, qui font les Martyres de fainte Juftine & de fainte Catherine; une Madone de Lucas de Leyde, donnée au comte par notre roi d'Angleterre; fix autres tableaux du Baffan l'Ancien; deux excellens deffins d'Albert Durer; une Madeleine de Léonard de Vinci; quatre de Paul; une fuperbe Madone du Titien, qui eft un autre préfent de notre Roi; l'*Ecce Homo*, fi beau, fi achevé, qu'on le tient enfermé dans un étui de velours. Enfin, quelques agates curieufes & un chapelet d'une fort jolie invention dont tous les grains font de noyaux de fruits cifelés. Le comte pouffa la civilité fi loin, qu'il fit fortir madame la comteffe de fon cabinet de toilette pour nous faire voir les tableaux & les curiofités qui s'y trouvoient.

Nous allâmes de là chez un M. *Périshot* (3), l'un des

Liancourt n'entra dans la maifon de La Rochefoucauld qu'en 1674, après la mort de Roger du Pleffis. Peut-être Évelyn a-t-il voulu parler du cardinal de Lenoncourt, très-célèbre au feizième fiècle, & dont on trouve fréquemment des portraits. Mais ici encore la chronologie infirme l'affertion du voyageur anglois. Robert de Lenoncourt fut créé cardinal par Paul III en 1538, dix-huit ans après la mort de Raphaël. (C. R.)

(1) Sans doute Nicolo dell' Abatte, né à Modène vers 1512, mort à Paris en 1570, après avoir été l'émule du Primatice. (C. R.)

(2) Je vois trois Steinwick, dont deux ont peint l'architecture & le troifième des fujets inanimés. (B. J. P.)

(3) Marolles cite, dans fes Curieux d'Eftampes (p. 5), Tevenot, *Perruchot*, Tortebat & Gaignières, mais fans détail. (B. J. P.) — « Un *curieux*, dont Claude Vignon avoit époufé la fille, nommé Perruchot, eut de lui un Sauveur au milieu des docteurs dans le temple. » Ce tableau eft aujourd'hui au mufée de Grenoble. (Mémoires inédits fur les artiftes françois, par Q. de Saint-Georges, 1-277.) (C. R.)

plus grands curieux de France, voir sa collection de tableaux, d'agates, de médailles, & ses fleurs, surtout ses tulipes & ses anémones. Le meilleur de ses tableaux étoit un Saint Sébastien du Titien.

En sortant de chez lui, nous allâmes chez M. de Fresne (1), qui nous montra des dessins curieux : un Enlèvement d'Hélène au crayon noir; d'excellens morceaux de Sneiders : ce sont toutes nudités. D'autres de Jules Romain & de Michel-Ange; une Madone du Passignan (2); quelques morceaux du Parmesan, & d'autres maîtres.

Le lendemain matin, nous allâmes voir un M. *de Haussé* (3), président au Parlement & ancien ambassadeur à Venise, à qui nous étions recommandés. Il nous reçut fort civilement & nous fit voir sa bibliothèque. Parmi ses tableaux, il y avoit une belle Vénus avec Adonis du Véronèse, un Saint Antoine de la première manière du Corrége, & une superbe Madone du Palma.

Dimanche 6. — Je suis allé à Charenton, à deux lieues de Paris, voir ce qu'étoit le service de l'Église protestante de France. Le lieu de réunion, qu'on appelle le temple, est une salle belle & spacieuse, bâtie en pierres de taille, ornée convenablement de peintures des Tables de la loi, de l'Oraison dominicale & du Symbole des Apôtres. La chaire est au haut bout, dans le milieu, avec une enceinte de siéges où se placent les anciens, les personnes de qualité & les étrangers. Le reste de la congrégation s'assied sur des banquettes & des escabeaux; mais

(1) Ce curieux, appelé par Félibien M. du Fresne Annequin (t. II, p. 355), & pour qui Le Poussin finit, en 1648, une Vierge assise sur des degrés, qui étoit, en 1688, à l'hôtel de Guise, étoit, je pense, Nicolas Hennequin, baron d'Ecquevilly, sieur de Fresne, capitaine général de la vénerie des toiles en 1642. Il étoit petit-fils par sa mère de Nicolas Potier de Blancmesnil, chancelier de Marie de Médicis. (B. J. P.)

(2) Domenico Passignano, peintre florentin, né en 1585. (B. J. P.)

(3) M. du Houssay, ambassadeur à Venise, & depuis évêque de Tarbes. Félibien raconte, t. I, p. 372, qu'il rapporta de son ambassade deux tableaux du vieux Palme. (B. J. P.)

il n'y a point de bancs comme dans nos églifes, & tout s'y fait avec beaucoup moins d'ordre & de décence : car ici on emporte tout, banquettes & le refte, après la cérémonie. Je fus charmé du chant harmonieux des pfaumes, dont tout le monde s'acquitte fort bien ; car on les apprend aux enfans auffi foigneufement que le catéchifme.

En y allant, nous paffâmes par ce fameux pont fur la Marne, où eft cet écho fi vanté qui vous répétera neuf ou dix fois ce qu'aura fait entendre un bon chanteur.

Le 7, je partis en compagnie de quelques perfonnes pour Fontainebleau : un fomptueux palais du Roi, dans le genre d'Hampton-Court, à environ quatorze lieues de Paris. Chemin faifant, nous traverfâmes une forêt fi prodigieufement remplie de rochers hideux, d'une pierre dure & blanchâtre, entaffés les uns fur les autres, à en faire des montagnes, que je ne penfe pas que l'on puiffe trouver ailleurs rien de plus fauvage & de plus folitaire. Cette forêt eft pleine de cerfs, de loups, de fangliers, & il n'y a pas longtemps qu'on y a tué un lynx ou un once qui avoit dévoré plufieurs voyageurs. Au haut d'un de ces fombres efcarpemens, au milieu des arbres, des brouffailles & des rochers, qui femblent menacer ruine, on a bâti un hermitage. Ces folitudes fervent fouvent de repaire à des malfaiteurs qui y exercent leurs brigandages, & nous étions, à leur intention, bien armés de carabines ; mais nous arrivâmes le foir fans encombre au bourg, où nous couchâmes, — *à la Corne*, — pour aller le lendemain matin au château.

Cette maifon n'eft pas, à beaucoup près, fi impofante (1), ni fi régulière que Hampton-Court. François I[er] commença à l'embellir, mais ce fut furtout Henri IV qui

(1) Voilà une fingulière affertion. (B. J. P.) Elle peut fembler jufte : Fontainebleau eft trop irrégulier pour impofer d'abord ; & c'eft précifément l'avantage de Hampton-Court, d'après les gravures que j'ai fous les yeux. (P. P.)

y travailla, & auſſi le feu Roi. Elle eſt remplie de belles ſalles, d'appartemens, de galeries. Dans la plus grande, qui a trois cent ſoixante pieds de long ſur dix-huit de large, on a peint les victoires de ce grand prince Henri IV (1).

La galerie de François Ier eſt ornée des vues de tous les châteaux royaux; & au-deſſus le Primatice, regardé comme le meilleur deſſinateur de ſon temps, a peint à freſque, en ſoixante morceaux, l'hiſtoire d'Ulyſſe tirée d'Homère (2). Le cabinet eſt rempli d'excellens tableaux : on remarque ſurtout une Femme de la main de Raphaël. Dans la ſalle des Gardes, une tapiſſerie, figurée en peinture, ſur la muraille, repréſente les victoires de Charles VII ſur nos compatriotes. Dans la ſalle des Feſtins, il y a une magnifique cheminée de marbre blanc, avec la ſtatue équeſtre d'Henri IV, qu'on eſtime 18 000 écus; deux belles ſtatues de la Clémence & de la Paix : deux lions de bronze ſur des colonnes de jaſpe. Le perron & la cour du fer à cheval ſont d'architecture correcte & moderne, comme l'eſt auſſi une chapelle bâtie par Louis XIII,

---

(1) C'eſt la galerie peinte par Ambroiſe Dubois vers 1600, détruite ſous le premier Empire & remplacée aujourd'hui par la galerie de Diane. (C. R.)

(2) Évelyn, comme tous les voyageurs qui voient rapidement, confond ici pluſieurs choſes complétement différentes : la *galerie de François Ier*, la *galerie des Vues* & la *galerie d'Ulyſſe*. La décoration de la *galerie de François Ier* avoit été commencée par le Roſſo, mort en 1541, & terminée par le Primatice vers 1550. Cette galerie exiſte encore. Les peintures qui la décorent ont été reſtaurées en dernier lieu par M. Couder. La « galerie ornée de vues de tous les châteaux royaux » étoit la *galerie des Cerfs*, où Chriſtine de Suède fit poignarder Monaldeſchi, en novembre 1657. Elle exiſte encore, mais complétement changée & différemment aménagée. Vers 1595, Touſſaint du Breuil y peignit, ſelon l'abbé Guilbert, treize plans à vol d'oiſeau des diverſes maiſons royales. Ces peintures ont diſparu lors du remaniement de la galerie des Cerfs après 1657. Enfin, la *galerie d'Ulyſſe*, détruite ſous Louis XV, en 1738, avoit été peinte par Nicolo dell' Abbate, de 1559 à 1561, d'après les deſſins du Primatice. Ces peintures, qui repréſentoient des ſcènes de la vie d'Ulyſſe, ont été gravées par Van Thulden en 1638. (C. R.)

& toute lambriſſée de jaſpe, avec des incruſtations de marbre.

Après avoir viſité les appartemens, nous allâmes à la volière, qui eſt ſurmontée d'un dôme, & qui renferme des arbres, des brouſſailles & deux fontaines, où les oiſeaux vont ſe déſaltérer. Nous vîmes un beau jeu de paume, & de nobles écuries; mais la grande beauté de ce lieu, ce ſont les jardins. La cour des Fontaines eſt ornée de pluſieurs antiques & de ſtatues, dont un Mercure. Dans le jardin de la Reine, il y a une Diane qui lance une fontaine, & nombre d'autres ſtatues de bronze (1).

Le grand jardin, de cent quatre-vingts toiſes de long ſur cent cinquante-quatre de large, a au centre une fontaine ornée de la figure coloſſale du Tibre & de la louve allaitant Rémus & Romulus, & à chaque angle une fontaine jailliſſante. Dans le jardin du baſſin, il y a un Hercule de marbre blanc; à côté eſt le jardin des pins, après quoi vous voyez un canal d'un mille anglois de long, au bout duquel trois jets d'eau, qui s'élèvent à une grande hauteur, deſſinent en l'air une fleur de lis; ſur le bord, il y a de belles allées d'arbres. Les carpes qui y ſont viennent familièrement chercher à manger de la main du ſpectateur. De là, on nous conduiſit à une fontaine qu'on dit avoir été découverte par un chien, & qui a été la première occaſion de tout ce que l'on a fait dans ce beau lieu. Les rochers blancs & terribles que l'on voit de là s'élever à diſtance dans la forêt font une vue auſſi impoſante & auſſi curieuſe qu'il y en ait. Le parc qui entoure le château eſt d'une grande étendue, & la ville eſt remplie d'hôtels appartenant à des ſeigneurs.

Le lendemain matin, un peintre, qui a la charge des

---

(1) Ces « autres ſtatues de bronze » ainſi que la figure coloſſale du Tibre ſont les fontes du Primatice, alors au nombre de dix, & dont cinq figuroient encore, avant le 4 Septembre, dans le jardin des Tuileries. Elles ſont aujourd'hui au Louvre. Les cinq autres ont été fondues en 1792. (C. R.)

tableaux & des autres curiofités, nous invita à vifiter fa collection particulière(1). On nous fit traverfer une galerie peinte par le vieux Roffo, au bout de laquelle, dans un autre cabinet, étoient trois Vierges de Raphaël & deux d'André del Sarto. Dans l'atelier du peintre lui-même, il y avoit un fuperbe Saint Michel de Raphaël, Saint Jean-Baptifte de Léonard de Vinci (2), & une tête de femme; une reine de Sicile & une Sainte Marguerite de Raphaël (3); deux autres Vierges du même, dont l'une fort grande; quelques autres d'André del Sarto; un Saint Jérôme de Perino del Vaga; un très-bon Enlèvement de Proferpine, & nombre de deffins (4).

En nous en allant ce jour-là, nous vifitâmes, fur notre chemin, une maifon appelée la Maifon-Rouge, avec une belle vue, une grotte, des fontaines, l'une defquelles jaillit à cinquante pieds, avec un bruit tel que celui d'une tempête & d'une fufillade, &c.

De là, nous paffàmes à Effone, maifon appartenant à M. Heffelin (5), un grand curieux. Nous y vîmes beaucoup

---

(1) En 1643, date de la vifite d'Évelyn, ce peintre, garde des peintures du Roy, étoit Jean Dubois, fils d'Ambroife. Jean Dubois mourut en 1679. (C. R.)

(2) Aujourd'hui au Louvre, fous le n° 480. École italienne. (P. P.).

(3) Ces deux tableaux au Louvre, n°s 379 & 384. (P. P.)

(4) Évelyn cite cinq *Vierges* de Raphaël. Le Louvre n'en poffède que deux pouvant fe rapporter à la défignation d'Évelyn : *la Belle Jardinière* (n° 375 du Catal. de 1867) & la grande *Sainte-Famille* (n° 377). Quant à la *Vierge au Singe* (n° 376) & à la *Vierge de Brienne* (n° 378), elles ne font entrées dans le cabinet du Roy que poftérieurement au voyage d'Évelyn : la première, en 1752; la feconde, en 1691. J'ignore quelle peut être la cinquième. Le *Saint Michel*, la *Reine de Sicile*, la *Sainte Marguerite* font les toiles enregiftrées fous les n°s 382, 384 & 379 du Catal. de 1867. — Les *Vierges* d'André del Sarto font les deux *Sainte-Famille* portant les n°s 438 & 439. — Le *Saint Jean-Baptifte* & la *Tête de femme* de Léonard de Vinci font le n° 408, & fans doute la merveilleufe *Joconde*, n° 484. — Je ne vois pas ce que peuvent défigner le Perino del Vaga (le Louvre ne poffède rien de ce maître) & l'*Enlèvement de Proferpine*. (C. R.)

(5) Cette maifon étoit celle de Chantemefle à Effone (aujourd'hui mal dit Chantemerle), & a été gravée par Silveftre. Sauval parle des

de bons tableaux, mais rien de ſi remarquable que ſes jardins, ſes fontaines, ſes baſſins, ſurtout celui de forme triangulaire, où l'eau arrive par quantité de maſcarons diſpoſés tout autour. Il y a auſſi une belle caſcade, avec de jolis bains, & tout ce qu'il faut pour les rendre plus commodes. Sous une table de marbre, il y a une fontaine dont le jet figure des ſerpens qui s'entrelacent autour d'un globe.

Nous allâmes coucher à Corbeil, fameux par le ſiége

---

machines dont l'*inventif* Heſſelin s'étoit ſervi pour amener les eaux dans cette maiſon.

Louis Cauchon, dit Heſſelin (à cauſe d'une alliance de ſa famille), maître de la chambre aux deniers du Roy & *ſurintendant de ſes plaiſirs*, pourroit donner lieu à une longue & intéreſſante biographie. C'étoit, à cette époque, l'homme de bon goût par excellence. Il étoit l'organiſateur des ballets de la cour. Félibien nous apprend, t. II, p. 77, qu'il avoit fait faire par Labelle un livre entier de ballets & maſcarades, qui étoit à Verſailles en 1688. La belle maiſon qu'il a fait bâtir au coin de la rue Poulletier & du quai de Béthune, & qui a été décrite & louée par Sauval & par les autres hiſtoriens de Paris, exiſte encore aujourd'hui ; mais les intérieurs ont été détruits.

Il avoit une bibliothèque remarquable. Ses livres, habituellement très-bien reliés en veau écaille, avec un très-beau fer à ſes armes, ſe trouvent difficilement. Je poſſède un ballet de la Nuit, relié en maroquin marbré, à ſes armes, que M. le marquis de Coiſlin eut la bonté de me céder lorſqu'il acheta les livres de M. Bourdillon, dans lequel ſont les deſſins originaux de Labelle, des coſtumes de ce ballet, où figure Heſſelin lui-même. Le recueil que j'ai cité plus haut étoit certainement du même genre.

Heſſelin fut empoiſonné, en 1664, par un domeſtique qui ſe ſavoit un de ſes légataires, & étoit preſſé de recevoir ſon legs.

Nanteuil a gravé deux fois ſon portrait; le plus petit & le plus joli des deux eſt, dans ſon deuxième état, accompagné d'un bel entourage. Il y a auſſi une médaille de lui qui repréſente d'un côté ſa tête, & de l'autre côté une fuſée dans une couronne de feuille de chêne, avec ces mots : *Movetur dum vita ſupereſt.* — Je dois à l'aimable & ſavant M. Paul Lacroix communication de la relation imprimée en 1656 de l'arrivée de la reine Chriſtine à *Eſſaune* en la maiſon de M. H., & la deſcription de la réception vraiment féerique que lui fit cet homme de goût qu'elle connoiſſoit, diſoit le duc de Guiſe à Heſſelin, *comme l'un des plus habiles & des plus gallands hommes de France, qui fait & entend le mieux toutes choſes.* (B. J. P.)

qu'il foutint contre Henri IV, & le lendemain matin nous rentrâmes à Paris.

18. — Je fuis parti avec fir John Colton, un chevalier du comté de Cambridge, pour un voyage en Normandie. La première journée, nous paffâmes par Gaillon, château de l'archevêque de Rouen (1). On en vante fort les jardins, mais nous n'y entrâmes pas, notre intention étant d'arriver à Pontoife à temps pour y dîner. Cette dernière ville eft dans une fort belle fituation, avec un noble pont fur l'Oife & de jolies fontaines. C'eft auffi la première ville de Normandie que l'on trouve, &, après l'avoir dépaffée, vous ne rencontrez plus de vignes, mais une contrée de plaines, de bois, de clos divers, avec quelques villes, en vous rapprochant de la mer, qui donnent au pays beaucoup de reffemblance avec l'Angleterre.

Nous couchâmes, ce foir-là, à un village nommé Magny. Le lendemain, nous allâmes dîner à Fleury, qui fe trouve au bas d'une defcente rapide, & cinq lieues plus loin, nous touchions à Rouen, avec la jolie vue de la montagne & la chapelle ruinée de Sainte-Catherine. Ce pays eft tellement plein de loups, qu'un berger que nous rencontrâmes nous conta que la veille ils avoient étranglé un de fes camarades (2), & cela au beau milieu de fon troupeau. Les champs font, pour la plupart, plantés de poiriers & de pommiers, & d'autres arbres à cidre. On y trouve beaucoup de carrières de pierre & d'ardoife, & des mines de fer.

Rouen, où j'étois defcendu à la Croix-Blanche, eft une fort grande ville fur la Seine, avec deux autres petites rivières, l'Aubette & le Robec. Il y a encore les ruines

(1) François de Harlay-Chamvallon, qui appeloit ce château « palais royal & archiépifcopal. » Voyez Tallemant des Réaux, *Hiftor.*, 278, p. 46. (P. P.)

(2) Il y a bien à croire que ce berger fe moqua de la crédulité d'Évelyn. (E. de S.)

d'un magnifique pont de pierre remplacé par un ſimple pont de bateaux, juſqu'où remontent des vaiſſeaux d'un fort tonnage. De l'autre côté de l'eau, ce ſont des poiriers, & les réformés y ont une égliſe.

La cathédrale, dédiée à Notre-Dame, eſt, comme on l'avoue, l'ouvrage des Anglois (1). Quelques mots de notre langue, gravés en lettres gothiques ſur le portail, ſemblent confirmer cette origine. Les tours & l'égliſe elle-même toute entière ſont couvertes de ſculptures. Elle a trois clochers ſurmontés de flèches. Dans l'un d'eux, j'ai vu cette fameuſe cloche ſi renommée, de treize pieds de haut, trente-deux de tour, onze de diamètre, & du poids de quarante milliers.

La chapelle d'Amboiſe, outre le tombeau du cardinal de ce nom, ſon fondateur, renferme encore pluſieurs beaux monumens. Au fond du chœur, on a peint ſur la muraille un grand dragon qui, dit-on, avoit fait de terribles ravages : l'archevêque ſaint Romain en défit le pays, & ſa victoire donne lieu à une proceſſion annuelle. Comme nous approchions de Pâques, on voyoit expoſées nombre de ſcènes de la Paſſion repréſentées par de petites figures que la foule viſitoit en grande dévotion, & avec beaucoup d'offrandes. En face de l'égliſe, il y a un beau palais. L'abbaye de Saint-Ouen a auſſi une égliſe remarquable & de beaux jardins. C'eſt là que loge le Roi quand il vient à Rouen. Le palais où ſiége le Parlement eſt un édifice magnifique, avec de ſuperbes ſalles, particulièrement la chambre dorée. L'hôtel de ville eſt bien bâti, & l'on peut en dire autant des maiſons de quelques

---

(1) On ne devine pas aujourd'hui qui a pu faire cet *avœu* à Évelyn. La cathédrale de Rouen fut, pour la dernière fois, complétement rebâtie dans les premières années du treizième ſiècle. En 1217, dit l'abbé Bourraſſé (*les Cathédrales de France*, p. 508), « on ne s'occupoit plus que des parties ſecondaires de cette entrepriſe giganteſque. » La Normandie, depuis pluſieurs années, étoit rentrée ſous le ſceptre de Philippe-Auguſte. (P. P.)

gentilshommes; mais, en général, la ville eſt bâtie en bois, dans le genre de la Cité à Londres.

21 *Mars* 1644. — Le lundi de Pâques, nous dînâmes à Tôte, auberge iſolée entre Rouen & Dieppe, où nous allions. Cette ville eſt dans une ſituation aſſez agréable, entre deux montagnes, & eſt baignée au nord par notre mer d'Angleterre. Son port eſt commode, mais d'une entrée difficile. Elle conſiſte en une ſeule rue, belle & large, avec une jolie égliſe. Le fort Pollet, qui eſt un bon ouvrage en terre, commande la rade d'un côté, que domine de l'autre le château également bien fortifié, avec la citadelle en avant, & la ville elle-même eſt très-forte. Elle eſt pleine d'artiſans qui font & vendent toutes ſortes de curioſités d'ivoire & d'écaille; & tout ce que les Indes orientales peuvent fournir de cabinets, de porcelaines & d'autres choſes rares & précieuſes ſe rencontrent là dans la plus grande abondance.

23. — Nous ſuivîmes le long de la côte une route raboteuſe & remplie de rochers qui nous força à mettre pluſieurs fois pied à terre avant d'arriver au Havre, où nous couchâmes ce ſoir-là.

Le lendemain matin, nous viſitâmes la citadelle, qui eſt forte & régulière, bien garnie d'artillerie & de défenſe de toute ſorte. Ses beaux canons de bronze portent la deviſe : *Ratio ultima regum*. Les logemens de la garniſon ſont uniformes; cette citadelle contient une ſpacieuſe place d'armes pour la troupe, une jolie chapelle & un beau logis pour le gouverneur. Comme le duc de Richelieu étoit au fort, nous allâmes le ſaluer. Il nous reçut très-civilement, & donna ordre qu'on nous fît voir tout ce que nous ſouhaiterions. Cette citadelle a été bâtie par le feu cardinal de Richelieu, oncle du duc actuel, & peut être conſidérée comme l'une des plus fortes de France. La rade eſt très-vaſte.

Quand nous n'eûmes plus rien à faire là, nous nous embarquâmes avec nos chevaux pour Honfleur, qui en eſt à quatre ou cinq lieues, à l'embouchure de la Seine.

Ce n'eſt qu'une pauvre ville de pêcheurs, où ce que j'ai noté de plus curieux, ce ſont les ſolides mais bizarres vêtemens des femmes du peuple qui ſont de peaux d'ours ou d'autres animaux. A Dieppe, & ſur le reſte de la côte, ils ſont d'une groſſe ſerpillière.

25. — Nous voici à Caen, une noble & belle ville, ſur l'Orne, qui la traverſe par le milieu, avec les deux moitiés de la ville réunies par un pont d'une ſeule arche.

Nous couchâmes à l'*Ange*, où nous fûmes très-bien traités; car la ville abonde de toutes choſes, & à bas prix. Ce qu'on y voit de plus remarquable, c'eſt la grande abbaye, avec ſon égliſe, auſſi vaſte que riche. Elle eſt d'architecture gothique, & deux grands clochers tout de pierre, ainſi qu'une lanterne centrale, en ornent le portail. Le chœur eſt grand & circulaire. Au milieu, ſur un tombeau carré, ſimple, mais beau, ſe lit cette inscription :

« Hoc ſepulchrum invictiſſimi juxta & clementiſſimi conqueſtoris Gulielmi, dum viveret Anglorum regis, Normannorum Cenomannorumque principis, hujus inſignis abbatiæ piiſſimi Fundatoris : cum anno 1562 veſano hæreticorum furore direptum fuiſſet, pio tandem nobilium ejuſdem abbatiæ religioſorum ſenſu, in tam beneficum largitorem, inſtauratum fuit. A° Dñi 1642. Dño Johanne de Bailhache Aſſœtorii Protopriore. D. D. »

De l'autre côté, on lit en rimes monacales :

« Qui rexit rigidos Northmannos, atq. Britannos
Audacter vicit, fortiter obtinuit,
Et Cenomanenſis virtute coercuit enſis,
Imperiique ſui Legibus applicuit.
Rex magnus parvâ jacet hâc Gulielm' in urnâ,
Sufficit & magno parva domus Domino.
Ter ſeptem gradibus te volverat atq. duobus
Virginis in gremio Phœbus, & hic obiit. »

Nous avons vifité le château, qui eft une bonne forte-reffe & bien conftruite. J'en dirai autant de l'hôtel de ville, qui eft bâti fur le pont qui réunit les deux parties de la ville. Il y a à Caen une Univerfité avec des écoles de droit.

Toute la ville eft très-bien bâtie de cette excellente pierre qui eft fi connue, en Angleterre, fous le nom de pierre de Caen. On m'y a fait voir un beau jardin tout planté de haies de nerprun, qui y atteint une grande hauteur. Ces paliffades font taillées en toute efpèce de formes d'architecture & repréfentent avec la plus grande correction des piliers, des niches, des frifes, des colonnes torfes, &c.

Le 28, nous reprîmes la route de Paris, où nous arrivâmes le lendemain, après avoir couché d'abord à Évreux. C'eft une vieille ville épifcopale qui poffède une belle cathédrale.

1er *Avril* 1644. — J'ai voulu voir avec plus d'exactitude les appartemens du palais du Luxembourg, bâti par Marie de Médicis dans le faubourg Saint-Germain, &, fi on le prend dans fon enfemble, avec fon jardin & fes dépendances, l'un des monumens les plus nobles, les plus complets & les plus achevés qui exiftent. La galerie qui retrace la vie de la fondatrice eft un chef-d'œuvre de Rubens (1). A un bout eft la bibliothèque du duc d'Orléans, qui eft remplie d'excellens livres, tous reliés en maroquin & dorés (2), avec leurs rayons garnis de velours

(1) Cette galerie étoit fituée à droite de la cour d'Honneur. Détruite vers 1802, elle a été remplacée par le grand efcalier du Sénat. Les vingt & un tableaux de Rubens qui la décoroient conftituent aujourd'hui une des richeffes du Mufée du Louvre. Ils figurent au Livret de 1862, fous les nos 434-454. (C. R.)

(2) Tous les livres qu'on voit de Gafton d'Orléans font en veau fauve, avec deux G adoffés & enlacés fur le dos, & me paroiffent reliés par Le Gafcon. Je n'en ai vu que très-peu en maroquin, &, en effet, le P. Jacob dit que fes livres étoient uniformément reliés. L'article de cette bibliothèque, dans le P. Jacob (page 476), eft intéreffant. Cha-

vert frangé d'or. Dans un cabinet attenant ſont les volumes de petit format ſeulement, & ſix armoires pleines de médailles, avec une excellente collection de coquilles & d'agates, dont il y en a de bien riches. Le duc ſe connaiſſant très-bien en botanique & en médailles, rien, en ce genre, ne lui échappe. Il y a d'autres appartemens, vaſtes & meublés, comme il convient à des princes, qui donnent ſur le jardin & valent ceux que je viens d'indiquer.

L'entrée principale dans la cour, qui eſt carrée & entourée d'un corridor, eſt ſurmontée d'un dôme impoſant, couvert en pierre; le reſte eſt entouré du cloître dont je viens de parler, qui eſt formé d'arceaux retombant ſur des pilaſtres d'ordre ruſtique. La terraſſe qui règne ſur la partie antérieure du palais eſt pavée de marbre blanc & noir, avec une baluſtrade de marbre blanc du plus beau poli.

On pourroit peut-être trouver la grande ſalle du rez-de-chauſſée trop baſſe & l'eſcalier un peu lourd; mais la façade ſur le parterre, qui a également ſa galerie en arcades & voûtée, eſt d'une beauté admirable & très-ornée de ſculpture.

Les jardins ont bien un mille anglois de tour; ils ſont clos de hautes murailles & en bon air. Le parterre n'eſt que de buis, à la vérité, mais d'un ſi joli deſſin & ſi bien tenu, que, vue des appartemens, ſa broderie fait un merveilleux effet (1). Il eſt partagé en quatre compartimens

puzeau, dans son *Europe vivante*, Genève, 1667, 3 vol. in-4°, t. I, p. 318, nous apprend qu'alors le cabinet du Roi s'étoit augmenté de celui du duc d'Orléans, de ſes livres (on en rencontre cependant), des plantes & des animaux qu'il fit tirer d'après le naturel, de ſes médailles, & d'autres choſes curieuſes, à quoi ont beaucoup contribué les ſoins du S[r] J. Tavernier, contrôleur de ſa maiſon, le plus célèbre de notre ſiècle, & très-généreux. (Chapuzeau avoit logé Tavernier chez lui, à Genève, & il a rédigé ſes premiers voyages.) (B. J. P.)

(1) Les grand & petit parterres du Luxembourg ſont repréſentés en deux planches, n[os] 52 & 57, dans le bel ouvrage de Jacques Boyceau,

carrés, avec autant de nœuds circulaires qui ont, chacun dans leur centre, un baſſin de marbre d'une trentaine de pieds de diamètre, dans lequel un Triton de bronze preſſe dans ſes mains un dauphin qui lance à trente pieds en l'air une girandole dont l'eau jaillit ſans interruption, amenée qu'elle eſt d'Arcueil par un aqueduc conſtruit en pierre avec une magnificence vraiment romaine. Autour de ce grand parterre, promenades compriſes & tout le reſte, court une bordure de pierre de taille ornée de diſtance en diſtance de piédeſtaux pour des vaſes & des ſtatues, tandis que la portion qui avoiſine les degrés de la terraſſe eſt garnie d'une rampe & d'une baluſtrade de marbre blanc.

Les allées, qui ſuivent diverſes directions, ſont ſi bien plantées d'ormes, de tilleuls & d'autres arbres, & ſont dans de ſi bonnes proportions, que rien ne ſauroit être plus délicieux, particulièrement la magnifique charmille qui conduit à la fontaine.

Au bout du jardin, il y a une excavation qu'on avoit creuſée pour y faire un grand étang qu'on n'a jamais terminé, &, tout à côté, un clos deſtiné aux ſimples, & bien tenu. Le duc y a fait mettre une quantité de tortues, qui vont ſe baigner dans une pièce d'eau, à côté du jardin.

Dans le même quartier eſt une glacière, &, en ſe rapprochant du palais, il y a un bois de grands ormes percé en étoile, avec une grande fontaine au point central. Le reſte du terrain eſt partagé en divers enclos ſéparés, ſoit par des haies, ſoit par des rangées d'arbres : ce ſont des champs, des prés, des boſquets, dont quelques-uns ont pluſieurs arpens d'étendue.

Du côté de la rue, & touchant le palais, il y a encore des gazons de divers deſſins qu'arroſe une fontaine ; vers

---

Sr de la Barauderie. Paris, 1638, in-folio. On voit dans le grand parterre huit M couronnés (initiales de Marie de Médicis). Ces planches ſont d'un goût exquis. (B. J. P.)

la grotte & les écuries, il y a un jardin particulier, & clos de murs, où ſont des fleurs de choix, pour leſquelles le duc dépenſe beaucoup d'argent. En ſomme, il ne manque rien à la beauté & à la magnificence de ce palais & de ces jardins. Ce n'eſt pas un des moindres plaiſirs qu'on y goûte que la vue de tant de gens de qualité, de bourgeois & d'étrangers qui le fréquentent, & qui ont partout un libre accès; en ſorte que vous voyez telles allées & tels lieux retirés, pleins de beaux galans & de belles dames; dans d'autres, de mélancoliques moines; dans d'autres, des ſavans ſtudieux; plus loin, des bourgeois de bonne humeur : les uns aſſis, les autres couchés ſur l'herbe, d'autres qui courent ou ſautent; ceux-ci à jouer aux boules ou à la balle; ceux-là à chanter & à danſer; & tout cela ſans ſe déranger mutuellement tant il y a d'eſpace pour leurs ébats.

Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que, tout étant auſſi bien tenu que ſi l'on ne faiſoit qu'y travailler du matin au ſoir, vous ne voyez jamais ni jardinier, ni perſonne qui s'en occupe : c'eſt qu'on s'y prend le matin de ſi bonne heure, que tout eſt achevé avant que le public ne puiſſe s'en apercevoir. Si je me ſuis étendu ſi au long ſur ce véritable paradis, c'eſt en mémoire du plaiſir que j'ai goûté dans ces douces retraites. Le cabinet & la chapelle qui donnent ſur le jardin ont quelques tableaux de choix. Toutes les maiſons qui avoiſinent ce palais ſont de fort beaux hôtels, particulièrement le Petit-Luxembourg; & la rue qui y monte eſt large & bien bâtie.

Je ſuis allé examiner Paris du haut de la tour de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, la plus élevée, dit-on, de toute la ville, d'où je voyois en plein cette cité & ſes faubourgs, dont l'enſemble, à mon avis, n'eſt pas auſſi grand que Londres, encore que la différence de configuration de ces deux capitales, Londres étant allongé & Paris de forme ronde, le rende aſſez difficile à décider; mais il n'y a pas de comparaiſon à faire des édifices, des palais, des matériaux dont ils ſont conſtruits : ici tout eſt en

pierre, & bien plus ſomptueux; je trouverois ſeulement que nos places valent mieux.

De là, je ſuis allé faire un tour au cimetière des Innocens, où je paſſai pas mal de temps à ouïr les récits qu'on me fit de la rapidité avec laquelle ce terrain dévore les corps qu'on y enterre [vingt-quatre heures ſuffiſent, me contoit-on (1)], & à voir les immenſes charniers, les tombes, les autres monumens funèbres, & les hiéroglyphes attribués à Nicolas Flamel, fondateur de cette égliſe & d'autres établiſſemens charitables, comme il le raconte dans ſon livre?

Il y a là nombre d'écrivains publics qui gagnent leur vie à écrire des lettres pour de pauvres filles & d'autres ignorans, qui viennent leur demander conſeil & les prier de donner de leurs nouvelles, dans leur pays, à leurs amoureux, à leurs parens, à leurs amis. Ce ſont les pierres funéraires qui leur ſervent de table. A côté de l'égliſe eſt une fontaine publique avec de bons bas-reliefs (2).

---

(1) Cela n'empêche pas que la terre étoit complétement ſaturée à la fin du dix-huitième ſiècle, quand on détruiſit le cimetière, & que les corps, loin de ſe décompoſer, étoient devenus une eſpèce de graiſſe & s'étoient complétement conſervés. Voyez, à ce ſujet, un paſſage très-curieux du rapport de Thouret ſur les exhumations des Saints-Innocens. Paris, 1789, pages 40 & ſuivantes. (B. J. P.)

(2) C'eſt la célèbre fontaine des Innocens, ou plutôt de Saint-Innocent. En 1643, elle ne reſſembloit en rien à celle que nous voyons en 1872. Située au ſommet de l'angle formé par la rencontre de la rue aux Fers & de la rue Saint-Denis, elle avoit été conſtruite en 1550, & ne préſentoit que deux faces. L'une de ces faces étoit percée de deux arcades; l'autre d'une ſeule. C'étoit une véritable *loggia* italienne. Les pilaſtres ſéparant ces arcades étoient décorés de cinq Naïades en bas-relief ſculptées par Jean Goujon, qui y figurent encore, & ſont regardées à juſte titre comme une des plus charmantes expreſſions de la ſtatuaire françoiſe au ſeizième ſiècle. Les ſoubaſſemens de ces figures étoient décorés de bas-reliefs repréſentant des Naïades couchées, dues également au ciſeau de Jean Goujon. Trois de ces bas-reliefs figurent aujourd'hui au Louvre ſous les nos 97, 98 & 99 du Livret de la ſculpture moderne (édition de 1855). En 1787, lors de la deſtruction du cimetière des Innocens, la fontaine fut démolie, tranſportée à la place qu'elle oc-

Le lendemain, on me mena chez un gentilhomme voir une riche collection de bijoux de toute efpèce & de pierres précieufes, quelques-unes d'une grande valeur; des onyx & des agates, dont plufieurs étoient antiques & de couleurs admirables. Ce qui n'étoit pas au-deffous de ces curiofités, c'étoient fes payfages des meilleurs maîtres, dont il avoit fait copier la plupart en miniature, l'une defquelles, parfaitement exécutée fur pierre, fut brifée par la maladreffe d'un des nôtres; mais telle étoit la politeffe & l'empire fur lui-même de ce gentilhomme, que fon aifance & fa bonne humeur n'en furent pas le moins du monde altérées.

Le lendemain matin, un ami me conduifit au jardin de M. Morin, qui, de fimple jardinier, eft devenu l'un des plus favans & plus habiles collecteurs de fleurs, de coquilles & d'infectes (1).

Le jardin eft de forme parfaitement ovale & entouré de cyprès paliffadés & taillés, auffi unis que fi c'étoit un mur. Ses tulipes, fes anémones, fes renoncules, fes crocus, &c., font des plus rares, & attirent chez lui leurs admirateurs durant toute leur faifon. Il habitoit une ef-

---

cupe aujourd'hui, & transformée complétement. Trois Naïades, exécutées par Pajou, furent ajoutées aux cinq de Jean Goujon. Les autres bas-reliefs furent exécutés par MM. Lhuillier, Mézières & Danjou. Les graveurs du dix-feptième fiècle nous ont laiffé de nombreufes reproductions de ce gracieux monument. (C. R.)

(1) Tallemant des Réaux raconte de Morin un bon mot affez peu dévot : « Morin le fleurifte eft une efpèce de philofophe. Une fois qu'il eftoit bien malade, fon curé lui difoit : « Ramaffez toutes vos peines & « les offrez à Dieu. — Je lui ferois là, dit-il, un beau préfent ! » (*Hiftor.*, t. VII, p. 536.) (P. P.)

Il y a eu deux Morin frères : c'eft du cadet que parle Tallemant : René, *homme qui, pendant fa vie, a été auffi curieux qu'autre de l'Europe*, étoit mort en 1667, & probablement en 1658. L'auteur, qui furvécut à fon frère Pierre Morin, a publié, en 1658 (Muffet Pathay, nos 800 & 1726), des *Remarques néceffaires pour la culture des fleurs*. J'ai fous les yeux une *nouvelle édition* de 1667, à laquelle font joints quatre Catalogues d'anémones, de ranoncules (*fic*), de tulipes & d'iris bulbeux, que vendoit Morin. (B. J. P.)

pèce d'hermitage à un bout de ſon jardin, au milieu de ſes collections de coquilles & de coraux, dans l'un deſquels on a taillé un grand crucifix qu'on eſtime fort. Il a auſſi des livres d'eſtampes d'Albert Durer, de Vankeyden (1), de Callot, &c. Sa collection d'inſectes, ſurtout celle de papillons, eſt des plus curieuſes : une préparation qu'il fait ſubir à ceux-ci les rend incorruptibles, & ils ſont arrangés ſur des cartons de façon à repréſenter une belle tapiſſerie.

Il me montra les remarques qu'il avoit faites ſur leur propagation. Il nous promit de les publier; & il a fait peindre par d'habiles gens, ſoit en miniature, ſoit à l'huile, un choix de ſes papillons & de ſes plus belles fleurs.

6 *Avril.* — J'envoyai à ma ſœur mon portrait à la gouache, qu'elle m'avoit demandé; j'allai voir pluſieurs des plus beaux hôtels de la ville : par exemple, celui de Vendôme, qui eſt grand & impoſant; ceux de Longueville, de Guiſe, de Condé, de Chevreuſe, de Nevers; celui-ci eſt un des plus beaux de Paris, parmi ceux qui donnent ſur la rivière (2).

Je ſuis ſouvent allé au palais Cardinal, légué au Roi par le cardinal de Richelieu, à condition qu'il porteroit ce nom. A cette époque, le Roi l'habitoit à cauſe des conſtructions qu'on faiſoit au Louvre. C'eſt une fort belle maiſon, quoique un peu baſſe. Les galeries, les portraits de gens de diſtinction des deux ſexes, les bains de la

(1) Le nom eſt évidemment mal orthographié; mais je ne vois pas qui il peut déſigner.

(2) L'hôtel de Vendôme occupoit l'emplacement de la place Vendôme actuelle. Les hôtels de Longueville & de Chevreuſe étoient contigus, rue Saint-Thomas-du-Louvre, ſur l'emplacement actuel de la Bibliothèque du Louvre. L'hôtel de Guiſe a été détruit en partie par la conſtruction de l'hôtel Soubiſe : ce ſont maintenant les Archives. L'hôtel de Condé a été détruit ſous Louis XVI : le théâtre de l'Odéon en indique la place. L'hôtel de Nevers occupoit une partie de l'emplacement actuel de la Monnoie. La petite rue de Nevers, parallèle à la rue Dauphine, en conſerve le ſouvenir. (C. R.)

Reine, le ſalon d'audience & ſon plafond, richement ſculpté & doré, la ſalle de ſpectacle, le jardin, qui eſt fort grand, & ſa belle fontaine, ſes boſquets & ſon mail, ſont dignes d'attention. Je ſuis auſſi ſouvent allé voir les exercices du manége, ſurtout aux académies de MM. Du Pleſſis (1) & *De Veau*, que fréquente la nobleſſe : c'eſt là que les jeunes gentilshommes apprennent l'exercice, la danſe, la muſique, & un peu de mathématiques & de fortifications. Telle de ces inſtitutions a juſqu'à cent braves chevaux, tous dreſſés aux grands exercices.

12 *Avril.* —J'allai au bois de Boulogne voir une grande revue de toutes les forces de la ville qui devoit avoir lieu devant Leurs Majeſtés & toute la cour. On ſuppoſoit qu'il y avoit bien vingt mille hommes, ſans compter les ſpectateurs, qui dépaſſoient de beaucoup ce nombre. Ils firent tous leurs exercices, après quoi, infanterie & cavalerie furent rangées ſur divers points, & l'on donna le ſimulacre d'une bataille.

[Le 19 d'*avril*, Évelyn quitta Paris pour aller viſiter la Touraine, & de là, traverſant la France à loiſir, il ſe rendit en Italie, d'où il ne revint qu'au commencement de l'année 1647. Rentré à Paris le 28 *janvier*, il y occupoit, rue du Colombier, un fort bel appartement au prix

(1) Deux écuyers d'office ont la grande écurie, *Du Pleſſis* Bournonville, ou trois ſous-écuyers, &c. (Marolles.)

Je vois Jean Oſmont, ſieur de Vaux, parmi les écuyers du Roi, page 133 du rare & curieux volume intitulé : *État général des officiers, domeſtiques & commençaux* (ſic) *de la maiſon du Roi*. Paris, Le Ché, 1657, in-8°. Il ne recevoit que 200 livres. Je doute que ce ſoit celui dont il s'agit ici. L'abbé de Marolles, page 263 du tome II de ſes Mémoires, in-folio, cite comme excellant dans les courſes de bague & le manége des grands chevaux MM. ....., Delcampe, Devaux & pluſieurs autres. M. Du Pleſſis avoit laiſſé une grande réputation. La Guérinière (1733) parlant, dans ſa Préface, de M. de Vandeuil ſon maître, dit qu'il avoit ſu joindre *la grâce & la juſteſſe de M. Du Pleſſis* à la brillante exécution de M. de La Vallée, perſonnages dont le nom & la réputation ſubſiſteront autant que l'exercice durera. (B. J. P.)

de quatre piſtoles par mois. Peu de temps après, il épouſa la fille de l'ambaſſadeur d'Angleterre ſir Richard Browne, fit ſeul un voyage en Angleterre, & étoit de nouveau à Paris dans le courant de l'été de 1649. Nous allons reprendre nos extraits de ſon journal.]

17 *Septembre* 1649. — J'allai à Saint-Germain avec ma femme, & je baiſai la main de la Reine mère (Henriette-Marie); j'y dînai avec le lord garde des ſceaux & lord Hatton. Pluſieurs grands perſonnages de France vinrent voir le Roi (Charles II). Le lendemain vint le prince de Condé. Au retour, nous allâmes voir le palais du préſident de Maiſons (1) : c'eſt un château tout bâti en belle pierre de taille, blanche comme du lait. Il n'eſt pas très-vaſte, mais les diſpoſitions en ſont bien entendues, ſurtout l'eſcalier, avec les enfans ſculptés qui en ſont l'ornement. Il eſt entouré de foſſés ſans eau. Les offices ſont ſous terre, les jardins parfaitement deſſinés, avec des allées d'ormes d'une longueur extraordinaire, & une belle vue, tant ſur la forêt que ſur la Seine, en regardant Paris. A prendre cette maiſon en gros, avec ſes prés, ſes promenades, la rivière, la forêt, les vignes, les terres cultivées, je ne ſache pas avoir vu grand'choſe en Italie qui la ſurpaſſe. La grille de fer eſt magnifique, & il a fallu jeter à terre tout un village pour en créer les dehors.

1er *Octobre*. — Je ſuis allé avec mon couſin Tuke (depuis ſir Samuel) voir les eaux de Saint-Cloud & de Ruel, &, après dîner, cauſer avec l'hermite du mont Calvaire, pauvre ſuperſtitieux & ignorant; & de là à Paris.

(1) Ce magnifique château, qui a été gravé pluſieurs fois, exiſte encore aujourd'hui. Deux admirables grilles en provenant ſont au Louvre. Le château fut conſtruit de 1645 à 1649 pour René de Longueil, marquis de Maiſons, par François Manſard. Les deux grilles, — chef-d'œuvre de ferrurerie, — placées aujourd'hui au Louvre, n'étoient pas les grilles extérieures du château. Elles fermoient les deux baies de la galerie intérieure donnant ſur la Seine, au rez-de-chauſſée. (C. R.)

21. — Je ſuis allé au Jardin des Plantes entendre le cours du docteur *D'Avinſon* (1), & voir ſon laboratoire. C'eſt lui qui eſt directeur de ce beau jardin & profeſſeur de botanique.

30. — Je ſuis allé à l'enterrement de M. Downes, un honnête gentilhomme de nos compatriotes. Nous accompagnâmes ſon corps à Charenton, où on le mit dans un carré de choux. Néanmoins, avant de partir, on lui avoit récité, dans notre chapelle à Paris, l'office de notre Égliſe. C'eſt auſſi là que l'on a enterré ce grand capitaine, M. de Gaſſion. On lui a élevé un tombeau qui reſſemble à une fontaine, & dont les matériaux ſont auſſi meſquins que le deſſin. Je retournai à Paris avec ſir Philip Muſgrave & ſir Mamaducke Langdale, depuis lord Langdale. — *Memorandum:* Cet automne a été plein de maladies & de morts.

18 *Novembre.* — J'accompagnai mon beau-père à la cour pour ſon audience. Il fut préſenté par le maître des cérémonies immédiatement après le nonce; & après qu'il eut remis ſes lettres de créance de la part de notre Roi, en conſéquence du meurtre du roi ſon frère, il fut traité fort gracieuſement par le roi de France & ſa mère, qui lui accordèrent une longue audience. C'étoit au palais Cardinal.

Après que j'eus été préſenté au Roi & à la Reine régente, je viſitai ce palais bâti par le grand cardinal de Richelieu. Ce qu'il y a de plus digne d'attention, c'eſt la galerie dont les peintures ſont des portraits de perſonnages illuſtres ou des faits mémorables de l'hiſtoire de France, avec quantité d'allégories entre chaque tableau. Du milieu de la galerie, on entre dans une jolie chapelle (2), avec un pavé ouvragé de toutes ſortes de mar-

---

(1) Voici tout ce que j'ai trouvé ſur ce médecin : D'Aviſſon fait un livre de grande invention. — Vers 2 de l'art. IV des médecins, dans le livre intitulé *Le Roy, les Perſonnes de la cour*, &c., par l'abbé de Marolle, p. 56. (B. J. P.)

(2) « Il faut voir ſurtout la galerie où le cardinal de Richelieu a fait

bres, comme en eſt auſſi l'autel & deux ſtatues du chevalier Bernin : une de ſaint Jean & l'autre de la Sainte Vierge. Le reſte des appartemens eſt fort doré & ſculpté, & l'on y voit quelques bons tableaux modernes. Dans la ſalle d'audience, il y a trois grands luſtres de criſtal, & dans la chambre à coucher du Roi, ſon alcôve fait l'effet d'une autre chambre, ou d'une grande caiſſe qui ſeroit dans cette chambre. Le lit eſt richement brodé. Le palais, qui n'eſt que de deux étages, eſt trop bas pour avoir l'air impoſant; mais le jardin en eſt aſſez ſpacieux pour avoir un grand baſſin & des eaux qui jouent continuellement, & un mail, avec un coude ou retour qui le prolonge d'autant. Je laiſſai Sa Majeſté ſur la terraſſe occupée à voir un combat de taureaux, & je m'en retournai dans la voiture du prince Edward avec M. Paul, agent du Prince-Électeur.

19. — Étant en viſite chez M. Waller (1), où ſe trouvoit auſſi le docteur Holden, un Anglois docteur de Sorbonne, nous nous mîmes à parler religion.

28. — Comme j'allois chez M. Waller, je viſitai l'égliſe de Saint-Étienne. Cet édifice, quoique gothique, eſt couvert de ſculpture. L'intérieur en eſt beau, ſurtout le chœur & le jubé : il y a de beaux vitraux, & les tapiſſeries, qui, ce jour-là, étoient tendues autour du chœur, & repréſentent la converſion de Conſtantin, étoient de la plus grande richeſſe (2).

Je ſuis allé chez l'excellent graveur Boſſe pour me faire

---

peindre tous les hommes illuſtres de France, depuis Suger, abbé de Saint-Denis, juſqu'à ſon miniſtère. » (*Germ. Brice*, édit. de 1685.) Il ne reſte plus rien aujourd'hui de ce premier palais Cardinal.

(1) Le célèbre poëte.

(2) Saint-Étienne du Mont n'a abſolument rien de *gothique*. L'égliſe que voyoit Évelyn & qui exiſte encore ne fut commencée que poſtérieurement à 1517. Le jubé eſt de 1600, le portail de 1610. Les tapiſſeries qui repréſentoient la vie de saint Étienne, & non la converſion de Conſtantin, avoient été faites ſur les cartons de Laurent de la Hyre, mort en 1656. (C. R.)

expliquer quelques paſſages difficiles de ſon *Traité de Perſpective* (1).

29. — J'ai ſervi dans notre chapelle, avec ſir Georges Radcliffe, de parrain à l'enfant de ſir Hugh Riley. Les parens étoient ſi pauvres, qu'ils ne s'en étoient pas procuré; nous tirâmes au ſort pour ſavoir qui le ſeroit, & ce fut ſur moi qu'il tomba. C'étoit le doyen de Pétersborough qui officioit, & nous donnâmes à l'enfant le nom d'André, à cauſe du ſaint dont c'étoit la fête.

18 *Janvier* 1650. — Dans la nuit, le prince de Condé & ſon frère ont été conduits priſonniers à Vincennes (2).

6 *Février*. — Dans la ſoirée, le ſignor Aleſſandro, un des muſiciens du cardinal Mazarin, & de grand renom dans ſon art, vint faire viſite à ma femme, & chanta dans ma chambre devant pluſieurs perſonnes de qualité.

1er *Mars*. — Je ſuis allé voir les maſcarades : c'étoit fort bizarre; mais rien de calme & de ſolennel comme à Veniſe.

13. — Je ſuis allé à l'académie de M. del Camp (3) voir pluſieurs ſeigneurs anglois & françois faire leurs exercices devant un monde de ſpectateurs, hommes & femmes de qualité. La cérémonie finit par une collation.

25 *Avril*. — Château de Madrid bâti par François Ier. Ce qu'il a de plus remarquable, c'eſt ſon architecture à jour : ce ne ſont que galeries ouvertes & terraſſes les unes au-deſſus des autres juſqu'au toit; avec des revêtemens de faïence peinte de couleurs auſſi brillantes que celles

(1) C'eſt Abraham Boſſe, né à Tours, en 1615, mort à Tours, en 1678. Sa *Manière univerſelle de pratiquer la perſpective* avoit paru en 1648.

(2) C'eſt la Fronde qui commence. Voir les *Mémoires du cardinal de Retz*. (C. R.)

(3) Dans l'état déjà cité des officiers de la maiſon du Roi, je vois, page 110, parmi les écuyers de la grande écurie, le ſieur Del Camps avec 400 livres de gages. (B. J. P.)

de la porcelaine de Chine; mais c'eſt bien fragile (1). Il y a des ſtatues, des bas-reliefs tout entiers, des cheminées, des colonnes de cette terre cuite. Sous la chapelle, il y a une cheminée au beau milieu d'une pièce priſe ſur la ſalle des Gardes. La maiſon eſt entourée d'un foſſé profond, & a une vue admirable ſur le bois de Boulogne & la rivière.

30. — Je ſuis allé voir la collection du fameux graveur Étienne de Labelle (2), qui ne faiſoit que de revenir d'Italie, & je lui achetai quelques eſtampes. Je ſuis auſſi allé voir Pérelle (3), le graveur de payſages.

3 *Mai.* — A l'hôpital de la Charité, j'ai vu pratiquer l'opération de la taille pour la pierre. C'étoit un enfant de huit ou neuf ans qui la ſubit avec le courage le plus extraordinaire. Il montra beaucoup de joie quand il vit la pierre qu'on lui avoit ôtée. Le profit que, moi, j'en tirai, ce fut de remercier Dieu de tout mon cœur de n'avoir pas cette déplorable infirmité.

7. — Lady Browne, ma femme, le comte de Cheſterfield, lord Offory & ſon frère, nous allâmes à Vanves, un village fameux pour ſon beurre. Comme nous en revenions à pied, lord Offory ſe prit de querelle avec un homme qui étoit ſur la porte d'un jardin, & l'en avoit repouſſé avec des paroles inciviles. Nos jeunes gens donnèrent à ce perſonnage quelques coups ſur la caboche &

---

(1) Ces *faïences peintes* étoient l'œuvre de Jeronimo della Robbia. Pierre Courteys, de Limoges, avoit fait auſſi, pour les entre-deux des fenêtres, douze grands émaux dont neuf figurent aujourd'hui au muſée de Cluny (voir l'intéreſſante brochure de M. le comte de Laborde intitulée *le Château du bois de Boulogne*). (C. R.)

(2) Labelle demeuroit alors chez le père de Mariette, rue Saint-Jacques. (B. J. P.) Ce Labelle eſt Stefano della Bella, graveur & deſſinateur italien, né à Florence le 17 mai 1610, mort à Florence le 22 juillet 1664, après avoir ſéjourné en France de 1640 à 1650. (C. R.)

(3) Le Pérelle dont il eſt ici queſtion eſt Gabriel Pérelle, né à Vierzon vers 1620, mort à Paris en 1675. Il laiſſa deux fils, Nicolas & Adam, tous deux également graveurs de payſages, avec leſquels on le confond ſouvent. (C. R.)

lui firent demander pardon, ce qu'il fit très-humblement, puis nous continuâmes notre chemin. Mais nous n'en avions pas encore fait beaucoup quand nous entendîmes du bruit derrière nous, & vîmes quantité de gens qui nous pourſuivoient avec des fuſils, des épées, des bâtons, des fourches, & ſe mettoient à nous lancer des pierres. Nous dûmes alors faire volte-face, &, à l'aide de nos épées, de pierres & du ſecours de nos domeſtiques, l'un deſquels avoit un piſtolet, nous battîmes en retraite & nous parvînmes à nous réfugier dans une maiſon où l'attroupement nous aſſiégea & où nous fûmes contraints de nous rendre priſonniers. Lord Hatton, dans notre déroute, & quelques autres avoient été pris & enfermés ſous trois ſerrures, & autant de portes, dans la maiſon du maître du groſſier perſonnage, cauſe de la bagarre, lequel ſe prétendoit l'intendant de M. de Saint-Germain, préſident de grand'-chambre au Parlement & chanoine de Notre-Dame (1). Nous avions de nos gens fort bleſſés; & l'un de nos laquais, qui avoit trouvé moyen de gagner Paris, en ra-

---

(1) Le 2 octobre 1645, à la lecture du contrat de mariage de meſſire Paul le Prevoſt, chevalier, baron d'Oyſonville, maréchal de camp & gouverneur de Briſſac, avec demoiſelle Marie Chahu, fille d'un tréſorier de France, on voit aſſiſter, pour le futur : Iſabelle Sublet, ſa mère, veuve de meſſire Charles Le Prevoſt; — meſſire Charles Le Prevoſt, chanoine de Notre-Dame de Chartres, ſon frère; — Jacques Le Prevoſt, ſieur de Malaſſis; — Charles Le Prevoſt, conſeiller du Roi, abbé de Sonières; de Bonneval, ſeigneur de Saint-Germain; de Laſti & de Vanves en partie. (Cabinet des titres, à la Bibliothèque nationale.)

Charles Le Prevoſt-Saint-Germain avoit été reçu conſeiller élève au Parlement de Paris, le 10 juin 1622. Il eſt intitulé, en 1643, chanoine de Notre-Dame de Paris, ſeigneur de Saint-Germain & de Vanves. Il mourut dans ſa maiſon de Vanves.

Tallemant des Réaux a parlé de la mère de notre Charles Le Prevoſt, Magdeleine de Baugy, « dont le fils, dit-il, *ſe vantoit* d'être fils de M. le maréchal de Biron. Elle eut enſuite de tendres relations avec le poëte Deſyveteaux. » (Voyez *Hiſt. de M. Deſyveteaux*, t. I, p. 344.) (P. P.) — La maiſon dont parle Évelyn, ſes jardins, ſes baſſins, ſon labyrinthe, ont été décrits dans le Supplément à Dubreuil de 1639. (Lebeuf, t. IX, p. 436.) (B. J. P.)

mena à notre ſecours le bailli de Saint-Germain & ſa garde (1). Immédiatement après arriva M. de Saint-Germain (2) lui-même en grande colère d'ouïr que ſon intendant eût été roſſé; mais quand il vit des officiers du Roi, ces gentilshommes, ces ſeigneurs, l'ambaſſadeur d'Angleterre, & qu'il eut ſu comment la querelle étoit venue, il eut grande honte, nous ſupplia de pardonner à ſon ſerviteur, & pria les dames d'accepter à ſouper dans ſa maiſon. Il étoit dix heures du ſoir quand nous rentrâmes à Paris, ſous l'eſcorte du prince Griffith (un rodomont gallois dont c'étoit le ſobriquet, & fort connu en Angleterre pour ſes folies), & celle des élèves de deux académies accourus à cheval à notre ſecours, & que nous eûmes bien de la peine d'empêcher de maltraiter le village où l'on nous avoit fait cet affront.

Comme nous ne laiſſâmes pas de porter plainte au roi de France & à la Reine de l'injure que nous avions reçue, le préſident de Saint-Germain reçut l'ordre de demander pardon à M. l'ambaſſadeur & de mettre ſon intendant à la porte. Ils vinrent donc faire leurs excuſes, accompagnés du préſident de Thou, fils du grand hiſtorien, & la choſe en demeura là. Mais j'ai ſouvent entendu ce brave ſeigneur milord Oſſory affirmer que, dans toutes les affaires où il s'étoit trouvé ſur terre ou ſur mer (& il en avoit vu de terribles), jamais il n'avoit couru ſi grand péril que quand cette populace nous avoit aſſaillis. Il appeloit cela la bataille de Vanves, & ſe plaiſoit ſouvent, en brave cavalier, à rappeler gaiement cette aventure.

---

(1) Des Réaux a parlé pluſieurs fois de ce bailli du quartier Saint-Germain de Paris. C'étoit, dit-il, un frippon, qui voulut un jour arrêter Ninon pour avoir, en 1651 & en temps de carême, jeté un os de poulet ſur la tête d'un prêtre. — Le bailli logeoit chez Mme La Barronnie, veuve d'un conſeiller au Parlement. Il vivoit fort bien avec elle, &, ajoute des Réaux, il lui eſcroqua quelque argent. (*Hiſt.*, t. VI, p. 7 & p. 489.) (P. P.)

(2) Le chanoine.

13 *Juin.* — J'ai pofé pour mon portrait devant le fameux graveur Nanteuil (1), que, plus tard, en confidération de fon talent, le roi de France fit chevalier. Il le grava fur cuivre. A une autre époque, il me fit préfent de mon portrait entièrement deffiné par lui à la plume, ce qui eft une remarquable curiofité (2).

21. — Je fuis allé revoir la Samaritaine fur le Pont-Neuf, qui, bien que cela ne femble pas promettre grand'chofe, eft pourtant, fans compter fa machine, remplie de curiofités, tant artificielles que naturelles. C'eft furtout dans la grotte où font les plus beaux coraux que j'aie vus : de grands morceaux de criftal, des améthyftes, de la mine d'or & d'autres métaux, des marcaffites & deux grandes conques, que le propriétaire (3) nous a dit avoir payées deux cents écus à Amfterdam. Ce monfieur nous fit voir auffi nombre de vues & de payfages fort bien peints en miniature, d'autres à la plume & au crayon; des deffins d'antiquités de Rome, &, par-deffus tout, celui de l'intérieur du Colifée, qui eft fon propre ouvrage, & un chef-d'œuvre; deux jeunes enfans & deux fquelettes, moulés par le *Flammingo* (4); un livre de deffins de ftatues faits à la plume pour Henri IV : ce livre fait voir toutes les fautes de Perrier (5), qui a ajouté beaucoup de chofes

---

(1) Le portrait d'Évelyn, gravé par Nanteuil, eft connu fous le nom du *Petit Mylord;* il eft rare & affez cher, & on en connoît 4 états, qui font décrits dans le Manuel de Leblanc. (B. J. P.) Robert Nanteuil, né à Reims, vers 1625, mort à Paris, le 9 décembre 1678. Le cuivre gravé par Nanteuil exifte encore en Angleterre. Nanteuil fut créé chevalier par Louis XIV, en 1659. C'eft donc poftérieurement à cette date que fut rédigé le journal d'Évelyn. (C. R.)

(2) Et auffi ceux de MM. Évelyn & de fir Richard Browne, qui font encore à Wotton avec celui d'Évelyn. (E. de S.)

(3) Le propriétaire fe nommoit Saint-Clair. (E. de S.)

(4) F. Flaman ?

(5) Voyez, fur ce peintre-graveur, l'*Abecedario* de Mariette. C'eft de 1638 à 1645 qu'il a gravé la fuite de ftatues & de bas-reliefs antiques dont parle ici Évelyn. C'eft lui qui a peint la galerie de l'hôtel de La Vrillière, aujourd'hui la Banque. — Je n'ai rien pu trouver jufqu'ici fur M. de Saint-Clair. (B. J. P.)

de ſa façon qui ne ſont pas dans les originaux. Il a encore une collection infinie de gravures richement reliée en maroquin.

Il nous fit entrer dans une belle chambre digne, pour ſes meubles, de recevoir un prince, avec des tableaux des plus grands maîtres, particulièrement une Vénus de Perino del Vaga. Les ſtatuettes d'enfans qui ornoient la cheminée étoient ſculptées par le Flamand. On y voyoit des vaſes de porcelaine, d'autres exécutés ſur des deſſins de Raphaël; quelques tableaux du Pouſſin & de Fioravanti; des antiques de bronze, des conſoles & des cadres de glaces d'un rare travail (1). En un mot, là, tout étoit grand, choiſi & magnifique, & je me reprochois d'avoir ſi ſouvent paſſé devant, comme je l'avois fait, ſans ſoupçonner qu'il y eût de ſi belles choſes à voir dans un pareil lieu. A une viſite ultérieure, il nous montra une nouvelle grotte & des bains établis dans une grande voûte, ménagée à l'intérieur même du pont, dans la portion où ſont les piles, en ſorte que nous entendions les voitures & les chevaux tonner au-deſſus de nos têtes.

14 *Décembre* 1650. — J'allai voir M. Ratcliffe. Il hébergeoit un impoſteur qui n'auroit pas mieux demandé que de nous perſuader qu'il poſſédoit le ſecret de la tranſmutation des métaux. Il eſt ſûr qu'il avoit, durant quelque temps, vécu à Paris en grande ſplendeur, mais ce n'étoit, je le vis, qu'un grand fripon (2).

9 *Février* 1651. — Ce jour-là, le cardinal Mazarin fut proſcrit par arrêt du Parlement, & de grands troubles commencèrent à Paris.

---

(1) Je ne vois pas quelle peut être cette *Vénus* attribuée à Perino del Vaga. Le Flamand eſt évidemment François Duqueſnoy, mort à Livourne en 1643, qu'il ne faut pas confondre avec ſon frère Jérôme Duqueſnoy, brûlé vif à Gand, le 28 ſeptembre 1654. Quant aux *porcelaines exécutées ſur les deſſins de Raphaël*, ce ſont les majoliques de Durantino, exécutées à Urbino en 1535, d'après les deſſins de Marc-Antoine. (C. R.)

(2) Eſt-ce le même que le chimiſte Du Meſnil dont il eſt parlé plus loin, p. 273? (B. J. P.)

23. — J'allai aux Bons-Hommes, couvent qui a un beau cloître, où ſont peintes les hiſtoires des hermites. On conſtruiſoit dans la chapelle un ſplendide autel; les jardins ſont diſpoſés en terraſſe ſur le rocher avec un beau clos de vigne & une belle vue ſur la ville.

24. — Je ſuis allé voir un dromadaire, monſtrueuſe bête, qui reſſemble au chameau, mais qui eſt plus grande. Il y avoit auſſi là des danſeurs de corde; mais le ſpectacle le plus ſurprenant pour ceux qui n'étoient pas dans le ſecret, c'étoit le jet d'eau vivant (Florian Marchand) qui, ne prenant dans ſa bouche que de l'eau, en faiſoit ſortir & en rempliſſoit des verres ſéparés de toute eſpèce de vins & d'eaux de ſenteur. Pour une pièce de monnoie, il me montra le tour.

J'allai enſuite au couvent de Chaillot viſiter le frère Nicolas, excellent chimiſte, qui me montra ſon laboratoire & une rare collection de remèdes ſpagyriques. Il étoit à la fois le médecin & l'apothicaire du couvent, &, au lieu d'étiquettes verbales, il peignoit ſur ſes boîtes & ſes pots la figure de la drogue ou des ſimples qu'ils renfermoient. Il me fit voir comme une curioſité quelque préparation mercurielle d'antimoine. Il avoit guéri d'une maladie déſeſpérée M. *Senatan* (1), qui, en reconnoiſſance, faiſoit élever un autel monumental qui devoit coûter trente-cinq ou quarante mille francs.

11 *Mars*. — Je ſuis allé au Châtelet voir donner la queſtion à un malfaiteur qui refuſoit de confeſſer ſes méfaits : on commença par lui lier les poignets d'une forte corde, qu'on paſſa dans un anneau de fer ſcellé dans le mur, à quatre pieds à peu près de haut; puis on lia ſes pieds d'une autre corde paſſée dans un anneau pris dans le pavé, à environ une toiſe du plus loin où ils pouvoient atteindre en s'allongeant le plus poſſible. Ainſi ſuſpendu, mais ſur un plan incliné, on paſſa un chevalet

---

(1) M. de Senozan ?

de bois ſous le câble qui lioit ſes pieds, ce qui le tendit au point de diſloquer miſérablement toutes les articulations du patient, dont le corps s'allongea d'une façon extraordinaire. On en pouvoit juger d'autant mieux qu'il n'avoit ſur lui, pour tout vêtement, qu'un caleçon de toile. On l'interrogea alors ſur le vol dont il étoit accuſé (le lieutenant criminel étoit préſent, ainſi qu'un greffier, qui tenoit la plume), &, comme il ne voulut rien avouer, on mit ſous le câble un ſecond chevalet pour rendre la torture & l'extenſion plus douloureuſes. Comme cette agonie ne réuſſiſſoit pas à lui arracher d'aveux, le bourreau lui fit entrer dans la bouche le bout d'une corne telle que celle dont on ſe ſert pour faire prendre par force des remèdes aux chevaux, & lui verſa, tant dans le goſier que ſur le corps, la quantité de deux ſeaux d'eau, ce qui le fit enfler ſi prodigieuſement, qu'il n'eſt perſonne qui n'eût peur à la fois & pitié de lui. Mais il perſiſta à nier tout ce dont on l'accuſoit. On le détacha enſuite & on le porta devant un bon feu pour le faire revenir, car la douleur l'avoit fait évanouir, & il ſembloit mort. Que devint-il? je n'en ſais rien; mais le monſieur qui l'accuſoit de l'avoir volé ſoutint toujours ſon dire ſans varier, & la pâleur & l'air inquiet de ce malheureux avant qu'on ne le mît à la torture dénotoient bien quelque culpabilité. C'étoit auſſi l'avis du lieutenant criminel, qui nous dit, à première vue, que ce jeune homme, il étoit brun, maigre & ſec, ſauroit ſurmonter la torture. Le réſultat étoit qu'on ne pouvoit pas le pendre; mais en pareil cas, quand il y a de fortes préſomptions, on les envoie aux galères, qui ne valent guère mieux que la mort.

Après celui-là, devoit en venir un autre; mais je ne me ſentis pas la force d'aſſiſter plus longtemps à ce cruel ſpectacle. Il m'avoit retracé vivement les douleurs intolérables qu'avoit dû éprouver Notre Très-Saint Sauveur quand, étant ſur la croix, ſon corps portoit de tout ſon poids ſur les clous qui l'y attachoient.

20 *Mars*. — Ce ſoir-là, j'allai avec ma femme à un bal chez le marquis de Crèvecœur (1), où ſe trouvoient des princes, des ducs & d'autres grands perſonnages ; mais ce qui me parut aſſez meſquin, ce fut de voir commencer la ſoirée par un ſpectacle de marionnettes.

6 *Mai*. — Je ſuivis l'ambaſſadeur à un ballet de la cour, où le roi de France en perſonne danſa cinq entrées ; mais m'étant mis à converſer avec un des ſecrétaires d'État de la Reine régente, j'y pris beaucoup plus de plaiſir qu'au divertiſſement que je laiſſai là.

11 *Mai*. — Au palais Cardinal, où le grand maître des cérémonies me plaça pour voir l'Opéra. La première ſcène, c'étoit un chœur ſur lequel étoient les plus belles voix qu'on eût pu ſe procurer : ces chanteurs repréſentoient Cornaro & la tempérance, que Bacchus & ſa ſuite vinrent mettre en déroute. Après parurent diverſes entrées figurant toutes ſortes d'excès repréſentés par tous les élémens. L'élément du feu étoit admirable ; puis l'on vit Vénus deſcendre des nuages ; & la concluſion fut le ſpectacle du ciel, où tous ces divers perſonnages ſe tranſportèrent. Mais ce qui faiſoit la gloire & le mérite de cet opéra, c'étoit ſes acteurs, qui n'étoient rien moins que le roi de France, ſon frère le duc d'Anjou, & tous les grands de la cour. Le Roi s'acquittoit de ſon rôle à l'admiration de tous. La muſique conſiſtoit en vingt-neuf violons, vêtus à l'antique ; mais les habits des princes & ſeigneurs qui y jouoient étoient d'une richeſſe & d'une ſplendeur admirables.

23. — En revenant de prendre congé de nos ambaſſadeurs en Eſpagne, j'entrai chez M. Morin, & je viſitai de nouveau ſon jardin & ſes autres curioſités : j'y vis des crabes de la mer Rouge, qui n'ont pas le corps plus

---

(1) Nicolas-Alexandre Gouffier, marquis de Crèvecœur, comte de Gouffier. Il avoit épouſé, en 1646, Éliſabeth du Faur de la Boderie. Il mourut le 17 mars 1705, âgé de quatre-vingts ans, & fut enterré à Saint-Benoît. (B. J. P.)

gros que l'œuf d'un petit oiseau qui seroit aplati, & les pattes de devant d'un pied de long. Il a une grande quantité de coquilles, mille espèces au moins, qui remplissent une armoire de grand prix, & une très-curieuse collection de scarabées & d'insectes, dont il prépare une histoire naturelle. Il me dit que, rien que de tulipes, il y en avoit dix mille espèces. Il avoit une innombrable quantité de gravures. Je vis chez lui la tête de l'oiseau rhinocéros, qui est fort bizarre, & un papillon qui ressembloit à un oiseau (1).

25. — J'allai voir M. Thomas White, savant prêtre & grand philosophe, auteur du livre — *De Mundo*, — avec le digne frère duquel je m'étois lié à Rome. Je vis chez lui un coffre de maroquin avec de si curieuses incrustations de cuir d'autres couleurs, & si bien doré, que l'ouvrier n'en demandoit pas moins de huit cents livres.

Pour la fête de la Pentecôte, le doyen de Peterborough (2) prêcha & blâma ceux de Genève de leur irrévérence envers la Sainte Vierge.

4 *Juin.* — Dimanche de la Trinité : Je ne pus être à l'église dans la soirée, occupé que j'étois de rendre service à l'abbesse de Bonchavant, qui, sans moi, eût été dupée par ce chimiste Dumesnil (3). Au retour, j'entrai aux Grands-Jésuites, où il y avoit exposition de l'ostensoir : c'étoit tout or massif & ouvragé, & d'un prix infini.

5. — J'allai avec lord Strafford & d'autres seigneurs entendre chanter Mme *Lavavan*, ce qu'elle fit dans la perfection, en françois & en italien; mais sa voix manque de force.

7. — Jour de la Fête-Dieu : Grande procession; toutes les rues tapissées; des autels (reposoirs) élevés de distance

(1) Probablement un toucan & un oiseau-mouche. (E. de S.)

(2) Voir plus haut : c'étoit le docteur Cosin, mort évêque de Durham. (E. de S.)

(3) Voir ci-devant, page 269.

en diſtance, garnis d'images & d'autres riches ornemens, ſurtout celui de la cour, qui étoit d'un beau deſſin & d'une grande architecture. Il y avoit quantité de beaux tableaux & de vaſes d'argent.

13. — Je ſuis allé voir la collection d'un M. Poignant (1), qui, pour ſes agates, ſes criſtaux, ſes onyx, ſes porcelaines, ſes médailles, ſes ſtatues, ſes bas-reliefs, ſes tableaux, ſes gravures, ſes antiques, peut aller de pair avec les amateurs italiens.

7 *Septembre* 1651. — J'allai, ce jour-là, voir M. Hobbes, le fameux philoſophe de Malmesbury, que je connoiſſois de vieille date. Je vis de ſa fenêtre la marche triomphale du jeune roi de France (2) ſe rendant au Parlement pour la déclaration de ſa majorité. En tête marchoit un aide des cérémonies ſuivi de cinquante hommes en riche livrée; immédiatement après, cent chevau-légers de la Reine mère, leur lieutenant tout couvert de broderies & de rubans, & devant lui quatre trompettes en velours noir tout galonné, avec des caſaques de même; puis deux cents chevau-légers du Roi richement vêtus, avec quatre trompettes en velours bleu brodé d'or, & à leur tête le comte d'Olonne, dont le baudrier étoit couvert de perles; enſuite le grand prévôt de l'hôtel, ſa compagnie à pied, lui à cheval. Les Suiſſes, en toques de velours noir, commandés par deux beaux cavaliers en ſatin écarlate, à la mode de leur pays, qui eſt aſſez bizarre : chacun d'eux avoit à ſon bonnet une aigrette de héron avec un nœud de diamans, & étoit eſcorté de douze pages ſuiſſes avec des hallebardes; un aide des cérémonies; puis les grands de la cour, les gouverneurs, les lieutenans-géné-

---

(1) Probablement celui contre qui Lafontaine voulut abſolument ſe battre en duel. (E. de S.)

(2) Cette marche fait le ſujet d'un très-beau & très-intéreſſant tableau de Vandermeulen qui eſt à Verſailles, & qui a été très-bien gravé par Huchtenburgh, pour le recueil dit : *Des Eſtampes du cabinet du Roi.* (B. J. P.)

raux des provinces, tous vêtus ſuperbement & bien montés. Je vis au milieu d'eux, & je ne dois pas l'oublier, le chevalier Paul (1), fameux pour ſes combats & ſes victoires ſur mer, parce que, ſans avoir jamais appris à monter à cheval, il en avoit un fort difficile qu'il gouvernoit bien. Sa croix de Malte étoit évaluée à elle ſeule dix mille écus. Devant ces ſeigneurs marchoient deux trompettes, & ils étoient ſuivis de ſix autres trompettes en velours bleu qui précédoient autant de hérault d'armes en dalmatique de velours bleu ſemé de fleurs de lis, le caducée à la main, & des toques de velours ſur la tête; derrière eux un maître des cérémonies, puis des maréchaux de France & d'autres grands ſeigneurs d'une grande ſplendeur. Le comte d'Harcourt, grand écuyer, ſeul, portant, ſuſpendue à une écharpe, l'épée du Roi dans un fourreau bleu fleurdeliſé. Les rênes de ſon cheval étoient deux écharpes de taffetas noir.

Puis une quantité de laquais & de pages du Roi, en livrée neuve, avec des plumes rouges & blanches; des gardes du corps & d'autres officiers; puis enfin s'avançoit le Roi, montant un cheval barbe iſabelle, dont la houſſe étoit ſemée de croix du Saint-Eſprit & de fleurs de lis; le Roi lui-même, comme un jeune Apollon, ſi richement vêtu, que l'étoffe de ſon habit diſparoiſſoit ſous la broderie. Il étoit preſque toujours le chapeau à la main, ſaluant les dames enrichiſſant les fenêtres de leur

(1) Je vois dans le livre de l'abbé de Marolles, intitulé : *Le Roi*, &c., page 47 : Le chevalier Pol, que la biographie de Michaud appelle Paul de Saumur, étoit fils d'une lavandière, qui accoucha de lui, en 1597, dans un bateau en allant à Marſeille, au château d'If. D'abord mouſſe, puis matelot, puis ſoldat, il devint ſervant d'armes de Malte, puis capitaine de vaiſſeau. Richelieu le demanda au Grand-Maître de Malte, & ſes ſervices dans la guerre contre l'Eſpagne furent ſucceſſivement récompenſés par les grades de chef d'eſcadre, de lieutenant général, puis de vice-amiral des mers du Levant. Il étoit à Toulon quand Chapelle & Bachaumont firent leur voyage de Provence, & les régala magnifiquement. Il mourut dans cette ville, où il commandoit, le 18 octobre 1667. (B. J. P.)

beauté, & le peuple rempliſſoit l'air de cris de : Vive le Roi ! Sa phyſionomie étoit très-agréable, mais grave. Il étoit ſuivi de divers grands perſonnages & d'écuyers, ceux-ci à pied. Après venoient les exempts des gardes & ſix gardes-écoſſaiſes; entre leurs deux files ſe trouvoient des princes du ſang, des ducs & d'autres ſeigneurs ; après eux tous, les Suiſſes de la garde de la Reine, ſes pages, ſa livrée, puis la Reine mère elle-même dans un riche carroſſe, avec Monſieur, frère du Roi, le duc d'Orléans, & d'autres ſeigneurs & des dames d'honneur. Autour du carroſſe marchoient les exempts des gardes, puis cent cinquante gendarmes du Roi, avec quatre trompettes & autant de celles de la Reine; enfin une ſuite innombrable de voitures pleines de dames & de gentilshommes. C'eſt dans cet équipage que le Roi ſe rendit à ſon parlement pour y prendre poſſeſſion de ſon autorité royale.

15. — J'accompagnai à la cour ſir Richard Browne, mon beau-frère, dans l'audience qu'il prit du Roi & de la Reine mère pour féliciter le premier de ſon acceſſion à l'exercice de ſon autorité royale, & la Reine de ſon heureuſe & prudente adminiſtration, & leur demander la continuation de leur amitié pour le Roi notre maître, ce que, bien entendu, tous les deux promirent avec toutes les expreſſions de civilité requiſes en pareil cas. Tant pour prendre cette audience que pour en revenir, nous fûmes accompagnés de l'introducteur des ambaſſadeurs & d'un aide des cérémonies. Je fus auſſi témoin des audiences de l'ambaſſadeur de Veniſe Moroſini, des miniſtres des princes d'Allemagne, de Savoie, &c. J'allai enſuite faire un tour dans le jardin du palais, où je remarquai, ſur le grand baſſin, deux ou trois bateaux dont le Roi s'amuſe quelquefois. Dans une autre portion du jardin, il y a un fort avec ſes baſtions, ſon enceinte, ſes demi-lunes, ſes ravelins, des canons, tout ce qu'il faut enfin pour mettre le Roi au courant des fortifications.

7 *Novembre.* — J'ai fait viſite à ſir Kenelm Digby, avec

qui j'ai beaucoup caufé chimie (1). Je lui enfeignai une méthode particulière d'extraire l'huile de foufre, & il me donna d'une poudre avec laquelle il m'affura qu'il avoit fixé le mercure en préfence du Roi. Il me confeilla d'effayer, & me donna d'une eau qui n'étoit, me dit-il, que de l'eau de pluie prife à l'équinoxe d'automne, exceffivement rectifiée, très-volatile; ça avoit le goût très-vitriolique & l'odeur d'eau-forte. Il en ufoit comme de diffolvant pour la chaux d'or; mais la vérité, c'eft que fir Kenelm étoit un franc charlatan.

2 *Janvier* 1652. — Je fuis allé chez un certain Marc-Antonio, un incomparable artifte en émail. Il exécutoit à la lampe des figures de plein relief, de grande dimenfion, même auffi grande que nature, & rien ne pouvoit être mieux modelé. Il nous fit des récits d'un joaillier génois qui poffédoit le grand fecret, & avoit plufieurs fois fait la projection devant lui. Il l'avoit rencontré en Chypre, en fe rendant en Égypte. A fon retour, il étoit mort en mer & fon fecret avec lui; autrement, il avoit promis d'en faire part au narrateur. Tous fes effets, d'une immenfe valeur, avoient été pris & diffipés par les Grecs du bâtiment fur lequel il étoit mort. Ce joaillier nous raconta encore qu'étant à Amfterdam dans la boutique d'un orfévre, il y vit entrer un homme de fort petite taille, qui pria l'orfévre de lui fondre une livre de plomb. Ceci fait, il déviffa le pommeau de fon épée, y prit, dans une petite

(1) La poudre de fympathie, qu'il préconifoit, eut grand fuccès pendant un certain temps. Voir, fur lui & fur fa très-belle femme Venetia Anaftafia Stanley, Tallemant, t. VII, p. 476 & 478. Il étoit grand bibliophile. On voit encore de fes livres bien reliés portant fes armes fur le plat, & fur le dos des K & D entrelacés. Une première bibliothèque, compofée en grande partie de manufcrits, avoit été cédée ou donnée par lui, vers 1637, à la Bibliothèque d'Oxford. Une autre fut brûlée par les Parlementaires pendant la guerre civile (Jacob, p. 266 & 267); car Digby étoit dévoué à l'infortuné Charles I[er], & avoit accompagné Henriette de France à Paris. Là, il forma une nouvelle bibliothèque qui, à fa mort à Londres, en 1665, s'élevoit à 18 000 volumes, & étoit encore à Paris. (Chappuzeau : *Europe vivante*, t. II, p. 329.) (B. J. P.)

boîte, une légère quantité de poudre, la mit dans le creuset, coula un lingot, &, quand il fut refroidi, il le prit en difant à l'orféve : « Monfieur, vous trouverez dans ce creufet de quoi vous payer de votre plomb ; » & il fortit immédiatement. Quand il fut parti, l'orféve trouva dans fon creufet quatre onces d'or, mais ne put jamais revoir le petit homme, quelque recherche qu'il fît dans toute la ville. Marc-Antonio juroit fes grands dieux de la vérité de fon récit, & je ne fais encore qu'en penfer. Il y a tant d'impofteurs & de gens qui fe plaifent à conter des hiftoires étranges, comme faifoit cet artifte, qui avoit couru bien des pays & parloit dix langues différentes.

SECOND

SUPPLÉMENT A LISTER

LES

CHOSES LES PLUS REMARQUABLES

DE PARIS

LES

CHOSES LES PLUS REMARQUABLES

DE PARIS (1).

1. La place Dauphine.

2. Le Pont-Neuf. — Cheval de bronze. — Samaritaine. — Les tableaux de Pouffin chez M. Pointel, rue Saint-Germain; chez MM. Vaiddau (2) de Gramont, Valcour, le plus beau de Paris.

3. A Saint-Germain-l'Auxerrois : une pièce de marbre taillée à deux reliefs, très-bien travaillée, au tabernacle de l'autel du Grand-Confeil, dont on a voulu baillier douze cents livres; la chaire, le focle, le maiftre-autel, le pulpitre (3), orné de figures faictes par Goujon.

4. Les tableaux de Pouffin, chez M. de Chanteloupe-Chambray.

5. L'hoftel de Chevreufe *.

6. Au Louvre : l'appartement du Roy & de la Royne;* le cabinet des armes, — les galeries, * — l'imprimerie, — la monnoye, — la falle des Antiques, — la maifon de Mademoifelle, fon efcalier, les ronds & la frife de la cour

---

(1) Les étoiles indiquent ce qui refte encore.
(2) Ou MM. Aiddau.
(3) Ou jubé, détruit en 1745.

du Louvre, faite par M. Ponce, & entre autres celuy qui eſt au-deſſus de la porte qui conduit au grand eſcalier, * enrichie de deux figures d'une merveilleuſe beauté & à demy-relief; les Termes, ou figures coloſſales cariatides de la ſalle des Suiſſes, faictes par le meſme. Au Louvre, dans le viel baſtiment, une trompe (1) de Montpellier qui a deux fois ſa montée. *

7. Aux Tuileries : un trophée en partie ruiné, fait par M. Ponce.

8. Le jardin de Renard.

9. Le cours de la Reine mere.

10. A Challiot : les galeries, le jardin, l'orangerie.

11. Le portail des Feuillants.

12. L'hoſtel de Vendoſme.

13. La grande allée du jardin des Capucins du faubourg Saint-Honoré.

14. La maiſon de feu M. des Noyers, rue Saint-Honoré, près l'Aſſomption.

15. Celle de M. Mauroy, près la porte Saint-Honoré.

16. Les Quinze-Vingts.

17. Au Palais-Royal : la galerie du Roy, celle de la Royne, ſes appartemens & ſon bain.

18. Au palais Mazarin : l'eſcurie, la bibliothèque raſſemblée par Naudé, la galerie des Statues, celle des peintures de Romanelli, la garde-robe, * les plafonds de tous les appartemens, la chambre de l'alcôve, &c.

19. La maiſon de M. D'Eſmery, nommée *la Commode* (2), celle de M. de La Vrilliere, nommée *la Su-*

---

(1) Ou eſcalier.

(2) Entre la rue des Foſſés-Montmartre & la rue Neuve-des-Petits-Champs juſqu'à la ſtatue actuelle de Louis XIV.

perbe (1); une belle trompe d'Orient, ayant deux fois ſa montée.

20. Celle de M. La Ferté-Senneterre, nommée *la Grande;* celle de M. Bautru, nommée *la Gentille.*

21. Montmartre.

22. Les plaſtrieres.

23. L'hoſtel Seguier : la galerie, l'eſcalier, la bibliothèque, le tout peint par Vouet.

24. A l'hoſtel de Soiſſons : une colonne * faite ſur le modèle de celle de Trajan.

25. Saint-Euſtache. *

26. Le pont Alais, où eſt enterré le premier maltottier (c'eſt-à-dire *Jean de Pont-Alais*, à l'extrémité de Saint-Euſtache & de la rue Traînée).

27. A Saint-Honoré : l'hôtel (p. ê. l'*autel*).

28. Les Peres de l'Oratoire.

29. La croix du Tiroir.

30. Les Halles, où eſt le pilory.

31. La fontaine des Innocens, par Goujon. *

32. Le cimetiere des Innocens, & en celuy : la Pyramide, le Petit-Pleureux, l'épitaphe de Ioland de Bailly; l'eſchelet (ou ſquelette) de pierre; le tombeau de Flamel & la Mort des Innocens, par Goujon, auſſi bien que la Pyramide & le Pleureux.

33. A Saint-Joſſe : ſaint Sébaſtien.

34. A la fontaine Saint-Leu & Saint-Giles : quelques figures en pierre, de Goujon.

35. Au Grand Chaſtelet : *Hic tributum Cæſaris.*

36. Le quay de Geſvres. *

37. A Saint-Jacques-de-la-Boucherie : le tombeau de Fernel, la tour de l'égliſe, * d'où il faut voir Paris, & au

(1) Aujourd'hui la Banque de France.

bas de la tour deux figures enfermées de deux grilles de fer, fort eſtimées. *

38. A Saint-Médéric : les vitres de cinq chapelles qui ſont derriere le chœur; deux peintes ou coloriées, où ſe voit la vie de ſaint Jean & quelques actions de Moyſe; les trois autres de griſailles ſur la vie de ſainte Geneſiefve, du Jugement dernier & de la converſion de ſaint Paul.

39. La Juſtice des Conſuls.

40. L'hoſtel de ville : la cour eſlevée ſur des arcades à la hauteur du premier eſtage; un Atlas ſur le comble de la maiſon; Henry IV ſur la porte.

41. Le portail de Saint-Gervais. *

42. Le cimetiere de Saint-Jean.

43. L'hoſtel de Montmorency & celui d'Avaux.

44. L'hoſtel de Guiſe (1), * orné de pluſieurs tableaux de Rafael.

45. Au Temple : une copie du Saint-Sépulchre; le tombeau & la chapelle de L'Iſle-Adam, grand-maiſtre de Rhodes.

46. Aux Filles de la Magdelaine : copie de la chapelle de Lorette.

47. Les Filles de Sainte-Eliſabeth : leur portail & leur égliſe, bien entendue.

48. Rue Simon-le-Franc, M. de La Noue a un crucifix de Michel-Ange.

39. L'hoſpital de Saint-Louis de Montfaulcon.

50. La rue Saint-Louis, & en icelle les Filles du Calvaire & leur grand-autel.

51. Chez Bordier, ſur la place Royale : un berceau de fer verny.

---

(1) Aujourd'hui les Archives nationales.

52. A l'hoftel de Carnavalet, * les figures de bas-relief qui rempliffent les trumeaux des croifées.

53. A la Culture-Sainte-Catherine : le tombeau & la chapelle de Birague(1), contre celuy de fa femme; il y a un fchellette en bas-relief tiré du cabinet d'un empereur romain; toutes les autres ftatues faites par Pylon.

54. Aux Jéfuites : le tabernacle du maiftre-autel, qui a coufté 5000 livres; la chaire, toute de fer, qui en a coufté 10 000, données par S. A. Royalle.

55. Le cimetiere de Saint-Paul & fon architecture.

56. L'hoftel de Sully. * — La place Royalle. * — Les maifons de Mme de Chaulne * & de M. des Hameaulx * qui font dans cette place.

57. Aux Minimes : la bibliotheque; le tombeau de Mme d'Angoulefme & de M. Le Jay; la chapelle de M. Bordier, enduite de camayeux qui femblent eftre eflevez en boffe, & conduits par Sarrafin, qui a peint le tableau d'autel.

58. Aux Filles Sainte-Marie : le portail de l'églife.

59. La Baftille : l'Arfenal, * le jardin, le théatre, les cours, le lieu où fe fond l'artillerie.

60. Aux Céleftins : le cloiftre, remarquable, & les quatre aigles; le tombeau d'Antoine Perez; dans la nef, la ftatue de marbre d'un capitaine des gardes du corps & fon épitaphe; la chapelle d'Orléans, & en icelle les trois Grâces d'un feul morceau de marbre, par Pylon; * une colonne femée de larmes, avec trois pleureurs, du mefme; le tombeau de l'amiral Chabot(2);* le tableau de l'autel de la chapelle d'Orléans; le pulpitre de cuivre avec les Evangéliftes de Pilon; les baluftres de bronze

(1) Aujourd'hui au Louvre.
(2) Aujourd'hui au Louvre.

rampans du grand-autel; le jardin & les berceaux des allées.

61. Le Mail. — L'*Ave-Maria:* les tombeaux de Mme la Princeffe (1), grand'mere de M. le Prince, & de la ducheffe de Retz, fort fçavante femme.

62. Dans l'Ifle : les maifons de M. Lambert, * Bretonvilliers, * Heffelin, * d'Aftry.

63. Noftre-Dame. — L'archevêché : faint Chriftophe, Pierre du Coignet & le Jeufneur; le tombeau du fieur Vincent de Cefteaux, chanoine de cette églife, de quinze pieds de longueur, qui renferme les os de ce géant.

64. A l'Hoftel-Dieu : la cuifine, les falles, portées fur des ponts. *

65. A Saint-Denis-de-la-Chatre : le lieu où faint Denis a efté prifonnier.

66. Au Marché-Neuf, fur les deux portes de la boucherie : des teftes de bœuf admirables, toutes par M. Ponce.

67. Au Palais : la Grand Chambre, la Grand Salle.

68. La Sainte-Chapelle; * confidérable par la délicateffe de l'architecture des deux chapelles l'une fur l'autre : une Vierge de Pylon deffoubs les orgues.

69. Les arcs rampans du degré de la Chambre des Comptes.

70. La trompe de la rue de la Savatterie, près le Palais, fort belle & fort accroupie & furbaiffée, n'ayant qu'une fois la montée, & eft trompe de Montpellier.

71. A cofté de l'horloge du Palais : deux figures de terre cuite de Michel-Ange ou de Pylon (2).

---

(1) Catherine de la Trimouille.

(2) Cette horloge a été reftaurée vers 1855. Les figures qui l'encadrent ne font ni de Germain Pilon ni de Michel-Ange.

72. Aux Auguftins : la chapelle des chevaliers de l'Ordre & la ftatue de faint François, par Pylon.

73. A Saint-André-des-Arcs : les tombeaux de Meff. de Thou & de l'hiftorien principalement, enrichi de belles figures de marbre.

74. A Saint-Cofme : le tombeau de M. Du Puy.

75. Aux Cordeliers : le maiftre-autel; le tombeau de Lyra, de Suarez, du maiftre de faint Thomas, des Rois de Portugal, & d'un Donné de Savoye, de bronze, couché fur un lit de mefme matiere.

76. Proche de là, la bibliothèque du Roy (1).

77. A la Sorbonne : l'efchole extérieure, le veftibule, le portail, l'églife, le dôme, * le tombeau du cardinal de Richelieu, * la bibliotheque.

78. A l'hoftel du Nonce : * le jardin, porté & fufpendu fur de fort haultes arcades antiques, qui fervoient de thermes à Julien l'Apoftat.

79. Aux Mathurins : le maiftre-autel, le fuere, le tombeau de deux efcholiers de Sacrobofco, & toute proche, celuy de Balduinus & du leal Mathurin.

80. Le Collége Royal ou de Cambray. *

81. A Saint-Jean-de-Latran : le commandeur de Souvray, fait dans un magnifique tombeau, par Dangier (ou Michel Anguier) (2). *

82. Le collége du Pleffis, qui s'achève aux defpens du cardinal de Richelieu.

83. Le collége des Jéfuites. *

84. Aux Jacobins : l'efchole; les tombeaux du Dauphin, de Pafferar, de Belleau.

85. A Sainte-Geneviefve : l'anneau tefticulaire, le

---

(1) Tranfportée rue Vivienne en 1660.

(2) Aujourd'hui au Louvre.

tabernacle, le tombeau antique, chargé de reliefs gothiques, celuy de Clovis & de sainte Genesiefve; l'allée relevée de plus d'une pique qui règne sur les murs de la ville.

86. A Saint-Estienne : * le jubé, * le clocher branlant, la chaire, le retable ou tabernacle représentant Jésus au Jardin des Olives, par Pylon.

87. Le collége de Navarre; * sa bibliothèque.

88. La place Maubert.

89. Les Bernardins. — La maison de M. Le Tellier.— Le jardin de M. Martin.— Les Galériens, maisons où l'on fait le salpêtre.

90. A Saint-Victor : le portail de dessus la rue; la bibliothèque, augmentée par celle de M. de Bournonville; la cour ou église basse.

91. L'hospital des Enfermez.

92. Le Jardin Royal avec sa montagne.

93. Le Petit-Arsenal; Marché aux Chevaux.

94. Aux Gobelins : * leurs tapisseries, leur riche teinture en escarlatte, * la rivière de Bièvre ou des Gobelins, propre à teindre l'escarlatte & subjette aux débordemens.

95. Aux Cordeliers de Saint-Marceau : la tour quarrée, * demeure de nos premiers Roys; le Grand-Regard.

96. Le Port-Royal, basti d'une jolie maniere. *

97. Le Val-de-Grace, commencé par la Royne. *

98. Nostre-Dame-des-Champs, jadis temple de Céres : les tableaux de l'église & les peintures de la voulte; le ceintre entre autres, qui semble d'estre tout droict & de relief, de quelque costé qu'on le regarde.

99. Aux Ursélines : leur autel.

100. Aux Chartreux: les deux cloistres, petit & grand; leurs cellules; le moulin grand & l'eau; le puits.

101. A Luxembourg, qui eſt du deſſin du ſieur Broſſe: toute l'architecture;* les appartemens de Monſieur & de Madame; la Gallerie de Rubens; la bibliotheque; le grand cabinet de Madame, eſclairé de vitres de chriſtal, pavé de pierres de rapport & entouré de très-rares peintures, portées ſur des lambris.

102. A l'hoſtel de Condé: l'Orphée de marbre blanc (1), couvert d'un grand dôme entouré d'arcades & de ſtatues de marbre pour le deffendre des injures de l'air, ouvrage de Francavilla.

103. La Foire.

104. Le ſéminaire de Saint-Sulpice.

105. L'hoſtel de Léon.

106. L'hoſtel d'Eſguillon, ou le Petit-Luxembourg.*

107. Les Carmes-Deſchauſſez : leur dôme, leurs confeſſionnaux bien ſoignez, & particulièrement le ſiége des confeſſeurs. *

108. Les Petits-Jéſuites : le tableau du maiſtre-autel fait par Pouſſin, eſtimé 10000 eſcus.

109. Les Petites-Maiſons; les Incurables.

110. Aux Petits-Jacobins : leur jardin, d'une façon rare & très-belle.

111. A Saint-Germain-des-Prez : * la bibliotheque; une chapelle faite ſur le modèle de la Sainte-Chapelle; le tombeau de deux roys de France.

112. Aux Petits-Auguſtins : le maiſtre-autel, garni de ſtatues fort belles & baſti d'une architecture tout extraordinaire.

113. L'hoſtel de Liancourt.

---

(1) Par Franqueville; aujourd'hui au Louvre, après avoir été placé à Verſailles.

ENVIRONS DE PARIS.

1. Biſſeſtre : à préſent, hoſpital pour les petits enfans. *

2. Arcueil : le grand aqueduc, conduit à travers d'un vallon ſur le haut d'une montagne, aſſez élevée par le moyen de beaucoup de grandes arcades fort conſidérables pour leur élévation; les ruines de l'ancien aqueduc dreſſé par Julien l'Apoſtat; le jardin de M. Saint-Martin, qui conſiſte en pluſieurs parterres, en terraſſes les unes ſur les autres; dans le mur, proche la porte de l'égliſe, eſt la meſure de la groſſe cloche de Compoſtelle.

3. Au bois de Vincennes : la Sainte-Chapelle; * les reliques; la peinture des vitres eſt des plus belles de l'Europe, & a eſté faite ſur les deſſins de Rafael; le donjon. *

4. A Conflans : la maiſon du défunt premier préſident, à préſent à M. de Sennoiſe.

5. A Charenton : le temple des Calviniſtes.

6. A Piquepuce : les grottes & ſtatues de Pylon dans l'égliſe.

7. Le portail de Saint-Sauveur.

8. A Saint-Denis : les tombeaux de François Ier, de Louis XII, de Henry II. *

9. A la Chevrette : les eſpaliers.

10. A Montmorency : les tombeaux des conneſtables.

11. Eſcouan. *

12. A Creil, dans le chaſteau : le balcon ou la cage de fer de Charles VI.

13. Liancourt : parterres d'eau.

14. Verneuil. — Chantilly. *

15. A Compiegne, dans le chaſteau : la ſalle d'une prodigieuſe grandeur ; l'égliſe de Saint-Cornille.

16. Blerancourt. — Mouchy *. —Le Rinſy. — Bagnolet. — Bercy. — Chilly.

17. A Meudon. — La maiſon de MM. de Guiſe : la belle cheminée ; la grotte, d'une architecture ſuperbe & magnifique, avec les peintures à freſque, du Primatiche.

18. A Seſvres : les maiſons de MM. Monnerot & Perrochel.

19. A Saint-Cloud : les maiſons de MM. l'Archeveque & Le Coigneux ; dans l'égliſe, la colonne érigée par le feu duc d'Eſpernon, où repoſe le cœur de Henry III, ſon bon maiſtre ; dans le chœur de l'égliſe, le tombeau de ſaint Cloud.

20. L'hermitage du tertre du Mont-Valérien. *

21. Ruel. — Saint-Germain. * — Maiſons.

22. A Argenteuil : la robe de Notre-Seigneur Jéſus-Chriſt.

Ces mémoires ont été dreſſés par M. Sannard, qui me les a communiquez.

Il nous a paru utile d'ajouter encore aux extraits du journal d'Evelyn donnés ci-deſſus, page 178, quelques conſidérations ſur l'état de la France en général, tirées d'un des autres écrits d'Evelyn. En publiant ces extraits, comme auſſi ceux qui précèdent, la Société des Bibliophiles a rempli à la fois le déſir du traducteur & celui de feu Proſper Mérimée, qui fut membre de la Société pendant vingt-trois ans. Mérimée étoit un excellent collègue & s'intéreſſoit fort à nos travaux. Il avoit réuni une intéreſſante bibliothèque de bons livres de travail qui a été brûlée par les bandits de la Commune en 1871, avec la maiſon qu'il habitoit depuis longues années, rue de Bourbon, dite de Lille, n° 52.

Voici ce qu'il m'écrivoit le 1er ſeptembre 1869 :

« Je regrette qu'on n'ait pas fait précéder Liſter par la traduction du journal d'Evelyn. Il a été en France ſous le règne de Charles Ier & eſt revenu ſous Cromwell. Il étoit jacobite, *mais* homme de bon ſens & de bonne compagnie. Cela pourroit faire une vingtaine de pages qui auroient pu être placées en tête du *Voyage de Liſter*. — Evelyn raconte entre autres choſes comment à Paris on le mena voir donner la queſtion : ce qui ſemble prouver que, du temps de Racine, un Dandin pouvoit fort bien propoſer à une dame cette partie de plaiſir. Si vous n'avez pas *Evelyn's Diary* dans votre bibliothèque, vous

avez tort. Il étoit très-amateur d'art & de ce que les Anglois appellent *vertu*, & ſon livre contient de très-bons renſeignemens ſur tous les cabinets de France & d'Angleterre au dix-ſeptième ſiècle. Je vous livre ma propoſition & la mets ſous votre protection. — Recevez, cher Préſident, l'expreſſion de tous mes ſentimens dévoués.

« Proſper MÉRIMÉE. » (B. J. P.)

Evelyn publia en Angleterre, en 1652, un *Etat de la France*, tiré de l'ouvrage françois de ce nom. Ceci eſt ſans utilité pour nous qui pouvons recourir aux traités originaux plus complets, & ſurtout plus exacts; mais il a fait ſuivre le ſien de conſidérations ſur nos mœurs, nos uſages, notre caractère. Elles pourroient appeler bien des contradictions, bien des réſerves; juſtes ou non, elles ne ſauroient s'appliquer qu'à ces portions de la France qu'Evelyn avoit connues & fréquentées, car les différences d'une province à l'autre, plus profondes encore aujourd'hui qu'on ne l'imagine, étoient alors auſſi tranchées que poſſible. Mais quel que ſoit le jugement qu'on en porte, il m'a paru qu'il devoit s'attacher un intérêt, au moins de curioſité, aux obſervations d'un étranger de talent, & plus éclairé que la plupart des voyageurs par un ſéjour de près de quatre années dans notre pays.

Ce ſont ces réflexions que l'on va lire. (E. de S.)

La qualification de nobleſſe s'applique en France auſſi bien à ce que nous nommons la *Gentry*, c'eſt-à-dire à la nobleſſe ſecondaire, qu'à la haute ariſtocratie. Une ſeule

& même défignation comprend ces deux claffes. C'eft, en effet, uniquement en Angleterre qu'exifte cette démarcation injufte à la fois & impolitique entre ces deux catégories de gentilshommes. Mais laiffant à qui de droit de décider cette queftion, nous devons dire que dans le royaume de France la nobleffe eft le feul corps vifible de la nation : il en réfulte que les plébéiens font d'un caractère bien plus avili & plus fervile que dans n'importe quelle autre partie de la chrétienté (1). Il eft aifé de conjecturer que cette baffeffe d'efprit doit dater de loin, & venir de la févérité exceffive & de la liberté de leurs fupérieurs, de la pauvreté fans pareille de la plèbe & de l'oppreffion qu'elle fouffre.

En retour des immunités dont elle jouit, la nobleffe, dans toutes les occafions, eft à peu près la feule à rendre au prince des fervices réels & d'importance, particulièrement lors de l'appel du ban & de l'arrière-ban. Prefque tous fes membres fe portent à cette vie héroïque à laquelle ils ont été préparés dès le berceau. C'eft la meilleure cavalerie de l'Europe, & cette éducation des camps ne préjudicie en rien à la fécurité de l'Etat; ils ne fongent guère à y créer des troubles, & les foulèvemens du royaume, quoique affez fréquens, ont toujours été fans fuccès, parce que la majeure partie de la nobleffe reftoit toujours dévouée au Roi, dont la préfence au milieu d'elle fur le champ de bataille lui infpiroit un courage & une fidélité extraordinaires.

---

(1) Pour qui lit tout ce difcours, il eft évident que ceci eft loin de s'appliquer dans l'efprit de l'auteur à l'enfemble du tiers-état, mais feulement aux claffes les plus infimes & les plus pauvres, & tout ce paffage fur la mifère des claffes inférieures ne fe concilie guère avec ce que nous lirons plus loin, page 302, fur l'accroiffement de la population & les reffources alimentaires de la France. (E. de S.)

Pour les plébéiens ou roturiers, je les confidère comme ce que l'on peut voir de plus miférable fur la face de la terre, particulièrement ceux des provinces frontières écrafés fous le poids des gabelles & des taxes de toutes fortes, dont font exempts les gens de la dépendance immédiate des deux autres états. Ce qui n'ajoute pas peu à leur mifère, c'eft, nonobftant la détreffe dont je viens de parler, leur caractère vindicatif & proceffif à l'excès, furtout en Normandie, en Bretagne, en Gafcogne & en Provence. Par ces motifs, il eft bien rare qu'aucun individu de cette claffe arrive jamais par fes propres reffources à une fortune ou même à l'aifance, comme y réuffiffent en Angleterre tant de *yeomen* & de fermiers. Leur courage s'en reffent; auffi le Roi ne tire-t-il pas d'eux le fervice que promettroit leur multitude.

Auffi c'eft de Gafcogne & de Bifcaye, provinces que le voifinage de l'Efpagne rend plus belliqueufes, que fort, pour les guerres d'importance, la bonne infanterie que l'on recrute en outre en Ecoffe, en Irlande, en Italie, en Hollande & furtout en Suiffe. On eft fouvent fort en arrière pour la folde de ces mercenaires, & la politique auroit bien à y fonger un peu; mais comme jufqu'à cette heure il n'en eft réfulté aucun inconvénient, il eft inutile de s'en occuper davantage.

Les gens de métier & de marchandife font loin d'être dans un état auffi méprifable que cette portion du peuple dont je viens de parler. Beaucoup d'entre eux vivent à leur aife & avec décence dans leurs maifons; les traficans d'une claffe un peu plus relevée furtout, qui font mieux meublés que le refte; toutefois, en comparaifon de nos compatriotes de même ordre, ce ne font guère que des boutiquiers ou des porte-balles. Les grands négocians, & parmi eux nombre de rufés Italiens ou de Portu-

gais (1), ſous le règne des deux cardinaux, ont amaſſé de grandes fortunes en terres & en argent. Mais c'eſt ici le cas de noter que jamais gentilhomme ne voudra faire apprendre à ſon fils le commerce ou quelque art mécanique. Il n'y a pour eux que la profeſſion militaire, toute autre entacheroit l'honneur & le rang de la famille. Le même principe les guide dans leurs alliances, avec moins de rigueur cependant qu'en Allemagne.

La nobleſſe de ce pays vit tant dans ſes maiſons qu'à l'extérieur d'une tout autre façon que la nôtre en Angleterre. Fort riche généralement en terres & en offices, elle aime mieux en dépenſer les revenus à Paris ou dans d'autres grandes villes en équipages & en nombreux domeſtiques que de les faire manger à la campagne en bœuf & en moutarde à des voiſins qui ne lui en ſauroient pas beaucoup de gré. Cette réſidence de la plupart des nobles dans les grandes villes eſt cauſe que les corporations bourgeoiſes y ont peu d'importance & ſont bien moins hardies à y fomenter des troubles & des factions que dans les contrées où la nobleſſe vit ſolitaire & iſolée ſur ſes terres. Cette nobleſſe a beaucoup de goût pour le luxe digne d'approbation des bâtimens & des meubles. Elle pourroit preſque le diſputer à l'Italie : ainſi la ducheſſe de Chaulnes a dans ſon hôtel près de la place Royale, un lit duquel les panaches ſeulement valent 14000 livres, ce qui revient à près de 1000 livres ſterling.

Ici tout perſonnage de rang qui ſe bâtit une maiſon ſe croit obligé, quelles que ſoient d'ailleurs ſes prétentions intellectuelles, d'avoir ſon cabinet & ſa bibliothèque. Il ne s'amuſera point, pour garnir celle-ci, au choix des au-

(1) Juifs, peut-être?

teurs ou des éditions; mais ses rayons une fois posés & mesurés, il s'arrange avec un libraire pour qu'il lui fournisse tant de toises (1) d'in-folios bien dorés, tant de toises d'in-4° & d'in-8° : ce qu'il en faut pour remplir la bibliothèque. Beaucoup de ces gentilshommes ne laissent pas d'avoir nombre de bons livres & d'être fort instruits. Mais, en général, ils n'étudient pas comme les hommes de robe. Ces habitudes leur paroissent au-dessous d'eux; rien ne pourroit les décider à subvenir à leurs besoins par l'étude de la médecine ou du droit: ces deux sciences, & elles le méritent bien, qui sont en si grande estime chez nous en Angleterre.

Les catholiques romains ne sont ni si stricts, si réservés, si dévots qu'en Espagne, en Italie ou qu'en Angleterre. Ce sont pour la plupart des chrétiens assez indifférens, bien moins superstitieux, bien moins soumis à Sa Sainteté que dans les autres contrées de l'Europe qui professent cette religion. Que j'approuve ou non cette indifférence, je n'ai pas besoin de l'expliquer ici davantage.

Fort rabaissés depuis les coups que leur a portés le cardinal de Richelieu, à la suite des troubles qu'avoit suscités l'incomparable duc de Rohan, les protestans n'ont plus aujourd'hui d'hommes de marque pour les défendre ou les diriger : les faveurs de la cour les en ont privés. Tels qu'ils sont, ils jouissent de la liberté de conscience & se voient encore assez forts pour faire un parti dans l'Etat, mais avec bien moins d'assurance qu'autrefois; l'union entre eux d'ailleurs a été ruinée par les intérêts particuliers. Je dois leur rendre cette justice qu'on ne voit pas chez eux ces schismes & ces divisions que

(1) Voilà une plaisanterie qui a été bien souvent faite & qui, je crois, n'a été jamais ou que bien rarement fondée.

caufent parmi nous de ridicules enthoufiaftes. Tous marchent fous la conduite de leurs pafteurs; & fans doute la vigilance de leurs antagoniftes, toujours prêts à les diffamer, n'y contribue pas peu. Néanmoins, quoiqu'ils aient perdu beaucoup de perfonnages, de puiffance & de crédit, leur exemple & leurs lumières ont affez influé fur des hommes éminens dans l'Eglife & dans l'Etat pour difpofer ceux-ci à fe déclarer publiquement janféniftes (1), moliniftes, &c., s'ils n'en étoient empêchés par des confidérations d'intérêt. C'eft un acheminement à la réforme.

De même que dans les autres royaumes, les forces militaires de la France font ce qui la rend formidable à fes voifins & affure fa tranquillité intérieure. Placée au milieu du continent, défendue fur une grande partie de fes frontières par les Pyrénées, les Alpes, la Méditerranée & l'Océan, n'ayant à craindre ni des irruptions fubites, ni des prétentions fondées fur la nature des chofes, on peut affirmer qu'elle forme un beau royaume circonfcrit dans fes véritables limites. Cela eft vrai, furtout depuis la réunion de la Bretagne, de la Guyenne, de la Normandie (belles provinces angloifes, jadis) & de la Bourgogne, foumifes aujourd'hui à un feul prince, au lieu des ducs qui poffédoient autrefois chacune d'elles. Leur amitié ou leur haine pouvoit, au contraire, donner autrefois une entrée facile à tout étranger puiffant qui vouloit troubler le royaume. Ces événemens rempliffent les chroniques modernes. De nouveaux partages propres à rompre le lien qui les unit ne font pas à craindre à préfent. Cela a

(1) Ainfi nommés, dit l'éditeur M. Upcott, de Cornelis V. Janfen, évêque d'Ypres, mort le 16 mai 1638, & de Pierre Dumoulin, célèbre miniftre proteftant françois, mort le 10 mars 1658!!! (Œ. de S.)

lieu encore en Allemagne & en Italie ; mais en France, les cadets ne prétendent plus à d'autres avantages qu'à ceux qu'ils peuvent devoir à leur épée & gagner fur le champ de bataille en qualité de foldats de fortune.

Les forces maritimes de la France n'ont jamais été grandes ; auffi ne voyons-nous pas qu'elles aient décidé d'événemens importans. C'eft pour cela que François Ier avoit réfolu, à fa honte & à celle de fon pays, d'appeler à fon aide le Turc, ce terrible mécréant. Cependant, au moment où j'écris, cette marine n'eft pas à méprifer : il y a dans la plupart des ports de la Méditerranée, tels que Marfeille, Toulon & d'autres, de belles & puiffantes efcadres de galères qui font d'un excellent ufage & de fervice dans cette mer.

Dans l'Océan, je l'avoue, la flotte de la France & fon trafic ont été infignifians. Cependant en dernier lieu l'armée navale a été confidérablement augmentée, furtout depuis qu'à notre grande honte elle s'eft tant étendue dans les Flandres, du côté de la mer : témoin ces fortes villes & ces bons havres de Dunkerque, de Mardick ; fi bien qu'en peu de temps, fi nous le fouffrons, les François auront affez de vaiffeaux pour lutter avec leurs voifins.

Mais c'eft encore l'armée de terre qui eft le nerf de leur puiffance &, comme je l'ai déjà dit, la cavalerie furtout, dont la tenue & le courage font dignes d'admiration. Elle eft compofée principalement de gentilshommes qui fe portent à ce fervice avec tant d'entrain, que celui qui, à dix-huit ans, n'a pas fait déjà deux ou trois campagnes eft regardé comme *lafche (fic)*, c'eft-à-dire comme un homme mou & fans confidération. En outre, ils ont tant de goût & d'adreffe pour l'exercice du cheval, qu'ils ont plus d'académies deftinées furtout à l'équitation &

aux autres exercices gymnaſtiques que le reſte de la terre; & c'eſt là que leur jeuneſſe reçoit ſous ce rapport une admirable éducation.

Que cette contrée ait donné dans tous les ſiècles d'incomparables guerriers, je n'en demanderai pas d'autres témoignages que leurs entrepriſes & leurs conquêtes ſous Harcourt, Condé, Gaſſion & une infinité d'autres capitaines, ſans compter la multitude (& c'eſt une preuve de mon aſſertion) de ceux qui ſervent ſous des drapeaux étrangers. On ne ſauroit nier, il eſt vrai, que l'infanterie eſpagnole ne ſoit trop forte pour la françoiſe : on croit avec raiſon que les payſans qui compoſent celle-ci ſont, pour des raiſons plus que fortuites, *mal-adroicts (ſic)* & impropres à ce ſervice. Cependant une expérience journalière nous apprend que l'habitude ou des circonſtances plus propices ont changé & amélioré leur nature, même ſur ce point. Autant que je l'aie pu voir, ils gardent bien ce qu'ils tiennent & deviennent d'auſſi bons ſoldats que ceux qui ſe vantent tant de leur opiniâtreté proverbiale; mais je confeſſe que dans les armées de l'Eſpagne il y a maintenant bien peu de vrais Eſpagnols. Toute cette brave & vieille infanterie a péri à cette bataille ſignalée de Rocroi, où elle ſoutint dignement au prix de ſon ſang ſa réputation européenne; & elle ne s'eſt pas recrutée depuis. « L'infanterie françoiſe, diſoit Machiavel, ne peut rien valoir, parce qu'il y a longtemps qu'elle n'a fait la guerre & qu'elle manque d'expérience. » Mais cet argument ne vaut plus rien; les prémiſſes changées, la concluſion tombe avec elles : d'ailleurs les Suiſſes & les autres mercenaires fidèles à la couronne de France pourroient ſuppléer au défaut des troupes nationales. Je crois, au reſte, que ces étrangers ont été ſoldés pour faire diverſion d'abord, & enſuite par habitude plutôt que par

néceſſité. Si les armées de France ont été ſi peu nombreuſes en hommes de pied, c'eſt à Louis XI qu'il faut s'en prendre quand il déſarma les communes. Le Roi prit par ce moyen beaucoup d'autorité de plus ſur ſes ſujets, mais devint à l'extérieur bien moins formidable à ſes ennemis, & en conſéquence il lui fallut aller chercher de l'aide chez ſes voiſins.

La fécondité des mariages eſt une grande reſſource militaire de ce royaume. L'Europe n'a point de nation plus populeuſe ni plus riche en denrées alimentaires (1); c'eſt là la nourriture de cette bête cruelle qu'on nomme la guerre. La France eſt ſi fertile que lorſque Charles-Quint l'envahit par la Provence & enſuite par la Champagne, elle put nourrir, ſans parler des garniſons, plus de cent cinquante mille ſoldats pillards. En remontant à Charles VI, on y trouve vingt mille hommes de cavalerie & trente mille d'infanterie, tous étrangers, & quinze mille chevaux & cent mille hommes de pied pour les ſoldats nationaux. En vérité, quand nous conſidérons cette complication d'ennemis qui envahirent à la fois ce royaume, alors bien moins étendu qu'il ne l'eſt devenu par la repriſe des provinces angloiſes (2), la réunion de la Navarre & d'autres conquêtes importantes; quand, dis-je, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Eſpagne, l'Italie l'attaquèrent de toutes parts ſous le règne de François Ier, on peut voir quelle étoit ſa force de réſiſtance : elle me ſemble vraiment étrange & tout à fait merveilleuſe.

Ajoutez à ces avantages l'approviſionnement de bonnes

---

(1) Voyez ci-deſſus, page 295, note.

(2) Il y avoit ſoixante-cinq ans que les provinces dites angloiſes par Évelyn avoient été repriſes quand Charles V envahit la Provence.

(B. J. P.)

armes & de munitions, une excellente artillerie, des arſenaux fameux & bien remplis. Enfin, pourquoi vous fatiguer de ces détails quand les exploits actuels des François & leurs triomphes preſque continus ont planté la fleur de lys (1) partout où ils ont poſé le pied. Témoin les aventures ſi renommées de Charlemagne, ſaint Louis, Charles d'Anjou, Charles VIII, &c., dont les faits héroïques & les glorieux trophées rempliſſent toutes les hiſtoires & tous les pays, juſqu'à l'Aſie même; témoin leurs expéditions & leurs ſuccès à Jéruſalem, en Egypte, en Barbarie, en Chypre, en Grèce, en Saxe, à Naples, en Hongrie, dans d'autres contrées, même de notre temps, & juſqu'à notre porte; témoin leurs récentes conquêtes en Catalogne, en Eſpagne, en Italie, en Flandres, &c.; ces batailles ſignalées & ces ſiéges de Nordlingen, Rocroi, Perpignan, Thionville, Arras, Dunkerque, &c., ſans parler de la réduction de la Rochelle, de Montpellier & d'autres places imprenables des proteſtans. Si nous voyons la France commencer à décliner & rendre ce qu'elle avoit avalé trop vite, c'eſt la deſtinée de toutes les affaires humaines: tout ce qui a eu un commencement en ce monde devant trouver auſſi ſa fin.

Et maintenant quoique l'Egliſe, qui poſſède près d'un bon tiers de la France, ne perde en général, ſelon le proverbe, ni ne défende rien, elle n'a pas laiſſé ici, en cas de néceſſités d'Etat & d'urgence, de contribuer pour une bonne part aux ſubſides publics & à l'entretien des armées.

Les frontières & les côtes du royaume ne ſont pas non

---

(1) Mais, hélas! la fleur de lys a été arrachée, & depuis, une partie trop notable des lieux où elle avoit été plantée a été enlevée à la France! (B. J. P.)

plus ſi mal fortifiées qu'autrefois. On y a récemment donné tant de ſoins qu'il ſeroit difficile de citer quelque place conſidérable qui ne fût pas en état de faire une longue & vigoureuſe défenſe, ſpécialement ces havres & ces forts qui ſont face à nos côtes, comme le Havre, Dieppe, Calais & d'autres places d'importance.

La France s'eſt déſormais ſi bien établie ſur ſes baſes & a pris une telle taille qu'il ſeroit bien temps pour ſes voiſins, ſi leur bon ſens ne vient pas à défaillir comme il y a lieu de le craindre, il ſeroit, dis-je, de leur intérêt & pour le maintien de l'équilibre, de la ſurveiller de près, & de fixer à ſes progrès & ſes aſpirations un *non-ultra* définitif. Si les Pays-Bas peuvent garder leur neutralité, il n'y a pas de doute que l'Angleterre alliée à l'Eſpagne, ſi pauvre & ſi mépriſable que celle-ci ſoit devenue, ne puiſſe donner à ce royaume ambitieux aſſez d'occupation pour qu'il ne ſe tienne heureux de ſe renfermer dans ſes propres frontières, ſans chercher à moleſter ou à incommoder ſes voiſins.

Je ne nie pas que la grandeur de l'Eſpagne ne dût pas exciter chez nous de ſemblables appréhenſions, ne fût pas auſſi dangereuſe ſi ſon développement & ſa pléthore peu naturelle n'indiquoient plutôt une tympanite qu'une conſtitution ſaine & robuſte. Ses déſirs d'envahiſſement rappellent cet homme qui, voulant prendre une bonne poignée de ſable, en laiſſe échapper entre ſes doigts, s'il le ſerre trop fort, bien plus qu'il n'en peut emporter. Dans ce cas-là, notre unique boulevard c'eſt la France ; de même que contre celle-ci l'Eſpagne nous rend le même ſervice, auſſi longtemps que ces deux nations demeureront dans leur intégrité & conſerveront leur antipathie réciproque. C'eſt pour cette cauſe, & non pour aucune autre, que la reine Eliſabeth ne voulut jamais conſentir

au démembrement de la France lorſqu'au temps de la Ligue on lui en offroit une portion conſidérable. D'un autre côté, l'annexion des Provinces-Unies à cet empire feroit ſans comparaiſon plus périlleuſe que ſi elles ne s'étoient jamais ſéparées de leur ſouverain légitime. Leur ſituation, le voiſinage, leurs ports, leur trafic, leurs places fortes, nous l'apprendroient bientôt à nos dépens & à notre ignominie.

Quant au roi d'Eſpagne, s'il prétendoit prendre pied dans le royaume, ſoit en raiſon de l'affection qu'on y auroit pour lui, ſoit dans l'eſpoir de la défection de quelque province, nulle eſpérance ne ſeroit plus mal fondée : les proteſtans ſont trop nombreux pour cela, & les catholiques ne ſeroient pas moins hoſtiles à un tel partage. Les jéſuites néanmoins recommencent à pulluler & à former de nouveaux établiſſemens en dépit des édits, ſi ſévères qu'ils ſoient, & du banniſſement.

Je termine ici mes remarques générales, & je n'ajouterai plus que quelques mots ſur le peuple, celui de Paris ſurtout, pour finir la tâche que je m'étois donnée.

Dans l'impétuoſité de prime abord des François actuels & le découragement auſſi prompt qui lui ſuccède, on retrouve ce qu'en diſoit Machiavel : que les François étoient plus ardens que ſolides ou adroits, à l'imitation de Céſar qui, parlant des *Galli-Inſubres*, jugeoit qu'au début ils ſembloient être plus que des hommes pour finir par être moins que des femmes. Qui voudra, continue Machiavel, vaincre les François, qu'il s'attache ſurtout à ſoutenir & repouſſer leur première attaque. Ils ſe précipitent ſur le danger comme un torrent, & en viennent aux mains avec un courage aveugle. Mais comme rien de ce qui eſt ſi violent n'eſt permanent, ce courage, pour peu que l'action ſe prolonge, fléchit & tombe.

En ce qui touche l'intelligence & les œuvres de l'esprit, cette plus noble partie de l'homme, ceux d'entre eux qui s'adonnent aux lettres & à l'érudition deviennent des ſavans auſſi accomplis & auſſi ingénieux que quelque Italien que ce ſoit. La majeure partie, je le confeſſe, ſe contente d'une ſcience ſommaire & ſuperficielle qui ſuffiroit à ces profeſſeurs des rues, comme vous en trouverez, qui ſe chargent de faire un philoſophe, un théologien, un orateur, un chimiſte, d'enſeigner toutes les langues, & je ne ſais quoi encore, en un mois de temps ou deux. Cette ſcience en table des matières, renouvelée de Raymond Lulle, fait de la plupart d'entre eux & juſqu'à de ſimples artiſans, les bavards les plus prétentieux & les plus fatigans. Joignez à cela leur nivellement de l'érudition & la vulgariſation de tous les auteurs au moyen de leurs traductions inconſidérées. On a récemment mis en françois toutes les oraiſons de Cicéron, de même que de tous les poëtes on a fait autant d'orateurs; car rien n'eſt plus commun chez eux que de les traduire en proſe.

Dans les Facultés de Paris, il y a quelques théologiens habiles; mais les exercices ſcolaires n'atteignent à aucune profondeur, comparés à ce que nous trouvons ici dans nos univerſités.

En général, les chirurgiens de France veulent faire les médecins, & les médecins tombent dans l'empiriſme, ſurtout pour la ſaignée, qui eſt leur panacée univerſelle. Quoique dans l'une & l'autre profeſſion ils aient d'habiles praticiens, leur but ſemble être, pour les maladies chroniques auſſi bien que pour les maladies aiguës, plutôt de ſoulager inſtantanément le malade que d'arriver à une guériſon radicale ou de prévenir les rechutes. Ils s'appliquent, en effet, à affoiblir & énerver le corps au lieu

du mal lui-même. Ils guériſſent donc bien peu de fièvres lentes qui ne reparoiſſent auſſitôt & qui ne finiſſent par emporter le madale. Ce n'eſt point là la méthode & le ſuccès de nos médecins d'Angleterre, à un ſeul deſquels je confierois ma vie plutôt qu'à tout un collége de ces ſangſues françoiſes.

Dans les arts mécaniques, les François ſe ſignalent par l'invention, le goût & l'exécution; leur pratique & leurs modes y ſont bien plus arrêtées qu'autrefois, & je maintiens que notre légèreté & notre inconſtance en ce genre dépaſſe, depuis quelques années, de beaucoup la leur.

Les enfans françois ſont, j'imagine, la plus belle lettre que la nature puiſſe montrer dans tout l'alphabet humain. Mais s'ils reſſemblent à des anges étant au berceau, une fois en ſelle, c'eſt de diables qu'ils ont l'air. Dès qu'ils ont dépaſſé vingt ans, les François paroiſſent en avoir quarante, les femmes ſurtout, qui à cet âge ſont extrêmement fanées, tandis que les nôtres y ſont encore ſinon belles, du moins ſupportables. Cela provient-il de la ſéchereſſe de l'air, de l'eau qu'elles boivent, de la mauvaiſe nourriture, d'autre accident, je n'oſerois le décider; & cependant il faut bien qu'il y ait quelque raiſon de ce genre, quand on voit les femmes de qualité y être pour la plupart des beautés auſſi exquiſes que l'univers en préſente. Soit dit ſans faire tort à nos dames angloiſes que je ne voudrois pas que ce paragraphe offenſât le moins du monde.

Je n'oſerois affirmer que les jeunes gentilshommes françois ſoient auſſi lettrés que les nôtres ou les hollandois. Ils ſont, je l'ai dit, trop peu phlegmatiques & trop vifs pour ſe fixer à ces études ſédentaires. Avec moins de goût pour les voyages, ils y portent également beaucoup

moins de curiofité, & il femble leur fuffire tout à fait de pouvoir dire qu'ils ont cru avoir paffé par tel ou tel endroit.

On a remarqué avec jufteffe qu'un François paroiffoit garder de l'enfantillage à tout âge; mais pratiquez-le, traitez avec lui, & vous trouverez que cet enfant eft un homme.

C'eft à l'armée & à la cour que la nobleffe penfe trouver la meilleure éducation, & c'eft là qu'elle aura dû prendre cette liberté de croyance & de conduite qu'elle affiche plus encore que les Italiens; non pas cependant qu'elle aille au même point que la jeuneffe dépravée d'Angleterre, dont les débauches prodigieufes & les extravagances inouïes laiffent loin derrière elles les folies de toute autre nation civilifée. On joue, mais on ne fe laiffe aller à aucun vice au point d'y laiffer fon patrimoine, furtout pour le vin & le tabac. Les claffes inférieures & quelques contrées du nord du royaume fe font laiffé infecter de ces deux défauts, mais peu de perfonnes de qualité s'y laiffent aller. Ce qu'ils n'ufent pas en liquide, ils le dépenfent en pain, & ce font d'étranges confommateurs de grain. Quel que foit le refte des repas, on adore un bon potage, comme les Egyptiens faifoient de l'oignon. Un véritable *Monfieur (fic)* ne confentira jamais à prendre un verre de vin *fans (fic) premier manger*, &, quoiqu'ils ne s'attablent pas pour en boire autant & auffi longtemps que nous, les plus tempérans ne laiffent pas d'en ufer plus fouvent que nous à leurs repas.

Le cœur des François s'élève & s'enfle vite à la première victoire & s'abat auffi rapidement à la moindre défaite. Ils font prodigues, fplendides au dehors; mais il eft rare que la tenue de leur maifon ou leur hofpitalité

aille jufqu'à déranger leurs affaires. Les claffes élevées ont des tables bien mieux fervies que les nôtres & vivent comme des princes : les gens du commun pis que des chiens. En général, pourvu qu'ils brillent & faffent figure un mois ou deux d'été, peu leur importe de faire petite vie le refte de l'année; & ceux qui ne fongent qu'à leur profit, montrent peu de charité quand ils n'y voient pas leur intérêt. Ils font courtois à l'excès & ont généralement la langue bien pendue. Cette facilité de langage qui leur fert à la réplique rend leur converfation joviale & bien éloignée du ton guindé habituel à notre nation peu traitable. Nous ne nous croyons en connoiffance que lorfque nous en fommes à tu & à toi, fi bien que cette familiarité qui n'eft en ufage nulle part ailleurs, finit par nous conduire à des affociations déplacées & groffières.

Les François font la feule nation d'Europe qui idolâtre fon fouverain; ils ont fans grande cérémonie plus d'accès auprès de lui qu'on ne le voit dans aucune autre cour. Cette affabilité & cette liberté lui gagnent leurs cœurs. C'eft habile au prince & une grande vertu chez les fujets. Mais, en revanche, une fois leur colère émue, il fe trouve toujours un Ravaillac ou un autre coupe-gorge pour accomplir leur fcélérateffe, tant il eft peu fûr de fe fier au peuple.

Enfin, ils craignent & haïffent les Anglois; ils nous regardent pour la plupart comme une nation fière, groffière & barbare; mais à l'égard des Efpagnols, c'eft une antipathie mortelle & irréconciliable.

Quant à leur extérieur, les deux fexes font de taille moyenne, fans être ni maigres ni gras; ils font bruns, en majorité, à l'exception des provinces du nord & de l'eft. Les femmes ont ordinairement les yeux noirs, de belles

dents & la voix douce & un air assurément si distingué & si naturel, jusque dans leurs moindres actions, que vous les y reconnoîtrez aussi aisément qu'à leur langage. Enfin, ils ont l'esprit prompt & s'imaginent tout saisir au premier mot, ce qui fait que beaucoup se lassent & quittent la partie avant d'être à mi-chemin. Avec tout cela & l'oppression qui pèse sur eux, il n'y a pas sous la voûte des cieux une nation plus franche, plus vive, plus sans-souci. Néanmoins bon nombre d'entre eux ne laissent pas de murmurer & de se plaindre de leurs victoires mêmes & de leurs succès, chacun desquels ne semble avoir d'autre résultat que d'ajouter un poids plus lourd à leurs charges.

Comme toute ville métropolitaine ou royale est probablement l'image la plus fidèle du pays dont elle est la capitale, de même Paris peut être considéré comme l'abrégé de la France.

La ville de Paris semble un anneau dont le Louvre ou le palais du Roi feroit le diamant, &, à voir son étendue & la façon dont il est bâti tout entier de cette pierre sur laquelle il est fondé, & qui, pour sa beauté, la façon dont on peut la tailler, sa durée, l'emporte sur tous les autres matériaux plus précieux, je ne pense pas qu'il y ait dans le monde entier une autre ville qui l'égale. J'ai vu Naples, Rome, Florence, Gênes, Venise, ce sont de nobles villes, remplies d'édifices princiers; mais je considère ensuite l'étendue de Paris, puis j'y vois, tant dans l'intérieur de la ville que dans ses environs, des centaines d'hôtels de seigneurs qui valent, s'ils ne les surpassent, les palais des villes que je viens de nommer. Ce que j'affirme hardiment, c'est que par ses rues, ses faubourgs, ses maisons ordinaires Paris l'emporte infiniment sur toute autre ville d'Europe. Dans les édifices publics, plusieurs des hôpitaux sont remarquables; les couvens & les égli-

ſes ſont bien inférieurs à ceux des villes que j'ai mentionnées; pourtant la Sorbonne & les jéſuites ne le cèdent guère aux plus beaux chefs-d'œuvre de l'architecture moderne.

La Seine, qui partage Paris en deux, n'eſt pas à comparer à la Tamiſe, & pourtant, à l'utilité dont elle eſt, on pourroit s'y tromper, quand on conſidère les grands bateaux de chargement, ſans être pour cela des navires, qu'elle y porte avec toutes les proviſions néceſſaires à la vie. Enfin, il ne manque à Paris que de la propreté dans les rues & de l'ordre dans cette multitude de voitures, de laquais, de foule en tout genre. C'eſt un fléau tel, que c'eſt un miracle pour moi que, dans une ville qui n'a point de commerce en grand, tous ces gens qu'on voit dans une journée, en ſe promenant dans les rues & les carrefours, aient tous le dos vêtu & le ventre plein.

La plupart des maiſons abritent d'ordinaire de ſix à dix familles entre le ciel & l'enfer, du grenier à la cave. C'eſt là, je le crois, la vraie cauſe de cette malpropreté que nous avons l'habitude de reprocher à cette nation. Les gens de qualité, ceux qui ont aſſez de place autour d'eux, ſont bien plus propres & plus ſomptueux dans leurs maiſons que ceux d'entre nous qui s'en piquent le plus ici, en Angleterre, quelles que ſoient nos prétentions à cet égard.

C'eſt un grand ſujet de diſpute entre ceux de nos compatriotes qui ont voyagé, de ſavoir lequel eſt le plus grand de Paris ou de Londres. Chacun en parle ſelon ſon inclination; mais la configuration des deux villes eſt ſi différente qu'il ſeroit malaiſé de les mettre d'accord. Peut-être, tout conſidéré, n'y a-t-il pas en ce moment une grande différence; mais ſi nous jugeons de l'avenir par les conſtructions actuelles, par l'agrandiſſement pro-

digieux des faubourgs de tous côtés & les effets de la paix, nous pouvons aſſurer que, bien peu de temps encore, & la queſtion ſera indubitablement vidée au profit de Paris. Non-ſeulement ce ſont des maiſons qui ſe bâtiſſent journellement, mais des rues tout entières, ſi belles, ſi régulières que, plutôt que de vous croire au milieu d'une ville réelle, vous imagineriez aſſiſter à quelque opéra italien où la diverſité des ſcènes & leurs changemens à vue étonnent & charment le ſpectateur. Ce qu'il faut auſſi remarquer dans les hôtels du premier ordre & les palais, c'eſt qu'ils promettent moins ſur la rue qu'ils ne tiennent une fois que vous êtes dans la cour : cela tient aux murs élevés & aux tourelles qui en interceptent la vue, par une modeſtie qui n'eſt pas habituelle aux François, en ce qui concerne l'extérieur.

Ce qui manque à notre ville de Londres en hôtels & en palais, elle le compenſe par ſes boutiques & ſes tavernes qui la rendent ſi vivante de jour, ſi gaie la nuit, qu'il ſemble au ſpectateur que ce ſoit une foire ou une noce perpétuelle; car on ne trouveroit pas dans le monde entier une autre ville ſi bruyante & ſi animée.

Le gouvernement & la police de cette prévôté ſont exercés par des juges nommés lieutenans, l'un civil & l'autre criminel, leſquels, achetant leurs offices de la cour, vendent fort cher leur juſtice à ceux qui ont beſoin de cette denrée très-rare (1). Il y a auſſi un prévôt des marchands & des échevins, qui ſont l'équivalent plutôt

(1) Tout ce que nous ſavons dément cette aſſertion d'Évelyn. Nulle part la juſtice n'étoit ſi bien rendue qu'en France. Ce qu'Évelyn dit ici, comme ce qu'il a dit plus haut de la miſère du peuple, eſt le réſultat de l'amour des Anglois pour leur patrie & du beſoin qu'ils éprouvent de chercher à l'étranger des *repouſſoirs* pour la faire briller. (B. J. P.)

de notre recorder & de notre shériff que de notre lord-maire. L'archevêque & quelques abbés & prieurs possèdent également une juridiction temporelle. Nonobstant cela, je ne saurois dire que la ville soit bien gouvernée; j'en appelle aux désordres qui la remplissent de nuit & de jour, aux meurtres exécrables & aux autres crimes qui se commettent dans les rues. On y remédieroit bientôt si l'on consentoit à imiter notre police & si l'on confioit le guet à des personnes honnêtes & de responsabilité.

L'état de la ville, ni sa situation ne lui donneroient pas une grande force de résistance en cas de siége, quoique elle ait peu à craindre des incendies. Elle est si exposée aux incursions de l'ennemi, que Saint-Denis, qui n'en est qu'à deux lieues, a été plus d'une fois la frontière de la France, & si le feu maréchal de Gassion ne lui avoit pas acheté si chèrement sa liberté à la bataille de Rocroi, l'Espagnol auroit pu s'avancer, sans obstacle, jusqu'à ses portes.

C'est à l'air incomparable de Paris que ses habitans doivent leur santé : il est très-rare que la peste ou d'autres maladies contagieuses y amènent ces mortalités lamentables qui ont lieu si souvent dans notre climat malsain & notre ville suffoquée; telle n'est pas l'opinion vulgaire, mais fort erronée, qui prétend que la peste n'abandonne jamais Paris. Plusieurs naturalistes attribuent la salubrité de cette ville, outre la sécheresse de l'air, aux exhalaisons sulfureuses des rues & aux qualités siccatives du plâtre qui porte son nom & qu'on emploie dans la bâtisse.

Je viens ainsi de me hasarder à tirer le rideau qui cachoit un ample théâtre, & je l'ai découvert à vos yeux à peu près comme l'artiste qui, en peu de temps & dans

un eſpace étroit, fait paſſer devant le ſpectateur la quantité d'objets divers que retrace une lanterne magique. Ma comparaiſon vous ſemblera juſte devant le déſordre & le ſtyle confus de ma deſcription. Cependant, quoique nombre d'hommes de talent aient traité ſupérieurement ce même ſujet, ſelon que le temps le comportoit, j'oſe affirmer, & cela ſans vanité, que perſonne en ces derniers temps ne l'a fait avec plus de bonne foi que moi, ni d'une façon plus ſuccincte & plus naturelle. Ceux qui ſont au fait du gouvernement & du génie de cette nation doivent s'attendre à y découvrir quotidiennement quelque choſe de nouveau; la France d'aujourd'hui n'eſt pas plus celle d'il y a quarante ans, que ſon coſtume & ſes modes ne ſont ceux de cette époque; & pour dire vrai & détromper le monde, la complexion de ce corps politique, les criſes qui peuvent lui ſurvenir ſont d'une ſi grande conſéquence pour la ſanté & le bien-être de notre pauvre nation, que, pour les conſerver à celle-ci, nous ne ſaurions donner trop d'attention à l'état & au régime de notre voiſin le royaume de France.

Paris, 15 février 1652.

ERRATA.

Page 9, ligne 1 : *Sire*, mettez *Sir*.

Page 24, ligne 29 : l'article *le*, omis, eſt à mettre.

Page 65, ligne 3 : *manquiot*, mettez *manquoit*.

Page 65, ligne 13, au lieu de : 32 *coquilles de* 11 000 *livres*, mettez : *de* 32 *coquilles*, 11 000 *livres*.

Page 87, ligne 19 : *avant*, mettez *craint*.

Page 139, ligne 23 : *coueke*, mettez *couche*.

Page 144, lignes 1 & 2, au lieu de : *il étoit fort épicé & arroſé de fameux vin de Bourgogne : il ſavoit bien trouver ſon chemin*, ponctuez de la ſorte : *il étoit fort épicé &, arroſé de fameux vin de Bourgogne, il ſavoit bien trouver ſon chemin*.

Page 148, ligne 26 : on *les*, liſez : on *le* claſſe.

Page 149, remplacez la note 1 par ce qui ſuit :

Vin bourru, vin blanc fermenté, mais non encore éclairci.

On fait encore en Bourgogne une ſorte de vin de liqueur que Liſter auroit bien pu vouloir déſigner. On prend ſous le preſſoir du jus de raiſin blanc qu'on empêche de fermenter en y mêlant un quart ou un cinquième d'eau-de-vie. On le met en baril, on le ſoutire après quelques ſemaines, puis on le met en bouteille, & on obtient un vin reſſemblant au Lunel. (E. de S.)

Même page, note 2, ajoutez : Je vois cependant dans Olivier de Serres, édition de 1600, page 145 (lieu III, chapitre 1) : *les friands vins clerets de Canteperdrix*, *terroir de Beaucaire*. (B. J. P.)

Page 151, note 1 : Dans un catalogue imprimé (vers 1750) de liqueurs & de comeſtibles, ſe trouvant chez Goſſet père, marchand épicier, rue de Mirepoix, ſur l'aile du pont Saint-Michel, on trouve les eſpèces de ratafia ſuivantes :

De caſſis pectoral ; de noix ſtomachale ;... : la Coquette aimable ; Belle-de-Nuit ; Singulière ; Eau divine ; Eau de café ; Griſette flatteuſe ; Archiépiſcopale ; Hipothèque de fl. (*ſic*) ; Plaiſir-des-Dames ; la Colombine ;

la Bombonnaire; à 40 fols la bouteille de pinte, & à 50 fols le Ratafia de Perdrix & les Délices des Dieux.

Page 185, ligne 16 : *Telafpi*, lifez *Tlafpi.*

Page 168, ligne 3 : mettre point & virgule après blanches & ajouter *il.*

Page 212, note 1, ajoutez : Le portrait de M. Geoffroy, ancien échevin, peint en 1688 par Nicolas de Plate-Montagne, figuroit à l'expofition de 1699. (Voir Florent-Lecomte. Bruxelles, 1702, tome III, p. 207.)

Mathieu-François Geoffroy avoit un *ex libris* d'un très-bon goût, portant fes armes, d'azur à la tour d'argent donjonnée de trois donjons de même, & fa devife : *Turris fortiffima Deus;* puis fur une draperie : *Mathæus Francifcus Geoffroy phamacopæorum parifienfium antiquior præfectus, ædilis & conful.* Cet *ex libris* eft remarquablement joli.

Son fils, Étienne-François, dont parle auffi Lifter, fut un médecin très-diftingué, & mourut en 1748, âgé de quarante-cinq ans. Fontenelle a fait fon éloge. (B. J. P.)

Page 235, ligne 6 : *toutes la*, lifez *toute la.*

Page 241, 1re ligne des notes : *Alo*, lifez *Alof.*

Page 242, 7e ligne des notes : *dell' Abatte*, lifez *dell' Abate.*

Page 249, ligne 3 : *sir John Colton*, lifez *John Cotton.*

Page 250, ligne 4 : *poiriers*, lifez *prairies.*

Page 262, ligne 14 : *Mamaducke*, lifez *Marmaducke.*

Page 273, ligne 22 : *Bonchayant*, lifez *Bouchayant.*

Page 273, ligne 28 : *Layayan*, lifez *Layaran.*

Page 276, ligne 19 : *mon beau-frère*, lifez *mon beau-père.*

Page 287, ligne 29 : *Pafferar*, lifez *Pafferat.*

Page 287, ligne 29 : Remy Belleau étoit enterré aux *Auguftins* & non aux *Jacobins.*

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

B

C

D

E

F

H

I

J

K

M

N

S

U

V

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9